This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

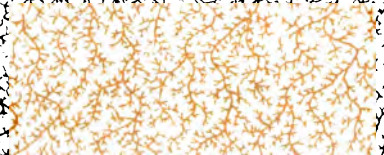
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

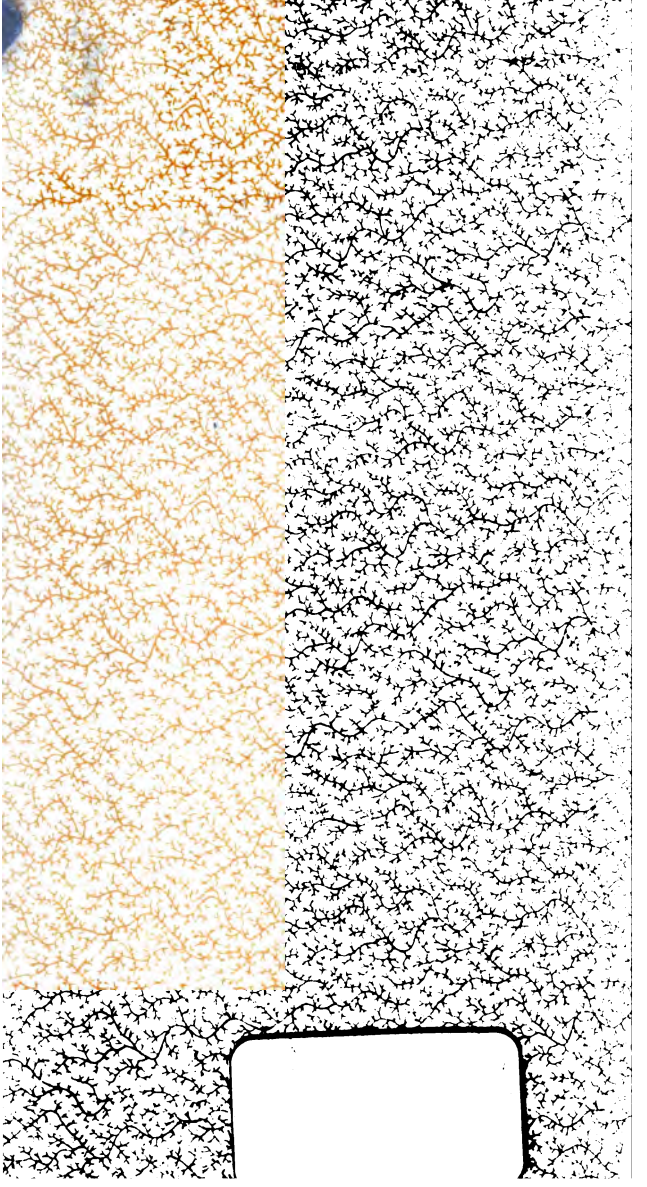
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

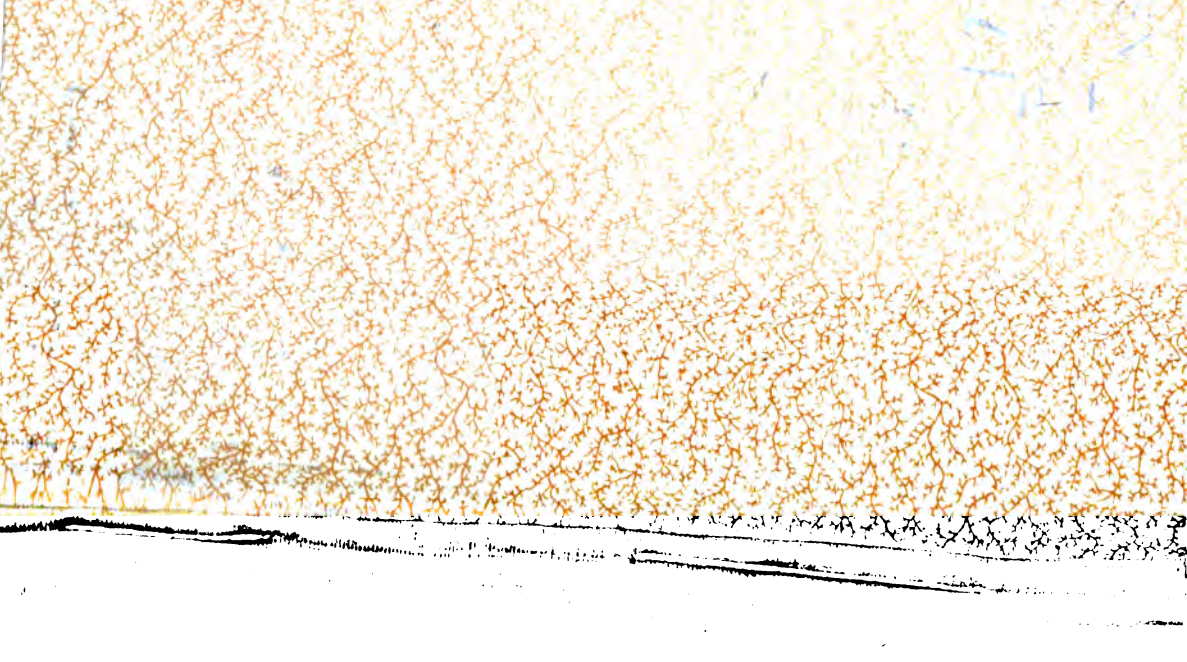
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



1747
Poyet
NSTG





LUCIEN,

DE LA TRADUCTION DE N. PERROT,

Sr D'ABLANCOURT.

Avec des Remarques sur la Traduction.

Nouvelle Edition reveuë & corrigée.

TOME II.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. VII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

1707

ПРАВА
ВЪТЕ
ЕАМАНК

TABLE

DES TRAITEZ OU DIALOGUES contenus dans le second Tome de Lucien.

COmment il faut écrire l'Hiſtoire, *page* 1
L'Hiſtoire veritable, livre premier, 35
L'Hiſtoire veritable, livre ſecond, 65

Le ſupplément eſt à la fin du IIIe. Volume.

Le Meurtrier du Tyran, Declamation, 96
Le fils deshérité, Declamation, 108
Phalaris, Harangue, 127
Suite du Diſcours precedent, 135
Alexandre, ou le faux Prophete, 138
De la Danſe, 171
L'Eunuque, ou Pamphile, 203
De l'Aſtrologie Judiciaire, 210
Démonax, 218
Les Amours, 235
Les Images, ou les Portraits, 271
Défenſe du Diſcours precedent, 528

Toxaris, ou de l'Amitié, 299
L'Asne de Lucien, 339
Jupiter confondu, 372
Jupiter le Tragique, 382
Le Songe, ou le Cocq, 412
Icaromenipe, 441
La double Accusation, ou la Chicane. 462
Le Parasite, ou l'Ecornifleur, 492
Des Exercices du corps, 518
Du Deüil, 540

LUCIEN.

TOME SECOND.

COMMENT IL FAUT ECRIRE L'HISTOIRE.

Le titre ſert icy d'Argument.

ON *dit* que ſous le regne de Lyſimachus les habitans de la ville d'Abdere furent tourmentez d'une fiévre chaude tres-violente, qui finiſſoit le ſeptiéme jour par une perte de ſang ou une ſueur. Mais ce qu'il y avoit de plus étrange, c'eſt que tous

Comment il faut écrire l'Hiſtoire : comme c'eſt icy une piece de doctrine, j'ay ajouté ou expliqué en divers endroits, ce que je croyois qui y manquoit.

On dit, je mettray plus bas, mon cher Philon.

ceux qui en estoient atteints recitoient des Tragedies, & particulierement l'Andromede d'Euripide, d'un air grave & d'un ton lugubre, & toute la ville estoit pleine de ces Comedians faits à la haste, qui tout hâves & défigurez, s'écrioient: *O Amour, Tyran des Dieux & des hommes!* & joüoient le reste du rôle de Persée fort mélancoliquement; ce qui dura jusqu'à la venuë de l'Hiver, qu'un grand froid emporta toute cette frenésie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Archelaüs qui estoit en grande vogue en ce temps-là, avoit joüé cette Tragedie avec applaudissement, dans les plus ardentes chaleurs de l'Esté; de sorte que plusieurs au retour du theatre se mirent au lit, & le contrefaisoient le lendemain, ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & empoulez. Une maladie assez semblable a gagné depuis peu nos beaux Esprits, qui depuis la défaite d'Armenie, & les victoires remportées ensuite sur les Barbares, ne se peuvent tenir, non pas de joüer des Tragedies, car il ne seroit pas desagreable d'ouïr reciter de beaux vers, mais d'écrire l'Histoire, & l'on ne voit plus que des Xenophons, des Herodotes & des Thucydides; ce qui il vou- justifie le dire de cet Ancien, *Que la*

guerre eſt mere de tout, puiſqu'elle produit meſme des Hiſtoriens. A l'exemple donc de Diogéne, qui à la venuë de Philippe voyant les Corinthiens employez, les uns à reparer leurs breſches, les autres à nettoyer leurs armes, s'amuſoit à rouler ſon tonneau pour n'eſtre pas le ſeul oiſif dans une ville ſi occupée : J'ay pris la plume, afin de ne pas faire dans la Comedie un perſonnage muet, ni me taire tandis que tous les autres parlent. Je ne ſuis pourtant pas ſi temeraire que d'entreprendre d'écrire l'Hiſtoire, je craindrois trop de donner à travers quelque banc ou quelque écueil caché ſous les ondes, qui briſaſt mon freſle vaiſſeau. Je veux ſeulement donner quelques avis à ces nouveaux Ecrivains ; quoyque la pluſpart ne croyent pas en avoir beſoin, & ſe figurent qu'il n'y a qu'à ſçavoir s'expliquer paſſablement pour devenir bon Hiſtorien. Mais tu ſçais bien le contraire, mon cher Philon, & qu'il n'y a guere de choſe plus difficile, ſi l'on veut travailler, comme dit Thucydide, pour l'Eternité. Je ſçay bien que je ne feray pas plaiſir à ceux qui ont déja publié leurs ouvrages, avec les acclamations accoutumées ; mais cela leur pourra ſervir une autre fois à décrire les guerres

Loit dire la diſcorde des Elemens.

ment dans son ouvrage, il ne faut pas que ce soit pour en corrompre la verité, mais pour la faire mieux recevoir. Or ce qui sent trop la flaterie dégouste un honneste homme au lieu de le réjouïr ; & c'est celuy-là qu'on se doit proposer de contenter, sans se soucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-uns, les gens d'esprit s'en riront, parce qu'ils sçavent que la perfection de chaque chose consiste dans sa nature, & que si vous l'en tirez, vous faites un monstre, au lieu d'un miracle. *Je laisse à part* que les loüanges ne sont d'ordinaire agréables qu'à ceux qu'on loüe, encore faut-il pour plaire qu'elles soient bien délicates ; mais elles sont insupportables à tout le monde, lorsqu'elles contiennent des hyperboles excessives, & des flateries manifestes. Plusieurs, neanmoins, qui ne les sçavent pas apprester, & n'ont pas la grace de l'agencement, se contentent d'assembler plusieurs choses incroyables, sans leur donner seulement la teinture de la verité ; mais bien loin de plaire ils irritent mesme ceux qu'ils cajollent, s'ils ont tant soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristobule l'un des Capitaines d'Alexandre, lisant

Je laisse à part : l'exemple d'Hercule est déja touché,

un jour à ce grand Prince de qui il a écrit l'Hiſtoire, la bataille contre Porus, où il meſloit des flateries extraordinaires, Alexandre qui navigeoit alors ſur l'Hydaſpe, jetta le livre dans la riviere, & luy dit qu'on luy en devoit faire autant, d'eſtre ſi effronté que d'attribuer de faux exploits à Alexandre, comme s'il n'en avoit pas aſſez fait de veritables. Colere bien juſte & bien conforme à une autre action de ce Prince, lorſqu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à ſa reſſemblance, *& faire que d'une main il tinſt une ville, & de l'autre il verſaſt un fleuve.* Auſſi depuis ne ſe ſervit-il plus d'Ariſtobule, aprés avoir reconnu ſa flaterie & ſa lâcheté. Car quel plaiſir y a-t-il d'entendre de fauſſes loüanges ? ſi l'on n'eſt de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne ſont, comme ſi cela corrigeoit leurs defauts, ou qu'elles en fuſſent plus ſaines, pour avoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la pluſpart des Hiſtoriens modernes font cette faute, ſans ſe ſoucier de la poſterité, à qui ils rendent leur Hiſtoire ſuſ-

Et faire que d'une main il tinſt une ville, & de l'autre il verſaſt un fleuve; j'ay ajoûté cela icy, parce que cela fortifioit la penſée.

pecte par ce defaut. Si l'on doit donc y meſler de l'agrément, il faut, comme j'ay dit, que ce ſoit celuy que la verité eſt capable de recevoir, & non pas de faux ornemens, comme j'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Hiſtoriens: & je te prie de ne point eſtimer ce que je diray incroyable, pour eſtre ridicule; car je t'en ferois ſerment à un beſoin, s'il eſtoit honneſte de jurer dans un livre. L'un commence ſon Hiſtoire par l'invocation des Muſes, & les prie de favoriſer ſon deſſein; & pour achever comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perſe à Therſite; ſans conſiderer qu'il luy feroit beaucoup plus d'honneur de comparer ſon ennemy à Hector, pour rendre ſa défaite plus illuſtre. Il ajoûte à cela une loüange de ſoy-meſme & de ſa patrie, pour montrer qu'il eſt digne d'écrire l'Hiſtoire, & marque en paſſant que ſi Homere l'euſt fait, il euſt ſauvé un grand procés aux Grammairiens, qui s'entrebattent maintenant ſur ce ſujet. Il finit ſon exorde par une proteſtation de ravaler les avantages des ennemis, & de relever les noſtres, & entre ainſi en matiere. *Car ce malheureux Vologéſes fit la guerre à l'Empereur pour la raiſon qui s'en*

ſhir. Un autre grand imitateur de Thucydide commence ainſi ſon Hiſtoire, à ſon exemple : *Crepereius Calpurianus, citoyen de la ville de Pompée, a écrit la guerre des Parthes & des Romains, commençant dés ſon origine.* Aprés un ſi beau commencement, il eſt facile de juger du reſte. Car il fait dire mille extravagances à un certain Orateur de Corfou, & envoye la peſte à ceux de Niſibe, pour n'avoir pas voulu embraſſer noſtre party ; empruntant tout de l'Hiſtoire de Thucydide, hormis les longs murs d'Athénes. Il paſſe d'Ethiopie en Egypte, & aux Eſtats du Roy de Perſe, où je le laiſſay tout à propos qui enterroit les Athéniens à Niſibe, jugeant aſſez ce qu'il pourroit dire aprés un ſi beau commencement. N'eſt-ce pas là une belle façon d'imiter Thucydide, de dérober ce qu'il a dit, pour l'appliquer à un ſujet tout different ? Non content de cela, il meſle dans ſon Hiſtoire les termes Latins des armes & des machines, & dit *le pont & la foſſe*, comme on fait en cette Langue ; qui eſt une choſe bien agreable aux oreilles Grecques. Un autre a fait la ſienne comme un Journal de quelque Soldat ou de quelque Vivandier d'Armée, en quoy il eſt plus excuſable que

les autres ; car ſi cela ne tient lieu d'hiſtoire, cela peut toûjours ſervir de memoire à un Hiſtorien Mais ſon inſcription eſt trop ſuperbe pour un ſi maigre E'crivain. *L'Hiſtoire Partique de Callimorphe, Medecin des Haſtaires de la ſixiéme legion.* Sa Preface n'eſt pas moins extravagante. Car il ſoûtient que c'eſt au Medecin à écrire l'Hiſtoire, parce qu'Eſculape eſt fils d'Apollon, qui eſt le pere des Sciences, & le protecteur des Muſes, & entremeſle parmy les mignardiſes de la langue Ionique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque choſe des Philoſophes, un d'entr'eux dont je tais le nom par reſpect, paſſe tous les autres en extravagance. Car il ſoûtient d'abord qu'il n'appartient qu'au Sage d'écrire l'hiſtoire, & pour le prouver, il entaſſe argument ſur argument, en toutes les figures, entremeſlant parmy des propoſitions ridicules, des flateries groſſieres & pedanteſques. Mais ce qui eſt de plus inſupportable, c'eſt qu'il dit au commencement, que l'Empereur aura cet avantage par deſſus les autres Princes, que les Philoſophes ſeront ſes Hiſtoriens ; ce qu'il euſt eſté plus honneſte de laiſſer penſer aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier auſſi celuy qui com-

mence de la ſorte, pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait le Thucydide. *Je viens à parler des Perſes & des Romains.* Et enſuite : *Car il falloit que quelque malheur arrivaſt à ceux-là.* Et auſſi-toſt *Oſroés que les Grecs appellent Oxyroés*, & autres ſottiſes ſemblables. Un autre, illuſtre par ſon éloquence, & grand imitateur de Thucydide, s'il ne le ſurpaſſe meſme, ſe plaiſt à décrire toutes les villes, les champs, les fleuves & les montagnes, pour donner plus de clarté, comme il penſe, à ſon Hiſtoire ; mais ſes deſcriptions ſont ſi froides, qu'elles ſurpaſſent les neiges Caſpiennes, & toute la glace du Septentrion. A peine un livre luy ſuffit à décrire le bouclier de l'Empereur, où brille au milieu la Gorgone coëffée de ſerpens, avec ſes regards de travers. Il compare ſon baudrier à l'arc-en ciel. *Combien employe-t-il de paroles* à dépeindre la Veſte de Vologéſes, avec la bride de ſon cheval, & la chevelure ondoyante d'Oſroés au paſſage du Tygre, d'où il le fait ſauver dans

Combien employe-t-il de paroles? Ou, *de Vers;* mais il eſt ridicule de vouloir aſſujettir les Poëtes aux regles des Hiſtoriens, quoyqu'on voye par la ſuite, & par les choſes qu'il reprend, que c'eſtoit de la Poëſie.

un antre ombragé de myrtes, de lauriers & de lierre, qui ſont un couvert à l'épreuve des rayons du Soleil ? Ne ſont-ce pas là des particularitez bien neceſſaires ? mais cela vient de ce qu'ils ne ſçavent pas ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer, & de ce qu'ils ne ſont pas capables de reconnoiſtre les beaux endroits, ni de les décrire. Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maiſtre, qui ne ſçavent pas encore comment il faut porter un manteau, & qui ſe crevent de ſoupe pendant le repas, ſans toucher aux viandes delicates. Celuy-cy ſe plaiſt auſſi à décrire des bleſſures incroyables, ou des morts étranges; car il dit qu'un homme bleſſé au gros orteil mourut ſubitement, & qu'au ſeul cry du General ſept ou huit hommes tomberent par terre. Pour le nombre des morts, il ſurpaſſe meſme ce qui en eſt porté dans les lettres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut ſoixante & dix mille deux cens trente-ſix des ennemis, & qu'il n'y en eut que deux de morts du coſté des Romains, & neuf de bleſſez; ce qui eſt tout-enſemble incroyable & ridicule. Mais pour paroiſtre plus élegant, & ne point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Grecque

par des termes barbares & étrangers, il dit *Cronus* pour *Saturninus*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanius* pour *Titianus*, & autres semblables impertinences. Touchant la mort de Severien, il dit que tout le monde s'est trompé, & qu'il mourut de faim, & non d'un coup d'épée, comme on a crû; sans considerer que plusieurs demeurent jusqu'au septiéme jour sans manger, & qu'il n'en fut que trois; si ce n'est qu'Osroés fust demeuré exprés sept jours sur le champ de bataille en attendant que son ennemy fust mort de faim. *Mais que dirons-nous* de ceux qui se servent de termes poëtiques dans leur Histoire? comme s'ils chaussoient d'un pied un escarpin, & un cothurne de l'autre, pour joüer ensemble la Comedie & la Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur ouvrage, comme s'ils alloient dire quelque chose de grand & de merveilleux, & ne disent que des choses ordinaires avec un stile bas & rampant; ce qui me fait souvenir de ces tableaux où l'on peint Cupidon avec un masque d'Hercule, ou de quelqu'un des Titans, & du Proverbe qui dit, *Qu'un jour les montagnes furent enceintes, & qu'elles n'ac-*

Mais que dirons-nous? il a parlé déja de ceux qui mettent des termes bas dans leur histoire.

coucherent que d'une souris. Car il faut garder par tout l'unité du caractere, & ne pas meſler des haillons parmi la pourpre, ni mettre ſur un nain une teſte de géant. Quelques-uns font un corps ſans teſte, & penſent ſe ſauver par l'exemple de Xenophon, qui commence ainſi ſa Retraite des dix mille, *Darius & Pariſatis avoient deux fils*; mais ils ne ſçavent pas qu'il y a des narrations qui tiennent lieu d'Exorde, comme je le montreray tantoſt. Encore peut-on excuſer les defauts de l'élocution & de la diſpoſition: mais de s'abuſer en ſes deſcriptions, non pas de quelques lieuës, mais de journées entieres; cela n'eſt pas pardonnable, comme celuy qui dit qu'Europus eſt une Colonie des Edeſſéens dans la Meſopotamie, à deux journées de l'Euphrate: Et comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez, il y tranſporte ma patrie avec ſes tours & ſes ramparts, & dit que Samoſate eſt baignée de l'Euphrate & du Tygre, comme s'ils couloient ſous ſes murailles; quoyqu'il ne faille pas grand diſcours pour te perſuader que je ne ſuis ni Parthe ni Caldéen. Enfin, il travaille ſi negligemment, qu'on diroit qu'il a compoſé ſon Hiſtoire ſur les bruits de Ville, & qu'il n'a jamais veû perſonne qui ait

eſté en Syrie. Il ajoûte une plaiſante particularité de Severien, quoyqu'il die l'avoir appriſe de ceux qui s'eſtoient ſauvez de la bataille, qu'il caſſa des cryſteaux qu'on luy avoit donnez, & d'un morceau s'en coupa la gorge, pour mourir d'une fin tragique, ſans avoir recours ni au fer, ni au poiſon, comme à des morts trop ordinaires. Enſuite, il fait ſon oraiſon funebre, à l exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre du Peloponneſe. Car je ne ſçay comment ils en veulent tous à cet Auteur, quoyqu'il n ait jamais penſé à eux ni à la défaite d'Armenie. Aprés avoir donc enſevely ſon Heros magnifiquement, il fait monter ſur ſon ſepulchre un rival de Periclés en éloquence, c'eſt-à-dire, un Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choſes, & ſi lugubres, qu'il m'a fait pleurer à force de rire, ſur tout, lorſqu'il ſe lamente amérement à la fin de ſa harangue, au ſouvenir des bons morceaux qu'il avoit mangez à ſa table, & des grands coups qu'il y avoit bûs. Et pour finir comme Ajax, il tire ſon épée aprés toutes ſes lamentations, & s'en donne à travers le corps; à grand tort veritablement, car il devoit mourir par la main

Ou, vers.

du bourreau, aprés une si méchante harangue. Cependant, l'Auteur dit, que toute l'assistance étonnée d'une si belle action, commença à battre des mains, & à élever jusqu'au ciel cet Afranius par ses loüanges. Et veritablement, *il est loüable* de s'estre souvenu de la bonne chere qu'on luy avoit faite, & de n'en avoir pas esté ingrat à la mort. Mais je voudrois qu'auparavant pour nous épargner la peine de lire tant de sottises, il eust étranglé son Historien. *Quelques-uns, sans s'arrester aux choses essentielles*, s'amusent à nous compter des particularitez ridicules ou inutiles. Comme si quelqu'un ayant entrepris de décrire la statuë de Jupiter Olympien, commençoit par ses brodequins, ou s'amusoit à nous dépeindre sa base sans toucher au reste. Car l'un d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & s'étend sur le recit d'un cavalier Maure, qui s'écarta par des rochers pour trouver de l'eau; & ayant rencontré des païsans qui dînoient, se

Il est loüable; l'Auteur dit le contraire, mais il est plus loüable de la façon.

Quelques-uns, sans s'arrester aux choses essentielles: l'Auteur dit qu'il va passer aux preceptes; mais comme il ne le fait pas encore, je l'ay omis.

mit

mit à table avec eux, aprés avoir eſté reconnu par un de ces villageois qui avoit eſté en Mauritanie, où il avoit un frere qui portoit les armes. Il ajoûte à cela des comptes à dormir debout. Que ce païſan fut à la chaſſe en ce païs là, où il vit des troupeaux d'Elephans, & faillit à eſtre deſchiré par un lion; Qu'il acheta de grands poiſſons à Ceſarée; de ſorte que ce bel Hiſtorien laiſſant à part le recit d'une ſi fameuſe bataille, & tout ce qui ſe fit de memorable de part & d'autre, s'amuſe à contempler un villageois qui achette du poiſſon dans un marché; & ſi la nuit ne fuſt ſurvenuë, je penſe qu'il euſt ſoupé avec luy, car le ſouper eſtoit preſt. Regardez un peu quelle perte nous euſſions faite, ſi l'on euſt perdu ces beaux memoires, & que ce cavalier Maure n'euſt pas eu ſoif à la bataille, ou qu'il s'en fuſt retourné ſans boire. Je paſſe pluſieurs belles circonſtances; Qu'une bâteleuſe les vint trouver d'un village voiſin; Qu'ils ſe firent des preſens les uns aux autres, & que le cavalier donna au païſan ſa lance, & le païſan au cavalier l'agraphe de ſon ſaye, & autres particularitez tres-neceſſaires. On peut donc dire de cet Hiſtorien, & des autres qui luy reſſemblent, non pas

qu'ils ont cueilly la rose sans se piquer aux épines, mais qu'ils se sont piquez aux épines sans cueillir la rose. Celuy-là n'est pas moins ridicule, qui sans jamais avoir esté en Syrie ni en Armenie, dit que les yeux sont plus fidelles que les oreilles, & partant qu'il ne rapporte pas ce qu'il a ouï, mais ce qu'il a veû. Mais il a si bien tout veû, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui est parmy eux un signe de la multitude, parce qu'un seul dragon en produit mille : Que ces dragons, dis-je, sont fort grands, & naissent en Perse un peu au-dessus de l'Iberie, & qu'on les attache au bout d'une pique, d'où l'on seme par-tout l'épouvante ; puis quand on en vient aux mains, on les délie, & on les jette à la teste des ennemis, dequoy plusieurs des nostres furent devorez ou étouffez. Il ajoûte, qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'estoit sauvé de bonne heure, dont bien nous en prit : Car sans cela nous aurions perdu un bel Historien, qui est témoin oculaire de tant de merveilles, & qui a executé de sa main plusieurs beaux faits d'armes, & a esté mesme blessé ; mais je pense que ç'a esté sur le chemin de Lerne à Corinthe, d'où il estoit. Cependant, il lisoit toutes ces

Mot d'Herodote.

choſes en preſence des Corinthiens, qui ſçavoient qu'il n'avoit pas ſeulement veû la bataille en peinture : Car il ne connoiſt ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuſe à tout propos. Un autre décrit en moins de cinq cens vers tout ce qui s'eſt paſſé en tant de Provinces, & a l'inſolence de prendre le nom d'Hiſtorien, avec un titre preſque auſſi grand que ſon livre : *Les victoires remportées nouvellement ſur les Parthes par les Romains, en Armenie, en Meſopotamie & en Medie. Par Antiochianus qui a gagné le prix aux jeux conſacrez à Apollon* ; car je croy qu'il vainquit à la courſe en ſa jeuneſſe. Un autre a fait l'Hiſtoire par forme de Prophetie, où il décrit la priſe de Vologéſes, la mort d'Oſroés, qu'il fait expoſer aux lions, & raconte enſuite noſtre triomphe. Non content de cela, il bâtit une ville dans la Meſopotamie d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire ; mais il eſt en peine s'il la nommera Iréne ou Nicée, en ſigne de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire enſuite l'hiſtoire des Indes, & la navigation de l'Ocean, & ce n'eſt pas une ſimple promeſſe ; car il a déja fait paſſer le fleuve Indus à la troiſiéme legion, avec une troupe de Gau-

Ou, mots

lois & de Maures, sous la conduite de Cassius. Mais de sçavoir ce qu'ils feront, & comment ils soûtiendront le choc des Elephans, cela est encore incertain, & il faut attendre qu'il nous le mande du Royaume de *Musican*, ou de la République des Oxydraques. Ils sont, comme j'ay dit, plusieurs autres semblables sottises, ne voyant pas ce qui est digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouvant exprimer dignement; mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaisie. Ils prennent tous des titres superbes: *Des victoires Parthiques, tant de livres.* Un *autre plus plaisamment: Les Parthoniciques de Demetrius de Sagalasse.* Ce que je n'allegue pas tant par raillerie que pour servir d'instruction. Car celuy qui évitera ces écueils & autres semblables, sera en estat de faire quelque chose de bon, & de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires, qui oste l'un, pose l'autre. Mais, dira quelqu'un,

Ou, Muziris.

Musican, il y a au Grec *Muziris*, qui est une ville de ces pays-là, & peut-estre que c'est la mesme chose; mais comme ce nom est plus connu dans l'histoire d'Alexandre, je l'ay choisi plûtost que l'autre.

Un autre plus plaisamment: je ne parle point de Parthides, ni d'Attides, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

maintenant que le champ eſt défriché, & les ordures emportées, il eſt temps *d'y jetter la bonne ſemence*, & de faire voir que tu es capable d'inſtruire, auſſi-bien que de railler. Je dis donc pour entrer en matiere, que celuy qui veut écrire l'Hiſtoire, doit avoir premierement une facilité naturelle à s'expliquer, & à *diſcerner le menſonge d'avec la verité*; qualitez qui ne s'acquierent point par l'art, mais qui ſont comme des preſens du Ciel, quoyque l'adreſſe à s'exprimer ſe puiſſe perfectionner par l'étude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas beſoin de precepte, car on ne ſçauroit donner de l'eſprit à celuy qui n'en a point. Ce ſeroit un ſecret plus grand que la pierre Philoſophale, de pouvoir transformer les eſprits, & *faire d'un lourdaut un habile homme*. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a point, mais elle agence ſeulement ce qu'on a. & mon deſſein n'eſt pas de rendre tout le monde

D'y jetter la bonne ſemence, cette comparaiſon y vient mieux que celle du baſtiment.

Diſcerner le menſonge d'avec la verité; je l'ay mis de la ſorte, parce que la Prudence politique s'acquiert par l'exercice.

Faire d'un lourdaut un habile homme; j'ay retranché pluſieurs exemples qui ne ſont pas à noſtre uſage.

capable d'écrire l'Hiſtoire, mais d'empeſcher ceux qui le ſont de s'égarer. Car pour avoir de l'eſprit, on ne laiſſe pas d'avoir beſoin d'art & de preceptes; comme pour eſtre bon Muſicien, ce n'eſt pas aſſez d'avoir bonne voix, ſi on ne la ſçait conduire. Il faut, outre ce que j'ay dit, avoir quelque connoiſſance des affaires du monde, & des choſes de la guerre. On ne ſçauroit rien faire d'un homme qui n'a rien veû, & qui eſt obligé d'en croire les autres; mais ſur tout, il ne faut eſtre attaché à aucun party. Car il ne faut pas faire comme ce Peintre qui peignoit un Monarque de porfil, parce qu'il n'avoit qu'un œil; mais il le faut repreſenter tout entier. *Que le reſpect de ſa patrie* n'empeſche point de dire les pertes qu'elle a receuës, ni les fautes qu'elle a faites; car l'Hiſtorien non plus que le Comedien, n'eſt pas coupable des malheurs qu'il repreſente. Si pour les déguiſer ou les paſſer ſous ſilence, on pouvoit reparer les deſordres, Thucydide n'auroit pas manqué d'un trait de plume de raſer les fortifications des ennemis, & de reſtablir les affaires de ſa ville; mais les Dieux meſme n'ont pas

Que le reſpect de ſa Patrie; j'ay tourné tout cela à noſtre air, & n'en prens que le ſuc.

le pouvoir de changer les choſes paſſées. *Le devoir donc de l'Hiſtorien* eſt de les conter comme elles ſont avenuës ; ce qu'il ne peut faire lorſqu'il eſt dépendant d'un Prince ou d'une Republique, de qui il a quelque choſe à eſperer ou à craindre. Que s'il faut neceſſairement qu'il en parle, il doit faire plus d'eſtat de la verité, que de ſon intereſt, ou de ſa paſſion. Car c'eſt le ſeul Dieu à qui il doit ſacrifier, ſans ſe ſoucier du reſte. Enfin, il doit avoir toûjours pour but le jugement de la poſterité, s'il ne veut remporter le titre de flateur, plûtoſt que d'Hiſtorien. On dit à ce propos, qu'Alexandre dit un jour à Onéſicrite, qu'il voudroit bien aprés ſa mort retourner en vie pour quelque temps, afin de voir le ſentiment qu'on auroit de luy, & comment on prendroit les choſes qu'il avoit faites. Car je ne m'eſtonne pas, dit-il, qu'on me loüe, maintenant que les uns m'apprehendent, & que les autres taſchent de gagner mes bonnes graces. C'eſt pour cela que quelques-uns tiennent qu'on doit ajoûter foy à ce

Le devoir de l'Hiſtorien ; je marqueray enſuite, qu'il ne donne rien à la haine ni à l'amitié, & qu'il fait plus de cas de la verité que de tout le reſte.

qu'Homere dit d'Achille, parce qu'il a écrit aprés ſa mort ; *mais les fictions des Poëtes* ne ſont point ſujettes à ces maximes, & ne relevent que de leur caprice. Je veux donc que mon Hiſtorien aime à dire la verité, & n'ait point ſujet de la taire : Qu'il ne donne rien à la crainte ni à l'eſperance, à l'amitié ni à la haine : Qu'il ne ſoit d'aucun païs, ni d'aucun party : & qu'il appelle les choſes par leur nom, ſans ſe ſoucier ni d'offenſer, ni de plaire. C'eſt ce qu'a fait Thucydide, quoyqu'il viſt Herodote en ſi grande eſtime, qu'on donnoit le nom des Muſes à ſes Livres ; *car j'aime mieux, dit-il*, déplaire en diſant la verité, que de plaire en contant des fables ; parce qu'en déplaiſant je profiteray, & je nuiray en voulant plaire. Voilà quel doit eſtre le ſentiment d'un bon Hiſtorien. Pour ſon ſtile, il faut qu'il ſoit clair & naturel, ſans eſtre bas : Car comme nous luy propoſons la liberté & la verité pour regle de ce qu'il doit dire ; auſſi faiſons-

Que le peuple entende & les doctes loüent.

Mais les fictions des Poëtes ; j'ay ajoûté cela, afin que cela ne trompaſt perſonne.

Car j'aime mieux, dit-il : j'ay achevé ce raiſonnement plus que l'Auteur, ſans ajoûter, qu'il travaille pour la poſterité, parce que je l'ay déja dit.

nous

nous la clarté & l'intelligence pour regle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ſes figures, qui ſont comme l'aſſaiſonnement du diſcours, ne ſoient ni trop hautes, ni trop recherchées ; ſi ce n'eſt lorſqu'il veut décrire une bataille, *ou faire quelque harangue :* car alors il peut enfler ſon ſtyle, & déployer, s'il faut ainſi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'éleve qu'à la meſure des choſes dont il parle ; & ſon ſtyle doit eſtre exempt d'entouſiaſme, & de toute fureur poëtique. Car il y a danger, en s'élevant trop, que la teſte ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en des fictions : C'eſt pourquoy il doit marcher bride en main, & conſiderer que l'excés & le menſonge ſont les deux plus grands vices de l'Hiſtoire. S'il veut donc s'élever, que ce ſoit par les choſes, pluſtoſt que par les paroles ; car il vaut mieux que ſon ſtyle ſoit ordinaire, & que ſa penſée ne le ſoit pas, que d'avoir des penſées foibles, & un ſtyle trop élevé, ou de ſe laiſſer emporter à l'effort de ſon imagination. *Que ſes periodes* ne

Ou faire quelque harangue : j'ay ajoûté cela, comme j'ay fait diverſes choſes, en tout ce diſcours, aux lieux où il en étoit beſoin

Que ſes periodes ; j'ay réüny cela icy de divers endroits.

ſoient ni trop longues, ni trop étudiées; ſon ſtyle ni trop nombreux, ni trop negligé; parce que l'un ſent la barbarie, & l'autre l'affectation. Il faut auſſi pour ſes penſées, qu'elles ayent plus de ſolidité que d'éclat, & approchent plus du raiſonnement d'un ſage Politique, que de la pointe d'un déclamateur: Que ſes ſentences ne ſoient ni trop frequentes, ni trop détachées; mais qu'elles ſe trouvent comme enchaſſées dans le corps de ſon ouvrage. Quant à ce qui concerne les choſes qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'aventure, mais les ranger avec ſoin, & conſulter ſouvent ceux qui ont eû part aux affaires; ſinon, ſuivre les relations les plus veritables, & qui paroiſſent le moins paſſionnées, ou qui ont moins de ſujet de l'eſtre. En quoy il faut beaucoup d'adreſſe à l'Hiſtorien, pour diſcerner les endroits & les perſonnes d'où elles viennent, & n'ajoûter pas foy legerement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raiſons qu'on a de dire la verité, ou de la taire. Lorſqu'il aura ſes memoires preſts, ou la plus grande partie, il baſtira le corps de ſon Hiſtoire, & l'agencera enſuite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choſes. Du reſte, il fera comme le Jupiter

d'Homere, qui jette tantoſt la veuë ſur le camp des Grecs, & tantoſt ſur celuy des Troyens; & décrira ſeparément les actions des deux partis, ſi ce n'eſt dans le recit des batailles, où l'on eſt contraint ſouvent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuſe pas à décrire les actions des particuliers, ſi elles ne ſont fort illuſtres, & qu'il s'attache au gros, ſans ſe ſoucier du reſte. Qu'il conſidere d'abord les Generaux, les ordres qu'ils donnent, & la diſpoſition de leurs troupes, & qu'il rende, s'il ſe peut, raiſon de tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui ſe fait de part & d'autre; & qu'il n'oublie pas le vaincu, pour parler toûjours du vainqueur. Qu'en toutes choſes, il garde la mediocrité & la bienſéance, & qu'il ne s'emporte pas en jeune homme, ni ne laſſe ſon lecteur, ou obſcurciſſe ſa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laiſſer une choſe, quand il aura haſte, pour ne point interrompre le fil de l'Hiſtoire; mais qu'il y revienne aprés, & qu'il garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il ſuive le vainqueur par tout, ſans perdre aucune action, ou particularité remarquable. Que ſon diſcours reſſemble à un miroir fidele, qui rend les objets

tels qu'il les reçoit, & n'en altere rien ni en la forme, ni en la matiere, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il suive simplement ses memoires, semblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'yvoire de sa statuë, mais luy donne seulement la forme qu'elle n'avoit point. Enfin, tout le secret de son art consiste à bien mettre en œuvre sa matiere; & il a remply parfaitement son caractere, & satisfait à son devoir, quand le lecteur pense voir ce qu'il lit, tant il est bien representé. Il commencera quelquefois sans exorde, lorsque la chose n'aura point besoin de preparation, & se contentera de rapporter le sommaire des choses qu'il doit dire. Mais lorsqu'il se voudra servir d'exorde, il n'aura égard qu'à deux choses, à rendre son auditeur attentif & docile, sans se soucier de gagner ses bonnes graces. Il viendra à bout de ce que j'ay dit, en montrant, qu'il doit traiter de choses grandes & necessaires, & qui regardent particulierement l'interest de ceux à qui il parle; comme fait Herodote, quand il dit, Que c'est pour conserver le souvenir des victoires remportées par les

Grecs ſur les Barbares ; & Thucydide, Que la guerre qu'il entreprend de décrire, eſt la plus conſiderable de toutes celles dont il nous reſte quelque memoire, & contient de plus grands & de plus memorables évenemens. Il ſervira beaucoup à l'éclairciſſement du ſujet, d'en propoſer les cauſes d'abord ; & l'on jugera que ſon exorde eſt petit ou grand, ſelon que les choſes qu'il aura à décrire ſeront petites ou grandes. Il paſſera à ſa narration doucement & inſenſiblement, & gardera toutes les perfections qu'enſeigne la Rhetorique, la clarté, la netteté, la brieveté, la facilité, l'égalité, ſe ſouvenant toûjours que l'Hiſtoire n'eſt qu'un long recit. Il faut prendre garde, pourtant, qu'elle ne ſoit pas compoſée de pluſieurs narrations couſuës enſemble, mais qu'elles ſoient fonduës en un meſme corps ; car il ne faut pas ſeulement qu'elles ſe touchent, mais qu'elles ſe tiennent. Que l'agencement des choſes & des paroles en releve l'éclat, ſans affectation. Pour la brieveté, elle eſt utile par tout, principalement lorſqu'on a beaucoup de choſes à dire, & ne doit pas eſtre ſeulement dans les paroles, mais dans les choſes. Car il faut paſſer en trois mots les moins

importantes, & n'eſtre eſtendu qu'en celles qui le meritent. Il y en a meſme dont il ne faut point parler du tout; car chacun eſt curieux de ſçavoir toutes les particularitez des grandes entrepriſes, c'eſt pourquoy on n'y ſçauroit eſtre trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on ſoit, on ennuye. Enfin, il faut faire comme dans un feſtin bien appreſté, où l'on ne ſert pas indifferemment toutes ſortes de viandes, mais ſeulement les plus delicates. Car l'Hiſtoire n'eſt faite que pour conſerver la memoire des choſes memorables, & non pas des autres. Il faut auſſi que l'Hiſtorien ſoit fort retenu dans ſes deſcriptions, & qu'il paroiſſe que ce n'eſt pas un vain deſir de faire paroiſtre ſon eſprit, mais pour éclaircir ou embellir ſon ſujet. Car elles ne ſont pas proprement du corps de l'Hiſtoire, quoyqu'elles y apportent beaucoup de clarté; de ſorte qu'elles ne doivent pas eſtre eſtenduës au delà de ce qu'on traite. En cela Homere, bien que Poëte, peut ſervir de regle; car en la deſcente d'Ulyſſe aux Enfers, il ne s'amuſe point à découvrir tous les tourmens des malheureux; au lieu qu'un mauvais Hiſtorien en euſt remply ſon ouvrage, approchant l'eau

juſqu'aux levres de Tantale, & faiſant faire pluſieurs tours à Ixion ſur ſa rouë. Thucydide y eſt auſſi fort retenu. Car ſoit qu'il décrive la forme d'un ſiege, ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va viſte, & eſt encore moins eſtendu dans la deſcription des villes, & du port de Syracuſe. Que s'il paroiſt long dans celle de la peſte, on remarquera en y prenant garde de prés, que c'eſt la multitude des choſes qui l'arreſte, & qu'il ſe haſte tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce qui eſt convenable tant à ſa perſonne, qu'à la choſe dont il s'agit: Et quoyqu'il ſoit permis en cet endroit d'eſtaler ſon éloquence, il faut toûjours que ce ſoit avec jugement, & ſans affectation; & ſur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui eſt du blaſme & de la loüange, il faut prendre garde que vôtre Hiſtoire ne puiſſe paſſer pour un Panegyrique, ni auſſi pour une Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blaſmer ni loüer qu'en paſſant, & ſe ſouvenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des grands Hommes, que leurs actions, parce qu'il leur eſt particulier, & qu'il ne ſçauroit convenir aux autres. Lorſqu'il ſe preſentera

quelque chose d'incroyable, je suis d'avis qu'on le dise ; mais sans l'assurer, & laissant à chacun d'en croire ce qu'il luy plaira. En un mot, il se faut toûjours representer ce que j'ay dit, qu'on écrit pour la posterité, & faire comme cet Architecte qui bastit la tour du Phare. Car aprés avoir achevé son ouvrage, qui est une des merveilles du monde, il grava son nom sur une pierre, qu'il enduisit de mortier, & écrivit dessus celuy du Prince qui regnoit, sçachant bien qu'il seroit détruit par le temps, & qu'on verroit alors paroistre le sien, qui dureroit autant que son ouvrage. Voilà la regle qu'on doit suivre pour bien écrire l'Histoire : si on l'observe, je n'auray pas perdu mon temps ; sinon, j'auray roulé en vain mon tonneau.

Sostrate Cnidien.

Il fait allusion à ce qu'il a dit de Diogene.

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE PREMIER.

I. Deſſein de l'Auteur. II. Son embarquement, & ſon arrivée dans une Iſle de l'Ocean. III. Son voyage au globe de la Lune. IV. Sa venuë en l'Iſle des Lampes. V. Son engloutiſſement & ſon ſejour dans la baleine. VI. Combat des Iſles flottantes.

I. Deſſein de l'Auteur.

COMME les Athletes n'ont pas ſeulement ſoin du travail, mais du repos ; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'eſprit, luy doivent quelquefois donner du relaſche, pour revenir aprés plus frais à l'eſtude. Cela ne ſe peut mieux faire, à mon avis, qu'en le délaſſant ſur quelque ſujet agreable, où l'inſtruction ſoit meſlée avec le plaiſir. C'eſt ce que j'ay taſché de pratiquer en cet ouvrage, où parmy pluſieurs menſonges aſſez plaiſans, j'ay meſlé quelques doctes railleries des anciens Poëtes & Hiſtoriens, ſans épargner meſme les Philoſophes, qui n'ont pû s'empeſcher de nous debi-

ter pour bons, plusieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctésias, par exemple, dans son Histoire des Indes, a dit des choses qu'il n'avoit jamais ni veuës, ni ouïes; & Iambule a composé une Histoire assez ingenieuse des merveilles de l'Ocean, sans avoir guere plus d'égard à la verité. Plusieurs en ont fait de mesme, & conté diverses aventures qu'ils disoient leur estre arrivées dans leurs voyages, parmy lesquelles ils ont entremeslé la description de divers animaux monstrueux, de cruautez inouïes, de mœurs tout à fait barbares & sauvages; à l'exemple d'Homere, qui fait décrire à Ulysse chez Alcinoüs, la captivité des Vents, la figure énorme des Cyclopes, la cruauté des Antropophages, avec des bestes à plusieurs testes, & la metamorphose de ses compagnons par les charmes d'une sorciere, & autres semblables rêveries qu'il debitoit au peuple grossier des Phéaques. Mais je ne le trouve pas estrange à un Poëte accoustumé à dire des fables, puisque nous voyons tous les jours la mesme chose arriver aux Philosophes; je m'estonne seulement que les Historiens ayent pretendu par là nous en faire accroire. Cependant, il m'a pris envie, pour n'estre pas le seul au monde

qui n'ait pas la liberté de mentir, de composer quelque Roman à leur exemple ; mais je veux en l'avoüant, me montrer plus juste qu'eux, & cet aveu me servira de justification. Je vais donc dire des choses que je n'ay jamais ni veuës, ni ouïes, & qui plus est, qui ne sont point, & ne peuvent estre ; c'est pourquoy qu'on se garde bien de les croire.

II. Embarquement de l'Auteur, & son arrivée dans une Isle de l'Ocean.

Un jour, touchez d'un noble desir de voir & d'apprendre des choses nouvelles, nous nous embarquasmes cinquante que nous estions, dans un vaisseau bien équipé, & fourni d'un bon Pilote ; & cinglasmes des Colomnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour découvrir la grandeur de l'Ocean, & voir s'il y avoit quelques peuples au delà. Aprés avoit vogué un jour & une nuit sans perdre la terre de veuë, tout à coup au lever du Soleil il s'éleva une si furieuse tempeste, qu'on ne pouvoit pas seulement baisser les voiles ; si bien qu'il falut se laisser aller au gré du vent, qui aprés nous avoir bien agitez par l'espace de soixante & dix-neuf jours, nous jetta à la fin dans une Isle fort haute, & couverte de bois, dont les bords estoient assez calmes. Nous y descendismes pour

nous remettre du travail de la mer ; & nous eſtant repoſez quelque temps ſur le rivage, nous entraſmes plus avant dans le païs pour le reconnoiſtre, aprés avoir laiſſé trente de nos compagnons pour la garde du Navire. Nous n'euſmes pas fait quatre cens pas à travers une foreſt, que nous trouvaſmes une colomne d'airain, ſur laquelle étoit écrit en caracteres Grecs, que le temps avoit à demy effacez, *Hercule & Bacchus ont eſté juſques icy.* On voyoit encore leurs pas imprimez ſur le roc, dont un *qui eſtoit le plus grand*, avoit prés d'un arpent de longueur, ce qui nous fit juger que c'étoit celuy d'Hercule. Aprés avoir reveré des lieux ſi fameux par la venuë de ces Hèros, nous continuaſmes noſtre route, & n'euſmes pas fait beaucoup de chemin, que nous arrivaſmes à un ruiſſeau, dont la liqueur eſtoit comme d'un excellent vin Grec, & qui eſtoit ſi large en quelques endroits, qu'il pouvoit porter bateau. Ce nous fut un nouveau gage de la venuë de Bacchus, & de la verité de la colomne. Mais comme nous remontions vers ſa ſource, pour découvrir la cauſe d'une ſi grande merveille,

Qui eſtoit le plus grand, cela dit aſſez que l'autre eſtoit moindre.

nous trouvaſmes des vignes chargées de raiſins, du pied deſquelles couloit ce large ruiſſeau, lequel fourmilloit de poiſſons qui avoient tous la couleur & le gouſt de vin; & en les ouvrant, on les trouvoit pleins de vendange. Ils enyvroient meſmes ceux qui en gouſtoient, & nous fuſmes contraints de les temperer avec des poiſſons d'eau douce pris dans une riviere voiſine. Lorſque nous euſmes traverſé la premiere, nous découvrimes d'autres vignes d'une nature bien plus eſtrange. C'eſtoient de belles femmes depuis la teſte juſqu'à la ceinture, qui finiſſoient en un gros tronc verdoyant, telles que les Peintres peignent Daphné ſur le point qu'Apollon la voulut ravir. Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargez de raiſins, & leurs coëffures eſtoient faites de pampres & de grappes entrelaſſées. Elles nous firent mille careſſes, nous parlant l'une Grec, l'autre Indien ou *Perſan*; mais elles ne vouloient pas ſouffrir que l'on cueilliſt de leurs fruits; & lorſqu'on en vouloit prendre elles jettoient des cris, comme ſi cela leur euſt fait mal. Elles ne laiſ-

Perſan. Il y a au Grec *Lydien*; mais cela faiſoit un mauvais ſon avec *Indien*, & eſt indifferent.

ſoient pas de nous baiſer, & de nous toucher à la main ; mais leurs baiſers enyvroient ; & deux de nos compagnons s'eſtant laiſſez ſurprendre à leurs charmes ; demeurerent pris par les parties naturelles ; & comme s'ils euſſent eſté entez enſemble, commencerent à prendre racine, & à pouſſer des rejettons. Effrayez d'un ſi grand prodige, nous couruſmes à noſtre vaiſſeau conter à nos compagnons une ſi pitoyable aventure.

III. Voyage au globe de la Lune.

Aprés nous eſtre donc pourveus d'eau & de vin *dans les deux fleuves*, nous paſſaſmes la nuit ſur le bord ; & le lendemain dés la pointe du jour, nous fiſmes voile par un doux vent, qui ſe changea ſur le midy en une bourraſque ſi violente, que noſtre vaiſſeau fut enlevé par un tourbillon juſqu'à la hauteur de trois mille ſtades, & commença à voguer par le Ciel l'eſpace de ſept jours & de ſept nuits, tant que nous abordaſmes au huitiéme en une grande Iſle ronde & luiſante qui étoit ſuſpenduë en l'air, & ne laiſſoit pas d'eſtre habitée. *De jour on ne voyoit rien*, mais la nuit paroiſſoient au-

Plus de 100. lieuës.

Dans les deux fleuves. Il n'en nomme qu'un, mais l'autre eſt ſous-entendu, parce qu'on y peſche du poiſſon, & qu'on s'y fournit d'eau douce.

De jour on ne voyoit

tour quantité d'autres Iſles brillantes, de diverſe grandeur & lumiere, & une terre au deſſous couverte de fleuves, de mers, de foreſts, & de montagnes ; ce qui nous fit juger que c'eſtoit la noſtre, outre qu'on y voyoit des villes, qui reſſembloient à de grandes fourmillieres. Lorſque nous fuſmes plus avant dans le païs, nous fuſmes pris par les *Hippogryphes.* C'eſtoient des hommes montez ſur des Griffons aiſlez qui avoient trois teſtes. Je ne ſçaurois mieux dépeindre leur grandeur, qu'en diſant que leurs aiſles eſtoient plus longues & plus groſſes que le maſt d'un grand navire. Ils avoient ordre de battre l'eſtrade, pour voir ceux qui entroient & qui ſortoient ; & lorſqu'ils trouvoient des eſtrangers, ils les amenoient au Roy. Comme nous fuſmes en ſa preſence, il jugea que nous eſtions Grecs, à noſtre habit, & demanda comme nous avions fait pour venir en ſon païs, & traverſer une ſi vaſte eſtenduë. Nous luy fiſmes le recit de noſtre avan-

A cheval ſur des Griffons.

vien. C'eſt-à-dire aux environs, comme la ſuite l'explique.

Hippogryphes. J'ay mis ce mot au lieu d'*Hipogype*, d'où ſans doute il a eſté fait ; mais l'autre ſonne mal, outre que Griffon eſt plus beau que Vautour pour des chimeres.

ture, & il nous dit de son costé qu'il estoit Endymion, & qu'il avoit esté enlevé la nuit en dormant, & fait Roy du globe de la Lune, qui estoit le païs où nous estions. Il ajoûta, que nous n'avions rien à craindre, & qu'il nous feroit bonne chere, & ne nous laisseroit manquer de rien; Que s'il pouvoit retourner victorieux de la guerre qu'il avoit contre les habitans du Soleil, nous pourrions demeurer en paix avec luy, & jouïr de sa felicité. Nous luy demandasmes qui estoient ces peuples, & le sujet de leur different? Il nous dit que c'estoit un païs habité comme la Lune, & que Phaëton en estoit Roy, & le vouloit empescher par envie, d'envoyer une colonie dans l'étoile du jour, qui estoit une Isle deserte & inhabitée. Mais je veux, dit-il, l'aller planter sur sa mousstache; & si vous voulez estre de la partie, & venir avec moy, je vous donneray à chacun un des Griffons de mon écurie, & vous équiperay de toutes choses necessaires, pour demain qui est le jour du départ. Comme nous eusmes accepté le party, il nous retint à souper; & le lendemain de grand matin que toutes ses troupes furent assemblées, il les rangea en bataille, parce que les Coureurs rapportoient

toient que l'ennemy paroiſſoit. Il avoit bien cent mille hommes de cheval, dont il y avoit quatre-vingts mille Hippogryphes, & vingt mille Lacanopteres, ſans l'Infanterie & les alliez. Ces Lacanopteres ſont de grands oiſeaux tout *couverts d'herbes au lieu de plumes*, ſur leſquels eſtoient montez les Scorodomaques & les Cenchrobolès. Pour les alliez, il y avoit trente mille Pſyllotoxotes de l'étoile de l'Ourſe, & cinquante mille Anémodromes. Les premiers montez ſur de grandes puces groſſes comme douze Elephans, & les autres portez ſur les aiſles du vent. Car retrouſſant leurs robes qui leur pendent juſqu'aux talons, ils en uſent comme de voiles, & ſervent ordinairement d'infanterie legere dans le combat. On attendoit ſoixante & dix mille Struthobalanes, & cinquante mille Hippogeranes, des Aſtres qui ſont au deſſus de la Cappadoce, & l'on en contoit des choſes eſtranges & incroyables; mais comme ils ne vinrent point, il n'eſt pas beſoin de les rapporter. Voilà quelle eſtoit l'armée d'Endymion. Pour les ar-

Qui ont les aiſles d'herbes.

Qui combattent avec des aulx.

Qui jettent des grains de mil.

Archers montez ſur des puces.

Que le vent fait courir.

Paſſereaux ſylands.

Montez ſur des grues.

Couverts d'herbes au lieu de plumes. Je ne dis point, que les plus vîtes eſtoient chargez de laituës, parce que cela n'eſt déja que trop ridicule.

mes, chacun avoit un habillement de teſte fait *de la coquille d'un limaçon*, & une cuiraſſe à écaille d'écoſſes de féve, qui ſont dures & fortes en ce païs-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées eſtoient ſemblables aux nôtres. Quand les armées furent en preſence, Endymion ſe plaça à l'aiſle droite avec ſes Hippogryphes, & nous mit autour de luy avec les plus vaillans, pour la garde de ſa perſonne. Les Lacanopteres eurent l'aiſle gauche, les Alliez furent au milieu. L'infanterie montoit à ſoixante millions, & fut rangée en cette ſorte. Il commanda aux araignées qui ſont grandes en ce païs-là comme les Iſles Cyclades, de faire un tiſſu depuis le globe de la Lune juſqu'à l'Etoile du jour, ce qui fut fait en un inſtant, car elles ſont en grand nombre; & il rangea deſſus l'Infanterie, commandée par Nycterion, fils d'Eudianacté, avec deux Lieutenans. Pour l'armée du Soleil, Phaëton prit l'aiſle gauche, avec les Hippomyrméques, qui ſont des hommes montez ſur des fourmis aiſlées qui cou-

A cheval ſur des fourmis.

De la coquille d'un limaçon. Cela eſt plus joly que de dire *de Féve*, ou *de Lupin:* outre que Féve vient auſſi-toſt, & que Lupin eſt peu connu par le peuple.

vrent deux arpens de leur ombre, & combattent de leurs cornes. Il y en avoit bien cinquante mille. A l'aisle droite estoient les Aëroconopes presque en meſme nombre. Ceux-cy ſont montez ſur de grands moucherons, & ſont tous Archers. Derriere eſtoient les Aërocordaques, qui ne combattent qu'à coups de trait, & ſont fort vaillans, & de grand ſervice, quoyqu'ils ne lancent que des raves; mais elles ſont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui eſt parmy eux un poiſon mortel, & qui engendre auſſi-toſt de la puanteur dans la bleſſure. Prés d'eux eſtoient dix mille Caulomycétes, gens de main, & peſamment armez, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de groſſes aſperges. A coſté eſtoient cinq mille Cynobalanes qu'avoient envoyez les habitans de la Canicule, tous avec un muſeau de chien, & à cheval ſur des glands aiſlez. On attendoit des frondeurs de la Voye de lait, mais il n'y vint que des Nephélocentaures; & pluſt à Dieu qu'ils ne fuſſent pas venus: car ils furent cauſe de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaëton, depuis indigné, mit leur païs à feu & à ſang. Comme on vint aux

Moucherons Aëriens.

Sautans en l'air.

Tiges champignons.

Chiens glands.

Centaures nuës.

mains, aprés avoir levé les enſeignes, & fait braire les aſnes, qui ſont les trompettes de là haut, les deux armées s'affronterent terriblement, & s'entrechoquerent avec grand bruit. L'aiſle gauche des ennemis plia d'abord, & ne put ſouſtenir le choc de nos Hippogryphes, qui les pourſuivirent vivement, & en firent un grand carnage; mais leur aiſle droite eut l'avantage, & les Aëroconopes pouſſerent nos gens juſqu'à noſtre Infanterie, qui reſtablit le combat, & les mit en fuite, aprés qu'ils eurent appris la défaite de leur aiſle gauche. Il y eut donc grande boucherie, & le ſang ruiſſeloit de tous coſtez dans les nuës, qui en furent teintes, & devinrent rouges, comme on les voit quelquefois au coucher du Soleil. Il en tomba meſme à terre; & ce fut peut-eſtre par une ſemblable aventure, qu'Homere dit qu'il plut du ſang à la mort de Sarpédon, quoyqu'il l'attribuë à la douleur de Jupiter. Nos gens de retour de la pourſuite, érigerent deux trophées, l'un dans les nuës, pour la victoire de l'Air, & l'autre ſur la toile d'araignée, pour la défaite de l'Infanterie. Cependant les Coureurs rapporterent qu'on voyoit paroiſtre les Nephélocentaures, qui eſtoient

des monſtres aiſlez moitié chevaux & moitié hommes, d'une grandeur ſi prodigieuſe, que la partie humaine eſtoit auſſi grande que le Coloſſe de Rhodes, & l'autre groſſe comme un gros navire. Ils eſtoient conduits par le Sagittaire du Zodiaque, & le nombre en eſtoit ſi grand, qu'il ſurpaſſe la créance. Lorſqu'ils eurent appris la défaite de leurs gens, ils envoyerent vers Phaëton pour recommencer le combat, & ſe rangerent en bataille. Aprés ils vinrent fondre ſur les noſtres qui eſtoient en deſordre, & épars çà & là dans la pourſuite, ou parmy le bagage; & les ayant déconfits, pourſuivirent Endymion juſqu'au globe de la Lune, ſans avoir pû ſauver qu'une partie de ſes Hippogryphes. Ils renverſerent enſuite nos trophées, & coururent tout ce grand eſpace, qui s'étend depuis le globe de la Lune juſqu'à l'Etoile du jour. C'eſt-là que je fus fait priſonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entrefaites arriva Phaëton, qui fit dreſſer de nouveaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant les mains attachées derriere le dos, avec une jambe d'araignée. Il ne voulut pas aſſieger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonvalla-

Ou, un morceau de jambe.

tion, un double mur fait de nuées épaiſſes ; de ſorte qu'elle ne recevoit plus la lumiere du Soleil, & eſtoit dans une éclipſe perpetuelle. Endymion touché de cette infortune, luy envoya offrir tribut & des oſtages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord; mais aprés avoir mis l'affaire en déliberation, il ſe relâcha, & la paix fut concluë aux conditions: Que le mur ſeroit démoli, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent: Qu'Endymion laiſſeroit libre les autres Aſtres, & n'auroit pour amis & pour ennemis, que ceux du Soleil. Que luy & ſes ſucceſſeurs payeroient tous les ans à Phaëton & aux ſiens, dix mille muids de roſée, & donneroient autant de leurs ſujets pour oſtages. Que l'Etoile du jour ſeroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient eſtre compris dans la paix, le ſeroient. Ces articles furent gravez ſur une colonne d'ambre, qui fut plantée ſur les confins des deux Empires. Du coſté du Soleil ſignerent *Pyronide*, Thérite, & Phlogie; &

Pyronide, &c. Ces noms n'ont rien d'extraordinaire qui merite qu'on en mette l'explication en marge, comme des autres. Les uns ſignifient feu, eſté, embraſement; les autres, nuit, lune, lumiere.

de l'autre, Nyctor, Ménie, & Polylampe. Ainſi la paix fut faite, le mur démoli, & nous remis en liberté. Lorſque nous fûmes de retour, nos compagnons nous coururent embraſſer avec larmes; & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec luy, nous offrit droit de bourgeoiſie; mais je ne m'y pûs reſoudre, quoyqu'il me vouluſt donner ſon fils en mariage, pour la raiſon que je diray tantoſt; & comme il nous vit opiniaſtrez au retour, il nous traita ſplendidement l'eſpace de ſept jours, & nous congedia. Mais avant que paſſer outre, il ne ſera pas hors de propos de raconter icy les merveilles du païs. Premierement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en ſçait pas meſme le nom. On ſe ſert au lieu d'elles, de jeunes garçons *juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans*, & ils portent les enfans dans le gras de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conceu; & lorſqu'ils veulent accoucher on y fait une inciſion. Je croy que c'eſt de là que vient le mot Grec de Gaſtrocnimie, parce que la jambe ſert de ventre. L'enfant eſt

Juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Je ne dis pas qu'ils ſont hommes aprés cela, pour ne pas inſiſter ſur des ſaletez, outre que cela s'entend aſſez.

mort venant au monde, mais en l'expoſant à l'air, il commence à reſpirer. Il y en a une autre eſpece qui naiſſent comme des plantes, ce qui ſe fait en cette ſorte. On coupe le teſticule droit d'un homme, & on le met en terre : Au bout de quelque temps, il naiſt un grand arbre charnu, qui porte des glands d'une coudée de hauteur, leſquels on ouvre lorſqu'ils ſont meurs, & l'on en tire un enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, & s'en attachent lorſqu'ils en ont beſoin. Les pauvres en mettent de bois, & les plus riches d'yvoire. Lorſqu'un homme devient vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils uſent tous de meſme viande, qui ſont des grenoüilles roſties ſur les charbons ; car l'air en eſt tout rempli : mais ils ne les mangent pas, & ſe contentent d'en avaler la vapeur ; & pour cela ils s'approchent des tiſons, lorſqu'elles rôtiſſent, comme s'ils ſe mettoient à table. Leur breuvage eſt de l'air preſſé dans un verre, dont il ſort une liqueur comme de la roſée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouverture dans ces lieux-là; mais ils ont un trou ſous le jarret par où ils careſſent les garçons. Les plus beaux

parmy

parmy eux ſont chauves, au contraire du païs des Cométes, où ils aiment les cheveux longs. La barbe ne leur croiſt pas au menton, mais un peu au deſſus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'un doigt, mais il naiſt à tous ſur le croupion, comme une eſpece de choux cabus, toûjours vert, qui eſt de chair, & ne ſe rompt pas quand ils ſe couchent. Ils ont une eſtrange proprieté, c'eſt qu'ils mouchent du miel, mais fort acre; & lors qu'ils s'huilent, c'eſt avec du laict qui ſe prend aprés comme du fromage, en y meſlant un peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur eſt tres-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains ſont comme de la greſle; ſi bien que lors qu'il greſle parmy nous, c'eſt que le vent ſecouë les vignes en ce païs-là. Le ventre leur ſert de poche, & ils y mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouvre & ſe referme comme une gibeciere; & parce qu'il eſt velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches portent des habits de verre, & les pauvres de cuivre; car l'un & l'autre ſe file, & le dernier, quand il eſt moüillé, ſe carde comme de la laine. J'ay peur

c'eſt qu'il eſt ſans boyaux.

qu'on ne me croye pas, si je parle de leurs yeux, car cela surpasse la creance. Ils s'ostent & s'appliquent comme des lunettes, & plusieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voisins ; car l'on en fait des tresors, & celuy qui en a le plus, est estimé le plus riche. Leurs oreilles sont de feüilles de platane, horsmis à ceux qui naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merveilles dans le Palais du Roy ; un puits qui n'estoit pas fort profond, où en descendant on entendoit tout ce qui se disoit dans le monde ; & un miroir au dessus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y passoit. J'y ay veu souvent mes amis & ceux de ma connoissance ; mais je ne sçay s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura esté, il me croira.

IV. Arrivée en l'Isle des Lampes.

Aprés avoir pris congé du Roy & de toute sa Cour, nous fismes voile à travers les vastes plaines de l'air ; mais avant que de partir, il me fit present de deux robes de cristal, & de cinq de léton, avec une armure toute complette de cosses de féves ; mais je perdis tout cela dans le ventre de la Baleine. Nous fusmes escortez par un regiment d'Hippogryphes, l'espace d'environ cinq cens

stades, & couruſmes beaucoup de païs; mais nous n'abordaſmes nulle part, qu'à l'Eſtoile du jour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entraſmes aprés dans le Zodiaque, & laiſſant le Soleil à main gauche, commençaſmes à raſer la terre, ſans y deſcendre, parce que le vent eſtoit contraire; quoyque nous l'euſſions bien deſiré, à cauſe que le païs que nous voyions, eſtoit fort beau & arroſé de pluſieurs fleuves. Les Néphélocentaures, qui eſtoient à la ſolde de Phaëton, vinrent fondre ſur nous en cet endroit, penſant que nous fuſſions encore ennemis; mais ils ſe retirerent lors qu'ils ſçeurent que la paix eſtoit faite. Nous ne laiſſaſmes pas d'avoir grand peur, parce que nous avions renvoyé déja noſtre eſcorte. Aprés avoir vogué toute la nuit, & le jour ſuivant, nous arrivaſmes ſur le ſoir en l'Iſle des Lampes, commençant peu à peu à gagner terre. Elle eſt ſituée entre les Hyades & les Pleïades, un peu plus bas que le Zodiaque. Lorſque nous fuſmes deſcendus, nous ne trouvaſmes que des Lampes, qui alloient & venoient comme les habitans d'une ville, tantoſt à la place, tantoſt ſur le port, les unes petites & chetives comme le menu peuple, les au-

tres grandes & resplendissantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles avoient toutes leur nom & leur logis comme les Citoyens d'une République, parloient & s'entretenoient ensemble, & nous demandoient des nouvelles. Quelques-unes nous prierent mesme d'entrer chez elles & de nous rafraischir; mais nous n'y vouluſmes ni boire, ni manger, de peur de surprise. Le Palais du Roy est au milieu de la ville, où il rend justice toute la nuit, & chacun est obligé de s'y trouver, pour rendre compte de ses actions. Celles qui ont failly, ne souffrent point d'autre peine, sinon qu'on les éteint, qui est une espece de mort; d'où vient qu'on dit tuer la chandelle. Nous nous approchaſmes pour entendre leurs raisons & leurs excuses, & y vismes jusqu'à la lampe de nostre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

V. Engloutissement de l'Auteur, & son sejour dans la Baleine.

Comme nous eusmes demeuré là toute la nuit, nous en partiſmes le lendemain, & voguant prés des nuës, nous vismes la ville de Néphélococcygie, qui nous donna de l'admiration; mais nous n'y descendiſmes point, parce que le vent estoit contraire. *Coronus fils de Cotty-*

Coronus fils de Cottyphion. Je ne mets

phion en estoit Roy, ce qui nous fit souvenir du Poëte Aristophane qui en parle, homme docte, & qui pour rien du monde n'eust voulu mentir. Trois jours aprés, nous découvrismes clairement l'Ocean; mais nous ne voyions plus de terres, que celles que nous avions laissées dans le Ciel, qui nous paroissoient claires & luisantes comme des astres. Le quatriéme, sur le midy, le vent s'estant appaisé, nous descendismes tout doucement dans la mer, où nous ne fusmes pas plustost, que nous commençasmes à faire bonne chere de ce que nous avions; & parce qu'il faisoit un grand calme, nous nous baignasmes mesme dans l'Ocean. Mais comme souvent un petit rayon de bonne fortune est le presage d'un grand malheur, nous n'eusmes pas vogué deux jours, qu'au troisiéme, au lever du Soleil, nous vismes nager force poissons, & quantité de Baleines, dont il y en avoit une d'environ quinze cent stades, qui faisoit blanchir la Mer d'écume tout à l'entour. Elle avoit *les dents longues & pointuës*.

pas l'explication de ces mots; parce que cela est ridicule en François: l'un signifie Corneille, l'autre Merle, & celuy qui est plus haut, signifie Nuë-Coucou.

Les dents longues & pointuës. Les Baleines n'ont point de dents, mais c'est icy une fable,

Ce mot n'eſt pas au Grec, mais je m'en ſers pour la commodité de l'expreſſion.

pointuës comme *des clochers*, & blanches comme de l'yvoire. Lorſque nous la viſmes venir à nous la gueule ouverte, nous nous recommandaſmes aux Dieux, & nous embraſſaſmes l'un l'autre, pour n'eſtre pas ſéparez meſme en la mort. Elle nous engloutit tous enſemble, avec noſtre navire; mais de bonne fortune, avant qu'elle puſt nous écraſer, noſtre vaiſſeau coula heureuſement dans l'intervalle de ſes dents. Comme nous fuſmes dans ce gouffre, nous ne voyions rien d'abord; mais lors qu'elle vint à ouvrir la gueule, nous viſmes un grand & large Monſtre, capable de loger dix mille habitans. Il y avoit dedans quantité d'autres poiſſons qu'elle avoit avalez, des carcaſſes d'hommes & d'animaux, des balles de marchandiſe, des anchres & des maſts de navire; & vers le milieu une terre & des montagnes, qui eſtoient faites, à mon avis, de la quantité de limon qu'elle avaloit. Il y avoit meſme une foreſt, & toutes ſortes d'arbres & de plantes, comme en un païs cultivé, qui pouvoit avoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de *Herons* & d'Al-

Comme des Clochers. Il y a au Grec *Phalles*, qui eſtoient de grands Priapes de bois.

Herons. J'ay mis un oiſeau connu,

cyons, & autres oiſeaux de riviere, qui avoient fait leurs nids dans les bois. Aprés avoir répandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageay mes Compagnons, & fis ſouſtenir le vaiſſeau qui panchoit; puis ayant allumé du feu, nous nous miſmes à table; car nous avions quantité de poiſſon de toute ſorte, & de l'eau que nous avions apportée de l'Etoile du jour. Le lendemain eſtant éveillez, comme la Baleine ouvroit la gueule, nous voyions tantoſt le Ciel, tantoſt des Montagnes, tantoſt des Iſles; car nous la ſentions remuër de tous coſtez en un inſtant. Lorſque nous fuſmes accouſtumez à un ſi triſte ſejour, je pris ſept de mes Compagnons avec moy, & entray dans la foreſt pour découvrir le païs. Nous n'euſmes pas fait ſept cens pas, que nous trouvaſmes un petit Temple dedié à Neptune, comme le témoignoit l'inſcription, & enſuite, pluſieurs ſepulchres, & une fontaine tres-claire aſſez proche. Nous ouïſmes meſme l'aboy d'un chien, & viſmes de loin de la fumée, ce qui nous fit juger que le païs eſtoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouvons un vieillard & un jeune homme, qui dreſſoient un petit jardin, & y faiſoient venir de l'eau de

la fontaine pour l'arroſer. Joyeux & eſtonnez tout-enſemble, nous nous arreſtaſmes aſſez long temps à les regarder, & viſmes qu'ils n'eſtoient pas moins ſurpris que nous. Aprés quelque ſilence de part & d'autre, le vieillard nous demanda ſi nous eſtions des Dieux marins, ou des hommes? Pour nous, dit-il, nous avons eſté autrefois au monde, mais nous flottons maintenant dans la baleine, ſans ſçavoir au vray ce que nous ſommes; car il ſemble que nous ſoyons morts, & toutefois nous vivons. Et nous, luy dis-je, mon pere, nous ſommes de pauvres étrangers, qui fuſmes hier engloutis avec noſtre navire, & il y a apparence que quelque Dieu nous a amenez icy pour nous conſoler l'un l'autre, & pour nous apprendre que nous n'eſtions pas ſeuls dans cette miſere. Faites-nous donc, s'il vous plaiſt, le recit de vôtre avanture, & puis vous ſçaurez la noſtre. Ce ne ſera pas, dit-il, ſans avoir mangé auparavant; & en diſant cela, il nous prit par la main & nous mena dans ſa cabane, où *il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit.* Lorſque nous fuſmes raſſaſiez, il nous preſſa de

Il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit, Le particulier eſt expliqué enſuite.

luy dire qui nous eſtions, & comment nous avions eſté engloutis. Nous luy contaſmes donc tout ce qui nous eſtoit arrivé depuis noſtre embarquement; dequoy il parut fort eſtonné, & nous dit qu'il eſtoit de l'Iſle de Cypre, & qu'eſtant allé avec ſon fils pour trafiquer en Italie, ils avoient navigé heureuſement juſqu'en Sicile, d'où ils avoient eſté emportez par la tempeſte dans l'Ocean, & engloutis avec leur vaiſſeau, dont nous avions pû voir le débris dans le ventre de la Baleine. Que tous les autres eſtoient morts, à la reſerve de ſon fils & de luy; & qu'aprés leur avoir rendu les derniers devoirs, ils avoient baſty la Chapelle que nous avions veuë, & cultivoient enſemble ce petit jardin qui leur fourniſſoit des legumes, dont ils vivoient avec des fruits ſauvages & du poiſſon. Qu'il y avoit des vignes au païs dont le vin eſtoit tres-excellent, & que nous avions pû voir une fontaine, dont l'eau eſtoit tres-fraiſche & tres-bonne. Qu'ils s'eſtoient accommodez chacun un lict de branches d'arbres, avec quelques autres petits meubles neceſſaires; avoient allumé du feu, & s'occupoient à la chaſſe, & quelquefois à la peſche, à travers les ouïes de la Baleine. Qu'il n'y avoit

pas fort loin de-là à un eſtang ſalé, qui avoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils ſe baignoient quelquefois, & où ils peſchoient auſſi, parce qu'il y avoit force poiſſon. Qu'il y avoit vingt-ſept ans qu'ils vivoient dans cette miſere, & que la vie leur ſeroit encore ſupportable, ſans les habitans du païs qui eſtoient ſauvages, & leur faiſoient beaucoup de mal. Comment, luy dis-je, y a-t-il icy encore d'autres gens que nous? Ouy, dit-il, & qui ſont faits d'une façon effroyable: Car à l'extremité de l'Iſle vers l'Occident habitent les Taricanes, qui ont *le viſage d'écreviſſe, & le reſte d'anguille*; mais barbares & belliqueux. De l'autre coſté, à main droite, ſont les Tritonomendettes, ſemblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reſte de chats. Ceux-là ne ſont pas ſi méchans que les autres. A la gauche, ſont les Carcinoquires & les Cynocephales, qui ſont alliez enſemble. Au milieu, les *Pagourades* & les Pſittopodes, nations vaillantes, & excellentes à la courſe.

Comme qui diroit ſalez, ou confits.

Il fait alluſion aux Tritons.

Mains de Cancres. Teſte de Chien. Pié-legers.

Le reſte d'anguille, ou *les yeux d'anguille*; mais je l'ay mis ainſi, parce qu'autrement il ne parleroit que de leurs viſages.

Pagourades. Je n'explique pas ce mot, parce qu'il eſt contraire à ſon deſſein; c'eſt une eſpece de Cancre.

Vers l'Orient, à l'emboucheure du Monſtre, le païs eſt preſque deſert, à cauſe qu'il eſt ſouvent inondé. Neantmoins, j'y ay eſtabli ma demeure, & y vis en quelque aſſeurance, moyennant cinq cens huiſtres que je paye de tribut aux Pſittopodes. Voilà l'état du païs. Il faut conſiderer maintenant comment nous ferons pour y vivre, & pour nous défendre de tant de monſtres. Combien ſont-ils, luy dis-je? Plus de mille, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des areſtes de poiſſon. Puis qu'ils ſont deſarmez, repartis-je, nous en viendrons bien à bout, & aprés les avoir défaits, nous habiterons le païs ſans crainte. Nous reſoluſmes donc de les combattre, & retournaſmes à noſtre navire pour faire les appreſts neceſſaires. Nous commençaſmes la guerre par le refus du tribut; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondiſmes arrogamment, que nous eſtions nez libres, & mal-traitaſmes leurs Députez. Les Pſittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit; mais nous nous eſtions préparez à les recevoir, & avions mis vingt-cinq hommes en embuſcade, avec ordre de ne ſe point découvrir, que les ennemis ne fuſſent paſ-

ſez, afin de les charger en queuë ; car nous les attendions de pied ferme avec le reſte. Le combat fut grand & opiniaſtre ; mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuaſmes cent ſoixante & dix des ennemis, ſans perdre qu'un de nos camarades, avec le Pilote, qui eut le dos percé d'outre en outre d'une areſte de poiſſon. Nous pourſuiviſmes les autres juſqu'à leurs cavernes, & tout le reſte du jour & la nuit ſuivante, demeuraſmes ſur le champ de bataille, où nous dreſſaſmes un trophée de l'épine du dos d'un Dauphin. Sur le bruit de cette défaite, le reſte des habitans prirent les armes, & marcherent contre nous dés le lendemain avec grand appareil. Les Taricanes avoient l'aile droite, les Cynocéphales la gauche, les Carcinoquires eſtoient au milieu ; il n'y eut que les Tritonomendettes qui demeurerent chez eux, ſans vouloir eſtre de la partie. Nous les vinſmes rencontrer prés du Temple de Neptune, & entraſmes au combat avec de grands cris, qui reſonnoient dans le ventre de la Baleine comme dans un antre. Ils furent défaits aiſément, parce qu'ils eſtoient nuds & ſans armes ; de ſorte que nous les pourſuiviſmes juſqu'à la foreſt. Auſſi-

Sous la conduite de Pélame.

toſt ils envoyerent rechercher noſtre alliance, & ſur noſtre refus, *retournerent au combat*, où ils furent tous taillez en pieces. Les Tritonomendettes ayant appris cette nouvelle, ſe ſauverent dans la mer à travers les ouïes de la Baleine. Aprés cette victoire, nous demeuraſmes maiſtres du païs, nous occupant à la chaſſe & aux exercices du corps, cultivant les vignes & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans une priſon large & ſpacieuſe, qui ne ſongeroient qu'à paſſer le temps & à ſe réjoüir. Comme nous euſmes veſcu de la ſorte plus d'un an & demy, enfin le cinquiéme jour du neuviéme mois, environ le ſecond bâillement du Monſtre, qui ne bâilloit qu'une fois par heure, ce qui ſervoit à les conter, nous entendiſmes un grand bruit comme de rames & de forçats, & couruſmes à ſon embouchure, où nous tenant à couvert dans l'intervalle de ſes dents, nous viſmes des Geans, grands comme des Coloſſes, qui conduiſoient des Iſles, comme l'on fait des navires. Je ſçay bien qu'on aura de la peine à le

Retournerent au combat. Il eſt mieux de la ſorte, que de les faire attaquer tout de nouveau.

croire ; mais je ne laisseray pas de le dire, parce qu'il est veritable. C'estoit des Isles longues & étroites, qui n'estoient pas fort hautes, & qui pouvoient avoir cent stades de tour. Il y avoit environ trente hommes sur chacune, sans compter ceux qui étoient employez pour la défense ; & ces trente hommes estoient rangez de part & d'autre comme les forçats d'une galere, & ramoient avec de grands *pins* feuïllus. Derriere, sur une éminence, estoit le Pilote, qui tenoit un gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre costé, à la prouë, il y avoit environ quarante hommes tous armez, semblables à nous, hormis que leur chevelure estoit de feu, ce qui les défendoit comme un casque. Les arbres de l'Isle servoient de voile ; car le vent venant à souffler dedans, la faisoit voguer, si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit : & l'on entendoit le sifflet du Comite, qui faisoit mouvoir les rames tout d'un temps, comme dans une galere. On ne voyoit que deux ou trois de

Pins. Il y a au Grec *Cyprés*, mais cet arbre y vient mieux parmy nous, qui ne connoissons point de grands Cyprés, comme l'on fait en Asie.

ces Isles d'abord ; mais sur la fin il en parut environ six cens, qui tournerent toutes les prouës l'une contre l'autre pour le combat. Du premier choc il y en eut de brisées, & d'autres coulées à fond ; mais plusieurs se maintinrent courageusement jusqu'à la fin, & ceux qui combattoient à la prouë, faisoient merveilles de bien attaquer & de bien défendre. Les vainqueurs sautoient dans celles des vaincus, pour les empêcher de se détacher & de prendre la fuite, & l'on faisoit main-basse sans faire des prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer, ils jettoient de grands polypes attachez les uns aux autres, qui s'accrochoient aux arbres de la foreſt ; de sorte que l'on combattoit de pied ferme, comme si ce n'eust pas esté un combat naval. On se lançoit aussi à la teste, au lieu de pierres, des huistres & des *tortuës*, grosses comme des pieces de rocher. L'un des Generaux s'appelloit Eolocentaure, & l'autre Thalassopotés ; car on les entendoit souvent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre, qu'il lui avoit enlevé plusieurs troupeaux de dau-

Centaures-veuvent : Beuveurs de mer.

Tortuës. Il y a au Grec *éponges*, qui est trop ridicule, aussi bien qu'ensuite ces anchres de verre que j'ay ostées.

phins, qui estoit le sujet de leur differend. Aussi demeura-t-il victorieux, & coula à fond cent cinquante Isles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui estoient dedans, & poursuivit le reste qui se retiroit avec la poupe fracassée. Sur le soir, comme il fut de retour de la poursuite, il recueillit tout le butin qui flotoit, tant du sien que des ennemis; car il avoit bien eu quatre-vingts Isles submergées. Aprés, il dressa un trophée sur la teste de la Baleine, qui estoit elle-mesme comme une grande Isle, ou plutost comme le Continent, & appendit à Neptune une des Isles des ennemis. Sa flote demeura toute la nuit à l'anchre autour du Monstre, auquel ils avoient attaché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des sacrifices d'action de graces; & ayant ensevely leurs morts, ils partirent avec des cris de joye & des chants de triomphe. Voila ce qui se passa au combat des Isles.

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE SECOND.

I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venuë aux Iſles Fortunées. III. Deſcription des Enfers. IV. L'Iſle des Songes. V. Diverſes avantures aſſez extravagantes. VI. D'autres qui le ſont encore plus, juſqu'à ſon arrivée aux Antipodes.

APrés ces choſes, ne pouvant endurer un plus long ſejour dans la Baleine, il nous prit envie de faire un trou au coſté droit, pour nous évader; mais comme nous euſmes creuſé cinq ou ſix cens pas ſans trouver le fond, nous abandonnaſmes l'entrepriſe, & jugeaſmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle bruſla ſept jours entiers ſans en ſentir rien; mais ſur la fin du ſeptiéme elle bâilloit plus lentement, & refermoit la gueule auſſi-toſt, ce qui nous fit juger qu'elle commençoit à ſe porter mal. Vers l'onziéme jour, nous apperçuſmes qu'elle ſe mouroit, car elle ſentoit fort mauvais; I. Continuation du voyage de l'Auteur.

ſi bien que le lendemain nous luy traverſaſmes la gueule avec de groſſes poutres, pour l'empeſcher de la refermer, ſans quoy nous eſtions tous perdus. Cependant, nous donnaſmes ordre à noſtre départ, & fiſmes nos proviſions, prenant l'étranger pour noſtre Pilote. Le troiſiéme jour nous tiraſmes noſtre vaiſſeau par l'intervalle de ſes dents, & le deſcendiſmes tout doucement dans la mer. Aprés, montant ſur le dos du Monſtre, nous ſacrifiaſmes à Neptune, prés du trophée des Iſles flotantes, & ayant demeuré là trois jours, à cauſe du calme, nous fiſmes voile le quatriéme. Nous rencontraſmes d'abord quantité de corps morts de la derniere défaite, contre leſquels noſtre vaiſſeau alloit heurter, comme contre des écueils, & nous demeuraſmes eſtonnez de leur prodigieuſe grandeur. Il faiſoit fort beau du commencement; mais la biſe venant à ſouffler, il fit un froid ſi inſupportable, que la mer ſe glaça à la hauteur de quatre cens braſſes. Nous fuſmes donc contraints de deſcendre, & commençaſmes à gliſſer deſſus; mais le vent venant à ſe renforcer, nous fiſmes un trou dans la glace par l'avis de noſtre Pilote, où nous demeuraſmes renfermez trente

jours, y faiſant du feu, & mangeant le poiſſon que nous trouvions en creuſant. A la fin, comme les vivres commençoient à nous manquer, nous détachaſmes du mieux que nous puſmes noſtre vaiſſeau, & mettant la voile au vent, coulaſmes ſur la glace comme ſur du verre. Le cinquiéme jour elle ſe fondit, & nous voguaſmes ſur l'eau comme auparavant, tant que nous abordaſmes en une petite Iſle deſerte, où nous deſcendiſmes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuaſmes deux Taureaux ſauvages, qui avoient les cornes ſous les yeux, comme vouloit Momus, afin de mieux voir où ils frappent. Plus loin nous trouvaſmes une Mer de laict, qui avoit au milieu une petite Iſle de fromage, où nous ſejournaſmes quelque temps, mangeant de la terre de l'Iſle, & buvant du laict des raiſins; car ils ne portent point de vin. La Princeſſe Tyro, fille de Salmonée, en eſtoit Reine, & avoit receu cette faveur de Neptune pour recompenſe de ſa chaſteté. Il y avoit auſſi un Temple dedié à Galatée, comme il paroiſſoit par l'inſcription.

Tyro, ſignifie fromage, en Grec.

Galatée, veut dire laict.

Comme nous euſmes demeuré là cinq jours, nous en partiſmes le ſixiéme par

Venuë de l'Auteur

aux Iſle Fortunées.

un bon vent; & deux jours aprés paſſaſmes de cette mer blanche dans une autre, ſur laquelle nous viſmes marcher des hommes ſemblables à nous, horſmis qu'ils avoient des pieds de liége, ce qui les ſouſtenoit ſur l'eau. Ils s'approcherent de noſtre navire, & nous ſaluant en noſtre langue, nous dirent qu'ils alloient au Liége qui eſtoit leur patrie. Aprés avoir couru quelque temps autour de noſtre vaiſſeau, ils s'en allerent en nous ſouhaitant une heureuſe navigation. Ils ne nous eurent pas pluſtoſt quittez, que nous découvriſmes pluſieurs Iſles, parmy leſquelles eſtoit la leur ſur un grand liége tout rond. Plus loin, ſur la droite, il y en avoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroiſtre beaucoup de feux: & *devant nous* une petite, large & baſſe, d'où s'exhaloit un doux parfum, comme Herodote dit qu'il en ſort de l'Arabie heureuſe. Nous cinglons de ce coſté-là, & trouvons en arrivant de grands ports, larges & profonds, & des fleuves d'une eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bords eſtoient couverts de bois odoriferans,

De roſes, violettes, &c.

Devant nous. J'omets les diſtances qui ne ſervent de rien.

où l'on oyoit retentir la muſique des oiſeaux, qui faiſoient un concert avec les Zephirs. Car les feuïlles agitées par un doux vent, rendoient un ſon comme de flûtes douces. On entendoit parmy cela des voix, ou pluſtoſt des cris de réjoüiſſance, comme dans un feſtin, où les uns chantent, & les autres danſent au ſon du flageolet ou de la lyre. Eſtonnez de tant de merveilles, nous entrons à pleines voiles dans le port, où nous ne fuſmes pas pluſtoſt, que les Gardes nous lierent avec des *chaiſnes de roſes*, & nous menerent vers le Prince, aprés nous avoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous eſtions dans l'Iſle des Bienheureux, qui eſtoit gouvernée par Rhadamante. Nous trouvaſmes en arrivant qu'il y avoit trois cauſes à plaider avant la noſtre. La premiere eſtoit celle d'Ajax fils de Telamon, pour ſçavoir s'il ſeroit receu en la compagnie des Heros, aprés s'eſtre tué luy-meſme en fureur. La ſeconde eſtoit un differend amoureux de Theſée & de Menelaüs, à qui demeureroit Heleine. Et la troiſiéme, une diſpute de préſeance entre Alexandre &

Parce qu'elle avoit eſté femme de l'un & de l'autre.

Chaiſnes de roſes. Je dis en un autre endroit, qu'il n'y en a point de plus fortes en toute l'Iſle.

point ; semblables à des ombres droites qui ne seroient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais ils demeurent toûjours à l'âge où ils meurent, horsmis que les vieillards y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits sont d'un crespe fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui sont sans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'Isle, mais le jour n'y est pas fort éclatant, c'est comme une aurore perpetuelle. De toutes les saisons ils ne connoissent que le Printemps, & de tous les vents que les Zephirs ; mais la terre est couverte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la recolte se fait tous les mois ; encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il y a double moisson. Les épis au lieu de bled sont chargez de petits pains semblables à des champignons, si bien qu'on n'est jamais en peine ni de cuire, ni de moudre. Il y a trois cens soixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel ; & cinq cens d'huile de senteur, mais plus petites ; avec *plusieurs ruisseaux de laict & de vin.* On mange hors la ville dans la plaine d'Elise, à la fraischeur d'un bois

Plusieurs ruisseaux de laict & de vin. Leur nombre ne sert de rien, & est fade.

qui

qui l'environne, où l'on eſt couché ſur des fleurs, & les vents portent les viandes. Sur les têtes pendent de grands arbres de criſtal, qui portent des verres de toutes ſortes, & l'on ne les a pas plûtoſt pris, qu'ils ſont pleins de vin. On n'eſt point en peine de ſe faire des guirlandes; car les petits oiſeaux qui voltigent autour en chantant, répandent ſur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voiſines. D'ailleurs, il s'éleve des nuées de parfum, tant des ſources de ſenteur, que du fleuve dont la ville eſt ceinte, leſquelles s'épreignent à l'aide des vents, & verſent ſur l'aſſiſtance une liqueur tres-précieuſe. On ne ceſſe de chanter pendant le repas, & de reciter de beaux Vers, & particulierement ceux d'Homere, qui eſt aſſis parmy les Heros au deſſus d'Ulyſſe. Les danſes ſont compoſées de filles & de garçons, & les maiſtres de muſique ſont Eunome, Arion, Anacréon & Steſicore, dont le dernier eſt reconcilié avec Heleine. Aprés qu'ils ont finy leurs chanſons, paroiſt un ſecond chœur de Muſiciens, compoſé de *ſerins* & de roſſignols, qui avec les Ze-

Serins. Il y a au Grec, *Cygnes* & *Hirondelles*; mais les uns ne chantent point, & les autres chantẽt mal; & les Serins nous vien-

phirs, font un concert tres-agreable. Mais ce qui fait principalement la felicité des Bienheureux, c'eſt qu'il y a deux ſources, l'une du ris, l'autre de la joye, dont chacun boit un grand trait avant que de ſe mettre à table, ce qui le tient gay le reſte du jour. Diſons maintenant ceux qui ſont les plus eſtimez dans cette Iſle, & qui tiennent le premier rang parmy les ombres. Premierement, les demy-Dieux, & ceux qui ſe ſont ſignalez au ſiege de Troye, horſmis Ajax le Locrien, qui eſt tourmenté, à ce qu'on dit, dans les Enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacharſis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Licurgue, Phocion & Tellus; les ſept Sages, horſmis Periandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palamede & Neſtor, ou avec de beaux garçons comme Narciſſe, Hylas, & Hyacinthe; & l'on dit qu'il eſt amoureux du dernier, car il luy fait force careſſes. Rhadamante l'a ſouvent menacé de le maltraiter, s'il ne quittoit ſon ironie, mais il a de la peine à s'en défaire, tant il eſt dangereux de faire de mauvaiſes habi-

nent des Iſles fortunées, ce qui fait encore quelque beauté; car c'eſt-là qu'ils croyoient leur Paradis.

tudes. Je n'y vis point Platon, & comme j'en demandois la cauſe, on me dit qu'il habitoit ſa Republique, & qu'il y vivoit ſelon les Loix qu'il avoit établies. Ariſtippe & Epicure y ſont des premiers, & chacun les veut avoir, parce qu'ils ſont de bonne compagnie. Il n'eſt pas juſqu'à ce pauvre malotru d'Eſope qui n'y ſoit, ils s'en ſervent comme de bouffon. Pour Diogene on ne le reconnoiſtroit pas, tant il eſt changé; car il eſt devenu voluptueux, & a épouſé la Courtiſane Laïs. Il ne fait donc rien tout le jour que chanter & danſer, & fait mille extravagances, ſur tout quand il a bû. *Les Stoïciens en ſont bannis*, & l'on dit qu'ils grimpent encore ſur le coſteau, & ſont occupez à défricher le chemin de la Vertu. *Je n'y vis point d'Academiciens*, parce qu'ils deliberent toûjours, & qu'ils ne ſe peuvent reſoudre. On doute meſme s'ils croyent des Enfers, & des Champs Eliſées. Mais à mon avis, c'eſt qu'ils craignent le jugement de Rhadamante, par-

Les Stoïciens en ſont bannis. Il n'eſt point neceſſaire aprés cela, de parler de Chryſipe, qui eſtoit Stoïcien.

Je n'y vis point d'Academiciens. Il y a icy une raillerie, qui eſt déja touchée au Dialogue *des Sectes*, & *des Philoſophes à l'encan.*

ce qu'ils ont voulu oſter toute ſorte de jugement, & mettre l'Univers en confuſion. Voilà les plus illuſtres de l'autre monde ; mais on y revere principalement Theſée & Achille. *Les femmes y ſont communes*, & en cela, ils ſont tous Platoniciens. On ne s'abſtient pas meſme des garçons ; il n'y avoit que Socrate qui juroit qu'il ne les touchoit point, *encore croit-on qu'il ſe parjuroit.* Aprés avoir eſté deux ou trois jours en ce païs-là, j'aborday Homere, & le priay de me dire d'où il eſtoit, parce que c'étoit une des plus grandes queſtions qui fuſt parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'avoient tellement embroüillé ſur ce ſujet, que luy-meſme n'en ſçavoit plus rien ; mais qu'il croyoit eſtre de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tygrane, comme Homere parmy les Grecs, à cauſe qu'il y avoit eſté donné en oſtage. Je luy demanday enſuite, s'il avoit fait les Vers qu'on rebute ? Il me dit qu'oüy ; ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher.

Herodote & Ariſtarque.

Les femmes y ſont communes. Je n'ay pas voulu mettre qu'ils les careſſent devant tout le monde, ce qui eſt trop deshonneſte.

Encore croit-on qu'il ſe parjuroit. Je n'ay pas voulu inſiſter davantage ſur une ſaleté,

Je m'enquis auſſi pourquoy il avoit commencé ſon Poëme par la Fureur ; & il me dit que cela s'étoit fait ſans deſſein, & qu'il n'avoit pas fait non plus l'Odiſſée avant l'Iliade, comme pluſieurs croyent. Pour ſon prétendu aveuglement, je ne luy en parlay point, parce que je vis bien le contraire. Je luy faiſois pluſieurs autres demandes, lors qu'il eſtoit de loiſir, & il me répondoit à tout ſur le champ, principalement depuis qu'il eut gagné ſon procés contre Therſite, qui l'accuſoit de calomnie ; mais il fut renvoyé abſous à l'aide d'Ulyſſe qui plaida ſa cauſe. Sur ces entrefaites arriva Pythagore, aprés avoir achevé toutes ſes revolutions, & paſſé par diverſes metempſycoſes ; car il avoit eſté metamorphoſé ſept fois, & doutoit encore s'il ſe feroit appeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien receu, parce qu'il avoit tout un coſté d'or. Empedocle vint auſſi tout grillé ; mais on ne le voulut point recevoir, quelque inſtance qu'il en fiſt, de peur qu'il ne fuſt travaillé de mélancolie. Aprés quelque temps on celebra les jeux qu'on nomme *des Trépaſſez*, où Achille & Theſée préſiderent, celuy-cy pour la ſeptiéme fois, & l'autre pour la cinquiéme. Il ſeroit

long de rapporter tout ce qui s'y fit ; mais Carus de la race des Heraclides, vainquit Ulysse à la lutte, & Epée combattit à coups de poing contre Arie, dont le sepulchre est à Corinthe, sans que pas-un eust l'avantage. Il n'y a point parmy eux de jeu de Pancrace. Je ne sçay plus qui vainquit à la course ; Homere remporta de bien loin le prix de la poësie ; mais Hesiode aussi fut couronné. La couronne estoit faite de plumes de Paon, & c'estoit le prix de tous les jeux. Comme on en sortoit, la nouvelle vint que les Enfers s'estoient revoltez sous la conduite de Phalaris & de Busire, accompagnez de Diomede, de Sciron & de Pityocampte, & qu'ils venoient pour forcer l'Isle des Bienheureux, aprés avoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Aussi-tost Rhadamante mit les Heros en bataille sur le bord de la mer, sous le commandement de Thesée, d'Ajax, & d'Achille ; car le second estoit déja retourné en son bon sens. Aprés un grand combat, où Achille fit des merveilles, les Heros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aisle droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Aussi eut-il pour recompense un beau jardin au faux-bourg où il te-

A pie faire.

Anciens brigans.

noit Academie, qu'on appelloit *l'Academie des Morts*. Les vaincus furent renvoyez aux Enfers, pour y estre tourmentez au double. Homere a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna son livre en partant; mais je le perdis avec le reste de mon équipage. Il commençoit ainsi son Poëme : *Je chante des Enfers les combats redoutables.* Aprés la victoire on fit un grand festin selon la coustume, où l'on ne servit que des féves, c'est pourquoy Pythagore ne s'y trouva point. Ensuite, *il arriva de nouvelles avantures*; Cinyre fils de Scintare, nostre Pilote, qui estoit un grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Heleine, & elle de luy. *Leur amour ne pût estre long temps caché*; car ils se faisoient mille caresses à table, & quelquefois aprés le repas s'égaroient tout seuls dans la foreſt. A la fin, ils resolurent de se retirer en quelqu'une des Isles voisines, & gagnerent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire, parce qu'ils

Il arriva de nouvelles avantures. Il ne sert de rien de marquer le temps.

Leur amour ne pût estre long-temps caché. Il n'estoit point besoin de cela, puisque les femmes y estoient communes.

ſçavoient bien que nous ne le trouverions pas bon. *Ils prirent la nuit* pour l'execution de leur deſſein, & cinglerent en haute mer, ſans que perſonne s'en apperçût. Mais Menelaüs s'eſtant éveillé en ſursaut, & ne trouvant plus prés de luy ſa femme, ſe mit à crier, & ſautant en bas du lict alla éveiller ſon frere Agamemnon, & vint avec luy faire ſes plaintes à Rhadamante. Le jour venu, ceux qu'on avoit envoyez à la découverte, rapporterent qu'on voyoit un navire fort éloigné, & Rhadamante fit embarquer cinquante Heros ſur un vaiſſeau d'Aſphodéle fait tout d'une piece, & les envoya aprés. Ils firent ſi grande diligence, qu'ils les atteignirent ſur le midy, avant qu'ils puſſent prendre terre nulle-part, & les ramenerent au port, remorquant leur vaiſſeau avec des chaiſnes de roſes; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'Iſle. Heleine pleuroit & ſe deſeſperoit, s'arrachant les cheveux, & baiſſant la veuë de honte. Rhadamante, aprés avoir interrogé les coupables, les renvoya aux Enfers pour y eſtre chaſtiez de leurs crimes, parce que *l'Iſle des Bien-*

Ils prirent la nuit. Il ne ſert de rien de dire s'il ſe trouva au ſoupé, ou non.

L'Iſle des Bienheureux eſt exempte de

heureux eſt exempte de ſupplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour éviter de pareils inconveniens à l'avenir. Je regrettois fort de quitter un ſi agreable ſejour, pour entrer dans de nouveaux malheurs ; mais les Heros me conſolerent en me montrant la place qu'ils me donneroient auprés d'eux aprés ma mort. J'allay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enſeigner la route que je devois tenir, & de me dire ce qui m'arriveroit par le chemin. Alors me montrant les Iſles voiſines : Ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, ſont celles des Enfers ; plus loin eſt celle des Songes ; & enſuite, Ogygie où demeure Calypſo ; mais tu ne le ſçaurois encore voir. Quand vous les aurez paſſées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmy les Sauvages ; puis vous retournerez dans voſtre pays, aprés de longues & perilleuſes erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha *une racine de Mauve*, & me la preſentant m'ordonna d'y avoir recours dans mon affliction,

ſupplices. Il eſt mieux de la ſorte, & ſe rapporte à ce qu'il a dit, qu'il n'y avoit que des chaiſnes de roſes.

Racine de Mauve. Je croy qu'il fait alluſion au Moly.

Railleries contre Pythagore.

Il me commanda auſſi, quand je ſerois arrivé aux Antipodes, de ne point creuſer de feu avec une épée, ni manger de lupins, ou m'approcher d'un garçon qui euſt plus de dix-huit ans; & me dit qu'en obſervant bien ces choſes, je ſerois receu dans l'Iſle des Bienheureux aprés ma mort. Alors je fis mes préparatifs pour mon départ, & allant dire adieu à Homere, je le priay de me faire un quadrain, que je gravay ſur une colonne prés du port; il contenoit ces mots:

Lucien favory des Dieux
A veu ces hautes deſtinées,
Et hors des Iſles fortunées
Retourne en ſon pays joyeux.

Aprés avoir demeuré là le reſte du jour, & pris congé des Heros, je partis le lendemain; & ils me vinrent conduire juſqu'à mon vaiſſeau, où Ulyſſe me tirant à part, me donna une lettre pour Calypſo, ſans que ſa femme en viſt rien. Rhadamante envoya avec nous le Pilote Nauplion, pour empeſcher qu'on ne nous arrêtaſt en quelqu'une des Iſles voiſines, & témoigner que noſtre deſſein eſtoit de tirer plus loin.

III. *L'Iſle des Enfers.*

Au ſortir de cet air doux & odorant, nous entraſmes en un puant & épais, qui

distilloit de la poix au lieu de rosée. On sentoit de loin une odeur de souffre & de bitume, avec une exhalaison comme de corps morts qu'on rostit. Parmi cela retentissoient les coups de foüet, & le bruit des chaînes, avec les cris des damnez. Nous n'abordasmes qu'à une de ces Isles qui estoit toute bordée d'écueils & de précipices, & par dedans ce n'estoit qu'une roche seiche & aride, sans eau & sans aucune verdure. Aprés avoir grimpé comme nous pusmes, par un sentier rude & épineux, nous arrivasmes au lieu des supplices, qui estoit tout semé de pointes d'épées & de halebardes, & ceint de trois fleuves, l'un de sang, l'autre de bouë, & le troisiéme de feu, mais d'un feu rapide comme un torrent, & sujet aux tempestes comme la mer. On y voyoit des poissons comme des tisons ardens, & d'autres plus petits comme des charbons, qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouvoit aborder que par une porte fort étroite, qui estoit gardée par Timon le Misanthrope. Nous y entrasmes pourtant sous la conduite de nostre guide, & visмes tourmenter plusieurs Roys & particuliers, dont il y en avoit quelques-uns de nostre connoissance. Cynire y estoit

pendu par les parties naturelles, & tout noircy de fumée. Il y avoit des gens qui nous montroient tout *pour de l'argent*, & qui discouroient sur la vie de chacun, & sur la nature du supplice. On tourmentoit principalement les menteurs, & ceux qui avoient imposé à la posterité par leurs écrits fabuleux, comme Ctesias & Herodote; ce qui me donna quelque consolation, parce qu'il n'y a guere de vice dont je me sente moins coupable. Aprés cela nous sortismes, ne pouvant plus souffrir la puanteur ni l'horreur du lieu, & prenant congé de nostre guide nous retournasmes à nostre vaisseau.

IV. L'Isle des Songes.

Nous n'eusmes pas navigé beaucoup, que l'Isle des Songes nous apparut, mais obscurément comme les songes ont accoustumé. Car elle sembloit s'éloigner à mesure que nous en approchions; mais enfin l'ayant attrapée, *nous y entrasmes* par le havre du sommeil, & y descendismes sur la brune. Elle estoit ceinte tout autour d'une foreſt de pavots & de mandragore, qui estoit pleine de hi-

Pour de l'argent. Je raille sur ce qui a coustume de se pratiquer en semblables occasions.

Nous y entrasmes. J'ay rejetté plus bas ce qui suit.

bous & de chauve-ſouris ; car il n'y a point d'autres oiſeaux dans toute l'Iſle. Il y avoit un fleuve qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines *d'une eau dormante*. Le mur de la ville eſtoit fort haut, & de couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel. Elle avoit quatre portes, quoy qu'Homere n'en mette que deux. Les deux premieres regardoient la plaine de la nonchalance ; l'une de fer, & l'autre de terre, par où ſortent les ſonges affreux & mélancoliques ; les deux autres ſont tournées vers le port ; l'une de corne, & l'autre d'yvoire, qui eſt celle par où nous entraſmes. Le ſommeil eſt le Roy de l'Iſle, & ſon Palais eſt à main gauche en entrant. A main droite eſt le Temple de la Nuit, qui eſt la Déeſſe qu'on y adore, & enſuite celuy du Coq. Le Sommeil a ſous luy deux Lieutenans, Taraxion & Plutoclés, engendrez de la fantaiſie & du neant. Au milieu de la place eſt la fontaine des Sens, qui a deux Temples à ſes coſtez, l'un du Menſonge, & l'autre de la Verité. C'eſt-là qu'eſt l'Oracle & le ſan-

D'une eau dormante, j'ay mis cela au lieu de ce qui eſt au Grec, *& la fontaine des ſens*, tout de même ; & cela y vient mieux, ſi je ne me trompe.

étuaire du Dieu, dont Antiphon, l'Interprete des ſonges eſt le Prophete, & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Iſle ſont differens; les uns beaux & de belle taille; les autres petits & contrefaits; ceux-cy riches, à ce qui paroiſt, & veſtus d'or & de pourpre comme des Rois de Comedies; ceux-là gueux & mendians, & tout couverts de haillons. Nous en viſmes pluſieurs de noſtre connoiſſance, qui nous conduiſirent chez eux, & nous traiterent ſplendidement; & aprés la bonne chere, nous firent tous Rois & Princes à noſtre départ. Quelques-uns nous menerent en noſtre païs, & nous ramenerent le meſme jour. Nous demeuraſmes-là *trente nuits*; car on ne conte point autrement; & tout ce temps-là nous ne fiſmes que manger & dormir: mais à la fin, éveillez par un coup de tonnerre, nous gagnons le navire, & quittons le port.

V. Avantures extravagantes. Trois jours aprés nous arrivaſmes en l'Iſle d'Ogygie, où avant que d'aborder, je décachetay la lettre d'Ulyſſe, *de peur que ce fourbe ne nous euſt fait quelque*

Trente nuits, il eſt plus beau ainſi, dans cette Iſle, que de compter par jours.

De peur que ce fourbe ne nous euſt fait quel-

ſupercherie ; & je n'y trouvay que ces mots : LETTRE D'ULYSSE A CALYPSO. *Je ne vous eus pas pluſtoſt quittée, que je fis naufrage, & ne me ſauvay qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Pheaques. Comme je fus de retour chez moy, je trouvay ma femme galantiſée par des gens qui mangeoient mon bien ; & aprés les avoir tuez, je fus aſſaſſiné par Telegone que j'avois eu de Circé. Maintenant, je ſuis en l'Iſle des bienheureux, où je regrette les plaiſirs que nous avons eus enſemble, & voudrois eſtre toûjours demeuré avec vous, & avoir accepté l'offre que vous me faiſiez de l'immortalité. Si je puis donc m'échapper, ſoyez aſſurée de me revoir. Adieu.* Il ajouſtoit à cela quelque choſe en noſtre faveur. Nous n'euſmes pas eſté fort loin, que je trouvay la grote de Calypſo, telle qu'Homere la décrit, où elle travailloit en tapiſſerie. Elle n'eut pas pluſtoſt lû la lettre, qu'elle ſe prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diverſes queſtions pendant le repas, s'enquerant fort ſi Penelope eſtoit auſſi belle & auſſi chaſte que la Renommée la publioit. Nous luy répondiſmes,

que ſupercherie ; j'ay ajoûté cela pour colorer cette action, qui eſt indécente.

ce que nous jugeasmes qu'elle auroit de plus agreable ; & aprés avoir pris congé d'elle, nous retournasmes à nostre vaisseau, & passasmes la nuit sur le rivage. Le lendemain dés le matin, nous fismes voile par un grand vent ; & aprés avoir esté battus de la tempeste deux jours entiers, au troisiéme nous fusmes attaquez par des Barbares qui navigeoient sur de grandes citrouïlles longues de six coudées. Car lorsqu'elles sont seches ils les creusent, & se servent des grains au lieu de pierres dans le combat, & des feüilles au lieu de voile, avec un mast de roseau. Aprés un rude combat, nous vismes paroistre sur le midy d'autres Pyrates, que ceux-cy n'eurent pas plustost apperceus, qu'ils nous quitterent pour les aller rencontrer, parce que c'estoient leurs ennemis. Aussi-tost nous mismes la voile au vent, & cinglasmes en haute mer, sans sçavoir qui remporta l'avantage ; mais il y avoit apparence que les derniers seroient les maistres. Car outre qu'ils estoient en plus grand nombre, leurs vaisseaux estoient plus forts, estant faits de la moitié d'une coque de noix, qui sont grosses & dures en ce païs-là, & longues à proportion. Comme nous les eusmes perdus de veuë, nous pansâmes

mes nos bleſſez, & nous tînmes ſur nos gardes de peur de ſurpriſe. Ce ne fut pas en vain; car avant le coucher du Soleil nous fuſmes attaquez par quelque vingt hommes, qui eſtoient à cheval ſur des Dauphins, leſquels ſautoient & henniſſoient comme des chevaux. Lorſqu'ils furent prés de nous, ils ſe separerent en deux bandes; & nous enfermant au milieu, nous lancerent *des yeux de Cancres*, qui eſtoient gros comme des œufs d'Autruche, dont ils faillirent à nous aſſommer. Nous les repouſſaſmes à coups de traits juſques dans leur Iſle, qui eſtoit deſerte & ſterile, ce qui les contraignoit à faire le métier de Corſaires. Sur le minuit qu'il faiſoit grand calme, nous rencontraſmes un nid d'alcyons d'une ſi prodigieuſe grandeur, que la mere faillit à nous ſubmerger du ſeul vent de ſon aiſle, & nous le prenions d'abord pour un écueil. Aprés l'avoir reconnu, nous y deſcendiſmes, & trouvaſmes qu'il eſtoit fait de grands pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs, dont le moindre eſtoit plus gros qu'une pipe de malvoiſie. Les petits eſtoient preſts à

Des yeux de Cancres, je n'ajouſte point *des ſuiches*, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

éclore, & on les entendoit déja crier dans *la coque*. Comme nous fuſmes un peu éloignez, il nous arriva divers prodiges. Car l'oiſeau qui eſtoit peint ſur la poupe de noſtre navire, commença à chanter, & à déployer les aiſles ; noſtre Pilote qui eſtoit chauve, devint tout à coup chevelu, & l'arbre de noſtre vaiſſeau jetta des fruits & des branches. Eſtonnez de tant de merveilles, & priant les Dieux de détourner ces prodiges, nous n'euſmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriva encore de plus grands. Nous viſmes une foreſt de Pins & de Cyprés, qui flotoient ſur l'eau ſans racine. Nous penſions d'abord que ce fuſt la terre ferme, mais en abordant nous trouvaſmes ce que j'ay dit. Cependant comme nous n'y pouvions deſcendre, ni paſſer à travers, à cauſe de l'épaiſſeur, ou reculer, parce que le vent eſtoit contraire ; nous tiraſmes nôtre navire en haut, à force de cables, puis hauſſant les voiles, coulaſmes ſur le faiſte qui eſtoit touffu, comme ſur de la glace. Cela me fit ſouvenir du Poëte Antimaque, qui appelle *la mer Bocagere*.

On, en relief.

On, la navigation.

La Coque. Je n'ajouſte point qu'on la rompit, &c. parce qu'il n'y a déja que trop de fadaiſes.

La mer Bocagere. J'ay

Lorſque nous euſmes paſſé la foreſt qui n'eſtoit pas fort profonde, nous deſcendiſmes noſtre navire comme nous l'avions monté, & navigeaſmes ſur une mer claire & unie, juſqu'à ce que nous arrivaſmes à un précipice. Car les eaux ſe ſeparant en deux, laiſſoient au milieu un abyſme où nous failliſmes à tomber. Mais nous pliaſmes en haſte les voiles; & aprés avoir jetté la veuë de tous coſtez, nous apperceuſmes comme un pont d'eau, qui joignoit la ſuperficie des deux mers, & paſſâmes deſſus dans un autre Ocean.

Cela a quelque rapport au detroit de Magellan. VI.

C'eſtoit une mer douce & paiſible, où nous découvriſmes d'abord une petite Iſle qui eſtoit facile à aborder, & y deſcendiſmes pour faire aiguade, & prendre des vivres. Nous trouvaſmes de l'eau aiſément; mais comme nous cherchions des vivres, nous ouïſmes des mugiſſemens aſſez proches, & y accouruſmes, penſant que ce fuſt un troupeau de vaches; mais en arrivant, nous vîmes que c'eſtoient des Sauvages, qui avoient la teſte de Taureau, comme on

Autres avantures extravagantes.

mis en marge la ſignification Grecque, comme je fais ordinairement quand elle contient quelque obſcurité, ou qu'elle n'eſt pas à noſtre uſage.

peint parmy nous le Minotaure. Nous vouluſmes prendre la fuite, mais ils nous pourſuivirent de ſi prés, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reſte ſe ſauva à la courſe. Lorſque nous fuſmes arrivez à noſtre vaiſſeau, chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette injure, & r'avoir nos camarades ; mais en arrivant nous trouvaſmes qu'ils les mettoient en pieces, & qu'ils ſe les diſtribuoient comme des morceaux de viande. Nous donnons deſſus de furie, en tuons cinquante, & en faiſons deux priſonniers. Comme nous n'avions rien à manger, pluſieurs eſtoient d'avis de les traiter comme ils avoient fait nos gens ; mais nous trouvaſmes plus à propos de les garder, pour en avoir ce qui nous faiſoit beſoin. Nous les changeaſmes donc contre du fromage, des poiſſons ſecs, & des legumes, outre quelques cerfs que ces Sauvages nous donnerent, qui n'avoient que trois pieds, parce que ceux de devant s'uniſſoient en un. Aprés avoir demeuré là un jour, pour nous remettre du travail de la mer, nous en partiſmes par un bon vent, & n'euſmes pas fait beaucoup de chemin que nous viſmes nager force poiſſons, & voler quantité

d'oiſeaux, comme quand on approche de terre, ce que nous reconnuſmes à pluſieurs autres ſignes. Nous viſmes là de plaiſans nageurs. C'eſtoient des gens couchez ſur le dos avec *un baſton entre les jambes*, qui ſervoit comme de maſt, où eſtoit attachée une petite voile qu'ils conduiſoient avec la main, & voguoient ainſi ſur l'Ocean. D'autres eſtoient aſſis ſur des lieges, & traînez par des dauphins qui les promenoient comme en carroſſe ſur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'approchant de nous, admiroient noſtre façon de naviger autant que nous faiſions la leur. Sur le ſoir nous abordaſmes en une petite Iſle habitée par des femmes qui avoient le pied d'aſnon; mais du reſte eſtoient tres-belles, & veſtuës en Courtiſanes, avec de longues robes traînantes pour cacher leur défaut, ce qui nous empeſcha de le découvrir d'abord. Elles nous reçurent fort bien, & nous menerent chez elles; mais je n'y allois qu'en tremblant, & me défiois de leurs careſſes. Et de fait, j'apperçus chez l'une en entrant, des carcaſſes & des oſſemens de

Un baſton entre les jambes. Cela eſt plus honneſte que ce qui y eſt, & fait le meſme effet.

morts, ce qui m'obligea à me tenir ſur mes gardes ; & à prendre ma racine de Mauve ſelon l'ordre de Rhadamante, pour la prier de m'aſſiſter en cette occaſion. Aprés mettant l'épée à la main, je me ſaiſis de mon hoſteſſe, & la contraignis de me dire qui elles eſtoient. Elle m'avoüa qu'elles eſtoient des femmes marines qui égorgeoient les eſtrangers aprés avoir eu leur compagnie, & les mangeoient. Auſſi-tôt l'ayant liée, je montay ſur le haut de la maiſon, & appellay mes camarades, qui ne furent pas plûtoſt venus, que je leur contay ce qu'elle m'avoit dit. Comme elle les apperçut, elle ſe changea en eau : mais trempant mon épée dedans, je la retiray toute ſanglante. Aprés, nous nous en courûmes à noſtre navire ; & levant les voiles, cinglaſmes en haute mer, tant que nous découvriſmes à l'aube du jour les Antipodes. Nous commençaſmes alors à faire des actions de graces aux Dieux, & à deliberer de ce que nous avions à faire. Les uns eſtoient d'avis de prendre terre, & de nous rembarquer auſſi-toſt, pour taſcher de regagner noſtre patrie, puiſque nous avions rencontré ce que nous cherchions. Les autres, de laiſſer noſtre vaiſſeau ſur le rivage, & d'entrer plus

avant en terre ferme, pour découvrir le païs, & les mœurs des habitans. Dans cette conteſtation il s'éleva tout à coup une tempeſte qui briſa noſtre navire, & chacun ſe ſauva comme il put avec ſes armes, & ce qu'il avoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriva dans mon voyage du nouveau monde. Je décriray aux Livres ſuivans, les merveilles que j'y ay veuës.

Le ſupplément de cette Hiſtoire eſt à la fin du troiſiéme Volume.

* LE MEURTRIER DU TYRAN.

DECLAMATION.

Un homme monte au Palais pour tuër le Tyran, & ne le trouvant point, tuë son fils, & luy laisse son épée au travers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée, & s'en tuë de desespoir. Le meurtrier demande le prix proposé à celuy qui tuëroit le Tyran. On luy conteste. Voicy ce qu'il dit.

MESSIEURS. Je ne demande qu'une récompense du meurtre de deux Tyrans ; quoyque je fois le seul de tous ceux qui ont fait de semblables actions, qui en ait tué deux d'un seul coup ; l'un de ma main, & l'autre de celle du desespoir. C'est donc moy qui ay

* *Le meurtrier du Tyran.* J'ay transporté & alteré diverses couleurs en ces déclamations, pour la delicatesse du raisonnement, & la justesse de la liaison.

mis

mis fin à la tyrannie. C'eſt mon épée qui a tué les Tyrans. Je n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tuer moy-meſme celuy qui ſe pouvoit défendre; & l'autre, par *l'affection qu'il portoit à ſon fils.* Je devrois donc remporter double récompenſe: & cependant voicy qu'on m'en conteſte une; & *je ſuis ſur le point* de perdre le fruit de mes travaux, par la malice ou la jalouſie d'un particulier, & d'eſtre le ſeul mécontent parmi l'allegreſſe publique. On viole pour moy les loix que j'ay conſervées; & ce n'eſt pas tant par l'amour du bien public, comme on le veut faire croire, que par celuy qu'on porte aux Tyrans, puiſqu'on veut venger leur mort ſur celuy qui en eſt l'Auteur. Mais pour mieux comprendre la grandeur de mon bienfait, & de voſtre délivrance, repaſſez un peu dans voſtre eſprit, les maux que vous avez ſoufferts de la tyrannie. Vous n'eſtiez pas comme les autres qui n'ont qu'un Tyran, vous en aviez deux; l'un

L'affection qu'il portoit à ſon fils. La penſée qui ſuit, eſt exprimée ſur la fin.

Je ſuis ſur le point. Je diray enſuite, *qu'il les a délivrez du mal preſent, & de la crainte de l'avenir, & qu'il a oſté un ſucceſſeur à la tyrannie.*

déja vieil & caſſé, que l'âge avoit rendu inhabile aux voluptez; l'autre jeune & vigoureux, & en eſtat de faire mille crimes. En un mot, la domination du pere eſtoit beaucoup plus ſupportable que celle du fils, puiſqu'il n'eſtoit ni ſi violent dans ſes paſſions, ni ſi rude dans ſes chaſtimens, ni ſi ardent dans ſes convoitiſes. On diſoit meſme qu'il n'eſtoit pas enclin de ſon naturel à la cruauté, mais qu'il y eſtoit porté par ſon fils, qu'il aimoit uniquement, comme il l'a montré à la mort. Auſſi luy obeïſſoit-il en tout, & n'eſtoit que l'executeur de ſes volontez. Car encore qu'il portaſt le nom & le titre de Souverain, c'eſtoit ſon fils qui regnoit; & il eſtoit en quelque ſorte le Tyran de ſon Pere, comme ſon Pere eſtoit le noſtre. C'eſtoit luy qui raviſſoit nos enfans, & qui violoit nos femmes. C'eſtoit luy qui pilloit & qui ſaccageoit nos maiſons; les exils & les tourmens eſtoient le fruit de ſon ambition & de ſes vengeances. Car lorſque les paſſions des hommes ſont autoriſées du nom du Prince, elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous faſchoit le plus, c'eſt de voir qu'il eſtoit l'arc-boutant de la tyrannie, & que par ce moyen elle devenoit éternelle. Aprés la mort du Tyran, il

reſte encore quelque eſperance de ſortir de ſervitude ; mais les plus ſages deſeſperoient de la liberté, voyant un ſucceſſeur qui empeſchoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point étonné mon courage, & ſans conſiderer le peril, je l'ay affronté tout ſeul ; non pas tout ſeul neanmoins, puiſque j'avois avec moy ma fidelle épée. Je n'ay point craint d'acheter au prix de ma vie voſtre liberté : car il n'y a point d'apparence de dire la mienne, veu qu'il ne me reſtoit aucune eſperance d'en échapper. Aprés avoir donc tué une partie des Gardes, & repouſſé l'autre ; aprés avoir franchi tous les obſtacles qui s'oppoſoient à mon paſſage, je marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de pluſieurs coups celuy qui ſe pouvoit défendre ; & lorſque je vis par ſa mort voſtre délivrance achevée, je crûs qu'il n'eſtoit pas digne de mon courage, d'attaquer un vieillard foible & ſans défenſe, & *luy laiſſay faire à luy-meſme, une action qui m'euſt deshonoré en la faiſant.* Je viens donc tout enſemble, vous annoncer & vous apporter

Je luy laiſſay faire à luy-meſme une action qui m'euſt deshonoré en la faiſant. Le reſte eſt expliqué dans la ſuite.

la liberté. Gouſtez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais eſt abandonné, il n'y a plus de Tyran. Vivez deſormais ſelon vos loix, & adminiſtrez la juſtice comme auparavant. Vous devez tout ce que vous avez, à mon courage & à mon épée; ne leur déniez pas une juſte récompenſe. Ce n'eſt pas que je ne ſçache bien que la vertu n'a point d'autre récompenſe qu'elle-meſme; mais vous ne devez pas deshonorer une ſi belle action par ingratitude, de peur qu'elle ne paroiſſe moindre ſi elle n'eſt couronnée. Mais que dit encore celuy qui s'oppoſe à un ſi juſte deſſein? Que je n'ay pas tué le Tyran? Je luy demanderois volontiers, s'il reſte encore quelque choſe à faire, ſi ce n'eſt pas moy qui ay monté au Palais, repouſſé les Gardes, tué le fils de ma main, & le pere, de mon épée. Y a-t-il quelqu'un encore qui commande, qui menace, qui tyranniſe? Quelqu'un des Tyrans eſt-il échappé? Rien de tout cela. La ville eſt en paix, la liberté recouvrée, les loix reſtablies, la Tyrannie abattuë. Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les maris ſont ſans crainte, la ville celebre ſa délivrance. Qui eſt cauſe de tout cela? Que quelqu'un ſe montre,

je luy cede cet honneur. Que ſi perſonne ne paroiſt, pourquoy refuſe-t-on à ma valeur le prix qu'elle a merité, tandis que l'on en jouït ? Mais quoy ? les loix ne promettent la récompenſe qu'à celuy qui a tué le Tyran, & ce n'eſt pas moy qui l'ay tué. Et qu'importe que je l'aye tué de ma main, ou de la ſienne ? Cela ne revient-il pas à un ? & n'ay-je pas accompli le deſſein du Legiſlateur, qui eſtoit d'abolir la Tyrannie, ſi j'ay tué celuy ſans qui le Tyran ne pouvoit vivre ? Ne regardez pas, Meſſieurs, comme il eſt mort, mais qui eſt cauſe de ſa mort ; car c'eſt ce qui a merité la récompenſe. Et qui en eſt cauſe que moy ? Si je l'avois tué par la faim ou par le poiſon, me pourroit-on diſputer le prix, ſous ombre que je ne l'aurois pas tué de ma main ? Faut-il s'attacher aux formes, quand on a l'effet qu'on deſire ? & dans une cauſe ſi favorable, déniera-t-on la reconnoiſſance à ſon bienfaicteur, par une interpretation trop ſcrupuleuſe ? Il me ſouvient que nos loix, ſi je ne les ay oubliées depuis qu'elles ne ſont plus en uſage, condamnent à la mort l'auteur, auſſi bien que l'executeur du crime. Il s'enſuit donc par la regle des contraires, que celuy qui fait une bonne action, ſoit

par ſoy-meſme, ou par l'entremiſe d'autruy, merite une égale récompenſe. Car on ne peut pas attribuer ce que j'ay fait au hazard, ni dire que l'évenement n'a pas répondu à mon deſſein. Euſſé-je laiſſé-là le plus foible pour m'attaquer au plus fort ? Pouvois-je redouter ce qui n'eſtoit point à craindre, aprés avoir executé ce qu'il y avoit de plus perilleux ? *Dira-t-on* que celuy qui eſt mort n'eſtoit pas le Tyran, parce qu'il n'en portoit pas le nom ? Ne ſçait-on pas bien qu'il eſtoit pluſtoſt le ſeul Tyran, puiſqu'il eſtoit la ſeule cauſe de la Tyrannie ? D'ailleurs, le Tyran luy-meſme eſt mort, de quoy vous plaignez-vous, & pourquoy demandez-vous encore quelque choſe aprés le recouvrement de voſtre liberté ? Vous voyez que la Loy ſe contente de la fin, ſans éplucher trop curieuſement les moyens. Pourquoy voulez-vous eſtre plus habile que le Legiſlateur ? Si quelqu'un avoit chaſſé le Tyran, vous luy accorderiez la récompenſe comme à voſtre Liberateur, quoyqu'étant chaſſé il puſt encore revenir ? Maintenant non ſeulement le Tyran eſt mort, mais la Tyrannie eſt éteinte. Conſide-

Dira-t-on ? J'exprime plus bas, qu'il laiſſa-là ſon épée pour ce ſujet.

rez, je vous prie, cette action, depuis le commencement jusqu'à la fin, pour voir si j'ay obmis quelque chose de mon devoir. Vous m'avouerez qu'il falloit bien de la resolution & de l'amour de la patrie, pour se presenter à une mort toute certaine, & entreprendre seul de tuer un Tyran au milieu de son Palais & de ses Gardes ? Si je ne l'avois qu'entrepris sans le mettre en execution, je meriterois quelque récompense ? Mais je ne dis pas, Je l'ay entrepris ; Je dis, Je l'ay executé : j'ay affranchy mon païs, j'ay restably le gouvernement populaire. Tout ce qu'il y avoit de difficile à l'entrepriſe, je l'ay fait & accomply de ma main : car la difficulté n'estoit pas à tuer un vieillard, qui ne se pouvoit défendre, mais à démolir les remparts de la Tyrannie ; à forcer son Palais, à tuer ses Gardes, à défaire sa force, son tout, son soustien. Desire-t-on quelque chose de moy, aprés cela ? Ne suis-je pas tout sanglant ? N'ay-je pas fait le coup fatal du recouvrement de nostre liberté ? Si dans ce glorieux dessein, j'avois seulement tué un des Ministres du Tyran, je meriterois quelque salaire ? Mais ce n'est pas son serviteur que j'ay tué, c'est son fils, le plus cruel & le plus insupporta-

ble de tous les Tyrans, la ſeule cauſe de tous nos maux, & celuy qui ne nous raviſſoit pas ſeulement la liberté, mais l'eſperance. Quand il n'y auroit que celuy-là de mort, & que l'autre ſeroit encore en vie, ſi je vous demandois la récompenſe, vous auriez de la peine à me répondre; & voſtre conſcience me l'accorderoit, ſi voſtre juſtice me la vouloit dénier. Car ſi je vous diſois, Voulez-vous que le pere ſoit mort, & que le fils ſoit vivant? vous répondriez que vous aimez mieux que ce ſoit le fils qui ſoit mort, parce que c'eſtoit le plus redoutable: c'eſt donc une marque que j'ay plus fait, que ſi j'avois tué le Tyran; & cependant vous m'en refuſez la récompenſe. Mais je ſoûtiens que j'ay fait ce que la loy deſire; & que j'ay tué le Tyran, non pas de ma main, mais de la ſienne; non d'un ſeul coup, comme il euſt bien voulu aprés tant de crimes, mais de mille morts; en voyant devant ſes yeux tout percé de coups, ſon fils, ſon eſpoir, ſon amour, celuy qu'il deſtinoit pour ſucceſſeur, & qu'il ſouhaitoit ſeul de laiſſer en vie. Voilà les coups qui l'ont tué; voilà les coups que peut recevoir un pere; voilà une mort digne de ſa vie. Car un Tyran n'eſt pas digne de mourir

tout d'un coup, il faut qu'il ſente la mort pour punition de ſes crimes ; autrement ce luy ſeroit une faveur pluſtoſt qu'un ſupplice. Mais celuy-cy, outre l'affection des peres, aimoit encore ſon fils par intereſt, comme celuy ſans lequel il ne pouvoit ſubſiſter, eſtant expoſé de tous coſtez aux embuſches & aux injures. Quand donc l'affection qu'il portoit à ſon fils ne l'euſt pas obligé à ſe tuer, le deſeſpoir l'euſt fait mourir, n'eſtant plus en aſſurance aprés ſa mort. Voilà les forces que j'ay armées contre luy, & le fer avec lequel je l'ay tué. Il eſt mort par moy ſans enfans, ſans appuy, ſans eſperance. Il a mené un deüil qui veritablement n'a pas eſté long, mais qui a eſté grand. Enfin, ce qui eſt le plus cruel & le plus juſte pour un Tyran, il s'eſt donné la mort à luy-meſme. Qu'on me montre l'épée qui a fait un ſi beau coup ? Quelqu'un dit-il que c'eſt la ſienne ? O compagne de ma gloire, on te mépriſe aprés une ſi belle action ? on te croit *indigne de récompenſe !* Quand je

Indigne de récompenſe. On eſt contraint de rebattre ſouvent les meſmes mots dans ces déclamations, qui eſt une des choſes les plus faſcheuſes de la Traduction ; car pour s'en exemter, il faudroit perdre la penſée.

ne la demanderois que pour toy, aprés avoir ſervy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit dénier ſans injuſtice; mais combien eſt-elle plus deuë à celuy qui t'a employée contre l'un, & qui t'a preſtée à l'autre pour ſe défaire? Vous la devez donc conſerver dans vos Archives comme le gage & l'inſtrument de voſtre liberté. Elle vous doit eſtre en veneration comme une choſe divine & ſacrée. Repreſentez-vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran avant ſa mort. Comme je perçois le fils de pluſieurs coups, & que je le bleſſois à deſſein aux endroits qui pouvoient plus toucher le pere, il commença à l'appeller, non pas à ſon aide, car il ne le pouvoit plus ſecourir, mais à ſa vengeance. Je me retiray alors pour luy laiſſer achever le reſte. Lorſqu'il fut arrivé, & qu'il euſt vû ſon fils unique aux abois: Ha! mon fils, s'écria-t-il, je ſuis perdu, ta mort met fin à ma vie. Où eſt ton meurtrier? Qu'il m'acheve. A qui me garde-t-il? mépriſe-t-il ma vieilleſſe, ou s'il me veut faire mourir d'une longue mort? Non, c'eſt qu'il ſçait qu'il m'a déja tué en ta perſonne. En diſant cela, il demande une épée, parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tan-

dis que ſon fils vivoit ; & trouvant la mienne, il l'arrache du cœur de ſon fils où je l'avois laiſſée à deſſein, & s'écrie, O épée, il eſt temps que tu me conſoles, aprés m'avoir affligé. Viens tarir la ſource de mes larmes ; viens m'enlever à ma douleur ; viens aider ma main tremblante à me délivrer des maux que j'endure. Pluſt à Dieu que tu m'euſſes trouvé le premier ; je fuſſes mort laiſſant un heritier de mon ſceptre & de ma douleur, qui euſt aſſeuré ma vengeance & la ſienne. Mais maintenant je meurs ſans conſolation. Aprés avoir dit cela, il ſe donna de mon épée à travers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler pluſieurs fois. Combien de coups, grands Dieux ! combien de tourmens ! combien de morts ! combien de ſupplices ! combien de récompenſes dûës & meritées ! Enfin, vous avez vû le fils étendu, tout robuſte & vigoureux ; le pere veautré dans ſon ſang ! victimes que mon bras a immolées à voſtre ſalut. Mon épée eſt encore auprés pour ſervir de témoin de ſa gloire & de la mienne. La vengeance euſt eſté moindre, ſi la choſe ſe fuſt paſſée autrement. Le danger a eſté pour moy ſeul, la gloire & le profit pour vous tous.

J'ay joüé le premier perſonnage de la Tragedie, le fils le ſecond, le pere le troiſiéme ; mais mon épée a tout fait.

LE FILS DESHERITE'.

DECLAMATION.

Un fils deſherité par ſon pere apprend la Medecine, & le guerit comme il eſtoit devenu furieux. Le pere le rappelle à ſa ſucceſſion : mais voyant qu'il ne vouloit pas guerir ſa belle-mere qui eſtoit tombée malade de la meſme maladie, il le deſherite tout de nouveau. Voicy ce que le fils dit pour ſa défenſe.

CE n'eſt pas une choſe nouvelle, Meſſieurs, de voir mon pere en fureur renoncer aux ſentimens de la Nature. Ce qui eſt de nouveau, c'eſt qu'il veut eſtendre ſon pouvoir ſur la Medecine, ou la rendre eſclave de ſes paſſions,

* *Le fils deſherité.* Il y a au Grec *abdiqué*, mais ce mot ne s'entendroit point ; & celuy de deſherité ſuffit en pluſieurs endroits ; & où il ne ſuffit pas, j'y ajouſte l'autre avec explication.

& la punir en quelque ſorte en ma perſonne, à cauſe qu'elle ne peut executer tout ce qu'il deſire. Car qu'y a-t-il de plus eſtrange, que de me vouloir obliger à ſuivre les regles de ſon caprice, pluſtoſt que celles de mon Art, dans la cure des maladies. Pluſt à Dieu, Meſſieurs, que la Medecine puſt guerir non ſeulement la fureur, mais la colere! mon pere ne retomberoit pas ſi ſouvent, & je ne ſerois pas maintenant en peine de me défendre. Mais depuis ſa gueriſon, ſa colere s'eſt augmentée du débris de ſa fureur; & ce qui eſt de plus cruel, c'eſt qu'il n'eſt malade que pour moy ſeul, & qu'il ſe porte bien pour tous les autres. Il me desherite pour la ſeconde fois; & l'on diroit qu'il ne m'a rappellé que pour me chaſſer plus honteuſement. N'eſt-ce pas-là une belle récompenſe, pour l'avoir guery d'une maladie incurable? Car, Meſſieurs, je n'ay point attendu ſon commandement, je me ſuis preſenté de moy-meſme pour le guerir, lorſque j'ay crû le pouvoir faire, quoyque j'euſſe receu de luy la plus grande injure qu'un fils puiſſe recevoir. Quelle apparence donc maintenant qu'il m'a rappellé à ſa ſucceſſion, que je luy vouluſſe déſobeïr, ſi ce qu'il deſire de moy

eſtoit en mon pouvoir ? Mais pourquoy veut-il que je hazarde ma reputation pour un mal qui eſt ſans remede ? Pourquoy veut-il, que s'il arrive quelque accident, comme il en ſurvient de grands dans les maladies, on me puiſſe imputer un crime, & me rendre reſponſable des évenemens qui ſont au pouvoir de la fortune ? Que ne fera-t-il point ſi je ne réüſſis pas, qu'il me desherite avant que d'avoir rien fait ? Veritablement j'ay regret de voir malade une perſonne qui luy eſt chere, & ſuis faſché que la foibleſſe de mon art ne puiſſe rien ſur la grandeur de ſa maladie. Mais je ne me veux pas perdre pour travailler vainement à la ſauver ; & il me ſemble que je n'ay pas merité qu'on me desherite, pour ne vouloir pas tenter une choſe inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont je ne puis venir à bout. Cependant il eſt aiſé de voir par là, le peu de raiſon qu'il a eu de me desheriter la prémiere fois, puiſqu'il me desherite la ſeconde pour un ſi foible ſujet. La liberté avec laquelle je ſuis accouru à ſon ſecours aprés mon exheredation, fait aſſez voir que j'ay gardé le ſentiment de fils, lorſqu'il avoit perdu celuy de pere. Mais il eſt temps de ré-

pondre à ſes objections. Car je ne veux pas qu'il me puiſſe appeller avec quelque couleur, enfant perdu & déſobéiſſant : Lorſqu'il me chaſſa de chez luy, je crus que je ne me pouvois mieux défendre de ſes reproches, & juſtifier mon innocence, qu'en vivant de ſorte, qu'il ne puſt trouver à redire à ma conduite ; ſi bien que je ne hantay que d'honneſtes gens, & ne m'adonnay qu'à des choſes honneſtes. Car je me doutois bien qu'étant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour ſe juſtifier ; & déja pluſieurs jugeoient par la violence de ſa colere, qu'il n'eſtoit pas éloigné de la fureur. Pour le pouvoir donc ſervir quelque jour utilement, s'il avoit beſoin de mon ſecours, j'appris la Medecine, & entrepris de grands voyages pour m'inſtruire dans cette profeſſion. A mon retour, je trouvay ce que j'avois apprehendé, mon pere furieux, & abandonné des Medecins, qui ne connoiſſoit pas la cauſe de ſon mal. En cette extrémité, ſans me ſouvenir de l'injure qu'il m'avoit faite, ni attendre qu'il me rappellaſt en l'eſtat où il eſtoit, je fis ce qu'un bon fils devoit faire, & rejettay la cauſe de ſon mauvais traitement, pluſtoſt ſur les principes de fu-

reur, qui estoient alors inconnus, que sur le defaut d'affection. Je ne luy donnay d'abord aucun remede, pour ne point choquer les maximes de nostre Art, & les preceptes des Anciens, qui veulent qu'on découvre la cause du mal avant que de travailler à la guerir; & qu'on prenne garde s'il n'est point de ceux qu'on nomme incurables, pour ne point perdre son temps & sa peine, ni hazarder sa reputation. Comme j'eus donc remarqué qu'il restoit encore quelque esperance, & que le mal n'estoit pas sans remede, j'entrepris sa guerison, contre l'avis de plusieurs qui craignoient que s'il en mesarrivoit, on ne m'imputast sa mort. Ma belle-mere estoit presente toute craintive; non qu'elle se défiast de moy, mais du succés, à cause de la grandeur de la maladie, dont elle connoissoit toutes les causes & les simptômes. Enfin, les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en convalescence; & reconnoissant l'obligation qu'il m'avoit, me rappella à sa succession, sans prendre l'avis de personne, & me nommoit par tout son sauveur. Aussi chacun me combloit de benedictions & de loüanges, & ma belle mere ne pouvoit dissimuler la joye qu'elle avoit

avoit, de voir ſon mary guery contre ſon attente, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut approuvée de tous les honneſtes gens, je remarquay quelque ſecret mécontentement dans le viſage de quelques-uns, à qui mon exheredation eſtoit plus avantageuſe que mon rappel.

Sur ces entrefaites, ma belle-mere tomba malade avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'eſtoit pas une ſimple fureur, mais un mal qui paroiſſoit couvé de long-temps, qui ne la tourmentoit jamais plus qu'à la veuë du Medecin, & qui luy redoubloit quand elle en entendoit ſeulement parler, qui eſt la marque d'une grande malignité. Je fus donc bien faſché de voir que je ne la pouvois ſecourir, & que tous mes remedes ſeroient inutiles. Mais mon pere, ſans s'enquerir de la grandeur du mal, ni de ſon origine, veut contre les principes de mon Art, que j'en entreprenne la gueriſon; & ſur mon refus il s'emporte contre moy, & impute mes excuſes à malice. Lorſque je m'en veux juſtifier, il s'irrite davantage, comme on fait dans les tranſports de la paſſion. Mais je luy veux répondre icy, tant pour ma défenſe, que pour celle de la

Medecine ; & je commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le meſme pouvoir qu'auparavant. Car comme le Legiſlateur ſçavoit que pluſieurs ſe laiſſoient tranſporter à la colere pour de tres-foibles ſujets, & ſur le rapport d'une femme ou d'un valet, faiſoient des choſes dont ils ſe repentoient aprés tout à loiſir : il n'a pas voulu donner aux peres une puiſſance abſoluë, & ſans limites, mais a établi des Juges pour examiner les cauſes de l'exheredation, & empeſcher qu'ils ne puſſent opprimer leurs enfans injuſtement. Il ne veut donc pas qu'on les condamne ſans les ouïr, ni entendre leurs défenſes. Mais avant que de venir là, conſiderez, Meſſieurs, s'il a encore droit de me desheriter, & ſi cette faculté n'eſt point conſommée par la premiere exheredation. Car comme il ne m'a engendré qu'une fois, il ſemble qu'il n'a pouvoir de me desheriter qu'une fois ; encore faut-il que ce ſoit pour des cauſes legitimes, parce que ſon autorité n'eſt point infinie, & qu'il ne faut pas rendre les Loix eſclaves de la paſſion des hommes. Il eſtoit à propos de donner une fois au pere cette liberté ; mais depuis que par un Acte autentique, il avouë un enfant

pour ſien, & qu'il approuve ſa conduite, il eſt obligé de perſiſter en ſon jugement, ſans pouvoir changer à toute heure, ni abuſer du pouvoir que les Loix luy donnent. Car le Legiſlateur pourroit dire : S'il eſtoit méchant, & digne d'eſtre deſherité, pourquoy le rappellez-vous ? faut-il ſe moquer des Loix, & vouloir qu'elles condamnent ou abſolvent voſtre fils ſelon que bon vous ſemblera ? Ne permettez donc pas, Meſſieurs, que celuy qui a condamné ſon premier jugement par mon rappel, me deſherite une ſeconde fois, & reprenne la puiſſance paternelle, dont il a déja une fois uſé avec tant d'injuſtice. Il eſt permis d'appeller des jugemens, où l'on tire au ſort les Juges ; mais quand on eſt tombé d'accord ſoy-meſme d'un Juge, il faut acquiſcer à ſa Sentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à ſoy-meſme, ſi l'on a mal choiſi. Il eſt donc loiſible au pere par les Loix de la Grece, de prendre ou de laiſſer le fils que la nature luy a donné ; mais aprés l'avoir jugé digne de ſon alliance & de ſa ſucceſſion, je ſoûtiens qu'il ne luy eſt plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans ſa premiere reſolution, ſans s'en pouvoir départir à ſa fantaiſie. Car ce

n'eſt pas icy une ſimple exheredation, mais une abdication comme on l'appelle, par laquelle on ne ſe contente pas de desheriter un fils, mais on le déſavouë, & l'on ne le reconnoiſt plus pour ſien. Il eſt juſte que vous ſoyiez mon pere, puiſque vous l'avez ainſi ordonné, ainſi reſolu, ainſi confirmé. Quand je ne ſerois pas voſtre fils par nature, mais par adoption, vous n'auriez pas le pouvoir que vous pretendez ; car ce qui vous eſtoit libre d'abord, ne l'eſt plus lorſque vous vous eſtes une fois determiné. Combien plus quand celuy qui eſtoit né voſtre fils, l'eſt devenu une ſeconde fois par voſtre jugement ? Si j'eſtois né voſtre eſclave, & que vous m'euſſiez mis en liberté, il ne vous ſeroit pas libre de me rappeller à la ſervitude. Car les Loix veulent que les choſes une fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais, Meſſieurs, pour venir à une autre raiſon, conſiderez, je vous prie, quel eſt le fils qu'il rebute. Je ne diray pas que lorſqu'il me déſavoüa j'eſtois ſans ſçavoir, & que depuis je me ſuis rendu conſiderable en ma profeſſion. Que j'eſtois alors jeune, & que je ſuis à cette heure en un âge exemt des fautes de la jeuneſſe. Mais lorſqu'il me chaſſa

la premiere fois, il n'avoit receu de moy aucune faveur ; maintenant il chaſſe ſon bienfaicteur, à qui il ne peut nier qu'il ne ſoit redevable de ſon ſalut. Quelle ingratitude de desheriter celuy qui l'a guery lorſqu'il ne luy eſtoit plus rien, & qui l'a traité de pere lorſqu'il n'eſtoit plus ſon fils ? D'ailleurs, le ſervice que je luy ay rendu, n'eſt pas un ſervice vulgaire ; car encore qu'il ne ſçache pas en quel eſtat il eſtoit alors, vous ſçavez tous ce qu'il diſoit, ce qu'il faiſoit, ce qu'il ſouffroit, lorſque je le ſuis venu guerir ; & comme eſtant abandonné, s'il faut ainſi dire, des Dieux & des hommes, je l'ay mis en eſtat de ſe pouvoir preſenter en Juſtice. Mais il eſt aiſé de luy faire voir ce qu'il eſtoit alors par l'eſtat où eſt maintenant ſa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guerir de la fureur, quelle obligation m'a-t-il de l'en avoir délivré ? & pourquoy ne témoigne-t-il autant de reconnoiſſance qu'il fait paroiſtre d'ingratitude ? Si-toſt qu'il eſt revenu à ſoy, il me fait appeller en Juſtice, & l'on diroit que je ne l'ay ſauvé que pour me perdre, & pour reprendre la haine qu'il avoit conceuë contre moy. C'eſt une belle reconnoiſſance, pour un malade qui a recouvré ſa ſanté, d'é-

prouver ſes forces contre ſon Medecin. Vous rendrez-vous, Meſſieurs, complice d'un ſi grand crime? Luy permettrez-vous d'opprimer ſon bienfaicteur, & de faire perir celuy qui l'a fait revivre ? Si j'avois fait depuis quelque choſe contre luy, la grandeur du bienfait qu'il a receu de moy, devroit le faire oublier, & les fautes paſſées, contrebalancer les fautes preſentes. Sur tout, le ſervice que je luy ay fait, eſtant d'une nature qui ſurpaſſe toutes les injures que je luy puis faire. Car je croy avoir un droit particulier ſur celuy que j'ay ſauvé, & qui me doit quelque choſe de plus que la vie, puiſque la ſanté de l'ame eſt beaucoup plus precieuſe que celle du corps; & que ſans cela, la vie n'eſt qu'un continuel ſupplice. Ceey ſert encore à ma défenſe, de voir que lorſque je n'eſtois plus ſon fils, & que rien ne m'obligeoit à entreprendre ſa gueriſon, mais pluſieurs choſes pluſtoſt à ne le pas faire, je m'y ſuis offert volontairement; & j'ay ſi bien fait que j'en ſuis venu à bout. Par là j'ay effacé hautement, toute la mauvaiſe opinion qu'il pouvoit avoir de moy, eſteint ſa colere par ma ſoûmiſſion, vaincu ſon inimitié par mes ſervices, rompu ſon exheredation par ma

pieté, & témoigné ma fidelité en un danger si pressant, & dans une conjoncture si delicate. Combien pensez-vous que j'ay souffert de peines à estre toûjours auprés de luy, à prendre le temps & les occasions favorables à sa guerison, lorsque le mal luy donnoit quelque relasche ? Car la cure des furieux est la plus dangereuse de toutes celles de la Medecine ; & il arrive souvent que la violence du mal, & le dégoust des remedes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais j'ay passé par dessus toutes ces considerations en sa faveur, sans l'abandonner un moment. Car le plus grand mal n'est pas à donner le remede, *il faut preparer auparavant le malade à le recevoir*, le nourrir de viandes convenables, le fortifier par le sommeil, le purger de ses mauvaises humeurs, ce qui est facile dans les autres maladies ; mais les furieux ne se peuvent traiter. Souvent qu'on croit estre à la fin, il ne faut qu'un leger accident pour tout gaster, & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouveau. Celuy donc

Il faut preparer auparavant le malade à le recevoir. Je parle de la maladie en general, sans m'attacher à la fureur, parce qu'il n'est pas question icy de donner des recettes,

qui a pû prendre tant de peines, ſouffrir tant de caprices, courir tant de dangers, combattre un ſi grand mal & le vaincre, vous permettrez qu'un pere le desherite contre l'ordre de la Raiſon & de la Nature ? Pour moy, Meſſieurs, j'ay obeï à leurs juſtes loix, aprés avoir receu la plus grande injure qu'un fils puiſſe recevoir : Tandis qu'il violoit les droits du ſang, je les gardois. O pere qui hais injuſtement ! O fils qui aimes avec plus d'injuſtice ! car je me blaſme moy-meſme de ce que j'aime celuy qui me hait, au lieu que les peres ont accoûtumé d'aimer leurs enfans avec plus de tendreſſe, comme l'Ouvrier fait ſon ouvrage. Il mépriſe donc les loix civiles, qui ne veulent pas qu'on puiſſe desheriter un fils ſans ſujet ; & celles de la Nature, qui luy donne un amour aveugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non ſeulement il n'aime pas comme un pere doit aimer ſon fils, il n'aime pas comme on doit aimer ſon bienfaicteur. Prodige étrange ! de haïr celuy qui nous aime, chaſſer celuy qui nous ſuit, faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées, faire la guerre à la Nature par la Loy ; mais elles s'accordent trop bien enſemble

ble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la nature, elle la ſuit, c'eſt qu'il eſt mauvais interprete de leurs maximes.

Je penſe avoir aſſez bien montré que celuy qui a une fois avoüé un fils pour ſien, ne le peut plus rejetter ; & quand il le pourroit faire, qu'il ne ſeroit pas juſte de traiter de la ſorte ſon bienfaicteur. Venons maintenant à la cauſe de l'abdication, & conſiderons ſi elle eſt juſte. Car quand meſme il ſeroit permis de traiter un fils de la ſorte, & un fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne le pourroit pas toûjours faire ſans ſujet ; autrement les Loix n'auroient pas eſtably des Juges pour examiner les cauſes qu'on peut avoir. Voyons donc quelles elles ſont. La premiere choſe que mon pere a faite depuis qu'il eſt retourné en ſanté, c'eſt de caſſer ce qu'il avoit fait contre moy. J'eſtois alors ſon fils, ſon tout, ſon ſauveur. Depuis cela, qu'ay-je fait qui me puiſſe faire perdre cette qualité ? Luy ay je manqué de reſpect ? Ay-je fait quelque folie, quelque débauche, ou quelque inſolence, qui ſont les cauſes ordinaires des exheredations ? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade ſans qu'il y ait

de ma faute ; Vous voulez que je la gueriſſe ; Suis-je le Dieu de la Medecine ? Mais ſi vous ne le faites, je vous deshériteray. Il faut voir premierement quelle eſt la nature de la choſe que vous me commandez. Car les Loix, comme j'ay dit, ne vous donnent pas pouvoir de faire tout ce qu'il vous plaira, & ne m'obligent pas à vous obeïr en tout & par tout. Il y a des choſes où je vous puis deſobeïr ſans crime. Si je vous abandonnois eſtant malade, ſi je negligeois vos ordres dans la conduite de ma vie, ſi je diſſipois mon bien, & autres choſes ſemblables, vous auriez juſte ſujet de vous plaindre ; mais vous n'avez aucun pouvoir ſur les choſes qui ſont de ma profeſſion. Le pere d'un Peintre ou d'un Muſicien, ne peut contraindre ſon fils de peindre ou de chanter à ſa fantaiſie, ſur tout lorſqu'il ne luy a pas fait apprendre ſon métier. J'ay appris la Medecine ſans vous, je l'ay exercée ſans vous ; & vous n'en ſçauriez encore rien, ſi je ne vous avois guery. Chacun eſt libre dans l'exercice de ſa profeſſion ; & je le dois eſtre d'autant plus dans la Medecine, que cet Art eſt plus utile à la vie. Il ne faut pas qu'une ſcience ſi ſalutaire & ſi divine, dépende du caprice & de la tyrannie des

hommes. Ne ſoûmettons point à la ſervitude des loix, une doctrine que les Dieux nous ont laiſſée, & qui a pour but la conſervation du genre humain. Quand je vous aurois donc répondu tout court, je n'en feray rien ; je pourrois peut-eſtre bien guerir ma belle-mere, mais je ne le veux pas ; vous n'auriez pas droit de m'y forcer. Je n'ay pas étudié en Medecine pour les autres, mais pour moy. Ce n'eſt pas vous qui me l'avez fait apprendre. On doit perſuader, & non pas commander au Medecin. Ses ſervices ne s'obtiennent pas par menaces, mais par prieres. C'eſt un Art à qui les peuples ont accordé de grands privileges. Voilà ce que je vous pourrois répondre, quand je tiendrois de vous mon ſçavoir : mais vous n'y avez rien contribué ; & c'eſt une injuſtice de vouloir tirer tribut d'une choſe que j'ay appriſe, lorſque je n'eſtois plus voſtre fils, & par conſequent que vous n'eſtiez plus mon pere. N'eſt ce pas aſſez que je l'aye employée pour voſtre ſalut ? Où eſt l'argent que vous avez dépenſé pour me l'apprendre ? Où ſont les maîtres que vous m'avez donnez ? Où ſont les drogues que vous m'avez achetées ? Rien de tout cela. Eſtant chaſſé & abandonné de

vous, j'ay trouvé des gens qui ont eu pitié de moy ; & vous voulez joüir tyranniquement de ce que j'ay acquis par mon travail, & où vous n'avez rien contribué que de la haine, de l'averſion, & de l'injuſtice. Soyez content des graces que vous en avez receuës, lors qu'un juſte reſſentiment me ſollicitoit au contraire. Eſt-il raiſonnable que mon bienfait m'aſſujettiſſe à vos caprices, & que pour vous avoir guery, je devienne voſtre eſclave ?

Voilà ce que je vous pourrois dire legitimement, quand ce que vous me commandez ſeroit en mon pouvoir. Mais quel eſt voſtre commandement ? Gueriſſez ma femme de la fureur. Pourquoy ? parce que vous m'en avez guery. *Pour faire voir la foibleſſe de ce raiſonnement*, je vous diray, Meſſieurs, que tous les malades ne ſe reſſemblent pas, & ne doivent pas eſtre traitez de meſme ; & que ce qui a guery l'un, fait quelquefois mourir l'autre. Car encore que tous les hommes ſoient compoſez de meſme matiere, ils ne ſont pas de meſme temperament ; c'eſt pourquoy ils ſont ſujets à diverſes maladies, & dans une meſme

Pour faire voir la foibleſſe, &c. J'ay abregé ce raiſonnement qui eſtoit trop long.

maladie à divers ſimptômes. Les uns ſont tres-faciles à guerir, les autres ſont tout-à-fait incurables. Un meſme grain de froment ſemé en diverſes terres rapportera diverſement ; il en eſt de meſme des maladies. Mais mon pere ſans prendre garde à ce qu'il n'entend pas, croit qu'un Medecin qui a guery un malade, peut guerir tous les autres. Il ne ſçait pas que les corps des femmes ne ſont pas ſemblables à ceux des hommes, & qu'il y a grande diverſité, tant à cauſe du temperament, que de la nourriture & des exercices. Les femmes comme plus delicates & plus foibles, ne ſouffrent pas ſi bien les remedes, & ſont plus ſujettes aux maladies, & particulierement à la fureur ; car comme elles ont plus de legereté, de foibleſſe & d'inconſtance, elles ſortent plûtoſt des bornes de la raiſon. Quand vous dites donc : Gueriſſez de la fureur ; ajouſtez, ma femme ; ſans confondre toutes ſortes de fureurs ; & gardez la diſtinction que vous voyez dans la Nature. Car aprés avoir conſideré l'eſtat de la maladie, il faut conſiderer celuy du malade. S'il eſt froid ou chaud, vieux ou jeune, fort ou foible, & autres particularitez ſemblables, & ne donner les remedes, qu'aprés avoir exa-

miné toutes ces choſes, ſi l'on a envie de réüſſir. Il y a pluſieurs eſpeces de fureur, pluſieurs choſes la produiſent, & particulierement dans les femmes; la haine, l'envie, la jalouſie, la colere, le chagrin, le dépit : car pour peu que ces paſſions ayent trop de violence ou de durée, elles ſe tournent en fureur. Peut-eſtre que c'eſt quelque choſe de ſemblable qui eſt arrivé à ma belle-mere. Tous les Medecins trouvent le mal incurable, pourquoy me voulez-vous obliger à le guerir? D'ailleurs quand il ſeroit moindre, je n'en entreprendrois pas la cure ſi facilement, de peur que quelque accident inopiné ne donnaſt lieu à la calomnie. Mais elle eſt en un état que tous les Medecins du monde ne la ſçauroient rétablir. Vous ne devez donc pas deſirer que j'en entreprenne la gueriſon, ſi vous avez tant ſoit peu de ſoin de mon intereſt & de mon honneur. Que ſi pour cela vous me desheritez, je ne vous ſouhaite aucun mal; mais ſi le voſtre vous reprend, comme la rechute eſt frequente & dangereuſe dans ces maladies, que voulez-vous que je faſſe? Je n'attens point voſtre réponſe; car quoy que vous faſſiez, je vous ſeray toûjours bon fils. Mais ſans mentir, je crains que voſtre

colere ne rameine voſtre fureur. Il n'y a que trois jours que vous eſtes guery, & vous vous abandonnez aux paſſions qui ont cauſé voſtre mal.

PHALARIS.

Harangue des Ambaſſadeurs de Phalaris aux Preſtres de Delphes, pour les obliger à recevoir le Taureau d'airain, que ce Prince envoyoit en offrande à Apollon. C'eſt une eſpece de Declamation comme les précedentes.

MESSIEURS, Phalaris nous a envoyez icy pour conſacrer cette offrande à Apollon, & vous prier de ne point juger de luy ſur le rapport de la Renommée. Car il deſire particulierement de conſerver ſa reputation auprés de vous, qui eſtes comme les Conſeillers & les Aſſeſſeurs d'Apollon, & il croit que voſtre ſentiment ſera de grand

* *Phalaris.* J'ay fait cette harangue ſous le nom des Deputez, parce qu'il n'eſt pas ſeant de rapporter directement une longue harangue ſous le nom d'un autre, outre qu'il y a pluſieurs choſes de Phalaris, qui ſiéent mieux en la bouche des autres, qu'en la ſienne.

poids par toute la Grece. Nous prenons à témoin les Dieux, qu'on ne peut ny tromper ny corrompre, que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque chose de nostre Prince, avant que de vous parler de son offrande, Phalaris est né dans la ville d'Agrigente en Sicile, de famille tres-illustre; & aprés avoir esté élevé dans tous les honnestes exercices de ceux de son âge & de sa condition, a esté admis au Gouvernement comme les autres, où il s'est conduit si bien, qu'il n'y a jamais eu aucune plainte de son administration. Mais comme il eut appris que ses ennemis & ses envieux luy dressoient de secretes embusches, & qu'ils cherchoient toutes sortes de moyens de le perdre, il fut contraint pour sa sureté, de se rendre maistre de l'Estat, tant pour s'affranchir de leur tyrannie, que pour faire cesser les divisions qui regnoient au grand préjudice de la Republique. Son dessein, quoyque hardy, fut approuvé de plusieurs personnes d'honneur & de condition, qui y contribuerent de tout leur pouvoir; & il ne fut suivy d'aucun meurtre ni banniſſement, ou autres semblables violences, qui ont coûtume de se pratiquer à l'établiſſement d'un nouvel

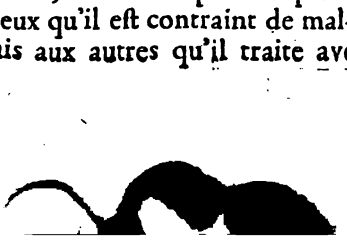
Empire. Il ne ſe vengea pas meſme de ceux qui avoient conſpiré contre luy; mais croyant les gagner par la douceur, aprés les avoir vaincus par la force, il leur pardonna le paſſé, & en admit pluſieurs à ſes conſeils & à ſa table, aprés avoir pris & donné la foy reciproquement. Enſuite, pour reformer les deſordres qui s'eſtoient gliſſez dans l'Eſtat, il regla les revenus publics, qui eſtoient mal diſpenſez par la malice ou la negligence de ceux qui en avoient l'adminiſtration, & fit ſi bien qu'il y eut de l'argent de reſte pour les choſes qui ne ſervent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut ſoin aprés, de l'inſtruction de la jeuneſſe, & donna ordre à ce que les vieillards gouſtaſſent en paix le repos & la tranquillité de la vie; retint le peuple en ſon devoir, par des largeſſes & des ſpectacles, & ne fit aucune concuſſion ni violence. Enfin, il deliberoit de quitter l'Empire, & de rendre la liberté à ſes Citoyens, lors qu'il apprit que ſes ennemis & ſes envieux conſpiroient contre luy, qu'ils faiſoient amas d'hommes & d'argent, qu'ils ſe fortifioient de l'alliance de leurs voiſins, & qu'ils avoient envoyé des Deputez juſques à Lacedemone & à Athenes. Comme la choſe

eſtoit ſur le point de l'execution, il en fut averty en ſonge, *par l'aſſiſtance des Dieux*, & découvrit enſuite la conſpiration par pluſieurs indices. Mettez-vous en ſa place, Meſſieurs, & conſiderez ce qu'il devoit faire dans une ſi fatale conjoncture. Devoit-il pardonner une ſeconde fois à des ingrats & à des traîtres, & leur tendre, s'il faut ainſi dire, la gorge, ou bien aſſurer ſa vie & ſon Empire, comme il fit, par la punition des coupables ? Il les envoye donc querir, & aprés les avoir convaincus par leur propre confeſſion, il les chaſtie comme meritoient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a eſté obligé de prendre des Gardes, & d'aſſurer ſa vie par le ſupplice de ceux qui luy eſtoient ſuſpects, & qui braſſoient quelque trahiſon contre luy. Cependant, le peuple qui ne regarde que les effets, ſans s'enquerir de la cauſe, appelle ſa juſtice, cruauté; comme ſi la punition des coupables n'eſtoit pas plûtoſt une action de clemence, puis qu'elle

Par l'aſſiſtance des Dieux. Je l'ay dit en general, parce qu'il ne pouvoit ſçavoir aſſurément ſi cela venoit d'Apollon; du reſte, je ne rebats point enſuite qu'il avoit deſſein de quitter l'Empire, parce qu'il faut paſſer legerement ſur les choſes qui ne ſont pas vray-ſemblables.

conſerve les innocens & aſſûre la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauvais Princes, fait que l'on hait meſme les bons, tels que la Grece en a veu pluſieurs qui ont gouverné les Peuples avec toute ſorte d'équité & de juſtice. Ce n'eſt donc pas par la ſeverité qu'il faut juger d'un bon ou d'un mauvais gouvernement, mais par la raiſon qu'on a d'eſtre ſevere ; autrement vous ſeriez injuſtes de punir les impies & les ſacrileges. Vous voyez combien les Legiſlateurs employent de temps à parler des peines & des ſupplices, comme le reſte n'eſtant rien ſans cela. Que s'ils ſont neceſſaires à quelques-uns, c'eſt ſans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couverts, & qui commandent à des gens qui n'obéïſſent que par force. Car la rebellion eſt comme une hydre, dont on n'a pas plûtoſt coupé une teſte, qu'il en renaiſt pluſieurs autres, ſi l'on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas, pour remporter la victoire. En un mot, depuis qu'on a commencé une fois à exercer la ſeverité, il la faut continuer, ſi l'on ne ſe veut reſoudre à perir. Mais on n'en vient que par force à cette extremité, & je ne croy pas qu'il y ait de Prince ſi barbare que de ſe plaire

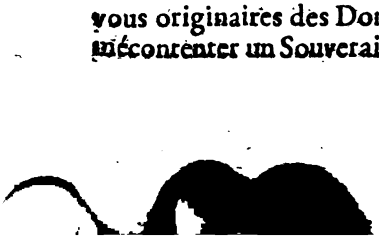
à entendre des cris & des injures, plûtoſt que des benedictions & des loüanges. Combien de fois avons-nous veu le noſtre pleurer & gemir dans le ſupplice des criminels, & déplorer ſa condition de ce qu'il eſtoit contraint de ſouffrir tous les jours ce qu'il leur faiſoit ſouffrir une fois, & d'eſtre toute ſa vie en de continuelles apprehenſions de la mort? Car du reſte, il eſt ſi éloigné de vouloir perdre les innocens, qu'il aimeroit mieux perir luy-meſme en laiſſant vivre les coupables. D'ailleurs, il n'y a gueres moins de déplaiſir à un homme bien né de faire le mal, que de le ſouffrir; & je ne ſçay s'il ne vaut point mieux mourir une fois, que d'eſtre tous les jours en peine de ſe deffendre. Mais il n'y a perſonne qui n'aime mieux conſerver ſa vie que celle de ſes ennemis, ſur tout quand il ne les peut conſerver qu'à ſa ruine & contre ſoy-meſme. Cependant, Phalaris en a conſervé pluſieurs, aprés les avoir convaincus manifeſtement. J'en appelle à témoin Acanthe, Timocrate & Leogoras, qu'il a ſauvez les pouvant perdre. Mais ſi vous voulez connoiſtre noſtre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il eſt contraint de mal-traiter, mais aux autres qu'il traite avec toute



ſorte d'humanité. Car il y a des gens le long de la coſte, qui l'avertiſſent des Eſtrangers qui arrivent, afin qu'il les puiſſe recevoir ſelon leur merite; & les Sages de la Grece n'ont pas dédaigné de le venir voir & de rechercher ſon amitié. Témoin Pythagore qui s'eſt retiré d'auprés de luy avec autant d'eſtime de ſa vertu, qu'il avoit ouï de blaſme de ſa cruauté, & qui a eu pitié de le voir contraint d'exercer la juſtice ſi ſeverement. Penſez-vous qu'un homme qui traite ſi bien les eſtrangers, ſe pluſt à mal-traiter ſes Citoyens ſans ſujet? Voila ce que nous avions à repreſenter pour ſa juſtification. Quant à ce qui concerne ſon offrande, vous devez ſçavoir que Perilaüs qui ne le connoiſſoit comme vous que par le rapport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy pouvoit faire de plus grand plaiſir que d'inventer quelque nouveau ſupplice; & comme il eſtoit excellent Sculpteur, il fit un Taureau d'airain d'un artifice admirable: ſi bien que le Prince s'écria ſi-toſt qu'il le vit, que c'eſtoit une offrande digne d'Apollon. Mais Perilaüs prenant la parole; Si tu ſçavois, dit-il, pourquoy je l'ay fait, tu ne parlerois pas de la ſorte. Enfermes dedans un coupable, & mettant le

On mettoit dedans quelque instrument pour cela.

feu deſſous, tu entendras mugir le Taureau, qui eſt la ſeule choſe qui luy manque pour imiter parfaitement la Nature. A ces mots, le Prince qui avoit en horreur une ſi déteſtable invention, le fit enfermer luy-meſme dans ſon Taureau pour en faire l'épreuve; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour ne point ſoüiller par ſa mort une offrande qu'il vouloit conſacrer aux Dieux, il la deſtina pour Apollon, & fit graver deſſus cette hiſtoire. Recevez donc ce preſent, Meſſieurs, & le mettez au lieu le plus apparent du Temple, pour monument de la pieté & de la juſtice de noſtre Prince. Il fera encore d'autres preſens, ſi Apollon le conſerve long-temps en vie, & le délivre comme il fait des embuſches de ſes ennemis; mais le plus grand plaiſir qu'il luy puiſſe faire, eſt de l'exempter à l'avenir de voir tant de peines & de ſupplices. Voilà, Meſſieurs, ce que nous avions à vous dire de ſa part & de la noſtre, & que nous atteſtons pour veritable. Que s'il eſt permis à des Sujets d'interceder pour leur Prince, nous vous conjurons, Meſſieurs, en vertu de noſtre alliance, car nous ſommes comme vous originaires des Doriens, de ne pas mécontenter un Souverain qui recherche



voſtre amitié, aprés vous en avoir donné divers témoignages tant en public qu'en particulier. Recevez donc ſon offrande; & la conſacrant à Apollon, faites des vœux pour luy & pour nous, puiſque vous ne les pouvez refuſer ſans faire tort à Phalaris & à voſtre Dieu.

SUITE
DU DISCOURS PRECEDENT.

C'eſt la harangue d'un Preſtre de Delphes, pour obliger les autres à recevoir le preſent de Phalaris.

MESSIEURS, quoyque je n'aye ni amitié ni alliance avec Phalaris & avec les Agrigentins, ni aucun ſujet particulier d'embraſſer leurs intereſts, je ne croy pas qu'on puiſſe refuſer leur offrande, qui eſt un chef-d'œuvre de l'Art, & le témoignage de la pieté & de la juſtice d'un Prince, tant en ſa conſecration qu'en la punition du coupable. Je croy donc qu'en cette rencontre une plus longue deliberation ſeroit criminelle, puiſque ce n'eſt pas un moindre crime de refuſer les offrandes qu'on fait aux Dieux, que

de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moy, qui en qualité de Preſtre & de Citoyen de Delphes, prens part à la gloire d'Apollon & de ſon Temple, je ne tiens pas qu'on doive ni qu'on puiſſe empeſcher les marques du zele & de la reconnoiſſance d'un particulier, ſans s'expoſer à la calomnie, & faire dire par tout que l'on ſe veut rendre arbitre de la conſcience des hommes. En un mot, ſi l'on refuſe cette offrande, perſonne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'expoſer à un refus, & courre fortune de paſſer pour impie, en donnant des marques de ſa pieté ? *C'eſt condamner* Phalaris des crimes dont on l'accuſe, que de renvoyer ſon preſent ; cependant, vous ſçavez qu'ils nous ſont encore inconnus, & qu'il ne faut pas juger des Grands ſur le rapport de la Renommée. Je ſçay bien que celuy qui a parlé devant moy s'eſt fort emporté contre les cruautez & contre les autres vices de ce Prince ; mais il ne les peut ſçavoir luy meſme que par des bruits, qui ſont faux ou incertains, puis qu'il n'a jamais veu celuy dont il parle, ni n'a eſté en ſon païs. Et quand

C'eſt condamner. J'omets une méchante couleur, de dire qu'Apollon euſt fait perir le Vaiſſeau, s'il n'euſt pas eu envie du preſent.

ils

ils seroient veritables, ce n'est pas à nous à quitter la qualité de Prestres pour prendre celle de Juges, ni à nous enquerir si l'Italie & la Sicile sont bien ou mal gouvernées, mais à recevoir les offrandes qu'on nous fait. Laissons aux Dieux la conduite du genre humain, pour avoir soin de ce qui nous touche. Il n'est pas besoin d'alleguer Homere, pour prouver que nous demeurons parmy des rochers & des précipices, & que tout ce païs seroit un triste desert, sans la pieté des hommes qui y viennent faire des vœux & des sacrifices. Ce sont-là nos vendanges & nos moissons, & ce qui nous fait jouïr sans peine de toutes les richesses de la terre, comme si nous habitions un païs fertile, ou que nous fussions dans le siecle d'or des Poëtes. Conservons à nos enfans un tresor si precieux comme nous l'avons receu de nos Peres, & ne diminuons point par trop de scrupule la gloire & les revenus d'un Temple, où il n'est point fait mention de memoire d'homme, qu'on aït jamais *refusé de presens ni de victimes*. Il n'appartient qu'aux Dieux de juger de la conscience des hommes, puis qu'il n'y a

Refusé de presens ni de victimes. Ce qui suit est déja touché dans la harangue.

qu'eux qui en connoiſſent tous les reſſorts & tous les replis. Il n'eſt pas queſtion icy de Phalaris ni de ſon Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les offrandes qu'on fera jamais dans tous les ſiecles. Vous voyez les immenſes richeſſes que ce Temple a amaſſées depuis le temps qu'il eſt libre d'y venir ; j'ay peur qu'en voulant faire les Cenſeurs, vous n'ayez plus dequoy cenſurer. Je ſuis donc d'avis qu'on reçoive cette offrande ſuivant la couſtume de nos Anceſtres, qui eſt conforme à noſtre intereſt & à celuy du Dieu.

ALEXANDRE, OU LE FAUX PROPHETE.

C'eſt l'hiſtoire d'un impoſteur qui vivoit du temps de Lucien.

C'eſt ainſi qu'il s'appelloit.

TU ne m'imposes pas une petite charge, mon cher Celſus, de vouloir que je t'écrive la vie d'*Alexandre fils de Podalire*, qui n'eſt guere moins illuſtre que celle du grand Alexandre, puiſque

Alexandre fils de Podalire. J'exprimeray plus bas ſa patrie, | dont l'expreſſion euſt eſté deſagreable icy.

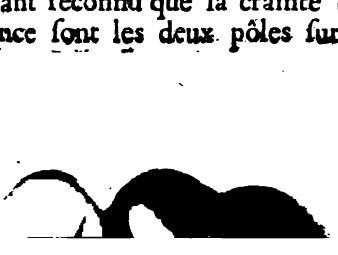
l'un ne s'eſt pas plus ſignalé par ſes belles actions, que l'autre par ſes impoſtures. Je ne laiſſeray pas toutefois de l'entreprendre pour te complaire, & taſcheray de m'en acquitter le moins mal qu'il me ſera poſſible, pourveu que tu ayes aſſez de bonté pour ſuppléer à mes défauts, & pardonner à ma foibleſſe. A l'exemple donc d'Hercule je travailleray à nettoyer l'eſtable d'Augie; & je t'en feray voir quelques ordures, par où tu puiſſe comprendre, combien eſtoit grand le fumier que trois mille bœufs avoient amaſſé en l'eſpace de pluſieurs années. Mais j'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au jour tant de vilenies, & toy de m'y convier. Car celuy dont nous parlons meriteroit mieux d'eſtre déchiré en plein theatre, par des Renards ou par des Singes, que d'eſtre celebré dans l'hiſtoire. Mais ſi l'on m'attaque je me deffendray par l'exemple d'Arrian le diſciple d'Epictete, qui n'a point eſtimé indigne de ſon ſçavoir & de ſa condition, de laiſſer à la poſterité l'hiſtoire d'un fameux voleur. Voicy donc à ſon imitation celle d'un inſigne brigand, & d'un brigand, non pas de foreſts ny de montagnes, mais de villes; qui n'a pas couru quelques deſerts, mais

qui a ravagé tout l'Empire. Pour commencer par ſa deſcription, il eſtoit de belle taille & de bonne mine, avoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & affable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux parmy les ſiens, meſlez ſi adroitement qu'on ne les pouvoit reconnoiſtre. En un mot, ſon corps eſtoit ſans defaut; mais pour ſon eſprit, grands Dieux! il euſt mieux valu tomber dans les mains d'un ennemy que dans les ſiennes. Du reſte, plein de vivacité, de docilité, de memoire, & de pluſieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes en mal, & dont il s'eſt ſervi pour l'emporter par deſſus les plus méchans & les plus ſcelerats qui ayent jamais eſté au monde. Cependant, écrivant un jour à ſon gendre Rutilianus, il ſe comparoit avec beaucoup de modeſtie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaiſt, s'il euſt eſté de ſon temps, il n'euſt eſté qu'un enfant auprés de luy. Non pas que je le veüille comparer à un ſi méchant homme, mais je veux dire que tout ce qu'on a dit fauſſement de Pythagore, n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'on peut dire veritablement de celuy-cy. Enfin, figure-toy un abregé de toute ſorte de fourbes, de

menſonges, & d'impoſtures, accompagnées d'un eſprit vif, audacieux, entreprenant, & qui eſtoit adroit à faire & à perſuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reſte ſi couvert, qu'on ne ſortoit jamais d'avec luy que dans l'opinion que c'eſtoit le plus homme de bien du monde. Comme il eſtoit fort beau & fort pauvre en ſa jeuneſſe, il ſe proſtituoit à tout le monde, & particulierement à un Charlatan qui contrefaiſoit le Magicien, & debitoit pluſieurs ſecrets tant pour faire aimer ou haïr, que pour découvrir des tréſors, attraper des ſucceſſions, perdre ſes ennemis, & autres choſes ſemblables. Et veritablement il eſtoit expert dans la Medecine; & comme la femme de cet Egyptien, dont parle le Poëte, ſçavoit pluſieurs ſecrets, tant pernicieux que ſalutaires, eſtant du païs d'Apollonius Tyaneus, & de ceux qui l'avoient frequenté, & qui ſçavoient toute ſon hiſtoire. Tu vois de quelle école étoit ſorty ce charlatan, & que ce n'eſtoit pas un homme de peu. Comme il eut donc veu ce jeune garçon d'un eſprit vif & adroit, capable de luy rendre ſervice, il prit plaiſir à l'inſtruire, eſtant auſſi amoureux de ſa beauté, que l'autre l'eſtoit de ſon ſçavoir, & fit aprés ſon compagnon de

ſon diſciple. Lors qu'Alexandre fut devenu grand, & que ſon docteur fut mort & ſa beauté paſſée, la neceſſité le porta à entreprendre quelque choſe d'extraordinaire pour taſcher de ſubſiſter. S'eſtant donc allié d'un Chroniqueur Biſantin nommé Cocconas, le plus méchant de tous les hommes, ils coururent par tout pour ſurprendre les eſprits foibles, tant qu'ils rencontrerent une vieille qui faiſoit encore la belle, & qui eſtoit bienaiſe d'eſtre cajolée. Elle eſtoit de Pella, autrefois capitale de la Macedoine, qui eſt maintenant comme deſerte, & ils la ſuivirent juſques-là, de la Bithynie, vivant à ſes dépens, parce qu'elle étoit fort riche. Comme ils furent arrivez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourriſſoit de grands ſerpens, qui ſont ſi privez qu'ils tettent les femmes, & ſe jouënt avec les enfans ſans leur faire mal, d'où vient ſans doute la fable d'Olympias; ils en acheterent un des plus grands & des plus beaux, qui eſt la ſource & l'origine de toutes les avantures que je vais décrire. Car ces deux méchans eſprits pourveus des qualitez que j'ay dites, s'étant unis enſemble pour mal faire, & ayant reconnu que la crainte & l'eſperance ſont les deux pôles ſur leſquels

Qui couchoit avec un ſerpent.



tourne le genre humain, & tout le fondement de la curiosité & de la superstition, ils resolurent de les faire servir à leurs ambitieux desseins, & dresserent un Oracle, dont le succés surpassa mesme leur esperance. Ils furent quelque temps à deliberer du lieu où ils commenceroient la Piece. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur dessein, à cause du concours de diverses Nations qui l'environnent; mais Alexandre préfera son païs, où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux, tels qu'il faut à l'établissement d'une nouvelle religion. Car la pluspart des Paphlagoniens, & particulierement ceux qui demeurent par de-là le Mur-d'Abonus d'où il estoit, courent aprés le premier Charlatan qu'ils rencontrent, avec la flûte, le tambour ou les cymbales, & le prennent pour un homme descendu du Ciel. Cet avis ayant esté suivy, ils cacherent des lames de cuivre dans un vieux Temple d'Apollon qui est à Calcedoine, & écrivirent dessus, qu'Esculape viendroit bien-tost avec son pere, établir sa demeure en la ville dont je viens de parler. Puis ayant fait en sorte que ces lames fussent trouvées, la nouvelle s'en répandit aussi-tost par tout le

Ville de la Paphlagonie.

Equipage des anciens Prophetes.

Apollon.

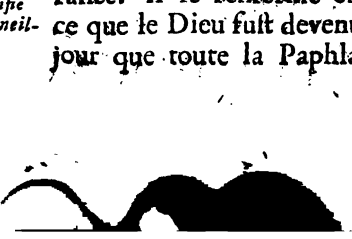
Pont & toute la Bithynie, & particulierement au lieu designé; de sorte que les habitans decernerent un Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuser les fondemens. Cependant, Cocconas dressoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine, où il fut emporté de la morsure, comme je croy, d'une vipere; & incontinent aprés Alexandre prit sa place, avec une longue chevelure bien peignée, une saye de pourpre rayée de blanc, couvert d'un surplis par-dessus, & tenant en sa main une faux comme Persée, de qui il se disoit descendu du costé de sa mere. Car ces miserables Paphlagoniens, quoyqu'ils eussent connu son pere & sa mere qui estoient de pauvres gens, estoient si sots que de croire un Oracle trompeur qu'il publioit, par lequel il se disoit fils de Podalire, qui devoit estre bien ardent pour venir de Trique en Paphlagonie coucher avec la mere de nostre imposteur. Il debitoit un autre Oracle de la Sibylle qui portoit, *Que sur les bords du Pont Euxin, prés de Sinope, il viendroit un Liberateur d'Ausonie;* & entremesloit cela de termes mystiques & embroüillez. Alexandre donc venant en sa patrie, aprés toutes ces prédictions, estoit suivy & reveré comme un Dieu.

Ou, d'un manteau blanc.

Dieu. Car il feignoit quelquefois d'eſtre épris de fureur divine ; & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il maſchoit, qu'on nomme l'herbe au foulon, il écumoit extraordinairement : ce que les ſots attribuoient à la force du Dieu qui le poſſedoit. Il avoit preparé long-temps auparavant, une teſte de Dragon faite de linge, qui ouvroit & fermoit la bouche par le moyen d'un crin de cheval, pour s'en ſervir avec le ſerpent dont j'ay parlé, qui devoit faire le principal perſonnage de la Comedie. Lorſqu'il voulut commencer, il ſe tranſporta la nuit à l'endroit où l'on creuſoit les fondemens du Temple ; & y ayant trouvé de l'eau, ſoit de ſource ou bien de pluye, il il y cacha un œuf d'oye, où il avoit enfermé un petit ſerpent qui ne faiſoit que de naiſtre. Le lendemain il vint tout nud de grand matin, dans la place publique, ceint d'une écharpe dorée, pour couvrir ſa nudité, tenant en ſa main ſa faux, & branlant ſa longue chevelure, comme font les Preſtres de Cybele ; puis montant ſur un Autel élevé, il commença à dire que ce lieu eſtoit heureux d'eſtre honoré de la naiſſance d'un Dieu. A ces mots, toute la ville qui eſtoit accouruë à ce ſpectacle, dreſſa l'oreille, & com-

mença à faire des vœux & des prieres, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Juive ou Phenicienne, ce qui les étonnoit encore plus. Enſuite il court vers le lieu où il avoit caché ſon œuf d'oye ; & entrant dans l'eau, commence à chanter les loüanges d'Apollon & d'Eſculape, & à inviter celuy-cy à deſcendre & à ſe montrer aux hommes. A ces mots, il enfonce une coupe dans l'eau, & en retire cet œuf myſterieux, qui tenoit un Dieu enfermé ; & lorſqu'il l'eut en ſa main, il commença à dire qu'il tenoit Eſculape. Chacun eſtoit attentif à contempler ce beau myſtere, lorſqu'ayant caſſé cet œuf, il en ſortit ce petit ſerpent que j'ay dit, qui s'entortilloit autour de ſes doigts. On pouſſe en l'air des cris de joye, entremeſlez de benedictions & de loüanges ; l'un demande au Dieu la ſanté, l'autre, des honneurs ou des richeſſes. Cependant, noſtre impoſteur retourne au logis tout courant, tenant en ſa main Eſculape né d'une Oye, & non pas d'une Corneille comme autrefois, & ſuivy d'une foule de peuple tranſporté d'une vaine eſperance. Il ſe renferme chez luy juſqu'à ce que le Dieu fuſt devenu grand ; & un jour que toute la Paphlagonie y eſtoit

c'eſt qu'il étoit fils de Coronis, qui ſignifie Corneille.



accouru, & que ſon logis eſtoit plein de monde depuis le haut juſqu'en bas, il s'aſſit ſur un lit en ſon habit prophetique ; & tenant dans ſon ſein ce ſerpent qu'il avoit apporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de ſon col ; & traînant une longue queuë, tant il eſtoit grand : Mais il cachoit à deſſein la teſte ſous ſon aiſſelle, ſans faire paroiſtre que celle de linge, qui avoit la figure humaine ; ce qui rempliſſoit le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer que la chambre n'eſtoit pas trop bien percée, & que l'aſſiſtance n'eſtoit compoſée que de pauvres idiots, à qui il avoit déja oſté la cervelle & le cœur par ſes preſtiges ; outre que la Renommée & l'Eſperance eſtoient capables ſeules de les aveugler. Ajoûtez à cela qu'on n'y demeuroit pas long-temps, & qu'à meſure qu'on entroit, on en ſortoit par une autre porte, comme les ſoldats d'Alexandre à ſa mort. Ce ſpectacle dura quelques jours, & ſe renouvelloit toutes les fois qu'il arrivoit quelque perſonne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner ſi des barbares groſſiers & ignorans y eſtoient ſurpris, veû que les plus fins ne ſçavoient que dire, en voyant &

touchant un dragon qu'ils avoient vû naiſtre, & qui eſtoit crû en un inſtant, à une ſi prodigieuſe groſſeur, & portoit la figure humaine. Il euſt fallu un Epicure ou un Democrite, pour reconnoiſtre la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philoſophes qui eſtoient ſçavans dans la Nature, & qui auroient bien veû qu'il y avoit de la fourbe, quand meſme ils ne l'auroient pû découvrir. Toute la Bithynie donc, la Galatie & la Thrace, y accouroient en foule, ſur le rapport de la Renommée. Ajoûtez à cela, les portraits qui en couroient par tout, avec des ſtatuës d'argent & de cuivre faites aprés nature. On publioit meſme un Oracle qui prédiſoit ſon nom, & l'appelloit *Glycon, le troiſiéme ſang de Jupiter, qui apportoit la lumiere aux hommes.* Car noſtre impoſteur voyant l'occaſion favorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Amphiloque, qui aprés la mort de ſon pere Amphiaraüs, eſtant chaſſé de Thébes, ſe retira en *Aſie*, où il prédiſoit l'avenir aux Barbares pour deux carolus. Il avertit donc que le Dieu rendroit les réponſes luy-meſme dans un certain temps, & qu'on écrivît ce qu'on luy voudroit de-

Aſie. Il y a au Grec *Cilicie*, Province d'Aſie.

mander en un billet cacheté. Alors s'enfermant dans le Sanctuaire du Temple, qui estoit déja construit, il faisoit appeller d'ordre par un Heraut, tous ceux qui avoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez avec la réponse du Dieu. La fourbe n'estoit pas difficile à reconnoistre à un homme d'entendement; mais des sots ne s'appercevoient pas qu'il décachetoit en particulier les billets; & aprés avoir répondu tout ce qu'il luy plaisoit, il les rendoit cachetez comme auparavant. Car il y a plusieurs moyens de rompre un cachet sans rompre la cire; & j'en veux mettre icy quelques-uns, afin qu'on ne prenne pas une subtilité pour un miracle. Premierement, avec une éguille chaude, on détache la cire qui joint le filet à la lettre, sans rien défaire du cachet; & aprés qu'on a lû ce qu'on veut, on le rejoint de la mesme sorte. Il y a une autre invention qui se fait avec de la chaux & de la colle, ou avec un mastic composé de poix, de cire, & de bitume, meslez avec de la poudre d'une pierre fort transparente dont on fait une boule, sur laquelle quand elle est encore tendre, on imprime la figure du cachet, aprés l'avoir frotté de graisse de pourceau. Car

Poix Syrienne.

à l'instant elle durcit, & sert à recacheter comme si c'estoit le cachet mesme. Il y a plusieurs autres secrets semblables, qu'il n'est pas necessaire de t'écrire, puisque tu en as fait mention dans ton Traité des artifices des Magiciens, qui est un tres-bel ouvrage, & tres-utile pour détromper les ignorans, & empescher qu'on n'abuse de leur credulité. Il contrefaisoit donc le Prophete avec le plus d'adresse qu'il pouvoit, de peur qu'on ne remarquast la tromperie, se sauvant toûjours par quelque réponse obscure ou ambiguë, suivant la coustume des Oracles. Tantost il encourageoit les uns, tantost il détournoit les autres de leur entrepriſe, selon qu'il luy sembloit plus à propos; tantost il prescrivoit aux malades des regimes ou des remedes, car *il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine.* Pour ce qui concerne l'esperance des avancemens & des successions, il differoit toûjours d'y répondre, & les remettoit à une autre fois, ou quand son Prophete l'en prieroit; car il parloit au nom du Dieu. Cependant, il prenoit environ dix sols pour chaque Oracle, ce

Il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine. Il en allegue un icy; mais il n'est pas question de donner des recettes.

qui montoit à une ſomme tres-conſiderable, parce qu'il en debitoit ſoixante ou quatre-vingt mille par an. Car le peuple eſtoit ſi friand de ces ſotiſes, comme il eſt curieux de nouveauté, & de ſçavoir l'avenir, qu'une meſme perſonne faiſoit quelquefois douze ou quinze demandes à dix ſols piece, n'étant pas permis d'en mettre deux en un billet. Mais tout ce qu'il prenoit ne tournoit pas à ſon profit. Car il avoit ſous luy pluſieurs Officiers, dont les uns mettoient les Oracles en vers, les autres les ſouſcrivoient, les cachetoient, *les interpretoient*, ou les gardoient, & chacun tiroit penſion à proportion de ſon ſervice. D'ailleurs, il avoit des eſpions & des émiſſaires dans les Provinces plus éloignées, qui répandoient par tout la reputation de l'Oracle, aſſurant qu'il prédiſoit l'avenir, faiſoit retrouver ce qui eſtoit perdu, découvroit les treſors, gueriſſoit les malades, & pluſieurs autres choſes ſemblables. On y accouroit donc de toutes parts avec des victimes & des preſens, tant pour le Dieu que pour le Prophete. Car il commandoit par un

Les interpretoient. Il dit plus bas le contraire, que ſes Interpretes luy payoient penſion, à cauſe du grand gain qu'ils faiſoient.

Oracle de faire du bien à son Ministre ; parce qu'il n'en avoit pas besoin pour luy. Lorsque plusieurs gens d'esprit eurent reconnu la fourbe, & particulierement les Philosophes de la secte d'Epicure, il tascha de les intimider, en criant que tout le païs se rempliſſoit de Chrestiens & d'Impies, qui semoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, si l'on vouloit estre aux bonnes graces du Dieu. Comme quelqu'un luy eut demandé ce que faisoit Epicure en l'autre monde, il répondit qu'il estoit plongé dans un bourbier, & chargé de chaînes. *Car il luy en vouloit* sur tout pour avoir mieux découvert qu'aucun autre, toutes les fourbes & les impostures qui se gliſſent dans le monde, sous prétexte de religion. Mais Platon, Chrysippe & Pythagore estoient ses bons amis. Il haïſſoit particulierement la ville d'Amastris, à cause des amis de Lepidus, & de plusieurs Philosophes Epicuriens qui y demeuroient, & ne voulut jamais rendre aucun Oracle à pas-un des habitans. Mais un jour qu'il en voulut rendre un au frere de ce Proconsul,

C'est qu'ils passoient pour Impies, à cause qu'ils ne croyoient pas aux Dieux.

Car il luy en vouloit. J'ay osté une periode qui empeschoit la liaison, mais on la trouvera plus bas.

il se fit moquer de luy, en luy ordonnant de prendre un pied de pourceau avec de la mauve pour une douleur d'estomac; & encore en termes si ridicules, qu'on ne sçavoit ce qu'il vouloit dire; soit qu'il n'eust personne alors pour luy composer son Oracle, ou qu'il ne sçeust que répondre. Cependant il montroit souvent le serpent à ceux qui le vouloient voir; mais il tenoit la teste cachée dans son sein, *& ne laissoit toucher* que le corps, & particulierement la queuë. Un jour voulant rafiner sur son imposture, il dit qu'Esculape répondroit visiblement, & cela s'appelloit *des réponses de la propre bouche du Dieu.* Ce qui se faisoit par le moyen de quelques nerfs de gruë qui aboutissoient à la teste du Dragon, fait de linge, & qui servoient d'organes pour porter la voix d'un homme qui estoit hors de la chambre; mais cela ne se faisoit pas tous les jours, & estoit seulement pour les personnes de condition. *Celuy qu'il rendit à Severien,*

Et ne laissoit toucher. Le mot de *toucher* n'est pas icy, mais il est ailleurs.

Celuy qu'il rendit à Severien. Je me contente de dire le sens de l'Oracle, sans m'amuser à traduire des galimatias.

touchant l'entrepriſe d'Armenie, eſtoit de ce nombre, où il luy prédiſoit la victoire; mais aprés ſa défaite, il en ſubſtitua un autre, qui le détournoit de cette entrepriſe. Car il eſtoit aſſez inſolent pour corriger les Oracles qui avoient mal réüſſi; & s'il arrivoit qu'il euſt promis la ſanté à un malade, & qu'il vînt à mourir, il en publioit un tout contraire. Mais pour gagner les bonnes graces de Malle, de Claros, & Didyme, où l'on rendoit des Oracles auſſi trompeurs que les ſiens, il commandoit de les conſulter; ſur tout lors qu'il eſtoit preſſé, & qu'il vouloit eſquiver quelque demande. Voilà ce qui ſe paſſa dans les lieux proches de ſa demeure. Mais lorſque la Renommée en fut répanduë en Italie & à Rome, chacun y accourut ou y envoya, & particuliérement les Grands, & ceux qui avoient le plus de credit auprés du Prince, dont le principal eſtoit Rutilianus, qui s'eſtoit ſignalé en pluſieurs occaſions, & eſtoit fort homme de bien, mais extraordinairement ſuperſtitieux, juſqu'à ſe mettre à genoux devant toutes les pierres qu'il rencontroit en ſon chemin, ſur leſquelles on avoit fait quelque effuſion, ou jetté quelque guirlande. Il faillit

donc à quitter *l'Armée* qu'il commandoit, pour y accourir, & y dépeſchoit Courriers ſur Courriers. Mais comme ceux qu'il envoyoit n'eſtoient que des valets, ils ſe laiſſoient tromper aiſément; & ajoûtoient de nouveaux menſonges aux anciens, pour rendre leur rapport plus recommandable, ce qui ne faiſoit qu'accroiſtre ſa paſſion, & redoubler ſa fureur. Cependant, comme il eſtoit amy des plus grands de Rome, il leur contoit ce qu'on luy avoit rapporté, & y meſloit encore du ſien, comme on a de coûtume, pour faire la piece plus belle; de ſorte qu'il remplit toute la ville de ces preſtiges, & engagea pluſieurs à conſulter l'Oracle ſur leur fortune. Ils furent fort bien receus du Prophete, qui leur fit divers preſens, afin qu'à leur retour ils diſſent du bien de luy, & qu'ils publiaſſent ſes loüanges. Il ſe ſervoit d'une autre fourbe; c'eſt qu'aprés avoir lû leurs demandes, s'il en trouvoit quelqu'une trop hardie, il retenoit le billet ſans y faire réponſe, pour avoir comme un gage de la fidelité de celuy qui l'avoit donné, qui par ce

L'armée, ou ſimplement *les troupes qu'il commandoit*; mais il en fait un grand Seigneur.

moyen eſtoit contraint de le careſſer, au lieu de s'en plaindre. Je veux mettre icy tout d'un temps, quelques-unes des réponſes qu'il fit à Rutilianus. Comme ce Seigneur l'eut interrogé quel precepteur il donneroit à ſon fils, il répondit par ambages à la façon des Oracles, *Pythagore & Homere.* Mais l'enfant eſtant mort quelque temps aprés, comme il eſtoit en peine de deffendre ſon Oracle, Rutilianus aidoit luy-meſme à ſe tromper, & aſſuroit qu'il avoit prédit la mort de ſon fils, en luy donnant pour Precepteurs, des gens qui n'eſtoient plus au monde. Une autre fois comme le meſme luy eut demandé, ſuivant la doctrine de Pythagore, ce qu'il avoit eſté avant que d'eſtre ce qu'il eſtoit, & ce qu'il ſeroit un jour, il luy répondit qu'il avoit eſté Achille, puis Ménandre, & qu'il deviendroit un rayon du Soleil, aprés avoir vêcu cent quatre-vingts ans; mais il mourut de mélancolie à ſoixante & dix, contre la promeſſe de l'Oracle, quoyque c'en fuſt un des plus authentiques. Comme il ſongeoit à ſe remarier, il luy offrit ſa fille, qu'il diſoit avoir euë de la Lune, devenuë amoureuſe de luy, auſſi bien que d'Endymion, & luy commanda de l'épouſer. Alors Rutilia-

nus ſans deliberer davantage, la fit venir, & l'épouſa, aprés avoir immolé des Hecatombes à ſa belle-mere, comme s'il euſt déja eſté de la troupe des immortels. Aprés un ſi grand ſuccés, noſtre impoſteur medita de plus hauts deſſeins, & dépeſchoit par tout des Couriers avec des Oracles, prédiſant aux villes de ſe garder de la peſte, des embraſemens, ou des tremblemens de terre, avec promeſſe de leur envoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia auſſi un Oracle de la propre bouche du Dieu, pour ſervir de preſervatif contre la contagion qui eſtoit alors tres-violente; & on le voyoit écrit ſur les portes des maiſons, comme un remede ſouverain contre ce mal: mais par malheur ces maiſons-là furent les premieres attaquées, pour s'eſtre negligées peut-eſtre ſur une vaine confiance. Il avoit pluſieurs perſonnes dans Rome, qui luy mandoient le ſentiment des principaux, & qui l'informoient de ce qu'ils devoient demander en arrivant, afin qu'il euſt le loiſir de preparer ſa réponſe. Il avoit eſtably auſſi une eſpece de ſocieté, ou de confrerie, où l'on portoit des torches, avec diverſes ceremonies qui duroient l'eſpace de trois jours. Le premier, on proclamoit

comme on fait à Athenes : *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chreſtien, ou Impie, qui ſoit venu pour ſe moquer des myſteres, qu'il ſe retire ; mais que les vrais Fideles ſoient initiez à la bonne heure.* Alors il marchoit le premier, en criant : *Hors d'icy, Chreſtiens*, & toute la troupe répondoit, *Hors d'icy, Epicuriens*, puis on celebroit les couches de Latone, avec la naiſſance d'Apollon, & le mariage de Coronis, ſuivy de la venuë d'Eſculape. Le ſecond jour on ſolemniſoit la nativité de Glycon ; & le troiſiéme, le mariage de Podalire, & de la mere de noſtre Prophete, où l'on allumoit des torches, dont toute la ceremonie empruntoit le nom. On y repreſentoit auſſi les amours du Prophete & de la Lune, d'où naiſſoit la femme de Rutilianus ; & il s'endormoit au milieu de la ceremonie comme un autre Endymion. Alors deſcendoit du plancher, une belle Dame qui repreſentoit la Lune. C'eſtoit la femme d'un des Maiſtres d'Hoſtel du Prince, qui avoit l'inſolence en la preſence de ſon mary, de venir baiſer & embraſſer noſtre impoſteur ; & peut-eſtre qu'ils euſſent paſſé outre, s'il n'y avoit point eu tant de lumiere, car ils ne ſe haïſſoient pas l'un l'autre. Il rentroit une autre fois

On le nomme Dadis, comme qui diroit les torches.

Ou, Intendant,

avec ſes habits Pontificaux, dans un grand ſilence, puis crioit tout à coup, *Io Glycon:* A quoy répondoit un excellent chœur de Muſiciens, *Io Alexandre*, ſuivis de Heraults Paphlagoniens, qui eſtoient de gros coquins qui ſentoient l'ail, & qui portoient des chauſſures de paux. Cependant, comme la proceſſion paſſoit avec des torches & des gambades myſterieuſes, il découvroit de temps en temps une cuiſſe d'or, pour contrefaire Pythagore, par le moyen, comme je croy, d'un callèçon doré, qui reluiſoit à la clarté des flambeaux. Cela émut une grande queſtion entre deux Philoſophes, s'il n'avoit point l'ame de Pythagore, comme il en avoit la cuiſſe: Mais elle fut remiſe à la déciſion de l'Oracle, qui répondit que l'ame de Pythagore naiſſoit & mouroit de temps en temps, *mais que celle du Prophete eſtoit immortelle*, & de celeſte origine. Quoyqu'il défendiſt l'amour des garçons comme un crime deteſtable, il commanda aux villes du Pont & de la Paphlagonie, de luy en envoyer pour conſulter l'Oracle, & chanter les loüanges du Dieu. On luy envoyoit donc tous les trois ans, des en-

Mais que celle du Prophete étoit immortelle. L'Oracle qui ſuit, ſera touché ailleurs.

fans de bonne maiſon, & des mieux faits de la jeuneſſe, dont il ſe ſervoit à ſes plaiſirs, & avoit établi une plaiſante coûtume, qu'on ne l'oſoit baiſer en le ſaluant, lorſqu'on avoit plus de dix huit ans; de ſorte qu'il ne baiſoit que de jeunes garçons, qu'on appelloit pour cela les enfans du baiſer, & donnoit ſa main à baiſer aux autres. Voilà comme il abuſoit le ſot populaire, qui tenoit à faveur de voir careſſer ſa femme & ſes enfans; & quelques-unes ſe vantoient tout haut d'avoir eu des enfans de luy, & prenoient leurs maris à témoin. Je veux rapporter icy un Dialogue du Dieu & d'un Preſtre de Tio, dont on reconnoîtra l'eſprit par celuy de ſes demandes; car je les ay lûës moy-meſme chez luy. *Demande.* Dis-moy, Glycon, qui es-tu? *Réponſe.* Je ſuis le nouvel Eſculape. *D.* Es-tu Eſculape luy-meſme, ou quelqu'autre qui luy reſſemble? *R.* Il n'eſt pas permis de reveler ces myſteres. *D.* Combien ſeras-tu d'années à rendre des Oracles? *R.* Plus de mille ans. *D.* Où iras-tu enſuite? *R.* Dans la Bactriane & les païs voiſins, pour honorer auſſi les Barbares de ma preſence. *D.* Les Oracles de Claros, de Delphes, & de Didyme, ſont-ils de vrais Oracles?

Oracles ? *R.* Ne desire point de sçavoir les choses défenduës. *D.* Que seray-je aprés cette vie ? *R.* Chameau ; puis cheval, & enfin Philosophe, & Prophete aussi grand qu'Alexandre. Voilà ce que contenoit ce beau Dialogue. Du reste, nostre Charlatan sçachant que ce Prestre estoit amy de Lepidus, il le voulut persuader par un Oracle de le quitter, comme Lepidus, estant menacé de mort cruelle. Car il craignoit Epicure & ses Sectateurs, comme mortels ennemis de ses impostures, & faillit un jour à perdre un Epicurien, qui eut la hardiesse de luy reprocher qu'il avoit fait mourir plusieurs innocens par un faux Oracle ; ce qui arriva de la sorte. Il avoit conseillé à un homme du païs d'accuser ses esclaves devant le Gouverneur de la Province, comme coupables de la mort de son fils, qui navigeant sur le Nil, en remontant vers sa source, se laissa persuader d'aller jusqu'aux Indes, sans en rien mander à ses gens qu'il avoit laissez à Alexandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'entendoient point de ses nouvelles, ils crûrent qu'il estoit mort, & retournerent vers le pere, qui les accusa, &c. comme j'ay dit, devant le Proconsul de la Galatie, à la persuasion de l'Oracle,

jusqu'à la ville de Cyssma, ou Arsinoé, où il y a un canal qui va dans la mer Rouge.

& les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils revint, qui justifia leur innocence, mais il n'y avoit plus de remede. Nostre Prophete donc ne pouvant souffrir ces justes reproches, commanda à ceux qui estoient presens de lapider l'accusateur, s'ils ne vouloient estre ses complices; & ils l'eussent fait, sans un certain Demostrate qui estoit alors en ces quartiers, qui l'embrassant le sauva. Pour moy je ne l'eusse pas trop plaint; car pourquoy hazarder sa vie pour détromper des sots qui ne meritent pas de l'estre? Voilà comme se passa cette affaire. Du reste, la veille que cet imposteur vouloit rendre ses réponses, il appelloit par ordre tous ceux qui avoient presenté leurs demandes, & un Heraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit rendre les Oracles? Alors s'il répondoit du Sanctuaire à quelqu'un, qu'il allast à la malheure, personne ne vouloit plus recevoir cet homme-là, ni communiquer avec luy; on luy refusoit toute assistance, & il falloit qu'il vuidast le païs. Il fit une autre chose, c'est qu'ayant trouvé le livre qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qui est une des plus belles pieces de l'antiquité, & qui purge mieux une ame de ses ordures, que tou-

tes les ceremonies de la purification. Car non ſeulement elle nous guerit de nos paſſions, mais elle nous délivre de toute ſuperſtition, & des vains fantômes qui nous épouvantent. Ayant donq trouvé ce livre, comme j'ay dit, il le brûla publiquement, aprés avoir debité un Oracle qui le commandoit, & jetta les cendres dans la mer. Ecoute maintenant le plus impudent de tous les menſonges. Comme il eut entrée à la Cour par le moyen de ſon gendre Rutilianus, il envoya un Oracle à l'Empereur Marc-Aurele, qui faiſoit la guerre en Allemagne, par lequel il luy commandoit de jetter deux lions dans le Danube avec pluſieurs ceremonies, ſur l'aſſurance d'une paix prochaine, qui ſeroit precedée par une inſigne victoire. Ces lions traverſans le fleuve, furent tuez par les ennemis; & incontinent aprés, les Barbares défirent les Romains, qui penſerent perdre Aquilée, aprés avoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais le galant pour ſe ſauver, ſe ſervit de l'artifice d'Apollon contre Créſus, & dit qu'il avoit bien prédit la victoire; mais qu'il n'avoit pas ajoûté le nom du vainqueur. Cependant, comme on accouroit à luy de tous coſtez; & que la pe-

Aux Quades & aux Marcomans.

titeſſe de la ville où il eſtoit, ne pouvoit pas contenir une ſi grande multitude, & encore moins la nourrir, il inventa des Oracles de nuit, car c'eſt ainſi qu'on les nommoit, ce qui ſe faiſoit en cette ſorte. Aprés avoir reçû les demandes, il ſe couchoit deſſus; & eſtoit averty la nuit en ſonge, à ce qu'il diſoit, de la réponſe qu'il devoit faire, qui eſtoit toûjours ou ambiguë, ou obſcure, particuliérement quand la demande eſtoit bien cachetée. Car ſans courre fortune de découvrir ſa fourbe en voulant lever le cachet, il répondoit tout ce qui luy venoit en la fantaiſie, croyant que ſa réponſe eſtoit plus Oracle de la ſorte, outre que cela eſtoit de grand revenu. Car il avoit auprés de luy des interpretes, qui pour le grand profit qu'ils faiſoient, luy donnoient chacun tous les ans un talent de récompenſe, au lieu de recevoir de luy quelque appointement. Quelquefois lorſqu'il n'y avoit perſonne pour le conſulter, il forgeoit des Oracles pour étonner les ſots, comme celuy qui dit: *Cherche l'eſclave en qui tu te confies le plus, car pour vengeance de ce que tu as cueilly ſa fleur, il ſouille ta couche; & de peur que tu ne le découvres, ſa femme & luy te preparent du poiſon, & l'ont caché ſous ton che-*

vet, de quoy ta ſervante Calypſo eſt complice. Qui eſt le Démocrite qui n'y euſt eſté trompé, aprés tant de circonſtances ? mais il s'en fuſt moqué auſſi-toſt, lorſqu'il eut découvert la fourbe. Si on l'interrogeoit en langue étrangere, il differoit ſa réponſe pour la pouvoir faire en la langue meſme ; & quand il n'avoit perſonne en main pour cela, il répondoit en la ſienne, comme il fit une fois, lorſqu'il dit : *Retournes en ton païs ; car celuy qui t'a envoyé, a eſté tué aujourd'huy par ſon voiſin Dioclés, & les aſſaſſins ſont pris. Ecoute maintenant* quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-meſme. Un jour que je m'eſtois enquis du Dieu par une demande bien cachetée, ſi ſon Prophete eſtoit chauve, il me répondit par un Oracle de nuit : *Malach, fils de Sabardalach, eſtoit un autre Atis.* Une autre fois ayant écrit une meſme demande en divers billets qu'on luy porta de divers lieux, afin qu'il ne ſe défiaſt de rien, il m'ordonna à l'un de me froter de Cytmide, & de la roſée de Latone ; ayant eſté trompé par celuy qui luy porta le billet, qui luy dit que je cherchois un remede pour le mal de coſté. Cependant

Ecoute maintenant. J'omets icy un Oracle qui ne ſert de rien.

je luy demandois quelle estoit la patrie d'Homere. En un autre, sans avoir plus d'égard à Homere ni à sa patrie, il me défendit d'aller par mer, pour avoir esté trompé de mesme, par le valet qui presenta le billet, qui luy dit que je m'enquerois du chemin que je devois tenir pour retourner en Italie. Je fis plusieurs autres inventions pour découvrir son imposture, comme entr'autres, de ne mettre dans le billet qu'une demande, & de le payer comme s'il y en avoit eu plusieurs; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en avoit payé, qui n'avoient aucun rapport entr'eux, ni avec la demande. Cependant, comme il eut appris la fourbe, & que j'avois essayé de détourner Rutilianus de son alliance, il conceut une haine mortelle contre moy, & luy répondit par un Oracle, comme il le consultoit touchant ma personne: *Que j'aimois les beaux garçons, & les plaisirs défendus.* Mais l'estant allé voir depuis en la compagnie de deux soldats, que le Gouverneur de la Province qui estoit de mes amis m'avoit donnez, de peur qu'on ne me fist quelque outrage; si-tost qu'il eut appris ma venuë, il m'envoya prier de l'aller trouver, & me receut tres-civilement. Toutefois, *comme je le*

Ou, pour m'accompagner jusqu'à la mer.

haïßois à cauſe de ſes impoſtures, je luy mordis la main de dépit lorſqu'il me la donna à baiſer ; ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui eſtoient preſens, d'autant plus que je le ſaluay par ſon nom, ſans le traiter de Prophete. Mais pour luy, il ſupporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que ſon Dieu ſçavoit apprivoiſer les eſprits les plus farouches ; puis ayant fait retirer tout le monde, il ſe plaignit à moy de l'avis que j'avois donné à Rutilianus, & dit que j'avois tort de choquer un homme qui pouvoit faire ma fortune. Je fis ſemblant de preſter l'oreille à ce diſcours, pour me ſauver du danger qui me menaçoit, & ſortis aſſez bien d'avec luy, ce qui étonna encore plus toute l'aſſiſtance. Enſuite voulant m'embarquer, il m'envoya divers preſens, & me fournit une barque & des rameurs, ce que je crus qu'il faiſoit pour achever de me gagner par cette faveur ; mais lorſque je fus en pleine mer, & que je vis le Pilote qui pleuroit, & qui conteſtoit avec les matelots, j'entray en quelque défiance, d'autant plus que je n'avois

Comme je le haïſſois à cauſe de ſes impoſtures. J'ay tâché de donner quelque couleur à une extravagance,

qu'un de mes gens avec moy, ayant renvoyé les autres à Amastris avec mon pere. Je m'enquis donc du sujet de leur different ; & il me dit qu'estant déja vieil, & ayant toûjours vécu en homme de bien, il ne vouloit pas sur la fin de ses jours, se souïller d'une méchante action, & exposer sa femme & ses enfans aprés sa mort, à la vengeance divine. Et comme je le pressois davantage, il avoüa qu'il avoit ordre de me jetter dans la mer. Sur cet avis je mis pied à terre à Egiale, dont Homere fait mention dans son Poëme, & y trouvay des Ambassadeurs du Bosphore qui alloient en Bithynie de la part du Roy Eupator, porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur ; si bien que leur ayant conté mon avanture, ils me donnerent place dans leur vaisseau, & me rendirent sans danger à Amastris. Depuis cela je luy declaray une guerre ouverte ; & j'estois sur le point de me porter pour dénonciateur contre luy, avec plusieurs autres, du nombre desquels estoient les disciples du Philosophe Timocrate d'Heraclée : mais le Gouverneur de la Province me pria instamment de n'en rien faire, & me dit que quand j'aurois découvert toutes ses impostures, il estoit trop amy de

de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour achever toute ſon hiſtoire, quelle inſolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur, qu'il changeaſt de nom à ſa ville, & la nommaſt Jonopolis, & qu'on fiſt des médailles où la figure du ſerpent fuſt empreinte d'un coſté, & la ſienne de l'autre, avec les armes d'Eſculape, & la faux de Perſée, dont il ſe diſoit deſcendu du coſté de ſa mere. Enfin, aprés avoir prédit qu'il mourroit d'un coup de foudre comme Eſculape, à l'âge de cent cinquante ans, il perit miſerablement avant qu'il en euſt ſoixante & dix, d'un ulcere puant à la jambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il eſtoit chauve, en luy appliquant quelques remedes ſur la teſte pour en appaiſer la douleur. *Voilà la cataſtrophe* du Charlatan, qui fut un juſte ſupplice de ſes crimes. Il ne reſtoit plus qu'à luy faire un Epitaphe, & luy donner un ſucceſſeur digne de luy; mais ceux de ſa Secte s'en eſtant remis à Rutilianus, il ſe reſerva le don de prédire quand il ſeroit mort, ſans vouloir rien ordonner du reſte. Il y avoit parmy eux un vieux

Ou, la Hache.

Voilà la cataſtrophe, &c. Je paſſe une penſée libertine, qui eſt icy hors de propos.

Medecin nommé Petus, qui faiſoit en cela une choſe indigne de ſon âge & de ſa profeſſion. Voilà l'abregé de la vie de cet impoſteur, que j'ay entrepriſe pour contenter ta curioſité, & *venger l'honneur d'Epicure*, outre que cela pourra ſervir à en détromper pluſieurs à qui il avoit impoſé durant ſa vie. Je n'ay pû refuſer cela à ton amitié, ni à l'eſtime que je fais de ta vertu, ſans parler de ta haute ſuffiſance, & de l'amour que tu as pour la verité.

Venger l'honneur d'Epicure. Ses loüanges ſont déja exprimées.

DE LA DANSE.

DIALOGUE.

CRATON ET LYCINUS.

C'eſt une Apologie de la Danſe, & particulierement des Balets.

LYCINUS. COmme tu as condamné la Danſe par un long & grave diſcours, & que tu as dit qu'elle étoit plus digne de la molleſſe des femmes que du courage mâle des hommes, nous accuſant d'employer beaucoup de temps & de peine en des choſes de néant ; j'en veux entreprendre la défenſe, pour te faire voir combien tu es éloigné de la raiſon, de blaſmer une des plus douces choſes de la vie. Mais il te faut pardonner, ſi faiſant profeſſion d'une vertu morne & auſtere, tu ne ſçais ce que c'eſt des divertiſſemens qui relâchent l'eſprit.

CRATON. Je m'étonne, Lycinus, de ce qu'eſtant né homme, & ayant quelque teinture des bonnes Lettres, tu quittes l'entretien des Sçavans, & les occupations des Sages, pour voir danſer un

Baladin, *au ſon de la flûte ou de la lyre*, avec des poſtures laſcives, & des contenances deshonneſtes, & repreſenter les amours & les avantures de quelque effeminé comme luy, ou de quelque débauchée, qui ſont des choſes indignes d'un honnête homme. Cela me fit pitié lorſque j'appris que tu te donnois tout entier à ces ſpectacles, & que tu quittois l'étude des Anciens & des Philoſophes, pour demeurer aſſis tout le jour à contempler des choſes vaines & ridicules, comme ſi tu te faiſois chatoüiller l'oreille avec une plume. Car ſi tu aimes les divertiſſemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Muſique, ou plûtoſt la Tragedie & la Comedie, qui divertiſſent l'eſprit avec quelque ſorte d'inſtruction? Tu aurois bien de la peine à te défendre devant des Juges graves & ſeveres, & je te conſeillerois plûtoſt de le nier tout à plat, que de t'embarraſſer dans une honteuſe Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te délivrer de l'enchantement de ces Sirénes, qui dreſſent des embuſches aux yeux, & non pas aux oreilles, comme les autres; & de

Au ſon de la flûte & de la lyre. Les particularitez que j'oublie icy ſeront retouchées ailleurs.

t'enlever comme Ulysse fit ses compagnons, qu'un doux poison arrestoit chez les Lotophages.

LYCINUS. Que tu es devenu severe, Craton ! mais tes comparaisons ne sont pas bien justes. Car la mort, ou quelque chose de pire estoit la peine de ceux dont tu parles ; mais outre le plaisir que je reçois de la douceur des spectacles, qui est comme un festin qu'on fait à mes yeux, j'en reviens toûjours au logis plus sage & plus sçavant.

CRATON. Tu es d'une étrange humeur, de faire gloire d'une chose dont tu devrois rougir de honte. Je te compare à ces malades desesperez, qui ne croyent pas seulement estre malades.

LYCINUS. Dy-moy, Craton, condamne-tu ces choses-là sur le rapport de la Renommée, ou si tu les as veuës toy-mesme ? car il n'est pas juste de blasmer ce qu'on ignore.

CRATON. C'est justement ce qu'il me faudroit, avec ma mine grave & mes cheveux blancs, de demeurer assis tout le jour parmy des jeunes gens & des femmes, à voir danser un boufon, & à loüer un baladin.

LYCINUS. Je te pardonne de n'aimer pas un plaisir dont tu n'as jamais

gousté ; mais je ne te pardonne pas de le condamner si absolument sur le rapport d'autruy. Que si tu veux te prester à moy pour quelques heures, & relâcher un peu de ta gravité, je m'assure de te rendre ce plaisir si familier, qu'il ne se dansera point de balets, que tu n'ailles longtemps auparavant retenir place pour les voir plus à ton aise.

CRATON. Il faudroit pour en venir là, que j'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. J'ay pitié certes de te voir dans un si grand abandonnement, que de mettre ta felicité en des choses infames & deshonnestes.

LYCINUS. Veux-tu que laissant à part toutes ces injures, je t'entretienne du profit & du plaisir qu'il y a à cet exercice, où l'esprit & les yeux trouvent dequoy se divertir si agréablement, sans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la musique ?

CRATON. Je n'ay pas le loisir d'entendre discourir un furieux qui fait vanité de sa fureur ; si tu veux toutefois, je demeureray là par complaisance, tandis que tu parleras, pourveu que tu veüilles parler comme si personne ne t'écoutoit.

LYCINUS. Je ne demande que cela ; je te feray bien-tost voir que la Danse

n'eſt pas une choſe ſi extravagante que tu t'imagines. Premierement, il ſemble que tu ignores qu'elle eſt auſſi ancienne que le monde, & qu'elle a pris naiſſance avec l'Amour. Témoin le bal meſuré des Aſtres, & les diverſes conjonctions des Etoiles fixes & errantes. Car c'eſt du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris ſon origine cet Art divin, qui s'eſt augmenté avec le temps, & a acquis maintenant ſa perfection. On dit que Rhéa fut la premiere qui ſe plût à cet exercice, & qu'elle l'enſeigna à ſes Prêtres, tant en Crete qu'en Phrygie. Et cette invention ne luy fut pas inutile; car en ſautant & danſant ils ſauverent la vie à Jupiter que ſon pere vouloit devorer; ſi bien que le Monarque des Cieux doit ſon ſalut à la Danſe: mais c'eſtoit alors un exercice militaire qui ſe faiſoit en frapant des épées & des javelots contre les boucliers. Enſuite les plus honneſtes gens la cultiverent en Crete, de ſorte qu'elle devint le paſſe-temps, non ſeulement du peuple, mais des perſonnes de condition. Auſſi eſt ce par forme de loüange qu'Homere appelle Merion bon danſeur. Car il y fut ſi ſçavant, qu'il en eſtoit eſtimé non ſeulement des Grecs, mais des Troyens, parce que, comme je

Le plus ancien des Dieux.

Curètes. Corybantes.

croy, il en avoit meilleure grace ſous les armes, & que cela redoubloit ſon adreſſe & ſon agilité. Je pourrois alleguer pluſieurs autres excellens danſeurs de ce temps-là; mais je me contenteray de Pyrrhus qui inventa la Pyrrhique, qui eſt une Danſe qui ſe fait avec les armes, *& qui l'a rendu plus celebre que ſa beauté, ni ſa valeur.* Les Lacedemoniens qui ont eſté les plus illuſtres de toute la Grece, aprés avoir appris cet Art de Caſtor & de Pollux, le cultiverent avec tant de ſoin, qu'ils n'alloient à la guerre qu'en danſant au ſon de la flûte; de ſorte qu'on peut dire qu'ils doivent une partie de leur gloire à la Danſe & à la Muſique. Auſſi leur jeuneſſe ne s'y exerçoit-elle pas moins qu'aux armes, & la Danſe finiſſoit tous les exercices. Car alors un joüeur de flûte ſe mettant au milieu d'eux commençoit le branle en joüant & danſant, & ils le ſuivoient en bel ordre, avec mille poſtures guerrieres & amoureuſes. La chanſon meſme qu'ils chantoient empruntoit ſon nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils euſſent eſté de la partie. Il y en avoit une autre qui di-

Qui l'a rendu plus celebre que ſa beauté, ni ſa valeur. Je ne dis pas que cela a aidé à faire prendre Troye, car cela eſt fait,

ſoit, *Avancez le pied, mes enfans, & trépignez à qui mieux mieux*, comme ſi elle euſt voulu donner des préceptes de ce bel Art. La meſme choſe ſe pratiquoit à la Danſe qu'ils appelloient *Hormus*, qui eſtoit un branle compoſé de filles & de garçons, où le garçon menoit la Danſe avec des poſtures mâles & belliqueuſes, & la fille le ſuivoit avec des pas plus doux & plus modeſtes, comme pour faire une harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ils avoient encore une autre Danſe qui ſe faiſoit nuds pieds; ſans parler de celle qu'Homere repreſente dans le Bouclier d'Achille, à quoy Dedale exerce la belle Ariadne; ni des deux ſauteurs ou baladins qui marchent à la teſte, & qui font des ſauts perilleux. Une autre troupe de jeunes gens danſe encore au meſme endroit à une nopce, comme ſi l'on n'euſt pû rien dépeindre de plus excellent dans ce Bouclier, que ce divin exercice. Pour les Phéaques, je ne m'étonne pas qu'il les repreſente ſi adonnez à la Danſe, puis qu'il repreſente en leur perſonne une vie délicieuſe; auſſi eſt-ce ce qu'Ulyſſe admire principalement que leur adreſſe en ce point. Les Theſſaliens en faiſoient tant d'état que leurs principaux Magiſtrats en emprun-

toient le nom, & s'appelloient *Prosaqueſtores*, comme qui diroit, *qui menent la Danſe*. Car cette inſcription ſe lit encore ſous leurs Statuës, auſſi-bien que celle-cy, *A l'honneur d'un tel, pour avoir bien danſé au combat*, c'eſt-à dire, pour avoir bien fait à la bataille. Je paſſe ſous ſilence les fêtes & autres telles ſolennitez qui ne ſont jamais ſans Danſe, pour avoir eſté inſtituées par d'excellens Danſeurs & Muſiciens, comme Orphée, Muſée, & quelques autres de ce temps-là, qui ne croyoient pas qu'on puſt eſtre initié dans les myſteres, ſans la Danſe & la Muſique. *Je ne parle point auſſi des Orgyes*, pour ne point divulguer les myſteres de Bacchus; mais tout le monde ſçait qu'on appelle *deſſauter*, quand on les revele. En Delos on ne fait point de ſacrifices ſans la Danſe & la Muſique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux menent la Danſe au ſon de la flûte, ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom-là à leurs chanſons. Mais pourquoy parler des Grecs, puiſque les Indiens meſmes adorent le Soleil, non pas en baiſant la main comme nous

Je ne parle point des Orgyes. Peut-eſtre qu'il entend parler des myſteres en general, ſans toucher particulierement ceux de Bacchus.

adorons les Dieux, mais en danſant, comme s'ils vouloient imiter par-là le branle de ce bel Aſtre. Et ils n'ont point d'autre culte de la Divinité ; car cela ſe fait au coucher & au lever du Soleil. Les Ethiopiens vont au combat en danſant, & avant que de tirer leurs fléches qui ſont rangées autour de leurs teſtes en forme de rayons, ils ſautent & danſent pour étonner l'ennemy. Paſſons maintenant en Egypte, où la fable de Protée repreſente un excellent Danſeur, qui faiſoit mille poſtures differentes, & dont le corps ſouple & l'eſprit ingenieux ſçavoient tout contrefaire & tout imiter ſi adroitement, qu'il ſembloit devenir ce qu'il imitoit. Il y a apparence auſſi qu'Empouſe qui ſe changeoit en tant de formes, eſtoit une excellente danſeuſe. Mais il ne faut pas oublier la Danſe ſacrée des Preſtres de Mars, qu'on appelle pour cela *Saliens*, qui eſt un Sacerdoce de Rome tres-auguſte, & tenu par les principaux de l'Empire. La Fable meſme de Priape n'eſt pas éloignée de cette verité. Car les Bithyniens diſent que c'eſt un Dieu belliqueux, & comme je croy, l'un des Titans, ou des Dactyles Idéens, qui ayant receu des mains de Junon le Dieu Mars encore enfant, mais ruſtique

Fantôme ancien.

& groſſier, quoyque robuſte & vigoureux, luy apprit la Danſe avant l'exercice des armes, comme ſi c'euſt eſté un prélude de la guerre; & pour recompenſe, on luy conſacre la dixme des dépoüilles qui ſont voüées à ce Dieu. Toutes les feſtes de Bacchus, comme tu ſçais, ne conſiſtent qu'en ſauts & en Danſes; & c'eſt par-là qu'il a dompté les Lydiens, les Tyrreniens, & les Indiens, nations tres-puiſſantes & tres-belliqueuſes. Auſſi les trois ſortes de Danſes les plus nobles, le Cordace, le Sycinnis, & l'Emmelie, ont pris leurs noms des Satyres qui ſont les Miniſtres de ce Dieu. Prens donc garde qu'il n'y ait de l'impieté à vouloir condamner une choſe ſi divine & ſi myſterieuſe, qui ſe pratique en l'honneur des Dieux, & par les Dieux, qui a pour Auteurs les Dieux meſmes, ſans parler du plaiſir & du profit qui nous en revient. Mais je m'eſtonne qu'un homme comme toy, qui revere Homere & Heſiode, ait la hardieſſe de la condamner; car tu ſçais l'eſtime qu'ils en font, & que celuy-cy la compte parmy les choſes les plus agreables, comme l'Amour, la Muſique, & le Sommeil, & luy donne le titre d'irreprehenſible, attribuant la douceur à la Muſique, qui eſt ſa compagne

inſeparable. En un autre endroit, il la met en parallele de la Guerre, diſant que les Dieux donnent aux uns la valeur, & aux autres l'adreſſe à chanter & à danſer, comme ſi ces divines qualitez eſtoient un preſent du Ciel; auſſi faut-il beaucoup de naturel pour y réüſſir. D'ailleurs, il ſemble avoir voulu diſtinguer par-là toutes choſes en deux, en la Paix & en la Guerre, & faire la Danſe & la Muſique le ſymbole de la paix. Heſiode, comme tu ſçais, dit qu'il a veu luy-meſme danſer les Muſes au lever de l'Aurore, autour d'une claire fontaine & de l'Autel de Jupiter leur pere; ſi bien que blaſmer la Danſe, c'eſt preſque s'attaquer aux Dieux. Socrate le plus ſage de tous les hommes, au jugement des Dieux meſmes, n'a pas ſeulement loüé la Danſe comme une choſe qui ſert beaucoup à donner de la grace; mais il l'a voulu apprendre en ſa vieilleſſe, tant il admiroit cet exercice. Et veritablement il euſt eu tort de le condamner, luy qui ne dédaignoit point de ſe trouver dans les Aſſemblées des Muſiciennes, & qui frequentoit la Courtiſane Aſpaſie. S'il voyoit donc maintenant la Danſe au point où elle eſt, car il ne l'a veuë qu'en ſon enfance, je m'aſſure qu'il quitteroit tout

pour cela, & que ce seroit la premiere chose qu'il feroit apprendre aux enfans. Mais il semble qu'en loüant la Comedie & la Tragedie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Danse particuliere, l'une, le Cordace, & quelquefois le Sycinnis, & l'autre l'Emmelie. Toutefois puisque tu les as préferées d'abord à la Danse, examinons-les ensemble. Quel spectacle est-ce de voir dans la Tragedie un faquin monté sur des échasses, & chargé de quantité d'habits, pour en paroistre plus gros & plus grand, representer un Heros ou un Dieu, & baâiller avec un grand masque, comme s'il vouloit avaler les spectateurs? Ce n'est pas tout, car il se contourne, & se demene comme un furieux, & chante des complaintes qui seroient supportables en la personne d'Hecube ou d'Andromaque; mais quelle apparence de voir Hercule avec sa peau de lion & sa massuë, fredonner ses travaux sur un Theatre? Ce que tu reprens donc en la Danse, en disant que c'est plûtost le métier des femmes que des hommes, se peut mieux dire de la Tragedie & de la Comedie, où il y a toûjours plus de femmes que d'hommes. Ajoustez à cela les personnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire, & l'extravagance

Il a déja parlé de la Musique.

Cothurne.

de ſes maſques ; au lieu que celuy du danſeur, auſſi-bien que ſon habit, eſt plus ſeant & plus modeſte, & il ne baille pas auſſi comme l'autre qui repreſente des Tragedies. Car autrefois un meſme baladin chantoit & danſoit ; mais comme on vit que le mouvement empeſchoit la reſpiration, on trouva plus à propos de faire chanter les uns & danſer les autres. Pour le ſujet de la Piece, il eſt commun au Balet & à la Tragedie, mais il y a plus de diverſité & de changement dans les Balets, & s'il faut ainſi dire, plus d'érudition. Que s'il n'y a point en Grece de prix établi pour cet exercice comme pour les autres, je croy que c'eſt qu'on l'a trouvé au deſſus de la recompenſe, ou qu'on a crû qu'il y avoit quelque choſe de divin à cauſe de la Religion ; quoyque la plus illuſtre ville d'Italie, de celles qui ont tiré leur origine de la Grece, l'ait ajouſté à ſes jeux comme pour leur accompliſſement. Je veux maintenant rendre raiſon pourquoy j'ay laiſſé à part pluſieurs choſes, afin qu'on ne croye pas que je l'aye fait par ignorance. Car je ſçay que d'autres devant moy ont compoſé des livres ſur ce ſujet, où ils ont recherché curieuſement toutes les ſortes de Danſes, avec leurs noms &

Cela eſt prouvé par la ſuite.

Calcidie.

leurs Auteurs, pour faire paroiſtre leur lecture. Mais mon deſſein n'ayant eſté que de montrer le plaiſir & l'utilité qu'on peut tirer de cet exercice, particulierement depuis le ſiecle d'Auguſte; je me ſuis contenté de parler des Danſes les plus communes, ſans rechercher pedanteſquement celles qui ne ſont plus en uſage, comme *le ſaut de la Gruë*, & autres ſemblables. Ce n'eſt donc pas par ignorance que je n'ay rien dit de cette Danſe Phrygienne qui ſe fait dans la débauche, où l'on voit ſauter & gambader des païſans au ſon de la flûte, qui eſt une Danſe penible & laborieuſe, qui ſe pratique encore à la campagne, mais qui n'a rien de commun avec celle dont je veux parler. Auſſi Platon dans ſes Loix approuve les unes, & condamne les autres, les diviſant en utiles & agreables, & en banniſſant les deshonneſtes.

Voilà ce que j'avois à dire touchant la Danſe en general, ſans m'étendre davantage dans le particulier. Je repreſenteray maintenant les qualitez que doit avoir un bon danſeur, pour faire voir que cet Art n'eſt pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danſeur de Balet, qui eſt celuy dont j'entens parler, ſçache pluſieurs choſes, comme la Poëſie,

ſie, la Geometrie, la Muſique & la Philoſophie meſme ; quoyqu'il n'ait pas beſoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait auſſi le ſecret d'exprimer les paſſions & les mouvemens de l'Ame que la Rhetorique enſeigne ; & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diverſes poſtures & contenances, en ſorte qu'il ne le cede point à Phidias ni à Appelles pour ce regard. Mais ſur tout il a beſoin de memoire ; car il faut que comme Calchas, il ſçache le preſent, le paſſé, & l'avenir, & qu'il les ait toûjours preſts en ſon eſprit, pour les pouvoir repreſenter dans l'occaſion. Mais il doit ſçavoir particulierement expliquer les conceptions de l'Ame, & découvrir ſes ſentimens par les geſtes & le mouvement du corps. Enfin il doit avoir ce que Thucydide attribuë à Periclés, le ſecret de voir par tout ce qui convient, qu'on appelle le *Decorum*, afin de s'en bien acquitter ; *& avec cela eſtre ſubtil*, inventif, judicieux, & avoir l'oreille tres-délicate. Pour ſa matiere, l'hiſtoire ancienne, ou plûtoſt la Fable luy en fournit ſuffiſamment. Il faut donc qu'il ſça-

Et avec cela eſtre ſubtil. J'ay ajouſté cela de plus bas, afin de parler icy tout d'un temps des avantages de l'eſprit.

che tout ce qui s'eſt paſſé d'illuſtre depuis le cahos & la naiſſance du monde, juſqu'à la Reine Cleopatre, car cette ſcience embraſſe toute cette étenduë; mais il doit repreſenter principalement les Fables les plus celebres; Comme Saturne
Le Ciel. chaſtra ſon pere, la bataille des Titans, la naiſſance de Venus, celle de Jupiter, le larcin de ſa mere, la ſuppoſition d'une pierre, la priſon de Saturne, le partage des trois Freres, la revolte des Geans, le larcin de Promethée & ſon ſupplice, la formation de l'homme, la force de l'un & de l'autre amour. Enſuite le mouvement de l'Iſle de Délos, l'accouchement de Latone, le meurtre du Serpent, les embuſches de Tycie, le milieu de la Terre trouvé par le vol des Aigles, le déluge de Deucalion, l'Arche où furent conſervées les reliques du genre humain, les pierres qui repeuplerent le monde, le démembrement d'Iaccus, la fourbe de Junon, l'embraſement de Séméle, les deux naiſſances de Bacchus; Tout ce qui ſe dit de Minerve, de Vulcain, & d'Eriction, avec le different touchant le Païs d'Athénes, & le premier jugement de l'Areopage. Puis toutes les Fables de
Proſerpine. ce païs-là, & particulierement les avantures de Cerés qui cherche ſa fille, l'hoſ-

pitalité de Celée, l'invention de l'Agriculture de Triptoleme; comme Icare planta le premier la vigne; la calamité d'Erigone tout ce que l'on conte de Borée & d'Orithye, de Thesée, & de son pere; l'enlevement de Medée & sa retraite en Perse; les filles d'Erectée & de Pandion, & tout ce qu'elles ont fait & souffert en Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore aussi ni Phyllis, ni Acamas, ni le premier raviſſement d'Heleine, ni l'entrepriſe de Castor & de Pollux contre la ville d'Athenes, ni la mort d'Hippolyte, ni le retour des Heraclides; Car tout cela est de l'histoire d'Athenes, que j'ay détachée de son corps pour servir d'exemple. Aprés, vient celle de Megare. Nisus, Sylla, le cheveu de pourpre, le passage de Minos, son ingratitude envers sa bienfaictrice. Puis Citheron, les calamitez des Thebains & des Labdacides, le voyage de Cadmus, le Bœuf qui se couche, les dents du Serpent, les hommes qui en nâquirent, le changement de Cadmus en Dragon, la structure des murs de Thebes au son de la lyre, la fureur de l'Architecte, la vanité de sa femme, sa punition, son deuil, son silence; Ensuite les triſtes avantures d'Acteon, de Panthée, & d'Edipe; Hercule & tous

Egée.

Ou le Sphinx.

Niobé.

ſes travaux, avec le meurtre de ſes enfans. Corinthe ne manque pas auſſi de ſujets. Glauque, Creon, & devant eux Bellerophon & Stenobée; le combat du Soleil & de Neptune, la fureur d'Athamas, la fuite des enfans de Nephelé par l'air ſur un belier, la reception que font les Dieux marins à Inon & à Melicerte. Aprés, l'hiſtoire des Pelopides, Mycenes, & tout ce qui s'y paſſe, & auparavant Inacus, Io, Argus, Atrée, Thyeſte, Erope, la Toiſon d'or, les nopces de Pelops, le meurtre d'Agamemnon, le ſupplice de Clytemneſtre. Et plus haut encore, l'entrepriſe des ſept Princes contre Thebes, l'accueil qu'on fait aux gendres fugitifs d'Adraſte, l'oracle qui fut rendu ſur leur ſujet, la ſepulture des morts interdite, & pour cela la mort d'Antigone & de Menecée. Ce qui s'eſt paſſé à Nemée; Hipſipile & Arquemore, & avant tout cela la priſon de Danaé, la naiſſance de Perſée, le combat qu'il eut contre la Gorgone, à quoy eſt attachée l'hiſtoire d'Ethiopie; Caſſiopée, Andromede, Cephée, que la credulité des hommes a placez dans le Ciel aprés leur mort. Il n'ignorera pas auſſi l'hiſtoire des deux freres Danaüs & Egyptus, & le mariage frauduleux de leurs

enfans. Lacedemone a les amours d'Hyacinthe, où Zephire eſt rival d'Apollon ; le meurtre de ce beau fils d'un coup de palet, la fleur iſſuë de ſon ſang, & les caracteres de douleur qu'elle porte empreints ; la reſurrection de Tyndare ſuivie de la colere de Jupiter contre Eſculape ; le voyage de Pâris depuis le jugement des trois Déeſſes, l'accueil qu'on luy fit chez Menelaüs, le raviſſement d'Heleine. Car l'Hiſtoire de Troye eſt jointe à celle de Sparte, & fournit de ſoy une ample matiere, puiſque tous ceux qui s'y ſont trouvez, peuvent faire chacun un ſujet à part, que le Pantomime doit avoir preſent, comme j'ay dit, à ſa memoire, & particulierement ce qui eſt arrivé depuis le raviſſement d'Heleine juſqu'au retour des Grecs, comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée. La Fable d'Oreſte n'eſt pas éloignée de ce ſujet, & ſon avanture chez les Scythes, ni ce qui eſt arrivé auparavant ; je veux dire la demeure d'Achille parmy des filles en l'Iſle de Scyre, la folie ſuppoſée d'Ulyſſe, avec l'abandonnement de Philoctete. Toutes les erreurs de ce Heros, Circée & Calypſo, Telegone, Eole & ſes vents, avec le reſte juſqu'à la mort des galans de Penelope ; Et devant

cela les embuſches dreſſées à Palamede, la colere de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre de même nom. L'Elide auſſi n'en fournit pas moins, Enomaüs, Myrtile, Saturne, Jupiter, les premiers Athletes des jeux Olympiques. Mais il y a une grande moiſſon de Fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie ſauvage de Caliſto depuis ſa groſſeſſe, l'yvrognerie des Centaures, la naiſſance de Pan, les amours d'Alphée & ſon voyage ſous mer en Sicile. Paſſant en l'Iſle de Crete nous y trouverons Europe, Paſiphaé, les deux Taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Phedre, Androgée, Dedale, Icare, Glaucus, la Prophetie de Polyide, Tale ce gardien d'airain de l'Iſle. En Etolie on trouve Althée, Meleagre, Atalante, Dale, le combat d'Hercule contre le fleuve Acheloüs, la naiſſance des Sirenes, l'origine des Iſles Equinades & leur habitation, lorſque la fureur d'Alcmeon fut paſſée; Neſſe, la jalouſie de Dejanire, ſuivie de l'embraſement d'Hercule ſur le Mont Oeta. La Thrace vient aprés, avec Orphée & ſa mort, ſa teſte qui parle, & qui nage ſur ſa lyre; Hemus, Rhodope, le ſupplice de Lycurgue. Puis la Theſſalie qui a encore plus de ſujets, Pelias, Jaſon,

C'eſt qu'il portoit des tables d'airain.

Alceſte, la flote des Argonautes, Argos, & ſa Carene parlante ; les avantures de Lemnos, Æté, le ſonge de Medée, le démembrement de ſon frere, & le reſte de ſes traverſes, puis Laodamie & Proteſilas. Si vous repaſſez en Aſie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de ſa fille vagabonde juſqu'en Perſe. Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiſcret de Tantale, l'épaule de Pelops ſervie aux Dieux en un feſtin, au lieu de laquelle ils en remirent une d'yvoire. En Italie, l'Eridan, Phaëton & ſes ſœurs changées en arbres, qui diſtillent l'ambre. De-là en Afrique, les Heſperides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas ; puis en Eſpagne, Geryon & l'enlevement des bœufs d'Erythie. En Phenicie, Myrrha, & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime ſçache auſſi toutes les Metamorphoſes & les changemens en fleurs, en arbres & en beſtes, & ceux des femmes en hommes, comme de Cenée, Tireſias, & autres. Il apprendra même les hiſtoires plus recentes, tout ce qu'Antipater & Seleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux myſteres cachez des Egyptiens, il tâchera auſſi de les faire com-

prendre par geſtes; Epaphus, Oſiris, & le paſſage des Dieux dans le corps des animaux; mais particulierement leurs amours & leurs metamorphoſes. Enſuite toute la tragedie des Enfers, le ſupplice des méchans, & la cauſe de leurs peines, l'amitié de Theſée & de Piritoüs conſervée juſques-là. Enfin tout ce qu'ont inventé Homere, Heſiode, & les autres Poëtes, & principalement les Tragiques. Voilà un petit abregé d'une moiſſon infinie, pour ne rien dire des ſujets nouveaux qu'on peut inventer. Il faut avoir, comme j'ay dit, tout cela preſt pour s'en ſervir au beſoin, & le ſçavoir exprimer parfaitement, ſans qu'il ſoit beſoin de Protocole ny d'Interprete. Enfin, comme diſoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le ſpectateur entende ſans parler, tout de même que ſi l'on parloit. C'eſt ce qu'avoüa le Philoſophe Cynique qui condamnoit comme toy ce bel Art, & diſoit que ce n'eſtoit qu'une ſuite de la Muſique, à laquelle on avoit ajouſté des geſtes & des poſtures, pour faire mieux entendre ce qu'on joüoit; mais qu'elles eſtoient le plus ſouvent vaines & ridicules, & qu'on ſe laiſſoit piper à la mine & à l'habit, aidez du geſte & de l'harmonie. Alors un illuſtre Pantomime du

Demetrius.

temps

temps de Neron, qui avoit le corps excellent, & ſçavoit fort bien ſon métier, le pria de ne le point condamner ſans l'avoir veu; & faiſant ceſſer les voix & les inſtrumens, il repreſenta devant luy l'adultere de Mars & de Venus, où eſtoit exprimé le Soleil qui les découvroit, Vulcain qui leur dreſſoit des embuſches, les Dieux qui accouroient au ſpectacle, Venus toute confuſe, Mars étonné & ſuppliant, & le reſte de la Fable avec tant d'artifice, que le Philoſophe s'écria qu'il luy reſſembloit voir la choſe meſme, & non pas ſa repreſentation, & que cet homme avoit le corps & les mains parlantes. Mais puiſque nous ſommes ſur ce ſujet, je te veux rapporter tout d'une ſuite le témoignage d'un barbare de ce temps-là. Car comme un Prince de Pont fut venu à la Cour de Neron pour quelques affaires, & qu'il euſt veu ce fameux baladin danſer avec tant d'adreſſe, qu'encore qu'il n'entendiſt rien de ce qu'on chantoit, il ne laiſſoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de luy vouloir faire preſent de ce Pantomime; & comme Neron s'étonnoit de cette demande: C'eſt, dit-il, que j'ay pour voiſin des Barbares, dont perſonne n'entend la langue, & celuy-cy

ſervira de truchement, & leur fera entendre par geſtes tout ce qu'il voudra. La perfection donc de cet Art eſt de contrefaire ſi bien ce qu'on joüe, qu'on ne faſſe ni geſte ni poſture qui n'ait du rapport à la choſe qu'on repreſente, & ſur tout qu'on garde le caractere de la perſonne, ſoit Prince ou autre. Je te diray à ce propos le ſentiment d'un autre Barbare, qui voyant cinq maſques & cinq habits preparez pour un balet, & ne voyant qu'un danſeur, demanda qui feroit les autres perſonnages ; Et comme il eut appris qu'il les joüeroit tous luy ſeul : Il faut donc, dit-il, que dans un ſeul corps il y ait pluſieurs ames. C'eſt pour cela que les Romains les ont appellez Pantomimes, & on leur peut appliquer ce que dit le Poëte : *O mon fils, ſois comme un Polype, pour prendre toute ſorte de couleurs, & changer de face ſelon la diverſité des affaires.* En un mot, cet Art fait profeſſion d'exprimer les mœurs & les paſſions des hommes, & de contrefaire tantoſt le joyeux, tantoſt le triſte, tantoſt le doux, tantoſt le colere, & les deux contraires preſque en un meſme moment. Les autres choſes qu'on voit & qu'on entend ſont unes, c'eſt-à-dire, ne repreſentent qu'une ſeule idée ; mais le Pantomime eſt tout

Qui imitent tout.

seul plusieurs choses, & il y a du plaisir à voir la multitude & la diversité de son appareil, & comme on a joint au bruit des pieds & des cymbales, les perfections de la Comedie & de la Musique. Dans les autres choses les fonctions du corps & de l'esprit sont differentes ; mais icy elles sont unes, & l'on n'y fait aucun geste qui n'ait sa raison. C'est pourquoy un Ancien disoit que les Pantomimes avoient les mains sçavantes, & il les alloit voir pour s'instruire ; & un autre Philosophe voyant danser un Balet : Grands Dieux, dit-il, de quel plaisir m'étois-je privé jusqu'alors par trop de scrupule ! Que s'il est vray ce que dit Platon, qu'il y a trois parties dans l'homme, l'irascible, le concupiscible, le raisonnable, le Pantomime les represente tous trois ; l'irascible, quand il contrefait le furieux ; le concupiscible, quand il fait l'Amant passionné ; & le raisonnable, quand il joüe une passion moderée, ou plûtost cette derniere qualité est répanduë par tout, comme le sens de l'attouchement par tout le corps. D'autre costé, quand il a toûjours pour objet ce qui est beau, pour ne rien faire au contraire, ne confirme-t-il pas l'opinion d'Aristote, qui met la beauté entre les biens ? On

La flûte, le chalumeau. Ou la bonne voix de l'Acteur, & le concert des Musiciens.

Lesbonax Mytilenien.

Timocrate son precepteur.

peut dire meſme que ſon ſilence a quelque choſe de la Philoſophie de Pythagore. Ajoûtez à cela que cet Art raſſemble en un l'utile & le delectable, qui eſt le dernier point de perfection au jugement des plus grands hommes, & l'utile y eſt d'autant plus utile, qu'il eſt joint au delectable. Car combien ce ſpectacle eſt-il plus agreable que les autres, où l'on voit de jeunes gens s'entrebattre & ſe veautrer dans la bouë ou dans la pouſſiere? ce que l'on contrefait quelquefois dans les Balets, mais avec moins de danger & plus d'agrément. Car tous ces tours de ſoupleſſe, ces ſauts, ces pirouëttes, ces culebutes, & ces divers mouvemens du corps réjouïſſent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendant les membres plus ſouples, & le corps plus vigoureux, qui eſt tout l'avantage qu'on peut tirer de la lutte & d'autres ſemblables exercices. Comment donc cet Art ne ſeroit-il pas tres-loüable, qui exerce en meſme temps le corps & l'eſprit, contente les yeux & les oreilles, à l'aide de la Poëſie & de la Muſique, & inſtruit les ſpectateurs? Car qu'y a-t-il de plus doux, de plus aimable, & de plus melodieux tout enſemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte?

Qu'y a-t-il de plus plein d'instruction que les Fables anciennes, au recit desquelles vous voyez tout le theatre agité d'amour ou de haine, de dépit ou de colere, d'horreur ou de compassion. Je ne parle point de la force & de l'adresse du Pantomime, qui est un chef-d'œuvre, & une chose aussi rare que de trouver en une mesme personne la douceur & la majesté. *Quant aux perfections du corps*, je desire, que selon la maniere de Polyclete, le Pantomime ne soit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le témoignerent un jour ceux d'Antioche, qui se connoissent fort bien en ces choses. Car comme un petit homme leur representoit Hector, ils demanderent tout haut, quand Hector viendroit, & que ce n'estoit là qu'Astianax. Une autre fois qu'un grand homme representoit Capanée sous les murs de Thebes, ils dirent qu'il n'avoit que faire d'échelle pour prendre la ville, parce qu'il estoit plus haut que les murailles. A un gros homme qui s'efforçoit de sauter, ils crierent qu'il prist garde de ne pas enfoncer le Theatre; Et à un maigre &

On sort plaisir.

Quant aux perfections du corps; celles de l'esprit sont déja exprimées, & j'y ay rejetté ce qui estoit ici.

défait, qu'il ſongeaſt à ſe guerir, & non pas à danſer. Railleries pleines d'inſtruction, & qui font voir que des peuples entiers ont aimé cet exercice, & en ont reconnu les defauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ait le corps ferme & ſouple tout enſemble, pour ſe pouvoir arreſter tout court, & tourner en un inſtant, ce qu'il a de commun avec le Lutteur, *comme il prend de l'Orateur le geſte*, & participe ainſi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Herodote dit que les yeux ſont plus fideles que les oreilles, parce qu'on croit plûtoſt ce qu'on voit que ce qu'on oit; mais icy, il faut le jugement de l'un & de l'autre. Du reſte, ce ſpectacle touche tellement, qu'un Amant s'y peut guerir de ſa paſſion, & un mélancolique de ſa triſteſſe, & il eſt ſi naturel, qu'on y pleure & qu'on y rit ſelon les divers ſujets qu'on repreſente. Ceux de Pont & d'Ionie ſont tellement touchez de la Fable de Bacchus, quoyqu'elle ſoit ridicule, que toutes les fois qu'on la jouë, ce qui arrive ſouvent, ils paſſent les jours entiers à

Comme il prend de l'Orateur le geſte: j'y ay ajoûté cela, afin que Mercure euſt part icy, en autre qualité que d'Athlete, parce qu'il y en a aſſez.

voir ſauter des Titans, des Satyres, & des Corybantes ; & les principaux ſe piquent plus d'eſtre les Acteurs de ces fadaiſes, que de leur nobleſſe ou de leur dignité. Aprés avoir veû les vertus du Pantomime, conſiderons maintenant ſes defauts ; j'ay déja dit ceux du corps, voicy les autres. Pluſieurs font des contretemps, & ne prennent pas bien la cadence. Quelques-uns ſe troublent en danſant, & deceus par la reſſemblance, repreſentent une choſe pour l'autre, comme celuy qui confondoit les calamitez de Thyeſte avec l'hiſtoire de Saturne, à cauſe qu'elles ont du rapport, & que l'un & l'autre mange ſes enfans; & celle de Glaucé & de Séméle, à cauſe du feu dont l'une & l'autre eſt conſumée. Mais l'Art n'eſt pas reſponſable des fautes de l'Artiſan, & il faut blaſmer ceux qui pechent contre les regles, & loüer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit avoir toutes les parties que j'ay dites ; mais il faut pour bien faire, que chacun ſe reconnoiſſe dans la diverſité des perſonnages qu'il repreſente, & qu'il ſe penſe voir en luy comme en un miroir. Car alors on ne ſe peut contenir d'aiſe, & l'on rencontre ce qui eſt ſi difficile à trouver, de ſe connoître ſoy-meſme, ſi bien qu'on

revient du ſpectacle tout inſtruit de ce qu'on doit faire, & de ce qu'on doit éviter. Il doit prendre garde ſur tout à garder la bien-ſeance, ſans s'emporter trop avant. Car il y a un vice de trop d'affectation, comme dans l'éloquence, lorſqu'on paſſe la meſure des choſes qu'on veut repréſenter, & qu'on fait trop grand ou trop petit, ce qui doit eſtre petit ou grand. C'eſt ainſi qu'un illuſtre Pantomime de mon temps, joüant Ajax le furieux, s'emporta de ſorte, qu'on euſt dit qu'il ne contrefaiſoit pas le furieux, mais qu'il l'eſtoit. Car il déchira les habits d'un qui frappoit du pied devant luy avec des ſouliers de fer, ſelon la couſtume, pour faire plus de bruit; & arrachant l'inſtrument d'un Muſicien, il en donna un tel coup ſur la teſte à celuy qui repreſentoit Ulyſſe, qu'il l'euſt aſſommé ſans le chapeau qui rompit le coup. Cependant, le peuple qui ne ſçait point garder de bornes, eſtoit ſi ravy de cette extravagance, qu'il faiſoit cent poſtures ridicules, comme s'il euſt eſté fou luy-meſme, tant l'autre luy avoit bien imprimé la paſſion qu'il repreſentoit. Mais les honneſtes gens rougiſſoient de ces folies, quoyqu'ils taſchaſſent de les excuſer. Il fit plus; car il s'en alla du lieu où il eſtoit,

jusqu'au siege des Senateurs, & s'assit entre deux Consulaires, à qui il fit apprehender avec raison, qu'il ne les prist pour les moutons d'Ajax, & qu'il ne devinst fou tout de bon en le contrefaisant. Et certes dés qu'il fut revenu de son transport, il en eut tant de regret, qu'il en tomba malade; & comme on le vouloit obliger à redanser ce Balet, il dit que les plus courtes folies estoient les meilleures, & qu'il se contentoit d'avoir esté fou une fois en sa vie. Ce qui le fâcha le plus, c'est qu'un de ses rivaux representa ensuite le mesme sujet, sans tomber dans la mesme faute, ni sortir des bornes de la representation, ce qui fut approuvé de tout le monde. Voilà ce que j'avois à dire pour justifier ma passion. Que si tu veux un jour prendre part à ce divertissement, tu n'en seras pas peut-estre pas moins touché que moy, & tu ne te plaindras pas, comme Circé fit à Ulysse, que ses charmes sont impuissans; au contraire, ton esprit en sera tout transporté, & tu seras si amoureux de ce doux poison, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te metamorphoser en animal, il te rendra plus excellent; car comme la verge de Mercure, il éveille ceux qui dorment.

CRATON. Cela m'eſt déja arrivé ; car il me ſemble que tu m'as deſſillé les yeux, & que je commence à voir & à entendre ce que j'avois ignoré juſqu'à preſent. Souviens-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au Theatre, afin que j'aye part auſſi-bien que toy au plaiſir & à l'utilité qu'on peut tirer d'un ſi agreable divertiſſement.

Il y a icy un Dialogue intitulé Léxiphanés, *contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point, ou comme nous diſons,* Phébus & Galimatias. *Mais outre que le Phébus de noſtre langue ne ſe rapporte point à celuy de ce temps-là, ce Dialogue eſt ſi obſcur, que les plus Doctes meſme n'y entendent rien ; c'eſt pourquoy je ne l'ay point traduit.*

L'EUNUQUE,

OU PAMPHILE.

DIALOGUE.

PAMPHILE ET LYCINUS.

C'eſt le recit d'une diſpute de deux Philoſophes Peripateticiens pour une chaire de Profeſſeur, dont l'un vouloit exclure l'autre, à cauſe qu'il eſtoit Eunuque.

PAMPHILE. QU'AS-TU à rire, Lycinus? Quoyque tu ſois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire.

LYCINUS. Tu riras plus que moy, lorſque tu ſçauras le plaiſant procés qui eſt entre deux Philoſophes.

PAMPHILE. Cela eſt déja ridicule, que des Philoſophes ayent procés enſemble; en tout cas, cela ne devroit point troubler la tranquillité de leur eſprit, ni émouvoir leurs paſſions.

LYCINUS. Ils ſont bien éloignez de cela; car ils ſe ſont dit l'un à l'autre mille injures.

PAMPHILE. Est ce pour quelqu'une des choses qui sont controversées entre eux, ou si c'est quelque nouveau different?

LYCINUS. Ce sont deux Philosophes de mesme Secte, qui disputent publiquement avec aigreur, en la presence des principaux de Rome, devant lesquels ils devroient rougir de la moindre faute.

PAMPHILE. Dis-moy quelle est leur dispute, afin que j'en rie à mon tour, sans me tenir plus long-temps en haleine.

Des Stoïciens, des Platoniciens, des Epicuriens, &c.

LYCINUS. Tu sçais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philosophie pour l'instruction de la jeunesse, & il s'agissoit de recevoir un Professeur dans celle des Peripateticiens qui est vacante.

PAMPHILE. Je le sçay; car celuy qui l'estoit, est mort depuis quelques jours.

LYCINUS. Voilà l'Helene pour laquelle ils combattoient; & il n'y auroit pas de quoy le trouver estrange, n'estoit qu'il ne sied pas bien à des Philosophes qui prechent le mépris des richesses, de se battre pour du revenu, comme s'il s'agissoit de défendre la Religion, ou le sepulchre de leurs Ancestres. Car ce qu'ils consideroient icy, n'estoit pas l'instruc-

tion de la jeuneſſe, mais trois mille livres de rente.

PAMPHILE. Mais les Peripateticiens ne tiennent pas les richeſſes indifferentes, & les mettent hardiment entre les biens.

LYCINUS. Il eſt vray. Si bien qu'on peut dire qu'ils combattoient pour la défenſe de leurs loix, & des coûtumes de leurs Anceſtres : mais il y a du particulier dans la diſpute, qui la rend bien agreable. Pluſieurs Champions ſe ſont preſentez en ces jeux funebres ; mais les deux principaux qui paroiſſoient devoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, eſtoient le vieux Dioclés, & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des eſcarmouches aſſez legeres, où chacun a ſoûtenu la doctrine de ſon Maiſtre, ſans que pas-un ait eu l'avantage. Mais à la fin, Dioclés laiſſant-là ſon Ariſtote, a tourné toutes ſes forces contre ſon ennemy, & s'eſt mis à le décrier, & à reveler ſes defauts ; & l'autre pour ſe revancher, en a fait autant.

PAMPHILE. Je ne le trouve pas eſtrange ; car il faut avoir égard aux mœurs, auſſi bien qu'à la doctrine dans l'inſtitution de la jeuneſſe ; & ſi j'en

eſtois crûs, on prefereroit le plus homme de bien au plus habile.

LYCINUS. Je ſuis de meſme ſentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie, c'eſt qu'aprés s'eſtre bien dit des injures l'un à l'autre, Dioclés a reproché à ſon compagnon, qu'il n'eſtoit pas digne de philoſopher, parce qu'il eſtoit Eunuque; & à plus forte raiſon, de remporter le prix propoſé aux Philoſophes; & que ſi l'on faiſoit bien, les Eunuques ſeroient exclus non ſeulement de toutes les charges publiques, mais des myſteres des Dieux & des Aſſemblées, comme des monſtres, dont la rencontre ſeule eſt funeſte. Il s'eſt donc fort eſtendu là-deſſus, & a reproché à l'autre qu'il n'eſtoit ni maſle ni femelle, qui eſt un prodige dans la Nature.

PAMPHILE. Voilà un crime tout nouveau, qu'un autre appelleroit un malheur; mais qu'a répondu Bagoas à une ſi grande objection? car la choſe commence déja à me faire rire.

LYCINUS. Il eſt demeuré long-temps ſans parler, ſoit que ce fuſt de honte ou de crainte; car on dit que les Eunuques ſont plus ſujets à ces paſſions que les autres, & ſa confuſion paroiſſoit viſiblement ſur ſon viſage. Mais à la fin il a ré-

pondu d'une voix greſle : Que Dioclés avoit tort de vouloir exclure des hommes, d'une profeſſion qui admettoit meſme les femmes, & a allegué les exemples d'Aſpaſie, de Thargelie, & de Diotime, & celuy d'un Eunuque Gaulois, qui a eſté fort illuſtre du temps de nos peres, dans la Philoſophie Academique. Mais Dioclés eſtoit ſi animé, qu'il ne vouloit point recevoir ces raiſons ; & je croy qu'il euſt exclus ce Gaulois meſme, s'il euſt eſté preſent, malgré ſa reputation & ſa gloire. Car il a allegué force railleries des autres Philoſophes tant Stoïques que Cyniques, qui ont joüé ſur ce defaut. Voilà la queſtion qui ſe preſentoit à juger, *Si un Eunuque peut eſtre receu à Philoſopher, & particulierement à enſeigner la Philoſophie ? Dioclés ſoûtenoit que non*, & qu'il falloit du moins pour cela une grande barbe ; l'autre répondoit, qu'il ne s'agiſſoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'eſprit ; & qu'on devoit ſimplement avoir égard à la vertu & à la doctrine. Il rapportoit à ce propos, l'autorité d'Ariſtote, qui devoit eſtre de grand poids

Dioclés ſoûtenoit que nom. Il y a icy une diſtinction d'Eunuque, qui n'eſt pas neceſſaire, & qui ne revient pas à noſtre langue,

en cette matiere ; lequel avoit fait une eſtime particuliere de l'Eunuque Hermias, Tyran des Atarniens, juſqu'à luy ſacrifier comme à un Dieu. Il ajoûtoit, que les Eunuques bien loin de devoir eſtre exclus de l'inſtitution de la jeuneſſe, y eſtoient plus propres que les autres, pour eſtre exempts du ſoupçon dont Socrate meſme ne s'eſtoit pû garantir. Il tournoit auſſi contre l'autre ſes railleries ; & diſoit que ſi la barbe eſtoit ſi conſiderable en cet endroit, un bouc devoit eſtre preferé à un Philoſophe. Là-deſſus un de la troupe ſe levant : Meſſieurs, dit-il, quoyque Bagoas n'ait point de barbe, il n'eſt point Eunuque ; mais il a eſté contraint de le contrefaire pour ſe ſauver d'un adultere où il a eſté pris ſur le fait ; ſi bien qu'à preſent que le danger eſt paſſé, je croy qu'il avouëra ce qu'il eſt. A ces mots il s'eſt fait un éclat de rire, dont le Docteur tout confus, n'a ſçû s'il devoit confeſſer ou nier le crime.

PAMPHILE. Veritablement la Comedie eſt aſſez belle, mais qu'en eſt-il arrivé ?

LYCINUS. Que les Juges ne ſe pouvant accorder, ont remis la choſe à la déciſion du Senat & de l'Empereur. Car les

les uns vouloient qu'on dépouillaſt Bagoas, comme on fait les eſclaves qu'on veut vendre, pour voir s'il eſtoit capable de philoſopher. D'autres plus ridicules, opinoient qu'on luy accordaſt le congrés avec quelque Courtiſane en la preſence de l'un des Juges. Cependant, l'un inſtruit ſon accuſation, & veut faire revivre le crime de l'adultere, quoyqu'il faſſe contre luy; l'autre taſche à ſe montrer homme, & met en œuvre toutes ſes facultez naturelles, pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout, s'il peut faire voir qu'il eſt bon eſtalon, comme la marque d'un bon Philoſophe, & un argument au genre démonſtratif. Cela me fait ſouhaiter que mon fils que je deſtine à la Philoſophie, ait cette partie-là excellente, plutoſt que le jugement ou la memoire, afin de pouvoir eſtre un jour grand Philoſophe.

On, une demonſtration.

DE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

Le titre ſert d'Argument. Au reſte, ce Traité dans l'Original eſt en langue Ionique; ce qui pourroit faire croire qu'il n'eſt pas de Lucien.

MON deſſein n'eſt pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Aſtres, mais des prédictions qu'on en peut tirer pour l'utilité de cette vie, ſans donner pourtant ni preceptes ni doctrine, mais ſeulement quelques remarques & quelques obſervations ſur ce ſujet. Je m'étonne d'abord que les Doctes qui cultivent avec tant de ſoin les autres parties de la Philoſophie, ne font plus d'eſtat de celle-cy. Car elle eſt tres-ancienne, & tire ſon origine de ces premiers Rois, qui ont eſté cheris des Dieux; mais on neglige maintenant d'y travailler, non tant par pareſſe, que par ignorance, pour n'en pas avoir aſſez de lumieres; & lorſqu'on rencontre quelque impoſteur qui en fait profeſſion, on condamne

l'art, au lieu de condamner l'artiſan, quoyque l'Aſtrologie, non plus que les autres Sciences, ne ſoit pas reſponſable des fautes que font ceux qui l'exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit, ſont les premiers qui l'ont découverte, à cauſe que leur Ciel eſt ſans nuages, & qu'ils n'éprouvent pas comme nous le changement des ſaiſons; outre que c'eſt une nation fort ſubtile, & qui ſurpaſſe toutes les autres en eſprit & en ſçavoir. Aprés avoir donc remarqué les faces differentes de la Lune, ils en voulurent rechercher la cauſe, & trouverent à la fin que cela venoit des divers aſpects du Soleil dont elle empruntoit ſa lumiere. Ils étudierent enſuite le cours & la nature des autres Planettes, & leur donnerent des noms non ſeulement pour les diſcerner, mais pour marquer leurs diverſes influences. Enfin, les Egyptiens ont cultivé cette Science, meſuré le cours de chaque Aſtre, & diſtingué l'année en mois & en ſaiſons, la reglant ſur le cours du Soleil, & les mois ſur celuy de la Lune. Ils ont fait plus; car ayant partagé le Ciel en douze parties, ils ont repreſenté chaque conſtellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diverſité de leur Religion. Car tous les

Egyptiens ne ſe ſervoient pas de toutes les parties du Ciel pour deviner, mais ceux-cy de l'une, & ceux-là de l'autre. Ceux qui obſerverent les proprietez du Belier, adorent le Belier, & ainſi du reſte. On dit meſme qu'ils reverent le Bœuf Apis en memoire du Taureau celeſte; & dans l'Oracle qui luy eſt conſacré, on tire les prédictions de la nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier, en memoire de Jupiter Hammon qu'ils adorent ſous cette figure. Mais les Caldéens ſe ſont adonnez plus que tous les autres à cette diſcipline; ſi bien qu'ils veulent qu'on les en croye les Auteurs, quoyque ce ne ſoit pas mon ſentiment. Pour les Grecs, ils l'ont appriſe d'Orphée, qui leur en a donné les premieres lumieres, bien qu'obſcurément, & ſous le voile de pluſieurs myſteres & ceremonies. Car la lyre ſur laquelle il celebroit les Orgyes, & chantoit des hymnes & des cantiques, eſt compoſée de ſept cordes, qui repreſentent les ſept Planettes: c'eſt pourquoy les Grecs l'ont placée dans le Ciel aprés ſa mort, & appellé une conſtellation de ſon nom. Auſſi le peint-on aſſis avec une lyre, environné d'une infinité d'animaux, qui ſont l'image des

ſeux celeſtes. On dit auſſi que Tirésias eſtoit grand Aſtrologue, & qu'on l'a figuré maſle & femelle, parce qu'il attribuoit l'un & l'autre ſexe aux Planettes. Du temps d'Atrée & de Thyeſte, les Grecs avoient déja grande connoiſſance de l'Aſtrologie; & ceux d'Argos ayant décerné l'Empire à celuy qui y ſeroit le plus ſçavant, Thyeſte leur découvrit les proprietez du Belier, d'où l'on a pris occaſion de dire qu'il avoit un Belier d'or. Atrée remarqua le cours du Soleil, contraire à celuy du premier mobile; ce qui le fit preferer à ſon rival. J'ay le meſme ſentiment de Bellérophon; & je ne croy pas qu'il ait jamais eu de cheval aiſlé; mais bien que ſon eſprit guindé dans le Ciel, y a remarqué pluſieurs belles choſes touchant les Aſtres. Il en eſt de meſme, à mon avis, de Phryxus, fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air ſur un Belier d'or; & je croy que Dédale & ſon fils ont eſté ſçavans dans l'Aſtrologie; & que l'un pour s'eſtre perdu dans cette ſcience, a donné lieu à la Fable. Peut-eſtre auſſi que Paſiphaé pour avoir ouï l'autre diſcourir du Taureau celeſte, & des autres Aſtres, devint amoureuſe de ſa doctrine; ce qui a fait dire qu'elle eſtoit devenuë amoureuſe

d'un Taureau, dont elle avoit jouï par ſon moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science, & qui ſe ſont exercez chacun ſur diverſes parties ; les uns ayant obſervé le cours de la Lune ; les autres, celuy du Soleil, ou de quelque autre Planette, avec leurs diverſes influences, *comme Phaëton* & Endymion, dont le premier laiſſa cet Art imparfait par ſa mort ; & l'autre s'en acquitta ſi bien, qu'on dit qu'il jouït de ſes amours, & qu'il coucha avec la Lune. C'eſt ainſi qu'on fait naiſtre Enée de Venus, Minos de Jupiter, Aſtalaphe de Mars, Autolyque de Mercure, parce qu'ils ſont nez ſous ces Planettes : Et comme on retient toûjours quelque choſe de ſon aſcendant, Minos a eſté Roy, Enée beau, Aſtalaphe vaillant, & Autolyque voleur. Jupiter auſſi n'a pas enchaiſné Saturne, ni ne l'a précipité dans les Enfers, comme le croit le peuple ignorant ; mais on a feint le premier, à cauſe de ſon mouvement lent & tardif ; & la profondeur de l'air a eſté priſe pour l'abyſme des Enfers. Il eſt aiſé de voir par les vers d'Heſiode & d'Homere, que les Fables anciennes s'accordent avec l'Aſtrologie,

Comme Phaëton : la fable en eſt trop connuë pour eſtre repetée icy.

comme quand celuy-cy parle de la chaîne d'or de Jupiter, & des dars du Soleil, que je crois eſtre l'an & les jours, pour ne rien dire des villes que Vulcain grava dans le bouclier d'Achille, ni de la Danſe, & du cercle luiſant de ſon Ecu. Car tout ce qu'il dit de l'adultere de Mars & de Venus, & de la façon dont il fut découvert, eſt pris de l'Aſtrologie; à quoy a donné lieu le frequent concours de ces deux Planettes. En un autre endroit il décrit les effets de ces deux Aſtres, attribuant à Venus les plaiſirs de l'Amour, & à Mars ceux de la guerre. Les anciens ſçachant bien ces choſes, ſe ſont fort adonnez aux prédictions qui ſe tirent des eſtoiles. Car ils n'entreprenoient rien de conſiderable ſans conſulter quelque Devin; ſoit qu'il fuſt queſtion de prendre femme, ou de faire quelqu'autre choſe d'importance. Les Oracles meſme ont du rapport à l'Aſtrogie. La Vierge qui rend les réponſes à Delphes, ſignifie la Vierge celeſte; le Dragon qui ſifle ſous le trepié, le Dragon du Ciel; le Temple de Didyme, les deux Jumeaux. En un mot, la divination eſt une choſe ſi ſainte & ſi ancienne, qu'Ulyſſe dans ſes longues & perilleuſes erreurs, voulut deſcendre aux

Enfers non par une ſimple curioſité, mais pour y conſulter Tirésias qui eſtoit grand Aſtrologue, ſur l'eſtat de ſes affaires. Comme il fut arrivé au lieu que Circé luy avoit dit, il creuſa une foſſe, & y égorgea des victimes ; & lorſqu'il ſe vit environné d'ombres murmurantes, parmy leſquelles eſtoit celle de ſa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le ſang dont elles paroiſſoient fort alterées, que celle de Tirésias n'euſt bû la premiere, afin d'apprendre d'elle l'avenir. Lycurgue, ce grand Legiſlateur des Lacedémoniens, forma ſa Republique ſur le modele des Aſtres, & défendit à ſes Citoyens de marcher au combat avant la pleine Lune, parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu recevoir l'Aſtrologie, eſtant ſi fote que de croire qu'ils ſont nez avant la Lune. Voilà comme nos Anceſtres ont eſté curieux de cette Science ; mais maintenant, les uns diſent, Qu'il eſt impoſſible de connoiſtre l'avenir, parce que toutes choſes ſont incertaines, & peuvent arriver diverſement. Que ce n'eſt pas pour nous que les Aſtres roulent dans le Ciel, & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes, ni ne ſe meſlent de leurs affaires,

affaires, mais ſe remuënt par neceſſité. Les autres ſoûtiennent que l'Aſtrologie n'eſt pas tant menteuſe qu'inutile, parce que les choſes ne ſe peuvent éviter, quand elles ſe pourroient prévoir. Mais je répondray aux uns & aux autres, que les Etoiles veritablement ont leur cours neceſſaire dans le Ciel, mais que les effets en viennent juſqu'à nous. Car ſi la courſe des chevaux & le mouvement des hommes, ſont capables de remuer des pierres par l'ébranlement de l'air agité, pourquoy le cours de ſi grands globes ſera-t-il ſans effet? Le moindre feu produit de la chaleur que nous reſſentons, quoyqu'il bruſle neceſſairement, & ſans avoir égard à nous; & pourquoy ne ſentirions-nous point les influences des Aſtres? Il eſt vray que l'Aſtrologie ne change pas la nature des choſes, & n'empeſche pas qu'elles n'arrivent; mais les prédictions agreables donnent de la joye; & l'on peut plus aiſément remedier aux maux qu'on prévoit, outre qu'ils ne ſurprennent pas tant, & qu'ils ſont plus faciles à ſupporter. Voilà quel eſt mon ſentiment touchant cette partie de l'Aſtrologie.

DEMONAX.

C'eſt la vie d'un Philoſophe qui eſtoit du temps de Lucien.

NOSTRE Siecle n'a pas eſté dépourveu de perſonnes extraordinaires, tant pour les avantages du corps, que pour ceux de l'eſprit. Soſtrate le Béocien, que les Grecs appelloient Hercule, peut ſervir d'exemple de l'un, & le Philoſophe Demonax de l'autre. Car je les ay connus tous deux, & j'ay veſcu long-temps avec le dernier. Mais j'ay parlé du premier en un autre Livre, où j'ay décrit ſa taille, ſa force, & ſa façon de vivre toute ſauvage. En effet, il demeuroit à découvert ſur le Parnaſſe, & ſe nourriſſoit de vivres champeſtres, ſans prendre aucun repos que dans le travail. Il a nettoyé les grands chemins de voleurs, comme ont fait Hercule & Théſée, ouvert le paſſage à travers des lieux inacceſſibles, & rendu des rivieres navigables. Pour l'autre, j'ay entrepris de mettre icy comme une idée de ſa vie, afin d'en conſerver la memoire,

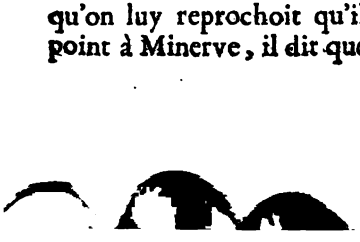
Ou bâtir des ponts.

& de porter la posterité à l'imitation de ses vertus; car il ne l'a cedé à pas-un des Philosophes de ma connoissance. Il estoit de l'Isle de Cypre, d'une maison assez illustre & opulente; mais comme il avoit l'esprit encore plus grand que sa fortune, il mépriſa tout, pour s'adonner à la Philosophie. Il n'y fut porté de personne, quoyqu'il ait vescu familierement avec Agathobule, Demetrius, Epictete, & Timocrate d'Heraclée, qui estoit un autre grand Philosophe, sans parler de son esprit & de son éloquence. Quittant donc toutes les grandeurs & les richesses pour suivre le chemin de la Vertu, il conserva toute sa vie une grande liberté, tant en ses paroles, qu'en ses actions, & mena une vie exemplaire & irreprehensible. Il passa par les Lettres humaines, avant que de se jetter dans la Philosophie, & ne se contenta pas d'une legere teinture des Sciences, mais il en voulut sçavoir le fond. Il avoit accoûtumé son corps au travail, tant pour estre plus vigoureux, que pour se pouvoir passer des autres; & comme il vit qu'il ne pouvoit plus suffire à soy-mesme, il sortit volontairement de la vie, laissant beaucoup à parler de soy aux plus grands personnages de la Grece. Il

n'embrassa point de Secte particuliere ; mais prenant ce qu'il y avoit de bon en chacune, il laissa indécis laquelle il estimoit le plus. On voyoit bien pourtant qu'il faisoit plus d'estat de Socrate, que des autres Philosophes, quoyqu'en son habit & en sa façon de vivre, il imitast davantage Diogene ; mais c'estoit sans vanité & sans envie de se faire admirer, car il vivoit du reste comme les autres, & s'accommodoit aux loix & aux coûtumes de son païs. Il n'affectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fust fort agreable en son entretien, & delicat en ses railleries ; de sorte que ses disciples n'apprehendoient pas la severité de ses reprehensions, encore qu'ils ne mépriſsassent pas ses avis, & qu'ils en fissent leur profit. On ne le voyoit jamais criailler ni tempester dans la dispute, ni se mettre en colere, lorsqu'il falloit reprendre quelqu'un. Il haïssoit le vice, sans en vouloir aux vicieux, & taschoit de le guerir, comme les Medecins font les maladies, sans se mettre en colere contre les malades. Il croyoit que c'étoit le propre de l'homme de faillir, & celuy du sage de pardonner & de redresser ceux qui ont failli. Dans cette sorte de vie il n'avoit besoin de personne, &

chacun avoit besoin de luy. Il avertissoit ses amis qui estoient dans une haute condition, de ne se point fier à une chose si fresle que la fortune, ni s'enorgueillir d'un bien qui estoit souvent le partage des sots; & encourageoit les autres à souffrir patiemment les calamitez de la vie, parce qu'eux ou elles ne pouvoient longtemps durer, & que la coûtume adoucissoit les choses les plus rudes, & apprivoisoit jusqu'aux maux. Il se plaisoit à reconcilier ceux qui estoient mal ensemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nourrir des haines immortelles; & il ne pouvoit souffrir que ceux qui sont si sujets à faillir, ne vouluſſent point pardonner. Il fit un jour une belle harangue au peuple dans une sedition, & en ramena plusieurs à leur devoir. Car il avoit une grace particuliere à tout ce qu'il disoit & à tout ce qu'il faisoit; & l'on eust dit que la persuasion habitoit sur ses lévres, comme dit le Comique. Sa façon de vivre estoit douce, gaye & paisible; & si quelque chose troubloit sa tranquillité, c'estoit la mort ou la maladie de ses amis. Car il croyoit qu'il n'y avoit point de plus grand tresor que l'amitié. Aussi n'avoit-il point d'ennemis, & se pouvoit dire

plûtoſt amy de tout le monde, car il ne refuſoit ſon ſecours à perſonne : & croyoit que c'eſtoit aſſez d'eſtre homme, pour eſtre en droit de luy demander ſon aſſiſtance. Mais il y en avoit dont il aimoit plus l'entretien & la compagnie, fuyant ſur tout ceux qui nous font la cour, ſur l'eſperance d'en tirer quelque profit. Tous les Atheniens tant grands que petits, l'avoient en ſinguliere veneration ; & ils n'en faiſoient pas moins d'eſtat que des principaux de la Republique. Il ne laiſſa pas d'en choquer pluſieurs d'abord, par ſa façon libre de parler & de vivre, & eut des accuſateurs qui luy reprocherent, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples, ni aux ſacrifices, & qu'il ne s'eſtoit point fait initier aux myſteres d'Eleuſine. Mais il ſe preſenta hardiment en public pour ſe défendre, en l'eſtat d'un homme qui ne craint rien, & répondit tantoſt fort doucement, & tantoſt plus rudement que ſa coûtume ne portoit. Car il dit d'abord, qu'il ſe preſentoit avec un chapeau de fleurs ſur la teſte, comme on met aux victimes, afin qu'on le puſt ſacrifier ſi l'on en avoit envie. Et ſur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne ſacrifioit point à Minerve, il dit que c'eſt qu'il ne



croyoit pas qu'elle euſt beſoin de ſes ſacrifices. Quant aux myſteres d'Eleuſine, qu'il n'avoit pas deſiré de les ſçavoir, parce qu'il n'euſt jamais pû empeſcher de les publier, ſoit qu'ils fuſſent bons ou mauvais, pour y encourager, ou en détourner les autres. Cela appaiſa le peuple, & luy fit quitter les pierres qu'il avoit amaſſées pour le lapider. Je veux mettre icy tout d'un temps les bons mots qu'il nous a laiſſez, & ſes réponſes promptes & aiguës. Favorinus ayant appris qu'il ſe moquoit de ſes diſcours trop polis & trop recherchez pour un Philoſophe, le vint trouver, & luy demanda, qui c'eſtoit qui ſe moquoit de luy? Un homme, répondit-il, qui a l'oreille aſſez delicate, & qui n'eſt pas facile à ſurprendre. Un autre luy ayant demandé en vertu de quoy il s'eſtoit porté à la Philoſophie? En vertu, dit-il, de ce que je ſuis né homme. Une autre fois interrogé quelle Secte il embraſſoit de toute la Philoſophie? Qui t'a dit, répondit-il, que je ſuis Philoſophe? & ſe retira en ſoûriant. Et comme l'autre luy eut demandé de quoy il rioit? Je ris, dit-il, de ce que tu juges les Philoſophes à la barbe, toy qui n'en as point; car c'eſtoit un jeune homme à qui

Sidonius. il parloit. Un Rheteur assez illustre ayant dit un jour en une harangue, qu'il avoit passé par toutes les Sectes ; mais il vaut mieux rapporter ses paroles : *Si Aristote m'appelle au Lycée, j'iray ; si Platon a l'Academie, je le suivray ; si Zenon au Pécile, j'y demeureray ; si Pythagore me veut, je me tairay.* Il s'écria, Pythagore t'appelle. Un jeune Seigneur Macedonien, assez beau garçon, luy ayant proposé un argument sophistique pour se moquer de luy, il luy répondit par un équivoque qui taxoit sa reputation ; de quoy l'autre s'estant mis en colere, & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il estoit homme : *Tu l'es donc*, dit-il ? Comme il se moquoit d'un Athlete qui portoit l'habit de vainqueur, pour avoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il receut de luy un coup de pierre à la teste ; & comme on luy crioit qu'il allast trouver le Proconsul : Non, dit-il, mais le Medecin. Un jour en se promenant il trouva un anneau d'or où il y avoit un cachet, & fit publier qu'il le rendroit à celuy qui l'avoit perdu, en luy disant quelle estoit la pierre & l'empreinte. Mais là-dessus un beau garçon l'estant venu voir, & disant que c'estoit luy, sans en donner les marques :

Ou, afficher.

Garde bien, luy dit-il, ton anneau, car tu ne l'as pas perdu. Comme un Senateur Romain luy montroit son fils qui estoit fort beau, mais effeminé : Il est fort beau, dit-il, & digne de toy, mais il ressemble à sa mere. Il appelloit un Cynique qui alloit vestu d'une peau d'Ours, *Arcesilas*, au lieu de l'appeller par son nom. Quelqu'un luy demandant en quoy consistoit la felicité, A estre libre, répondit-il. Et comme on luy eut reparty qu'il y en avoit plusieurs qui l'étoient : J'appelle libre, repliqua-t-il, celuy qui n'est touché ni d'esperance, ni de crainte. Comment cela se peut-il faire, dit-on ? Il est bien aisé, ajoûta-t-il : car si l'on considere de prés les choses du monde, on trouvera qu'elles ne sont dignes ni de l'un, ni de l'autre. Le Philosophe Peregrinus qu'on nommoit Protée, le blasmant de ce qu'il rioit trop ; & luy reprochant qu'il ne faisoit pas le Cynique, Ni toy l'homme, dit-il. Comme un Philosophe se mettoit en peine de prouver les Antipodes, il le prit par la main, & le mena à un puits, où luy montrant son ombre renversée, N'est-ce pas comme cela, luy dit-il, que tu crois

c'est qu'Arctos signifie un Ours.

Arcesilas, ou *Arctesilas* ; car *Arctos* signifie *Ours*.

les Antipodes ? Un impoſteur ſe vantant de ſçavoir un ſecret pour avoir tout ce qu'il vouloit, il le mena chez un boulanger ; & tirant une piece d'argent, prit un pain, & dit, Voilà tout mon ſecret. Herodote, ce celebre Rheteur pleurant ſon fils, qui eſtoit mort avant l'âge, & ne voulant point recevoir de conſolation, il luy vint dire qu'il luy en apportoit des nouvelles de l'autre monde ; & comme il luy eut demandé ce que c'étoit, *Que tu l'ailles trouver*, dit-il. Un autre ſe tenant renfermé pour le meſme ſujet, il luy dit qu'il eſtoit Magicien, & qu'il luy rendroit ſon fils, pourvû qu'il luy puſt nommer trois hommes de ſon âge, qui n'euſſent jamais pleuré perſonne. Et comme il n'en pouvoit trouver : Ne te plains donc pas, dit-il, de ce qui t'eſt commun avec tout le reſte du monde. Il ſe moquoit de ceux qui affectent des mots anciens, & dit à quelqu'un qui luy parloit de la ſorte : N'as-tu point de honte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que je te parle celuy d'àpreſent ? Comme un de ſes amis luy diſoit, Allons au Temple d'Eſculape

C'eſt qu'en pleurant il haſtoit ſa mort.

Que tu l'ailles trouver. C'eſt peut-eſtre un reproche de ce qu'il ne ſe tuoit pas pour le ſuivre.

prier pour la ſanté de mon fils : Penſes-tu qu'il ſoit ſourd, dit-il, & qu'il ne nous entende pas bien d'icy ? Voyant un jour diſputer deux Philoſophes, qui ne diſoient rien à propos : *Ne diriez-vous pas*, dit-il, qu'ils ſont tous deux ſourds, ou que l'un parle une langue que l'autre n'entend point ? Agathoclés le Peripateticien, ſe vantant d'eſtre le premier & le ſeul Dialecticien de ſon temps : Si tu es le premier, dit-il, tu n'es pas le ſeul ? & ſi tu es le ſeul, tu n'es pas le premier. Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extravagances au Conſulaire Céthegus, qui alloit eſtre Lieutenant de ſon pere en Aſie, s'écria que c'eſtoit un grand monſtre. Ouï bien un monſtre, dit-il, mais non pas un grand. Comme il vit partir le Philoſophe Apollonius avec ſes diſciples, pour aller eſtre Precepteur du Prince, il dit, que c'eſtoit Jaſon avec ſes Argonautes. Quelqu'un luy demandant ſi l'ame n'eſtoit pas immortelle ? Ouï, dit-il, comme tout le reſte. Il avoit coûtume de dire, parlant d'Herodote le Rheteur, qui diſoit les plus belles choſes du monde, & faiſoit cent extravagances

Ne diriez-vous pas. Il y a icy un Proverbe Grec, qui ne ſe rapporte point à noſtre façon.

pour la mort de *son fils* ; que Platon avoit raiſon de donner à l'homme pluſieurs ames, parce qu'il eſtoit impoſſible, s'il n'en euſt eu qu'une, de pouvoir faire & dire tant de choſes ſi contraires. Il eut la hardieſſe de demander publiquement aux Atheniens, pourquoy ils vouloient exclure les Barbares de leurs myſteres, veû qu'Eumolpe qui les avoit inſtituez, eſtoit Barbare luy-meſme. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyver, un de ſes amis luy, dit, qu'il ſerviroit de paſture aux poiſſons. Auſſi m'en ont-ils ſervy, dit-il. Un jour un mauvais declamateur à qui il diſoit qu'il ſe devoit exercer, luy ayant répondu qu'il déclamoit tous les jours en ſon particulier ; C'eſt que tu déclames devant un ſot, ajoûta-t-il. Voyant un Devin qui prenoit de l'argent pour dire la bonne avanture : Si tu peux changer, dit-il, l'ordre des Deſtins, on ne te ſçauroit trop donner ; ſinon, l'on ne te ſçauroit donner trop peu. Quelqu'un s'eſcrimant contre un pieu fiché en terre, ſelon la coûtume des Romains, luy demanda s'il ne faiſoit pas bien ? Fort bien, dit-il, parce que tu n'as qu'un pieu pour enne-

Son fils : Je n'en ay exprimé qu'un, parce qu'il n'en fait mention que d'un plus haut.

my. Il n'eſtoit pas moins prompt à ſe démeſler ſur le champ, des queſtions obſcures & douteuſes. Car comme quelqu'un luy eut demandé ſi l'on bruſloit mille livres de bois, combien il y auroit de livres de fumée? Il ne faut, dit-il, que peſer les cendres, la fumée peſera le reſte. Un Grec qui parloit fort mal ſa langue, luy ayant dit que l'Empereur l'avoit fait citoyen Romain: J'aimerois mieux, dit-il, qu'il t'euſt fait citoyen d'Athénes. Il dit à un Senateur qui ſe glorifioit de ſa pourpre, qu'une beſte avoit porté ſon habit devant luy. Eſtant dans le bain, comme il apprehendoit de mettre le pied dans une cuvette d'eau chaude, & que quelqu'un s'en rioit: il ne s'agit pas icy, dit-il, de mourir pour ſa Patrie. Comme quelqu'un luy demandoit ce qu'il croyoit de l'autre monde: Attends que j'y aye eſté, dit-il, pour t'en dire des nouvelles. Un Poëte impertinent s'eſtant fait à ſoy-meſme ſon Epitaphe, qui portoit que la terre avoit le corps, mais que l'eſprit s'eſtoit envolé dans le Ciel; *Je voudrois qu'il y fuſt déja*,

Je voudrois qu'il y fuſt déja. Le Grec dit que *l'Epitaphe fuſt déja gravée ſur ton ſepulcre*, mais on l'euſt pû graver meſme avant ſa mort, outre que ce que je dis, y vient auſſi bien.

dit il. Comme il s'appuyoit sur un bâton, pour la debilité de son âge, quelqu'un luy demanda ce qu'il avoit ? C'est, dit-il, que *Cerbere m'a mordu.* Voyant un Lacedemonien en colere qui battoit son valet ; Cesse, dit-il, de te rendre semblable à luy. Une laideronne nommée Danaé, ayant un procés, & sollicitant ses Juges pour tascher de les corrompre ; Accommode-toy, luy dit-il, avec ta partie : car tu n'es pas Danaé, fille d'Acrise. Il en vouloit particulierement à ceux qui philosophoient par vanité ; & comme un Cinique crioit qu'il estoit disciple d'Antisthéne, de Crates & de Diogene ; non pas, dit-il, mais d'Hyperide. Voyant des luteurs qui s'entremordoient, au lieu de se battre legitimement : Ce n'est pas sans cause, dit-il, que les Poëtes vous appellent des lions. Un Proconsul voulant châtier un Cynique qui le blasmoit de trop de delicatesse, parce qu'il se faisoit arracher le poil de tout le corps, luy pardonna à la fin à sa priere. Mais que veux-tu, dit-il, que

Cerbere m'a mordu. Cerbere y vient mieux que Caron; il n'est pas parlé d'un bâton au Grec, mais l'endroit est corrompu ; toutefois il est mieux de dire qu'il boitoit, soit par foiblesse, ou autrement ; car les Philosophes Cyniques portoient toûjours un baston.

je luy faſſe, s'il y retourne ? Que tu luy arraches, dit-il, le poil comme à toy ; par où il reprenoit plus aigrement le Proconſul que le Cynique n'avoit fait. Il répondit à un Gouverneur de Province, qui parloit beaucoup *ſans l'écouter*, & luy demandoit ce qu'il falloit faire pour ſe bien acquitter de ſa Charge : Parler peu, dit-il, & écouter tout. A quelqu'un qui trouvoit mauvais qu'il mangeaſt *du miel*, comme un mets trop délicieux pour un Philoſophe : Penſes-tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des ſots ? Ayant vû au Pecile une ſtatuë de cuivre, *qui n'avoit qu'une main* : La fortune, dit-il, a rendu à Cynegire l'honneur que luy avoient denié les Atheniens. Comme un Philoſophe boiteux ſe promenoit dans le Lycée : Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il, qu'un boiteux Peripateticien. Epictete luy conſeillant de ſe marier, & diſant que cela

C'eſt à dire, ſe promenant.

Sans l'écouter ; j'ay ajoûté cela pour faire grace.

Du miel ; il y a *des gaſteaux au miel*, mais cela y vient mieux.

Qui n'avoit qu'une main ; il vaut mieux mettre, *qui eſtoit ſans mains* ; car Cynegire perdit les deux mains en un combat naval ; il avoit d'abord mis la main droite ſur un vaiſſeau ennemy pour l'arreſter, & comme elle eut eſté coupée, il y mit la gauche, qui luy fut coupée de meſme, de ſorte qu'il arreſta le navire avec les dents.

n'eſtoit pas contraire à la profeſſion d'un Philoſophe : Donne-moy luy dit-il, une de tes filles en mariage. Il dit à un méchant homme qui contrefaiſoit le Philoſophe, & parloit toûjours des categories, Qu'il en eſtoit digne. Comme les Atheniens deliberoient de *dreſſer un Amphitheatre* pour les combats des Gladiateurs, ainſi qu'on avoit fait à Corinthe : Il faut auparavant, dit-il, abattre l'Autel de la Miſericorde. Ceux d'Elide luy voulant dreſſer une ſtatuë : Ne le faites pas, dit-il, de peur de condamner vos anceſtres, qui n'en ont point dreſſé à Socrate ni à Diogene. Je luy ay ouï dire une fois à un Juriſconſulte, que les loix eſtoient inutiles, parce que les gens de bien n'en avoient que faire, & que les méchans n'en devenoient pas plus gens de bien. Il avoit toûjours à la bouche ce mot d'Homere, *Qu'un ſot & un habile homme meurent tous deux d'une meſme mort*; & diſoit que Therſite dans ſes harangues ſembloit un Philoſophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il eſtimoit le plus de tous les Philoſophes, il dit qu'il les eſtimoit tous; mais qu'il reveroit Socrate,

C'eſt qu'il n'eſtoit pas marié.

Categorie ſignifie en Grec accuſation & reprehenſion.

Ou, de donner des combats de Gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens

Qu'un lâche & un vaillant meurent l'un comme l'autre.

Dreſſer un amphitheatre. Il eſt parlé dans l'Icaromenipe, d'une Olympie qu'ils vouloient bâtir.

admiroit

admiroit Diogene, & aimoit Ariſtippe. Il vécut prés de cent ans, n'eſtant jamais triſte ni malade, & ſervant ſes amis quand ils avoient beſoin de luy, ſans leur eſtre à charge, ni faire tort à perſonne. Les Atheniens & toute la Grece l'avoient en ſi grande eſtime, que les Magiſtrats ſe levoient lorſqu'il paſſoit, & *chacun ſe taiſoit* quand il venoit à parler. Comme il fut devenu fort vieil, il logeoit où il ſe trouvoit, & on l'eſtimoit à bonheur, comme ſi l'on euſt reçu un Dieu. Les Boulangers meſme s'entrebattoient à qui luy donneroit du pain, & les enfans luy preſentoient de leurs fruits, & l'appelloient leur pere. Un jour qu'il s'eſtoit fait une émeute dans l'aſſemblée du peuple, tout le monde s'arreſta quand il parut; ce que voyant, il ſe retira ſans rien dire, parce qu'il avoit fait ce qu'il deſiroit. Comme il vit qu'il commençoit à eſtre à charge à ſoy-meſme, il dit à ceux qui eſtoient preſens, ce que le Heraut crie aprés les jeux: *On ſe peut retirer, le ſpectacle eſt achevé*, & mourut faute de manger, ſans rien perdre de ſa gayeté ordinaire. Quelqu'un luy ayant demandé, s'il ne vouloit rien ordonner touchant ſa

Chacun ſe taiſoit, ou *s'arreſtoit*, ſans rien ajoûter.

ſepulture : Si perſonne ne m'enſevelit, dit-il, la pourriture m'enſevelira : Mais quoy ! répondit-on, te laiſſeras-tu manger aux chiens & aux oiſeaux ? Je ſeray pour le moins, dit-il, utile à quelque choſe aprés ma mort. Les Atheniens luy firent des funerailles publiques avec grand appareil : Tout le monde voulut y aſſiſter, & les Philoſophes le portetent eux-meſmes ſur leurs épaules. Il fut longtemps regretté, juſqu'à reverer comme une choſe ſacrée, la pierre ſur laquelle il s'aſſéioit. Voilà ce que j'avois à dire de ce grand homme, pour faire voir comme un échantillon de ſa gloire.

LES AMOURS.

DIALOGUE.

LYCINUS ET THEOMNESTE.

Ce Dialogue consiſte principalement en deux Harangues : En l'une on ſoûtient l'amour des femmes ; & en l'autre celuy des garçons : mais c'eſt l'amour honneſte, ſelon la doctrine des Platoniciens. Toutefois, l'Auteur taſche malicieuſement, ſous ce prétexte, d'introduire le ſale amour ; mais l'autre opinion y eſt ſi bien défenduë, que cela ne peut corrompre perſonne, & ſert plûtoſt à faire voir que ce vice n'a que la paſſion pour ſe défendre. Car toutes les raiſons en ſont chimeriques, & confondent l'amitié avec l'amour, & le vice avec la vertu.

LYCINUS. TU m'as réjouï, Theomneſte, par tes diſcours amoureux. Car comme l'eſprit ne peut eſtre toûjours tendu, ni occupé à des choſes ſerieuſes, j'avois beſoin de quelque relaſche, & je n'en voy point de plus agreable que celuy-là. *S'il te ſouvient*

S'il te ſouvient encore. Je ne parle point d'Ariſtide, ni des fables Mileſiennes; parce que

donc encore de quelques-unes de tes avantures, je te conjure par la Mere des Amours, de m'en faire part, puisque nous celebrons aujourd'huy la feste d'Hercule, qui est un Dieu amoureux aussi-bien que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conterois plûtost, Lycinus, les flots de la mer, & les petits flocons de neige, qui tombent en hyver sur les campagnes, que le nombre de mes amours ; & l'on diroit que Cupidon a lancé sur moy tous ses traits : car je passe toûjours d'amour en amour, & j'en ay fait un nouveau avant que d'estre défait du premier ; ou plûtost d'un seul il en renaist plusieurs, comme des testes de l'Hydre, *sans qu'Iolas mesme me pust soûlager.* Aussi le feu qu'on r'allume incessamment, ne s'éteint jamais ; & il semble que l'amour est comme une abeille dans mes yeux, qui cherche par tout les beautez, sans en estre jamais rassasié. Je doute quelquefois si ce n'est point un effet du courroux des Dieux, & si je n'ay point offensé Venus & Cupidon, comme ces illustres coupables qui ont ressenty leur fureur.

cela n'est plus à nostre air, ni à nostre usage.

Sans qu'Iolas mesme me pust soûlager. C'est qu'il mettoit le feu aux testes coupées.

LYCINUS. Quoy ! Theomneſte ſe faſcheroit d'eſtre né homme, & d'aimer ce qui eſt beau, & il chercheroit des remedes pour ſe guerir d'une maladie ſi agreable : Tu devrois plûtoſt benir le Ciel de ce qu'il ne t'a point deſtiné comme les autres à l'exercice penible des Armes ou de l'Agriculture, ni à un ſale & indigne trafic, & aux inquietudes du marchand & du pilote ; mais à une vie délicieuſe, dont les tourmens meſmes ſont doux, & où l'on paſſe continuellement de l'amour à la jouïſſance, & de la jouïſſance à l'amour, ſans aucune interruption de plaiſirs ni de délices ; puiſqu'il y en a meſme dans les deſirs & les eſperances. Tandis que tu me faiſois ce long recit, je voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix ſe changer ; ce qui me faiſoit aſſez connoiſtre que tu n'avois pas ſeulement aimé ces choſes, mais que tu en aimois encore le ſouvenir. S'il te reſte donc quelque particularité à conter, de tes longues & agreables erreurs, faiſons icy un ſacrifice à Hercule, pour rendre ſon ſervice accompli, & celebrer pleinement ſa feſte.

THEOMNESTE. C'eſt un Dieu carnaſſier, Lycinus, qui n'aime pas les ſacrifices qui ne fument point ; mais puiſ-

que tu veux solemniser cette feste par des discours amoureux, mettons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne heure, & qui t'ont réveillé dés le point du jour. Tire donc ta Muse de ses exercices ordinaires ; fay-luy achever gayement la journée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaist le plus de l'amour des femmes ou de celuy des garçons ; car comme tu n'es engagé ni à l'un ni à l'autre, tu en peux beaucoup mieux juger que moy, qui suis piqué sur le jeu, & qui aime éperdument tout ce qui est beau.

LYCINUS. Penses-tu que ce discours n'ait rien de serieux ? Ce n'est pas mon avis ; & il me souvient encore d'une dispute que j'ouïs il n'y a pas long-temps sur ce sujet, où je vis combattre deux champions avec tant de force & d'adresse, que je doutay quelque temps qui remporteroit la victoire. Si tu veux, je te feray le recit de leur combat. Ils n'étoient pas comme toy engagez dans l'une & l'autre passion, mais chacun avoit sa sienne particuliere, & condamnoit celle de son voisin.

Cela sera expliqué plus bas.

THEOMNESTE. Que je serois heureux d'entendre une si agreable dispute ! Je vais m'asseoir vis-à-vis de toy, & ne

me leveray point que tu n'ayes achevé.

LYCINUS. Comme j'avois dessein de naviger en Italie, je m'embarquay sur un brigantin, où je fus conduit par une troupe de gens de Lettres, qui ne me quittoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous avions euë ensemble. Lorsque j'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, j'entray dans le vaisseau, & m'assis prés du Pilote. Mon dessein n'est pas de conter par le menu toutes les avantures de nostre navigation; mais aprés avoir rasé la coste de Cilicie & de Pamphilie d'une viteſſe incroyable, à l'aide des vents & des rames, & traversé avec difficulté les Isles Chelidoniennes, heureuses bornes de l'ancienne Grece, nous entrasmes dans la mer de Lycie, & abordasmes à toutes ses villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne felicité. Nous taschions donc d'adoucir par divers contes l'ennuy de nostre voyage; & lorsque nous fusmes arrivez à Rhodes, nous resoluſmes d'y sejourner, pour nous remettre du travail de la mer, si bien que les Matelots tirant à sec leur navire, dresserent leurs petites cabanes sur le rivage. Pour moy je gagnay tout doucement le logis qui m'estoit préparé vis-à-vis du Temple de Bacchus, &

en passant je contemplois avec plaisir les beautez d'une ville qui a quelque chose de celles du Soleil, à qui elle est consacrée. Comme je me promenois sous le portique de ce Temple, & considerois tout à loisir ses diverses peintures, me remettant dans l'esprit avec joye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui estoient presens m'interpretoit, lorsqu'il y avoit quelque Mystere caché; il m'arriva au sortir de-là un des plus grands plaisirs qui puisse arriver en un païs étranger, qui est de rencontrer quelque personne de connoissance. Car je trouvay deux de mes anciens amis, que tu as veus souvent icy avec moy, le beau Caricles de Corinthe, qui est toûjours si bien peigné & ajusté pour plaire aux Dames; & l'Athenien Callicratidas, beaucoup moins coquet, comme celuy qui a en teste l'amour des garçons, jusqu'à faire des imprécations contre Promethée, tant il abhorre les femmes. Du reste, grand Avocat & sçavant dans les affaires, mais qui aime la lutte & les autres exercices, pour contenter, à mon avis, sa passion. D'aussi loin qu'ils me virent, ils coururent m'embrasser, & me prierent chacun, selon la coûtume, de prendre leur logis. Je m'en deffendis le mieux que je pus;

& pour les mettre d'accord, je leur dis qu'ils viendroient tous deux ce jour-là manger chez moy, & qu'enſuite j'irois chez eux, parce que je voulois eſtre à Rhodes trois ou quatre jours. Je fus donc l'hoſte le premier jour, Callieratidas celuy d'aprés, & Cariclés le troiſiéme. Je remarquay en la maiſon de chacun, des preuves de leur paſſion: Car l'Athenien n'avoit chez luy que de beaux garçons; *& ſi-tôt qu'ils devenoient grands & barbus*, il les envoyoit en ſes terres pour adminiſtrer ſon bien; Mais Cariclés n'eſtoit ſervy que par des femmes, & l'on voyoit à peine chez luy un homme, ſi ce n'eſtoit quelque enfant ou quelque vieux Cuiſinier, qui ne pouvoit donner de jalouſie. Cependant il y avoit toûjours entr'eux quelque differend ſur ce ſujet, que j'avois aſſez de peine à appaiſer. Comme je leur eus dit mon deſſein, ils voulurent eſtre de la partie, ayant envie de voir l'Italie auſſi-bien que moy; & lors que nous fuſmes arrivez à Cnide, nous reſoluſmes d'y deſcendre pour voir le Tem-

Si-toſt qu'ils devenoient grands & barbus. Cela n'eſtoit point neceſſaire à dire d'un Platonicien, puiſqu'ils n'eſtimoient point l'amour honneſte; mais l'Auteur, ſous prétexte d'amitié, tâche à introduire le ſale amour.

ple & la Venus de Praxitele, avec les autres raretez du païs. Nous y abordaſmes doucement & ſans peine, comme ſi la Déeſſe meſme y euſt conduit noſtre vaiſſeau. Les autres en arrivant eurent ſoin de ſe pourvoir de ce qui leur eſtoit neceſſaire : mais pour nous, nous couruſmes toute la ville, riant de la licence du peuple, qui eſtoit grande, comme dans un lieu conſacré à Venus. Aprés avoir vû le Portique de Soſtrate, & les autres curioſitez de la ville, nous vînmes au Temple de la Déeſſe, Cariclés & moy fort gayement, mais Callicratidas à regret ; & l'on voyoit bien qu'il euſt préferé le Cupidon de Theſpie à la Venus de Cnide. Dés que nous fuſmes à l'entrée du Temple, nous viſmes des marques de la preſence de la Déeſſe. Car la partie du parvis qui eſt découverte, au lieu d'eſtre pavée à l'ordinaire, eſtoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tous chargez de fruits, parmy leſquels eſtoient entremeſlez quelques platanes, & quelques cyprés pour avoir de l'ombre. Là fleuriſſoit le myrte, conſacré à la Déeſſe, & le laurier meſme, quoyque ſon ennemy. Chaque arbre eſtoit entortillé de lierre, ou de pampres chargez de raiſins, qui faiſoient un bel ombrage, outre que Bac-

chus & Venus s'accordent fort bien enſemble, & font un meſlange tres-agreable. Sous ces arbres eſtoient dreſſées des tentes pour le peuple (car on y voyoit peu d'honneſtes gens) ſous leſquelles pluſieurs ſe réjouïſſoient, & prenoient des plaiſirs conformes au lieu. Aprés avoir admiré toutes ces merveilles, nous entraſmes dans le Temple, où brilloit au milieu la ſtatuë de la Déeſſe, qui ouvroit à demy les lévres, comme une perſonne qui ſoûrit. Elle eſtoit toute nuë depuis les pieds juſqu'à la teſte; mais comme ſi elle euſt oublié ce qu'elle eſtoit, elle cachoit d'une main ce qu'il ſemble que Venus ne devroit point cacher. Du reſte, l'induſtrie de l'Artiſan s'eſtoit efforcée de ſurmonter ſa matiere; ſi bien que la dureté du marbre exprimoit les traits les plus délicats d'un ſi beau corps. A ce ſpectacle, Cariclés s'écria comme hors de ſoy: O Mars, mille fois heureux, d'avoir eſté ſurpris couché avec cette Déeſſe; & qui plus eſt, lié avec elle par des chaînes qui ne ſe pouvoient rompre. Et là-deſſus s'approchant, il étendit le cou le plus qu'il pût pour la baiſer. Cependant, Callicratidas demeuroit froid & penſif; mais comme le Sacriſtain nous eut fait entrer par une fauſſe

porte, qui estoit de l'autre costé, pour voir la statuë de toutes parts, il s'écria plus fort que Cariclés : Dieux ! que ces épaules sont bien tournées ! ces flancs charnus ! *ce derriere ni trop gros ni trop petit !* ces cuisses pleines & bien proportionnées avec la jambe ! Tel dans le Ciel Ganymede verse le Nectar à Jupiter. Car pour moy, je ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots, qu'il prononça comme en fureur, Cariclés demeura tout immobile, & laissa couler des larmes, soit de compassion, ou de dépit. Ensuite ayant apperçû quelque tache à la cuisse de la Déesse qui paroissoit d'autant plus, que le reste estoit d'un marbre blanc tres-poli, je crûs que c'estoit un défaut de la pierre, comme il arrive assez souvent, veu que les plus grandes beautez mesme ne sont pas sans quelque legere imperfection qui en rehausse l'éclat, au lieu de le diminuer ; & admiray l'adresse de l'ouvrier, d'avoir sçû cacher ce defaut en un endroit où il n'estoit pas si incommode. Mais le Sacristain, ou plûtost la Sacristine, car on tient que c'est une femme,

Le derriere ni trop gros, ni trop petit ; l'Auteur ajoûte quelque chose qui ne se pouvoit exprimer honnestement.

nous fit un discours qui nous étonna. Elle nous dit qu'un jeune homme d'illustre naissance, mais dont l'infamie a fait perdre le nom, poussé de quelque mauvais genie, vint à s'embraser de l'amour de cette statuë. Il passoit donc tout le jour dans le Temple à la contempler, ayant toûjours les yeux attachez sur elle, & murmuroit tout bas des plaintes amoureuses, *comme pour exhaler son feu*, & adoucir le tourment qu'il enduroit. Ensuite il jettoit des dez ; & quand il avoit bien rencontré, il la salüoit profondement, comme pour la remercier de cette faveur ; mais si la fortune luy estoit contraire, il faisoit des imprécations contre la ville & contre soy-mesme, comme si tous les malheurs du monde luy fussent arrivez, & tâchoit à corriger cette chance par une meilleure. Sa passion continuant, tous les murs du Temple, & tous les arbres qui l'environnent, ne parloient que de son amour. Il mettoit Praxitele au dessus de Jupiter, & donnoit tout ce qu'il avoit en offrande à la Déesse. On crût d'abord que c'estoit par devotion, mais à la fin transporté de fureur, il se cacha la nuit dans le Temple, & l'on

Comme pour exhaler son feu. Il y vient mieux qu'à ce qui suit.

découvrit le lendemain cette marque de violence de sa passion, sans qu'il parust plus depuis, *soit qu'il se fust précipité* en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacristine eut achevé son recit: La statuë donc d'une femme, s'écrie Caricles, est capable de donner de l'amour: Et que ne fera point l'original? Pour moy je préfererois une de ses nuits au sceptre de Jupiter. Nous ne sçavons point encore, répondit Callicratidas en soûriant, si arrivant à Thespie, nous ne trouverons point plusieurs histoires semblables de la statuë de Cupidon. *Aprés quelque contestation de part & d'autre*, je les obligeay à une conference reglée. Car il n'est pas encore temps, leur dis-je, de retourner au navire, & nous ne pouvons employer plus agreablement nostre plaisir. Quittant donc ce Temple, où plusieurs pelerins abordent, entrons sous quelqu'un de ces cabinets pour décider nôtre different, à la charge que le vaincu sera contraint d'acquiescer, sans importuner plus

Soit qu'il se fust precipité, ou *qu'on l'eust*.

Aprés quelque contestation de part & d'autre. L'Auteur dit, *que celuy-cy tenant la Déesse en sa puissance, l'avoit caressée à la façon des garçons, comme s'il se fust fâché qu'elle eust esté femme*; mais je n'ay pas voulu insister sur des saletez.

le vainqueur. Ils approuverent tous deux mon avis, & nous sortismes tous ensemble, moy fort content, & eux tristes & rêveurs, *comme s'il eust esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques.* Lorsque nous fusmes arrivez à l'endroit le plus épais : Voicy le champ de bataille, leur dis-je, où se doit terminer vôtre different ; nous y entendrons chanter les Cigales sur nos testes ; & en disant cela, je pris place au milieu d'eux, pour servir comme de juge, & m'assis avec le sourcil d'un Senateur de l'Areopage. Caricles qui devoit parler le premier, passant la main sur son front, demeura quelque temps à rêver, puis commença ainsi : Je t'invoque, grande Déesse, qui présides en ces lieux sacrez : Toy que les graces accompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde, doit sa naissance comme sa perfection : Les discours d'amour ont besoin particulierement de ton assistance, puisque tu en es la mere. Vien verser sur ma langue ce doux Nec-

Comme s'il eust esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques. J'ay pris une comparaison qui nous fust connuë, & qui n'eust point besoin de commentaires ; car autrement elle seroit sans effet : & pour la mesme raison, j'ay mis plus bas *Areopage*, au lieu d'*Eliée*, qui est un Senat moins connu. . . .

La perſuaſion. tar qui charme nos cœurs, & ce je ne ſçay quoy qui ravit tout le monde en admiration. Vien défendre la cauſe de ton ſexe & la tienne, contre des monſtres qui veulent renverſer l'ordre de la nature, & qui ne peuvent ſouffrir que nous demeurions tels que nous ſommes nez. J'atteſte le Principe éternel, qui par l'aſſemblage & le mélange des Elemens, a produit tout ce que nous voyons, & qui ſçachant que nous eſtions mortels, & que rien ne pouvoit engendrer ſeul, a fait la difference des ſexes pour conſerver chaque eſpece, & remedier par-là à la brieveté de noſtre eſtre. Pour cela il a donné au maſle & à la femelle un amour reciproque l'un envers l'autre; & aprés avoir diſtingué leur nature, y a établi des bornes éternelles, qui ne peuvent eſtre violées ſans la ruine de l'Univers, & l'anéantiſſement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commencement du monde, juſqu'à preſent; l'homme n'engendre point l'homme, tout ſeul, mais cet honneur eſt partagé entre la femme & le mary. Tandis que le ſiecle d'or a duré, & que les hommes ont conſervé la pureté de leur Eſtre, ils ont ſuivy les ſaintes loix de la Nature, ſans avoir d'autres deſirs que ceux qu'elle leur inſpire.

Mais peu-à-peu le monde venant à se corrompre, ils se sont laissé aller à des plaisirs défendus, se sont regardez l'un l'autre d'un œil lascif, & ont semé dans un champ sterile, sans en prétendre autre fruit qu'une fausse & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus avant, des garçons ils en voulurent faire des femmes ; mais les miserables qui souffrent ce supplice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puisqu'il détruit nostre nature, passent en un instant de l'enfance à la vieillesse, & se fannent en leur fleur, avant que d'avoir porté du fruit. Monstres d'une nature ambiguë, qui quittent ce qu'ils sont, pour devenir ce qu'ils ne sont point, & ce qu'ils ne peuvent estre ; & pour demeurer plus long-temps enfans, cessent d'estre hommes. Ainsi cette volupté criminelle, & maistresse de tous maux, en inventant tous les jours de nouveaux plaisirs, est tombée dans une extravagance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute sorte de débauches. Mais si chacun se contenoit dans les bornes de la nature, comme ont fait les animaux, nostre vie seroit exempte de crimes & de supplices. Les Lions ne brusient point pour les Lions, les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs femelles ; tout

Eunuques.

ce qui nage & qui vole, reſpecte ces divines loix ; l'homme ſeul, qui ſe pique d'une fauſſe opinion de ſageſſe, eſt celuy qui les a violées, & qui a employé la lumiere de ſa raiſon à ſe corrompre. O inſenſé ! quelle nouvelle fureur s'eſt allumée dans tes veines ? Quelle aveugle manie te fait rechercher ce que tu devrois fuir ? Si chacun vouloit faire ainſi, que deviendroit le genre humain? Cependant, nos nouveaux Socrates, pour abuſer les foibles eſprits, déguiſent leur ſale amour ſous un faux maſque de vertu ; & ſe penſent bien défendre, en diſant, Qu'ils ne ſont pas amoureux du corps, mais de l'eſprit. Mais, ô venerables Philoſophes, pourquoy laiſſez-vous donc ceux que l'âge & l'experience rendent plus dignes de voſtre amitié, pour aimer de jeunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur jeuneſſe ? Eſt-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui eſt beau, qui ſoit digne d'eſtre aimé, & confondez, ſans y penſer, l'amitié avec l'amour ? Ou ſi vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne ſont jamais ſeparées, Homere vous apprend le contraire, lorſqu'il dit, parlant de quelqu'un, *que ſous un beau corps il logeoit un vilain eſprit :* En un autre endroit il préfere de

bien loin le ſage Ulyſſe au beau Nirée, & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faveurs, & donné aux uns un avantage, & aux autres un autre.* Pourquoy eſt-ce que la Sageſſe, la Juſtice, & tout le ſacré chœur des Vertus ne vous touche point, & que vous eſtes tranſportez d'amour pour de jeunes étourdis? Falloit-il aimer Phedre, aprés avoir trahy ſon amy, ou Alcibiade qui d'une main ſacrilege mutiloit les ſtatuës des Dieux, & d'une pareille audace divulguoit les myſteres d'Eleuſine dans une débauche? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous eſt aimable, & chacun le fuit, depuis qu'il eſt devenu ſage. Pourquoy couvrant de beaux noms de vilaines choſes, appellez-vous vertu de l'ame, ce qui n'eſt que beauté du corps, dont vous eſtes plus amoureux que de la ſageſſe? Mais arreſtons-nous là, de peur qu'il ne ſemble que nous ayons pris à taſche de deshonorer de grands perſonnages; Et paſſant à la volupté, dont vous eſtes ſi tranſportez, faiſons voir que l'amour des garçons n'eſt pas comparable meſme en ce point, à celuy des femmes. Vous m'avouërez que plus l'objet de noſtre amour eſt de durée, & plus il eſt agreable. Il ſeroit à ſouhaiter que les Deſtins nous euſſent ac- *Lyſias.*

cordé une vie plus longue, ou plus heureuſe; mais puiſque quelque démon envieux a racourci noſtre felicité par le retranchement de nos jours, il faut taſcher de la faire durer le plus que nous pouvons. Or une femme eſt capable d'eſtre aimée long-temps; & quoyque la fleur de ſa beauté ne dure pas toûjours, elle a neanmoins dequoy contenter nos deſirs, & entretenir noſtre paſſion. Mais un beau garçon, aprés ſes premieres années, n'eſt plus propre à cet office, & devient trop maſle pour ſervir de femme. *Parleray-je du plaiſir* qu'elles ont commun avec nous, ce qui redouble le noſtre? car nous ſommes nez pour la ſocieté, & non pas pour mener une vie ſauvage & ſolitaire, d'où vient que nous mangeons enſemble, & faiſons ſervir la table de lien à noſtre amitié. En un mot, nous ſentons redoubler noſtre joye, & diminuer nos déplaiſirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaiſir que l'on prend avec les femmes, a cela de particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'un; & ainſi multiplie la volupté en la communiquant, puiſque meſme au dire de Tireſias, elles y prennent plus de plaiſir que nous. Mais

Parleray-je du plaiſir. Les coëffures des Dames ſont touchées dans l'autre harangue.

quelque grand qu'il ſoit, il accroiſt le noſtre, au lieu de le diminuer ; & nous ne pouvons ſans injuſtice, leur envier une partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut eſtre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaiſirs où les autres n'ont point de part, ſur tout lorſque celuy qui le donne, en peut prendre ſans en oſter, & qu'il nous l'augmente plûtoſt en le prenant. C'eſt ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons ; car bien loin d'y recevoir du contentement, ils y ſouffrent du déplaiſir ; ce qu'ils témoignent aſſez par leurs larmes, meſme aprés que la douleur eſt paſſée, ſans parler du regret éternel qui leur en demeure ; de ſorte que c'eſt le plus grand affront qu'on leur puiſſe faire, que de leur reprocher ce crime. Que ſi l'on peut paſſer plus avant en des choſes qu'il n'eſt honneſte ni de dire, ni de faire ; ſi je devenois aſſez furieux pour m'écarter du cours ordinaire de la Nature, j'aimerois mieux que ce fuſt avec une femme qu'avec un garçon, parce que c'eſt un objet plus aimable, & qui me peut donner l'une & l'autre volupté ; au lieu qu'un garçon ne me peut accorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuvent plaire encore en ce point, retranchons

pour le moins cet autre amour, ſi nous ne voulons auſſi leur permettre de s'entr'aimer comme des Tribades, & de faire enſemble un amour monſtrueux & inimaginable. Car combien eſt-il plus juſte que les femmes deviennent hommes, que de voir les hommes devenir femmes, puiſque chaque choſe tend à ſa perfection? Comme Cariclés eut dit cela avec beaucoup d'ardeur, regardant ſon rival de travers, comme s'il euſt eſté coupable d'un crime énorme; Je jettay doucement les yeux ſur Callicratidas, & luy dis, que je penſois eſtre dans l'Areopage à juger de quelque meurtre ou de quelque empoiſonnement, tant les diſcours de Cariclés m'avoient touché: Qu'il eſtoit temps qu'il dépliaſt l'éloquence de ſon
Athenes. païs, pour reſiſter à un ſi puiſſant ennemy. Aprés avoir donc fait quelque ſilence, pendant lequel il paroiſſoit plein d'inquietude, & agité en ſon eſprit de diverſes penſées, à la fin il parla ainſi.

Si les femmes avoient quelque pouvoir dans l'Etat, elles t'éliroient ſans doute pour leur protecteur, Cariclés, & te dreſſeroient des ſtatuës, puiſque tu témoignes tant de paſſion pour elles, & que tu défends mieux leur cauſe, qu'elles-meſmes: Quand ce ſeroit cette illuſtre

Argienne qui prit les armes contre les Lacedemoniens, pour laquelle Mars est mis entre les Dieux des femmes à Argos; ou cette petite sucrée de Sapho, dont Lesbos se vante : ou Theane la Pythagoricienne, & peut-estre que Periclés mesme n'en auroit pas tant dit pour Aspasie. Mais *s'il est permis à un homme* de défendre la cause des hommes, sans offenser la Déesse qui préside en ces lieux, puisque je ne condamne point son amour; Je diray que je pensois d'abord que toute cette dispute ne seroit qu'un jeu : mais puisque Cariclés d'une galanterie en a fait un crime, & qu'il a appellé à son secours la Philosophie, pour la défense des femmes; je puis bien emprunter les mesmes armes pour le combattre, veu qu'il n'y a que le veritable amour, dont je parle, qui puisse joindre la vertu avec la volupté. Et plût aux Dieux que nous fussions sous l'ombrage frais de cet arbre où Socrate entretenoit Phedre, & tenoit ces divins discours que Platon rapporte. Peut-estre qu'il entr'ouvriroit son écorce, comme ceux de Dodone, pour m'ouïr soûtenir un amour dont il a esté si souvent témoin. Mais puisque nous som-

Thelesilla.

S'il est permis à un homme. Je coupe ce raisonnement, pour estre plus vif.

mes ſeparez de ces lieux par des mers & par des montagnes, & que je ſuis contraint de me défendre en une terre étrangere ; car le voiſinage du Temple de Venus eſt avantageux à mon ennemy ; il faut redoubler mes efforts, pour ne point trahir la verité, ny abandonner la juſtice de ma cauſe. Aſſiſte-moy ſeulement de ta preſence, céleſte Amour, *pere des myſteres cachez*, & protecteur de l'Amitié, qui n'es pas un petit enragé comme ton rival, mais le premier-né du premier Principe, & tout parfait dés ton commencement. C'eſt toy qui as tiré l'Univers du Chaos, où il eſtoit enſevely ; & le releguant au fond du Tartare, où il eſt enfermé de portes d'airain, qu'il ne ſçauroit jamais rompre, *tu as couvert pour quelque temps la lumiere de tenebres*, à la faveur deſquelles tu as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui n'en a point, & verſé dans nos ames les ſemences de l'Amitié, qui ſe perfectionnent avec le temps, aprés avoir eſté infuſes dans nos cœurs encore tendres.

Pere des myſteres cachez. Cecy eſt tiré du Platoniſme, & a du rapport à nos myſteres.

Tu as couvert la lumiere de tenebres, ou *répandu la lumiere ſur les tenebres*; car il ſemble que ces choſes ſoiét tirées des Hebreux.

Car

Car pour le mariage, il a eſté introduit par neceſſité, pour la conſervation de l'eſpece; mais l'amour des garçons eſt un ouvrage de la raiſon. Or les choſes qui ſont inventées pour le plaiſir ou la bienſeance, ſont bien plus belles & plus parfaites que celles qui ſe font par une neceſſité preſente, comme l'honneſte eſt preferable à l'utile & au neceſſaire. Pendant la rudeſſe du premier âge, que l'art & l'experience n'avoient pas encore trouvé les commoditez de la vie, on ſe contentoit des choſes ordinaires, parce qu'on n'avoit pas le loiſir ny l'induſtrie de chercher les autres. C'eſt ainſi qu'on vivoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines; mais aprés avoir trouvé l'invention du bled, on laiſſa cette premiere nourriture aux beſtes, & perſonne n'eſt aſſez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ramener au gland de nos peres. On n'eut d'abord pour veſtement, que les peaux des beſtes nouvellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres & des rochers; puis ſe façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour ſe veſtir, & à baſtir des maiſons. Enſuite, ces Arts venant à ſe perfectionner, au lieu d'un vilain drap, on

On peut défendre par-là toute ſorte d'extravagance.

fit de belles eſtoffes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de cabanes, de grands Palais enrichis par dedans de peintures & de tapiſſeries, pour cacher la difformité de la pierre. Que perſonne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers ſiecles; car celuy des femmes eſtoit alors trop neceſſaire pour la propagation du genre humain; mais il s'eſt introduit peu à peu dans le monde avec la Philoſophie, comme l'Eloquence & la Politeſſe. Il ne faut donc pas condamner les dernieres inventions, comme ſi c'eſtoient les pires; ni preferer un amour à l'autre, parce qu'il eſt plus ancien; mais gardant les vieilles couſtumes comme neceſſaires, loüer les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouvois m'empeſcher de rire, lors que j'entendois Cariclés nous propoſer l'exemple des beſtes & des Scythes, comme s'il ſe repentoit d'eſtre né homme, ou Grec plûtoſt que Barbare. Car il n'eſt pas étrange que les beſtes qui n'ont pas l'uſage de la raiſon, ne ſe ſervent pas de ſes inventions; & que les nations rudes & groſſieres n'ayent pas l'avantage de celles qui ſont policées. Si les animaux eſtoient capables de raiſon, ils ne mene-

roient pas une vie ſauvage & vagabonde, comme ils ſont ; mais ils *vivroient enſemble*, & fonderoient des Villes & des Republiques. Les lions n'aiment pas les lions : Pourquoy ? parce qu'ils ne philoſophent point. Les autres beſtes de meſme, parce qu'elles ne ſont pas capables d'amitié ; mais la raiſon & l'experience ont fait connoiſtre aux hommes, & particulierement à ceux qui ſont les plus civiliſez, que l'homme eſt plus digne d'eſtre aimé que la femme. Ne condamne donc point Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'eſt pas capable, & ne prefere pas un ſot amour à un amour celeſte ; mais quitte avec l'âge les paſſions de la jeuneſſe, pour prendre de plus nobles habitudes. Conſidere, ſi tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux ſortes d'Amour ; l'un enfant, qui ne peut eſtre gouverné par la raiſon, & n'eſt que l'ouvrage de la Nature ; *l'autre celeſte & divin*, qui n'inſpire que de ſaints deſirs, & ne ſe trouve que dans les grands perſonnages, qui eſtant pleins de ce

Vivroient enſemble. J'ay mis cela plutoſt qu'*avec nous*, qui les mangeons.

L'autre celeſte & divin. Il y a icy quelques épithetes myſterieux, dont j'ay touché quelque choſe d'abord.

Dieu, n'approuvent que la volupté qui ſe trouve meſlée avec la vertu. Car il eſt vray, ſelon le Tragique, que l'Amour inſpire deux diverſes paſſions; ou plûtoſt, que ce ſont deux choſes differentes, exprimées ſous un meſme nom, comme il y a deux ſortes de pudeur, l'une bonne, & l'autre mauvaiſe. Il ne faut donc pas trouver eſtrange que la paſſion ait pris le nom de la vertu, & que l'amour de bienveillance & celuy de concupiſcence, s'appellent de meſme nom. Mais, me direz-vous, condamnez-vous le mariage? & voulez-vous bannir les femmes du genre humain? Il ſeroit peut-eſtre à ſouhaiter, ſelon Euripide, qu'on s'en puſt paſſer, & qu'on puſt obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des offrandes; mais puiſque cela ne ſe peut, il faut obeïr à la neceſſité, & laiſſer le choix à la raiſon d'un amour plus honneſte & plus ſortable. Qu'on faſſe donc cas des femmes pour le beſoin; mais hors de-là point de commerce. Car qui eſt l'homme de bon ſens qui puiſſe ſouffrir leurs defauts? Qui puiſſe endurer une femme dont toute l'occupation conſiſte à ſe parer; qui ſeroit le plus ſouvent laide & inſupportable, ſans le fard & les autres ornemens? Si quelqu'un

avoit veû les femmes au ſortir du lit, avant que de les voir parées, il en auroit horreur ; c'eſt pourquoy elles ne ſe font voir alors à perſonne. Auſſi n'employent-elles pas la matinée comme nous, à des choſes ſerieuſes ; mais à ſe peigner & à s'ajuſter ; environnées d'un grand nombre de ſervantes, dont les unes leur tiennent un miroir ou *un réchaut*, les autres un baſſin ou une aiguiére, & toute leur toilette eſt pleine de drogues comme une boutique d'Apotiquaire. Les unes ſont propres pour nettoyer les dents, ou pour les blanchir ; les autres pour noircir les ſourcils, *ou pour rougir les jouës & les levres.* Mais la plus grande partie du temps eſt employée à leur coëffure, qu'elles teignent en noir, ou en une autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent avec des fers chauds ; en ramenant une partie ſur le front pour le couvrir, & laiſſant joüer negligemment le reſte ſur les épaules, aprés l'avoir parfumé avec les plus précieuſes odeurs de l'Arabie, pour leſquelles elles épuiſent ſouvent la bourſe de leurs maris. Leur pied

Un réchaut. Je l'ay ajoûté à cauſe du fer chaud qui ſuit.

Ou pour rougir les jouës & les lévres. Je l'ay tranſporté icy d'ailleurs.

eſt preſſé dans un patin, leur ſein toûjours ſerré pour en paroiſtre plus ferme; leur corps plûtoſt nud que veſtu, n'eſtant couvert que d'un creſpe, ou de quelque étoffe tres-délicate, à travers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur viſage donc couvert de fard, eſt celuy que l'on voit le moins; mais leur ame eſt encore plus cachée: toutefois comme elle eſt ſans vertu & ſans ſçavoir, elle ſe peut dire plus nuë que le corps. Parleray-je des autres defauts qui couſtent davantage à leurs maris, *leurs chaiſnes*, *leurs coliers*, leurs bracelets, leurs pendans d'oreilles? car elles ſont toutes couvertes d'or & de pierreries, depuis les pieds juſqu'à la teſte. Voilà quel eſt leur équipage, voyons maintenant quelle eſt leur vie. Elles ne ſortent point du logis qu'elles n'ayent achevé de ſe parer, pour aſſiſter à des myſteres, dont les noms meſmes nous ſont inconnus, & qui ſont legitimement ſuſpects aux maris, quoyqu'on n'y admette point d'hommes, puiſque le dedans n'eſt pas plus pur que le dehors.

Leurs chaiſnes, &c. Le particulier n'eſtoit pas à noſtre uſage, & en penſant décrire de belles parures, on feroit une épouſée de village.

Si-toſt qu'elles ſont de retour, il leur faut eſtre long-temps dans le bain, pour paſſer de là à une table couverte de toutes ſortes de mets, où elles ſe crevent d'abord, & ne laiſſent pas encore de toucher à tout. Je laiſſe à part leurs ſaletez & leurs ordures, qui font qu'on a beſoin d'un bain au ſortir d'avec elles; Je ne parle point de leur diſſimulation, ni de leurs refus affectez, & autres vices, que celuy qui voudroit les éplucher, comme a fait Menandre, maudiroit auſſi-bien que luy Promethée; & avec tout cela elles trouvent encore des adorateurs. *Mais oppoſons un peu à cette vie, celle d'un jeune garçon*, pour en faire mieux voir la difference. Si-toſt qu'il eſt levé & veſtu, ſans tant de façon, il ſort du logis ſous la conduite de ſon precepteur, ſuivy de quelques valets qui luy

Adultere, envie, &c.

Mais oppoſons un peu, &c. Pour donner de l'averſion des femmes, il prend l'exemple d'une coquette, & pour faire aimer les garçons, celuy d'un honneſte garçon; ſi bien qu'en faiſant le contraire, on renverſeroit tout ſon raiſonnement. D'ailleurs, tout cet amour-là ne va qu'à l'eſtime & à la bienveillance, & nullement à ce qu'il pretend: C'eſt pourquoy j'ay dit que ce Dialogue ne pouvoit corrompre perſonne, s'il n'eſtoit déja corrompu, outre que le plus ſale en eſt dehors,

portent, non pas des peignes ni des miroirs, & autre équipage du luxe ; mais un porte-feuille & des livres qui contiennent les plus belles actions de l'antiquité, qu'on luy propose à imiter. Quelquefois on luy portera sa lyre, s'il va chez le Musicien. Aprés avoir passé une partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au manége, ou à la lutte, & aux autres exercices du corps, méditant déja dans la paix, le dur métier de la guerre. Ensuite il se baigne legerement, & mange sobrement, pour estre capable aprés disné de vaquer à des choses serieuses. Car *il donne encore le reste du temps à l'étude :* & aprés avoir passé ainsi tout le reste du jour dans les exercices de la Vertu, il dort la nuit sans inquietude & sans trouble. Qui n'aimeroit un tel garçon, s'il n'est tout-à-fait insensible : puisque dans un corps mortel il exerce des vertus immortelles ? Puissé-je le reste de mes jours vivre en paix avec luy, sans l'abandonner un moment ; puissé-je jouïr toute ma vie de son aimable entretien. Que s'il tombe malade, comme la vie

Il donne encore le reste du temps à l'étude. Je viens de parler des belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propose à imiter.

humaine

humaine eſt ſujette à mille accidens, je veux eſtre malade avec luy; s'il monte ſur mer, je le veux ſuivre; s'il eſt attaqué, je le veux défendre; s'il eſt pris, je renonce à ma liberté; s'il meurt, je le veux accompagner au ſepulchre, qu'on nous enferme tous deux en meſme tombeau. Tels ont eſté *Oreſte & Pilade*; car je ne veux que des Heros pour exemple; qui ont veſcu tous deux enſemble dés leur plus tendre jeuneſſe, vengé tous deux la mort d'un pere, couru tous deux meſme fortune. Si l'un eſtoit malade, l'autre le conſoloit, & ſentoit ſes maux plus vivement que les ſiens; s'il eſtoit accuſé, il le défendoit. Leur amitié n'a pas eſté renfermée dans les bornes de la Grece, ils l'ont portée juſqu'en Scythie; & lorſqu'ils furent arrivez dans la Cherſonéſe Taurique, l'un perſecuté des furies vengereſſes de ſa mere, écumoit par terre; & l'autre en ce triſte eſtat, luy rendoit les devoirs, non ſeulement d'amy, mais de pere. Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit pour eſtre immolé à Diane, & que l'autre en iroit porter les nouvelles à Micenes, chacun vouloit mourir pour ſon amy, comme

Oreſte & Pilade. Il confond par tout l'amitié avec l'amour.

s'il eust vescu en luy, & fust mort en soy. Quand cet amour donc qui s'est formé dés l'enfance, vient à se confirmer par l'âge & par la raison; alors celuy que nous avons aimé, avant qu'il fust capable d'aimer, commence à nous rendre la pareille; & l'amitié se renforce tellement, qu'il est difficile de reconnoistre l'amant d'avec l'aimé, la passion de l'un estant passée dans l'ame de l'autre, comme une image qui se refléchit dans un miroir. Pourquoy donc condamnes-tu comme une volupté étrangere, une doctrine receuë du Ciel, qui a esté transmise de main en main jusqu'à nous, & que nous devons cultiver, comme estant conforme à nôtre nature, & confirmée par l'exemple des Heros? Cette discipline Socratique est approuvée par les Oracles, qui ont jugé ce personnage le plus sage de tous les hommes. Car entre les autres preceptes qu'il nous a laissez pour bien vivre, il approuve l'amour des garçons, comme une chose utile à la Republique. Il les faut donc aimer, à son exemple, *comme il faisoit Alcibiade*,

Comme il faisoit Alcibiade. J'ay retranché quelque chose, non tant parce qu'il estoit sale, que parce qu'il estoit sot; car il se voit par la fin, que celuy-cy ne défend que

sans consumer son amour en des plaisirs de peu de durée, mais l'estendre jusqu'à la vieillesse, en reverant ce sacré lien. Car de cette sorte, la vie sera douce & tranquille, la conscience n'estant tourmentée d'aucun remords, ni souïllée d'aucun crime; & la reputation des personnes qui auront vescu de là sorte, vivra encore aprés leur mort. Le Ciel mesme, selon la doctrine des Philosophes, les recevra au sortir de la terre. Aprés que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur, comme un jeune homme plein de l'amour & de la gloire, j'arrestay Cariclés qui vouloit répondre, parce qu'il estoit temps de retourner à nostre vaisseau. Et comme ils me prierent de prononcer sur leur different, je leur dis, Que leurs discours ne me sembloient pas faits sur le champ, mais que c'estoit le fruit d'une longue meditation, parce qu'ils n'avoient rien oublié de tout ce qui se pouvoit dire sur ce sujet, & qu'ils s'estoient servis de raisons solides, & de paroles choisies. Que je souhaiterois donc de pouvoir remettre le jugement à une autre fois, pour y déliberer à mon tour, & voudrois, s'il se

l'amour honneste. A quoy bon donc le faire coucher avec un garçon ?

pouvoit, adjuger à tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible, & qu'ils ne cessoient de me persecuter : je leur dis naïvement, Que je tenois le mariage necessaire, & tres-heureux, lorsqu'on avoit bien rencontré ; mais que je croyois l'amour des garçons, qui est une introduction à l'amitié, digne des seuls Philosophes ; c'est pourquoy je ne permettois qu'à eux seuls de les aimer, comme les femmes n'estant pas dignes de leur amour. Ne te fasches donc pas, dis-je, Cariclés, si Corinthe le cede pour ce coup à Athenes. En disant cela, je me levay sans attendre leur réponse, honteux de voir Cariclés plus triste que si on luy eust prononcé son Arrest de mort, & l'autre plus joyeux que s'il eust *gagné le prix aux jeux Olympiques* ; aussi *nous traita-t-il splendidement* pour récompense. J'essayay cependant de consoler Cariclés, en le cajolant sur son éloquence, & sur ce qu'il avoit si bien dé-

C'est une raillerie.

Gagné le prix aux jeux Olympiques. Il y a au Grec, *la bataille de Salamine* ; mais cela n'est ni si propre au sujet, ni si connu ; & par consequent moins bon pour servir d'exemple & de comparaison.

Nous traita magnifiquement. Il n'est point necessaire de dire, *car il estoit fort magnifique*, parce que cela ne sert de rien au sujet.

fendu la plus mauvaise cause. Voilà ce qui se passa dans nostre sejour de Cnide. Dis maintenant ce qui t'en semble, & si tu approuves mon jugement.

THEOMNESTE. Qui en doute ? Crois-tu que je ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable ? J'estois si transporté pendant ton recit, que je pensois estre à Cnide, & que ce logis fust le Temple de la Déesse. Mais pour te dire mon avis librement, & ne te rien celer en un jour de Feste, & de la feste d'Hercule qui a esté fort galant ; je trouve la harangue de Callicratidas un peu trop grave & trop serieuse, & crois que ce seroit un supplice, aimant un beau garçon, & couchant avec luy, de demeurer comme un Tantale, à avoir l'eau jusqu'aux yeux, sans pouvoir se desalterer. Ce n'est pas assez de voir ce qu'on aime, ni d'estre assis auprés de luy à l'entretenir, puisque la veûë & l'entretien ne sont qu'un degré à la jouïssance. Mais pourquoy m'expliquer davantage en ces matieres ? laissons l'amour chimerique aux Philosophes, & imitons Socrate qui ne se contentoit pas d'aimer simplement Alcibiade, mais *dormoit avec luy* ; de quoy il ne faut pas s'estonner,

Il y a icy une page de satet. retranchée.

Dormoit avec luy. | J'adoucis le plus que

puiſqu'Achille en uſoit de meſme avec Patrocle : ce qu'on peut juger par ſes regrets, où il meſle quelque choſe qui paſſe juſqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut-eſtre, que cecy n'eſt pas honneſte ; mais pour le moins il eſt veritable.

LYCINUS. Je ne ſouffriray pas, Theomneſte, que tu jettes les fondemens d'une nouvelle diſpute, *ni que tu viennes* d'autres diſcours que ceux qu'on peut entendre en un jour de Feſte. Mais ſans plus tarder, allons ſur la place voir allumer le bûcher d'Hercule, & repreſenter ſa cataſtrophe ſur le Mont Oëta.

je puis les choſes. Du reſte, ce qu'il dit *des Comaſtes* n'auroit point de grace en François.

Ni que tu viennes. J'ay eſté au raiſonnement ; car le Grec ſemble dire le contraire ; mais il y a faute.

LES IMAGES OU LES PORTRAITS.

DIALOGUE.

LYCINUS ET POLYSTRATE.

C'est la description d'une Beauté.

LYCINUS. IL m'est arrivé presque la mesme chose à la veüe d'une belle Dame, que les Poëtes feignent qu'il arrivoit à l'aspect de la teste de Meduse, d'estre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il falloit qu'elle fust bien parfaite pour te toucher de la sorte, *toy qui es épris d'un autre amour*, mais encore, quelle est cette Nymphe, ou cette Déesse, dont les regards sont si mortels? Ne m'envies pas le bonheur de la connoistre, quand je devrois estre métamorphosé en rocher; car tu ne de-

Toy qui es épris d'un autre amour. Je ne veux pas exprimer davantage l'amour des garçons, ni m'estendre en des saletez.

viendrois pas jaloux d'une pierre.

LYCINUS. Si tu l'avois ſeulement veüe en paſſant, elle te rendroit plus immobile qu'une ſtatuë. Mais le mal ſeroit bien plus dangereux, ſi elle avoit jetté ſur toy l'un de ſes regards : car elle t'attireroit par la force de ſes charmes ; & tu la ſuivrois par tout, comme le fer fait l'aiman.

POLYSTRATE. Dis-moy qui c'eſt, ſans me tenir plus long-temps en peine.

LYCINUS. Tu penſes que je t'en fais accroire ; mais je crains plûtoſt qu'aprés l'avoir veüe, tu ne m'accuſes de n'en avoir pas aſſez dit. Du reſte, je n'en ſçay autre choſe, ſinon qu'à voir ſon train & ſa ſuite, c'eſt quelque grande Princeſſe. Car elle avoit autour d'elle une troupe de femmes & d'Eunuques, & marchoit en un ſuperbe appareil ; mais je ne te puis dire ſon nom, & j'ouïs ſeulement quelqu'un qui diſoit en paſſant à un autre, Voilà quelles ſont les beautez d'Ionie. Il ne faut pas s'étonner ſi la plus belle de toutes ſes *Smyrne.* villes a produit la plus accomplie & la plus illuſtre de toutes les Dames.

POLYSTRATE. Tu es bien peu curieux, de ne t'eſtre pas enquis de ſes gens qui elle eſtoit ; & je commence à

croire ce que tu as dit de ton transport, & que tu estois petrifié comme Niobe, de ne l'avoir pas suivie pour apprendre son logis. Mais pour te punir, je ne te quitteray point que tu ne m'ayes décrit sa beauté, afin que je la connoisse au moins par le discours, si je ne la puis connoistre autrement.

LYCINUS. Tu ne m'imposes pas une petite charge, Polystrate, de vouloir que je te dépeigne une merveille qui passe l'imagination de tous les Sculpteurs & de tous les Peintres; & je crains que la foiblesse de mon style ne fasse tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dis-moy encore comme elle est faite. Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir devant ses amis.

LYCINUS. Je feray mieux, ce me semble, de te la décrire par ce qu'il y a de plus beau dans l'Univers: As-tu veû la Venus de Cnide, & oüy ce qu'on en dit, Qu'un homme s'enferma dans son Temple pour en jouïr, tant il en devint amoureux?

POLYSTRATE. Oüy, j'ay veû ce chef-d'œuvre de Praxitéle.

LYCINUS. Et cet autre d'Alcaméne, qui est dans les jardins d'Athénes?

POLYSTRATE. Je ſerois le moins curieux de tous les hommes, ſi j'y avois manqué.

Statuë qui eſtoit dans la forteresſe d'Athénes.

LYCINUS. Tu auras donc veû auſſi la Sofandre de Calamis; car tu as eſté ſouvent au Chaſteau. Mais, dis-moy, lequel tu eſtimes le plus, de tous les ouvrages de Phidias?

POLYSTRATE. Celuy qu'il eſtimoit le plus luy-meſme, je veux dire ſa Lemnienne, où il daigna mettre ſon nom, ſi tu n'aimes mieux l'Amazonne qui s'appuye ſur ſa lance.

LYCINUS. C'eſt aſſez, il n'en faut pas davantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant depeindre. Faiſons un amas de toutes les perfections de ces grands Chef-d'œuvres, & ne prenons que ce que chacun a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'eſt pas aiſé d'agencer tant de beautez differentes, ſans choquer les regles de la proportion.

LYCINUS. Ne crains rien; Je prendray premierement le front, les cheveux & les ſourcils de la Venus de Praxitéle, avec la gayeté, la douceur & la vivacité de ſes yeux. De la Lemnienne de Phidias, le tour du viſage, & la delicateſſe des joues, avec la juſte longueur du nez; &

de ſon Amazone l'ouverture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcaméne nous donnera *ſa gorge* & ſa belle main, avec la rondeur du poignet & ſes doigts qui finiſſent inſenſiblement. La Soſandre de Calamis y ajoûtera ſon ſoûris & ſa pudeur, avec la propreté & la modeſtie de ſon habit ; mais elle aura *la teſte nuë*. Pour l'âge, nous le prendrons de la Venus de Cnide. Que te ſemble, Polyſtrate ? ſera-t-elle belle de la ſorte ?

Ou, ſimplement la bouche & le cou.

Sans voile.

POLYSTRATE. Tu as oublié encore quelque choſe.

LYCINUS. Tu veux dire ſon teint, où *ce qui doit eſtre blanc*, l'eſt en ſa perfection, & tout le reſte de meſme ; mais d'où l'emprunterons-nous ? ſera-ce des Peintres les plus celebres, & qui ont le mieux ſçeu le mélange des couleurs ? Euphranor nous donnera la chevelure de ſa Junon. Polygnote *la noirceur des ſourcils*, & le vermillon des joüés de ſa Caſſandre, avec la delicateſſe du creſpe

Sa gorge. Le devant du viſage eſt deja exprimé.

La teſte nuë. C'eſt-à-dire, *ſans voile.*

Ce qui doit eſtre blanc. La rougeur ſera marquée enſuite.

La noirceur des ſourcils. J'en marque la couleur, parce que cela ne fait point de difficulté.

qui la couvre, dont une partie ſe retrouſſe, & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de ſon teint, Appellés aura ſoin que la blancheur en ſoit vive, comme celle de ſa Pacate ; & Aëtion luy donnera les lévres de ſa Roxane. Si tu n'aimes mieux appeller à ton ſecours Homere, comme le plus excellent de tous les Peintres, qui pour l'embellir, meſlera la pourpre à l'ivoire, & luy donnera les regards de Junon, avec le ris de Venus, la blancheur de ſa gorge, ſes doigts de roſe ; & un autre Poëte, *les paupieres de l'Aurore.* Mais il ne faut pas oublier, que toutes les graces & les amours l'accompagnent.

Sophocle.

POLYSTRATE. C'eſt-là une beauté divine, & veritablement celeſte ; mais encore, que faiſoit-elle lorſque tu la vis ?

LYCINUS. Elle achevoit de lire un livre, & ne laiſſoit pas de s'entretenir avec une perſonne de ſa ſuite, ſans qu'on puſt entendre ce qu'elle diſoit. Mais quelquefois en ſoûriant, elle mon-

Les paupieres de l'Aurore. Il y a au Grec, *que Pindare luy fera les paupieres* ; mais cela ne dit rien. C'eſt pourquoy j'ay trouvé à propos de mettre l'expreſſion d'un autre Poëte Grec, qui ſe trouve auſſi dans Job,

troit un rang de perles orientales, car c'eſt ainſi qu'on peut appeller la blancheur de ſes dents d'ivoire, toutes ſi égales & ſi bien rangées, & dont l'éclat eſtoit rehauſſé par l'incarnat de ſes lévres ; de ſorte qu'elle raviſſoit tout le monde en admiration.

POLYSTRATE. *Je commence à deviner qui c'eſt*, à ces marques, à ſon païs, & à ſa ſuite ; ſans doute qu'elle avoit auſſi des Gardes, car c'eſt la femme du Prince.

LYCINUS. Et comment la nommoit-on ?

POLYSTRATE. Panthée, comme celle d'Abradate, qui eſtoit ſi belle & ſi modeſte.

LYCINUS. Il me ſemble que c'eſt elle-meſme, lorſqu'il me ſouvient de ce bel endroit de Xénophon ; & il me ſemble auſſi que je luy entens prononcer les paroles que ce divin Auteur luy fait dire, lorſqu'elle arme ſon mary, & qu'elle le mene au combat, & l'encourage à ſe porter vaillamment.

Je commence à deviner qui c'eſt. Il veut parler de l'Imperatrice, quoyque je n'en connoiſſe point de ce nom en ces temps-là ; car la deſcription qu'il en fait, ne peut convenir à Fauſtine.

POLYSTRATE. Mais tu ne peux parler que de la beauté du corps, que tu n'as veuë encore qu'en passant, & comme un éclair ; mais moy qui suis de son païs, & qui l'ay entretenuë plusieurs fois, je te diray celle de l'ame, sa douceur, sa modestie, sa generosité, & le reste de ses vertus. Car on en voit plusieurs, ou sans esprit, ou dont les vices ternissent l'éclat de la beauté ; semblables à ces Palais deshabitez, ou si tu veux aux Temples d'Egypte, qui sont si précieux au dehors, & qui dedans ne renferment que des monstres. Mais celle-cy a tous les avantages tant du corps que de l'esprit.

LYCINUS. Pour me rendre donc la pareille, fais-moy la description de ses vertus, afin que je ne la connoisse pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame.

POLYSTRATE. Il est bien plus difficile de décrire les beautez de son esprit, que celles de son visage, & encore plus de les persuader, lorsqu'elles sont extraordinaires ; car personne ne peut s'imaginer en autruy des qualitez plus grandes que celles qu'il possede. Mais pour cõmencer, je n'appellerai point à mon secours les Peintres ni les Sculpteurs, mais les Phi-

losophes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray une beauté sur leur modelle, qui sera un peu à l'antique; ce qui n'est pas un defaut dans la Vertu. Premierement, la Dame dont nous parlons, est éloquente; & l'on peut dire d'elle, plus justement que de Nestor, qu'il coule de sa langue un fleuve de miel. Le ton de sa voix n'est ni rude, ni efféminé; mais tel que d'un jeune garçon qui n'a pas encore atteint l'âge de quinze ans, & il s'insinuë doucement dans les oreilles, où il laisse une image qui vit encore aprés soy, & qui y forme un divin Echo qui ne parle pas seulement, mais qui persuade. Que si elle ouvre sa belle bouche pour chanter, Grands Dieux! que de ravissemens & de charmes, & qu'elle possede en un haut point, la science de l'harmonie, sur tout lorsqu'elle marie sa voix à sa lyre! Car alors *on croit entendre Apollon luy-mesme;* & pour l'oüir, Orphée & Amphion qui faisoient mouvoir les arbres & les rochers, quitteroient la dou-

On croit entendre Apollon luy-mesme. Il seroit ridicule de comparer maintenant une belle voix au chant des Cygales & des Hyrondelles, sans parler des Alcyons & des Cygnes, qui ne chantent point, ou qui chantent mal.

ceur de leurs concerts. Où auroient-ils appris ſur les monts de Thrace & de Citheron, cette divine mélodie qui enchante les eſprits, & ce parfait aſſemblage de tons, de meſures, & de cadences ſi juſtes & ſi bien reglées, que la lyre n'exprime jamais que ce que la voix dit, que le geſte imite, & qu'en meſme temps le pied figure? Si tu l'avois ouïe, tu ne ſerois pas ſeulement pétrifié, comme à la veûë de ſes beaux yeux, mais charmé comme par le chant des Sirénes, & tu en oublirois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Ulyſſe chez les Lotophages. Quand meſme tu boucherois les oreilles, l'harmonie paſſeroit à travers, tant elle eſt ſubtile & delicate. Pour la pureté de ſa diction, & la delicateſſe de ſon langage, c'eſt plûtoſt l'avantage de ſon païs que le ſien propre, & elle ne peut eſtre qu'éloquente, tirant ſon origine des Athéniens. Je ne voudrois pas ſeulement parler de ſa Poëſie, puiſqu'elle eſt de la patrie d'Homere. Enfin, ce n'eſt qu'une meſme choſe de la douceur de ſon chant, & de celle de ſon diſcours; & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doivent eſtre, eſtant ſortis d'une ſi belle bouche. Paſſons

aux

aux autres perfections : car je ne veux pas faire comme toy un seul tableau composé de plusieurs beautez differentes, qui souvent n'ont point de rapport ; mais chacune de ses vertus fera un portrait separé, & conforme à l'original.

LYCINUS. Tu me veux traiter splendidement, Polystrate, & me faire un bon repas, au lieu d'un mauvais que je t'ay fait. Mais tu ne me sçaurois plus obliger, que de me surpasser en cela.

POLYSTRATE. Commençons par les belles connoissances, puisqu'aussi-bien les avantages de l'esprit doivent tenir le premier rang, & donnons-luy tout ce qui est répandu dans les neuf Muses, avec les dons d'Apollon & de Mercure ; & disons qu'elle n'a pas seulement une legere teinture de toutes ces choses, mais que son ame en est parfaitement imbuë. Que si je n'allegue point icy d'exemples, c'est que je ne trouve rien dans toute l'antiquité, qui luy puisse estre comparé pour ce regard, & qui contienne tant de perfections differentes. Voilà le second portrait, il me semble qu'il n'est pas laid de la sorte, & qu'il brille de diverses beautez.

LYCINUS. Il est tres-beau, Polystrate, & tres-accomply.

POLYSTRATE. *Il nous en faut faire d'autres de ses vertus*, où nous aurons besoin de plusieurs originaux, la plusparт anciens, dont l'un sera du mesme païs: tous tirez de la main de Socrate & de son compagnon Eschinés, les deux plus excellens Peintres qui furent jamais, pour tirer au naturel, & qui ont réüssi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils estoient piquez sur le jeu. Le premier sera d'Aspasie, qui a tant esté aimée de Periclés, aussi-bien que de ces deux grands personnages; & nous la prîrons de nous prester toute sa conduite, son adresse & son experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'est qu'en petit, au lieu que le nostre est en grand.

LYCINUS. Comment cela?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour se ressembler, ne sont pas d'égale grandeur; comme la Republique d'Athénes n'a pas la majesté de celle de Rome, quoyqu'elle ait beau-

Il nous en faut faire d'autres de ses vertus. Il en falloit venir là, après ses connoissances.

coup de ſon air, & qu'elle en ſoit comme un abregé. Pour arhever ce tableau, nous prendrons encore Théane, Sappho, & Diotime, dont la premiere nous donnera ſa magnanimité ; la ſeconde, la douceur de ſes occupations ; & la derniere, non ſeulement les avantages que Socrate admire en elle, mais encore ſa ſageſſe & ſon eſprit. Voilà le troiſiéme portrait de noſtre Heroïne.

Lycinus. Il eſt admirable, Polyſtrate, & il n'en faut plus trouver qu'un, qui exprime ſa douceur, ſa bonté & ſa tendreſſe pour les miſerables.

Polystrate. Nous en trouverons quelque image en la femme d'Anténor, & en Arête & ſa fille Nauſicaé. Et pour ſa chaſteté & l'amour de ſon mary, Pénélope nous en ſervira d'exemple, ou ſi tu veux, la femme d'Abradate dont elle porte le nom.

Lycinus. Il n'en faut point d'autres, à mon avis, puiſqu'il me ſemble que tu as tantoſt décrit toutes les vertus.

Polystrate. Non pas encore, puiſque la principale nous manque, qui eſt la moderation d'eſprit, qui fait qu'on ne s'enorgueillit point de ſa fortune, & qu'on ſe ſert de ſa puiſſance à ſe faire aimer, & non pas à ſe faire craindre.

Ce ſont-là les qualitez qui la rendent digne du trône, & l'élevent au-deſſus de l'envie, qui reſpecte ceux qui n'abuſent point de leur pouvoir, & qui ne marchent point ſur la teſte des hommes, comme cette Até d'Homere, ni ne mépriſent ce qui eſt au-deſſus d'eux, ainſi que ces ames lâches qui eſtant venuës de peu, ſont ébloüies de l'éclat de leur grandeur; & aſpirant toûjours plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui connoiſſant leur foibleſſe, & qu'ils n'ont que des aiſles de cire, ne s'élevent point au-deſſus de la condition humaine, arrivent au port deſiré. C'eſt ce qui eſt de plus loüable en cette Princeſſe, de ſorte qu'elle attire ſur elle les benedictions de tout le monde, qui luy ſouhaite une éternelle felicité.

Lycinus. Ces vœux ſont juſtes, Polyſtrate; & il eſtoit juſte auſſi que celle qui devoit eſtre la compagne d'un ſi bon Prince, euſt toutes ces perfections, & fuſt incomparable comme luy, pour rendre ſa felicité accomplie.

Polystrate. Tu as, raiſon, Lycinus. Raſſemblons donc tous les avantages que toy & moy avons décrits, pour en faire le portrait de Panthée, que nous propoſerons pour exemple à tous

les Siecles ; Portrait plus durable, & plus beau, que tous ceux qui nous reſtent de l'antiquité, puiſqu'il a pour fondement le Sçavoir & la Vertu, ſur qui le temps ne peut rien, non plus que ſur les immortelles beautez des Muſes qui en ont achevé la peinture.

DE'FENSE DU DISCOURS PRECEDENT.

DIALOGUE.

POLYSTRATE ET LYCINUS.

POLYSTRATE. JE t'ay beaucoup d'obligation, Lycinus, dit la Dame que tu as loüée, de ce que tu as fait pour moy, parce que c'eſt une marque de ton zele & de ton affection à mon ſervice ; autrement, tu n'aurois pas fait ſonner ſi haut les petits avantages que la Nature m'a donnez. Mais je veux bien auſſi que tu ſçaches que je ne hais rien tant que la flaterie, & que je la prens, auſſi-bien que le menſonge, pour le témoignage d'une ame baſſe. Je ſuis d'une humeur, que les loüanges legitimes me

ſont rougir, à plus forte raiſon les autres; & je me boucherois à un beſoin les oreilles, pour ne les point entendre. Car je tiens qu'elles ne ſont bonnes, qu'alors que celuy qu'on loüe, ſe reconnoiſt à chaque trait; & ce qui va au delà, eſt une pure flaterie. Je ſçay bien qu'*il y a des Dames* qui ſont bien-aiſes qu'on leur donne les avantages qu'elles n'ont pas. Mais c'eſt comme qui croiroit eſtre belle, *ayant un beau maſque*; ou de belle taille, pour avoir de hauts patins. Car le maſque eſtant levé, & les patins oſtez, on en paroiſt plus ridicule. Veritablement, les loüanges ſeroient de grand prix, ſi elles nous donnoient les perfections qui nous manquent; mais au lieu de donner celles qu'on n'a pas, elles oſtent meſme celles qu'on a. Je te veux alleguer à ce propos, deux exemples; l'un d'une Dame de condition, qui n'avoit point d'autre defaut que d'eſtre un peu trop petite: mais comme on ſe flate dans ſes imperfections, eſtant comparée par un Poëte *à la hauteur*

Il y a des Dames. Il eſt mieux de le dire d'elles, que des hommes, parce que cela leur eſt plus ordinaire.

Ayant un beau maſque. La choſe eſt aſſez claire, ſans ajoûter *Phaon & Nerée*, qui ne ſont pas grace maintenant.

La hauteur des Cedres. Le mot de *Peupliers* n'y vient pas ſi bien.

des Cedres, elle trémouſſoit d'aiſe dans ſa chaire, comme ſi elle en fuſt plus devenuë grande, tant qu'un de ceux qui eſtoient preſens, fut contraint de dire au Poëte qui reliſoit ſouvent cet endroit, qu'il s'arreſtaſt, de peur, dit-il, que l'excés de la joye la faiſant lever, ne découvre ſon defaut, & ton impoſture. L'autre exemple, qui eſt encore plus ridicule, eſt de Stratonice, à qui les cheveux eſtant tombez, d'une maladie (ce qui eſtoit connu de tout le monde) elle propoſa un grand prix à qui loüeroit mieux ſa chevelure, & eſtoit ravie d'entendre les Poëtes celebrer *ſa perruque d'or*, & la comparer à celle d'Apollon. C'eſt ainſi que la pluſpart des Dames ſont bien-aiſes que les Peintres les faſſent plus belles qu'elles ne ſont, & qu'ils corrigent leurs defauts, comme ſi elles pouvoient avec juſtice tirer vanité d'un portrait qui ne leur reſſemble pas. *Mais je me ris* de cette foibleſſe, & crois eſtre aſſez recommandable, pour n'avoir point beſoin qu'on meſle de fauſſes loüanges parmy les miennes, qui ne ſerviroient

Sa perruque d'or. Qu'il ſeroit beau voir maintenant de dire avec l'Auteur *des cheveux de Hyacinthe*, & les comparer à l'ache.

Mais je me ris. Je ne fais pas icy comme Lucien, qui change deux ou trois fois la harangue directe en oblique.

qu'à oſter la creance aux autres. Quoyque j'eſtime donc ton ouvrage pour la beauté des penſées & de l'invention, je ne puis ſouffrir que tu m'ayes comparée à des Déeſſes qui ne ſont pas ſeulement au deſſus de moy, mais au deſſus de la nature. Tu trouveras cela moins étrange, lorſque tu ſçauras que j'ay de la peine ſeulement à ſouffrir que tu m'ayes égalée aux plus illuſtres Dames de l'antiquité. Je te prie donc de corriger cet endroit; autrement je proteſte que c'eſt malgré moy que tu le publies, pour ne point attirer ſur moy le courroux des Dieux, comme fit Caſſiopée, quoyqu'elle n'euſt point diſputé la beauté à Venus, ni à Junon, mais ſeulement aux Nereïdes. Je ne ſuis donc pas bien-aiſe que tu faſſes courre cette piece en l'eſtat qu'elle eſt, parce que cela choque la modeſtie dont tu me loüés, & la gloire que tu me donnes à la fin de ton ouvrage, de me contenir dans les bornes de la raiſon, & de ne me point élever au deſſus de la condition humaine. Tu ſçais qu'Alexandre, qui n'eſt pas loüé pour ſa moderation, ne pût ſouffrir qu'on taillaſt le mont Athos à ſa reſſemblance, ni qu'on en fiſt une ſtatuë qui tînt une ville d'une main, & qui de l'autre verſaſt un fleuve; par où il s'eſt

éleyé

élevé une ſtatuë plus grande que le mont Athos, & s'eſt acquis plus de gloire qu'à la conqueſte de l'Aſie. Change donc ce qui me déplaiſt dans ton Dialogue, puiſque c'eſt pour moy qu'il eſt fait, ſans me faire une chauſſure plus grande que le pied, de peur que cela ne me faſſe broncher. Car je ne croy pas que tes loüanges conviennent, je ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'eſt pas permis aux victorieux des jeux Olympiques, de ſe faire dreſſer des ſtatuës plus grandes que le naturel ; & ceux qui ont l'intendance des jeux, les font rompre, lors qu'il s'en rencontre quelqu'une. J'ay peur de meſme, que la Renommée ne briſe la ſtatuë que tu me veux dreſſer, parce qu'elle eſt plus haute que moy. Voilà ce que m'a dit cette Princeſſe, c'eſt à toy à aviſer aux moyens de la contenter. Car elle m'a juré qu'elle avoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux ; & que tandis qu'elle liſoit ton ouvrage, elle les prioit tout bas en ſon cœur, qu'ils ne luy imputaſſent point ton crime. Tu dois pardonner cette foibleſſe à une femme, puiſque j'ay eſté moy-meſme de ce ſentiment, lorſque je ſuis venu à y rêver ; car je ne m'en eſtois pas apperceu d'abord, comme on ne voit pas bien les choſes, qu'elles

ne ſoient à une juſte diſtance. En effet, de comparer une mortelle à Venus & à Junon, ce n'eſt pas tant l'élever, que ravaler ces Déeſſes ; puiſque pour arriver à la grandeur d'une perſonne qui eſt beaucoup au deſſus de nous, ce n'eſt pas aſſez de ſe dreſſer ſur la pointe de ſes pieds, il faut encore qu'elle ſe rabaiſſe. Cela te ſeroit pardonnable, ſi tu manquois d'autres exemples ; mais toutes les Heroïnes enſemble de l'antiquité, ne ſont-elles pas capables de faire le portrait de la tienne ; ſans aller chercher dans le ciel des comparaiſons odieuſes ? Je ne ſçay comment cela eſt échapé à un homme qui eſt ennemy mortel de la flaterie, & qui ſe peut dire meſme avare des loüanges legitimes. Du reſte, tu ne dois point avoir honte aprés Phidias, de corriger ton ouvrage, encore qu'il ait déja veû le jour. Car tu ſçais que ce grand homme, lorſqu'il fit la ſtatuë de Jupiter Olympien, ſe tenoit derriere la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit aprés, ce qu'on y avoit trouvé à redire ; le jugement de pluſieurs ne ſe pouvant pas tromper ſi aiſément que celuy d'un ſeul, quand ce ſeroit meſme celuy de Phidias. Voilà quel eſt mon ſentiment, & celui de cette Dame.

LYCINUS. Je ne penſois pas, Poly-

strate, que tu fusses si grand Orateur; car tu m'as accablé de la force & de la multitude de tes raisons; si bien que je ne sçay que répondre, outre que mon Juge est ma partie, & qu'il n'est pas mal aisé de remporter la victoire sur celuy qui ne se défend point. Mais il est contre les formes de la Justice, de condamner une personne sans l'ouïr; & pourveu que tu me permettes de me justifier, il ne sera pas necessaire, à mon avis, de *passer condamnation*.

POLYSTRATE. Je suis si éloigné de cela, que je contribuërois volontiers à ta défense.

LYCINUS. Je voudrois bien que cette Dame fust presente, pour entendre mes raisons; mais je ne laisseray pas de les dire, pourveu que tu te veüilles charger de les luy rapporter, comme tu m'as fait les siennes.

POLYSTRATE. Je te le promets; mais c'est à la charge aussi que tu seras court, afin de m'en pouvoir souvenir.

LYCINUS. Mais j'aurois besoin d'un long discours pour répondre à une si longue accusation; toutefois je te promets de

Passer condamnation. Je ne dis pas *chanter la Palinodie*, qui seroit Pedantesque.

l'abreger en ta faveur. Dy-luy donc de ma part, Que...

POLYSTRATE. Nullément ; Parle comme si elle estoit presente, & je luy rapporteray ta harangue.

LYCINUS. Puisque tu veux que je luy parle par ta bouche, comme elle m'a parlé par la tienne, je commenceray : mais je ne sçay comment, l'opinion de sa presence m'étonne ; toutefois il n'est plus temps de reculer.

POLYSTRATE. Ne crains point, elle te fera bon accueil. Voy-tu pas son visage doux & serein ?

LYCINUS. Vostre modestie, grande Princesse, triomphe de mes éloges, & la défense que vous me faites de vous loüer, surpasse toutes mes loüanges. J'avois oublié la plus grande, je l'avouë, qui est vostre pieté, & vôtre respect envers les Dieux, & je vous ay obligation de m'en avoir averty. S'il faut donc retoucher à vostre portrait ; ce ne sera pas pour en oster quelque chose, mais pour y ajoûter un dernier trait, qui l'embellira extrémement. Vous confirmez par-là, tout ce que j'ay dit de vostre modestie ; & meritez d'autant plus les loüanges, que vous les mépriſez. Car, comme a dit un grand Philosophe, le moyen d'arriver à la gloi-

Diogene.

re, c'eſt de la fuir ; & celuy-là ſeul merite qu'on le louë, qui ne veut pas eſtre loüé. Mais pour entrer en ma défenſe, je diray d'abord, Que les Poëtes ni les Peintres ne ſont pas reſponſables en Juſtice de leurs imaginations, & que les Orateurs prétendent le meſme privilege quand ils louënt, parce que la loüange eſt une choſe libre, qui n'a pour but que d'aggrandir le ſujet dont elle parle, & de montrer qu'il ſurpaſſe tous les autres. D'ailleurs, la comparaiſon doit eſtre toûjours au deſſus de la choſe que l'on compare ; ou pour parler plus clairement, on ne doit jamais comparer ce qu'on louë, à quelque choſe de moindre ou d'égal, mais toûjours à ce qui eſt plus grand. Ce ne ſeroit pas loüer un chien, que de le comparer à un chat, ni à un renard ; & ce ſeroit le loüer foiblement, que de le comparer à un loup. Il faut aller plus loin, & luy donner la derniere perfection dont ſa nature eſt capable, comme fait le Poëte, lorſqu'il l'appelle *Dompteur de lions*. Ainſi, pour loüer l'un de ces illuſtres Athletes de l'antiquité, il ne le faudroit pas comparer à un ſimple lutteur ; mais dire avec un autre Poëte, *Que Pollux n'euſt pas eu la hardieſſe de l'attaquer, ni Hercule avec ſes bras de fer, osé ſe pre-* *Glaucus, &c.*

ſenter devant luy. Vous voyez comme il éleve ſon Athlete, non ſeulement au deſſus des autres ; mais au deſſus des Dieux meſmes de la lutte, ſans qu'ils s'en ſoient jamais offenſez, ni qu'ils ayent vengé cette injure ſur le Heros ni ſur le Poëte ; qui ont été tous deux illuſtres, l'un pour ſa force, & l'autre pour ſa Poëſie, dont cette piece eſt comme le chef-d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouver étrange que pour vous loüer, j'aye cherché un modele au deſſus de vous, & je n'en pouvois trouver que dans le ciel. Je vous eſtime de haïr la flaterie, car c'eſt une marque de vôtre generoſité : mais je vous veux apprendre à la diſtinguer de la loüange, afin que vous n'y ſoyez point trompée. Le flateur, comme il a l'ame baſſe, n'a pour but que ſon intereſt particulier, qu'il cherche dans la ſatisfaction d'autruy, & ne craindra point de loüer *Therſite de ſa beauté, & Neſtor de ſa jeuneſſe*, s'il croit que cela lui puiſſe ſervir. Mais il faut que la loüange ait la verité pour fondement. Tout ce que peut faire l'Orateur, c'eſt d'aggrandir ſon ſujet ; ce que ne peut pas faire l'Hiſtorien. Il comparera donc la vîteſſe d'un excellent che-

• *Therſite de ſa beauté, & Neſtor de ſa jeuneſſe.* C'eſt aſſez de ces deux exemples.

val, *à celle du vent ou de la foudre*, & le Palais d'un Prince, à celuy des Dieux; au lieu que le flateur le dira d'un cheval & d'une maiſon ordinaire; ou louëra une choſe qui n'eſt pas loüable, comme ce Courtiſan de Demetrius, qui le voyant enrûmé, le loüoit de touſſer & de cracher avec harmonie. *Il y a encore cette difference*, que le flateur ſe ſert d'hyperboles exceſſives, & que l'autre y eſt fort retenu. Pour appliquer donc cecy à nôtre ſujet, je diray, Que ſi j'avois comparé à Venus une laide, ou quelque beauté ordinaire, je ſerois un veritable flateur; Mais lorſque je parle d'une beauté qui ſurpaſſe toutes les autres, je ne ſors point des bornes de la loüange. D'ailleurs, je ne vous ay pas comparée proprement à des Déeſſes, mais à leur image. Car on ſçait aſſez que la Venus de Praxitele, ni la Minerve de Phidias, ne ſont pas les veritables Déeſſes; & il me ſemble meſme qu'il y a quelque irréverence à donner des figures mortelles & viſibles aux Dieux, dont la nature eſt immortelle (Guethm.

A celle du vent ou de la foudre. Je mets les choſes à noſtre air; car la façon Grecque ne revient pas à la noſtre.

Il y a encore cette difference. Le reſte eſt déja dit, & n'a pas beſoin d'eſtre ajoûſté.

& inviſible. Mais icy l'avantage meſme eſt de leur coſté. Car lorſque je vous compare à leur ſtatuë, j'apparie une choſe morte à une vivante, & *l'image de l'homme à celle de Dieu.* Mais quand je vous aurois comparée à des Déeſſes, je l'aurois pû faire à l'exemple des plus grands Poëtes, & d'Homere meſme voſtre citoyen, qui compare Briſeïs pleurante, à Venus; & comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez, il ajoûte, *C'eſt ainſi que parla Briſeïs pareille aux Dieux.* Vous liſez tous les jours ces vers, ou de ſemblables, ſans les condamner, & les apprenez meſme par cœur. Mais quand vous ne les approuveriez pas, ils ſe ſont acquis une preſcription de pluſieurs ſiecles, où perſonne n'a jamais condamné Homere pour ce ſujet, quoyqu'il s'en ſoit trouvé d'aſſez hardis pour donner le foüet à ſon image, & pour retrancher de ſon Poëme pluſieurs vers qui ne leur plaiſoient pas. Il ſera donc permis à Homere de comparer une captive qui pleure, à la Déeſſe du ris & de la joye; & je ne pourray pas comparer à ſon image, une Princeſſe gaye & riante, pour ne rien dire davantage, puiſqu'elle ne le veut pas. Je laiſſe à part qu'il donne la meſme

L'image de l'homme à celle de Dieu. C'eſt ainſi qu'il l'appelle enſuite.

épithete à Pâris & à Achille, & qu'il compare Agamemnon à Mars, & plusieurs autres à d'autres Dieux. Pour donc faire le portrait d'Agamemnon, il prend la teste de Jupiter, la ceinture de Mars, & l'estomac de Neptune, mettant en pieces trois Dieux pour faire un homme. Mais retournons aux exemples des femmes. Combien de fois dit-il, *Telle que Venus ou Diane*, & *telle Diane sur les monts?* Il ne se contente pas d'égaler les hommes aux Dieux, il compare la chevelure d'Euphorbe aux Graces, quoyqu'elle fust alors toute sanglante. Le reste de son ouvrage est plein de semblables comparaisons, ou plutost il n'y a point d'endroit qui ne soit embelly de quelque image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne le condamniez en ma personne, ou que vous ne permettiez aux autres ce que vous ne me voulez pas souffrir. Il passe plus outre, il compare les Dieux à des choses inferieures à l'homme, & donne à Junon le regard d'un Taureau, sans parler de l'Aurore aux doigts de roses. Un autre compare les paupieres de Venus à des fleurs; tant le champ des comparaisons est un champ vaste & libre. Mais se faut-il étonner qu'on prenne l'exemple des Dieux, puisqu'on prend jusqu'à leur nom?

Jupiter, Venus, Bacchus, Neptune, Mercure.

Témoin les Zenons, les Epheſtions, les Dionyſiens, les Poſſidoniens, & les Hermiens. Une Reine de Cypre s'eſt nommée Latone, ſans que cette Déeſſe s'en ſoit offenſée, ny qu'elle l'ait changée en rocher, comme Niobe. Je laiſſe à part les Egyptiens, qui ne font point de ſcrupule de prendre le nom des Dieux, quoyqu'ils ſoient les plus ſuperſtitieux de tous les hommes; de ſorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autres au païs. Les Philoſophes meſmes ont bien la hardieſſe d'appeller l'homme, l'image de Dieu. Vous ne devez donc point craindre qu'ils me puniſſent pour ce regard; & quand je ſerois coupable pour avoir dit ce que vous me reprochez, vous ne le ſeriez pas pour l'entendre. Je pourrois ajoûter encore pluſieurs choſes à celles-cy; mais j'épargne ta memoire.

POLYSTRATE. Non pas trop, à mon avis; car tu as paſſé le temps que je t'avois preſcrit, & je ne ſçay comment je pourray retenir un ſi long diſcours. Mais je m'en vay de ce pas m'en décharger; & par le chemin je fermeray les oreilles, & à un beſoin les yeux, pour ne voir ni entendre rien qui puiſſe troubler les images de ma memoire.

LYCINUS. Va, & prens garde de

t'en bien acquitter. Lorſque le Juge voudra prononcer la Sentence, je m'y rendray, pour m'entendre condamner ou abſoudre.

TOXARIS,
OU
DE L'AMITIE'.
DIALOGUE.

MNE'SIPE ET TOXARIS.

C'eſt la diſpute d'un Scythe & d'un Grec touchant l'Amitié, dont chacun rapporte des exemples à l'avantage de ſon païs.

MNE'SIPE. QUoy, Toxaris, vous ſacrifiez à Pilade & à Oreſte, comme à des Dieux?

TOXARIS. Oüy, Mnéſipe, non pas toutefois comme à des Dieux, mais comme à des Heros.

MNE'SIPE. Mais eſt-ce la coûtume parmy vous, d'honorer les morts par des ſacrifices?

TOXARIS. Non ſeulement cela, mais de celebrer des feſtes à leur hon-

neur, lorſque nous croyons qu'ils l'ont merité.

MNE'SIPE. Et que pouvez-vous eſperer de ces loüanges ?

TOXARIS. De porter la poſterité à l'imitation de leurs vertus, & de donner cette conſolation aux gens de bien, de voir honorer la memoire de ceux qui leur reſſemblent ; outre qu'il ne nuit point d'avoir les Heros favorables.

MNE'SIPE. Mais qu'avez-vous tant admiré en des étrangers qui eſtoient vos ennemis ? Car ayant eſté pris ſur vos côtes, aprés avoir fait naufrage, & eſtant preſts à eſtre ſacrifiez, ils tuerent leurs Gardes, & maſſacrerent voſtre Roy ; puis emmenerent la Preſtreſſe de Diane captive, & la Déeſſe meſme à qui on les vouloit ſacrifier. Si vous les honorez donc aprés des homicides & des ſacrileges, prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir ſuivre leur exemple, & que vous ne demeuriez à la fin ſans Dieux & ſans Roy. Que ſi ce n'eſt pas pour cela que vous leur rendez cet honneur, qu'eſt-ce donc qui vous oblige à ſacrifier à des gens qui devroient ſervir eux-meſmes de victimes ?

TOXARIS. Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles, elle eſt aſſez il-

lustre pour devoir estre couronnée. Car quelle hardiesse n'est-ce point à deux particuliers, de s'embarquer sur le Pont-Euxin, qui n'avoit esté frequenté jusqu'alors que par les Argonautes; sans craindre ny les Fables du païs, ny le nom d'Inhospitaliere qu'on donnoit à cette mer? Et quel excés de valeur à des captifs, de tuer un Roy au milieu de ses Gardes, & d'emmener prisonniers, jusqu'à ses Dieux? Ne sont-ce pas là des actions plus qu'humaines, & dignes d'éternelle loüange? quoyque ce ne soit pas pour cela encore que nous les adorons.

MNE'SIPE. Et qu'ont-ils fait de plus illustre? Car pour ce qui est de la navigation dont tu parles, les Pheniciens en entreprennent tous les jours de plus longues & de plus dangereuses, d'où ils ne retournent en leur païs que sur la fin de l'Automne, aprés avoir couru toutes les terres & les mers; de sorte que si c'est pour cela que vous honorez Oreste & Pilade, ces gens-là meriteroient mieux d'estre adorez qu'eux, quoyque souvent ce ne soient que de simples marchands portez de l'amour du gain.

TOXARIS. Ecoute comme des Barbares (car c'est ainsi qu'on nous appelle)

MNE'SIPE. Certes, Toxaris, tu montres bien que les Scythes ne ſont pas ſeulement fideles amis & belliqueux, mais éloquens; tant tu as ſçû bien dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grands perſonnages, & rendre raiſon d'une choſe qui m'eſtoit encore inconnuë. Car je ne croyois pas, pour te dire la verité, que l'amitié fuſt en ſi grande veneration parmy les Scythes qui n'avoient, à mon avis, qu'une impetuoſité brutale, & qui eſtoient ſans tendreſſe ny affection pour leurs proches; ce que je jugeois par leur couſtume barbare, de manger leurs peres aprés leur mort.

TOXARIS. Je ne veux pas maintenant défendre nos couſtumes, ny faire voir qu'elles ſont plus juſtes que les vôtres. Il me ſuffit pour cette heure de montrer que nous ſommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal; & pleurez en voyant Oreſte & Pilade ſur les theatres s'entrebattre à qui mourra le premier, & ſe ſacrifiera pour ſon compagnon; tandis que vous abandonnez vos amis, lorſqu'ils ont beſoin de voſtre aſſiſtance; & demeurez muets, quand ils implorent voſtre ſecours; comme ces perſonnages de Comedie, qu'on ne produit

que

que pour la montre. Si tu veux donc laisser à part ces vieux contes d'amitié que vous rebattez si souvent, & qui ne sont connus que dans les Fables, pour alleguer des exemples modernes, nous verrons qui en apportera de plus beaux; & je ne te cele point que j'aimerois mieux estre vaincu en combat singulier, au hazard de perdre la main droite, selon la coustume de mon païs, que de te ceder l'honneur de cette dispute, où il y va de la gloire de ma patrie.

D'Achille & de Patrocles de Thesée & de Pirithoüs.

MNE'SIPE. Quoyque ce ne soit pas peu de chose d'entrer en champ clos, contre un si adroit & vaillant Champion, je ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il seroit étrange qu'elle le cedast maintenant à un Scythe, aprés les avoir vaincus par la main de deux de ses Citoyens; & si je souffrois cet affront, je meriterois de perdre, non seulement la main, mais la langue. Si tu veux donc, nous alleguerons chacun des exemples d'amitié, & celuy qui en produira le plus, remportera la victoire.

TOXARIS. Il ne faut pas que la quantité l'emporte, mais la qualité, & se contenter d'en alleguer chacun cinq ou six; car cela iroit à l'infiny.

MNE'SIPE. Je le veux, tu commen-

ceras le premier, aprés avoir fait ſerment de ne rien dire que de veritable ; car il ne ſeroit pas difficile de faire un mauvais Roman.

TOXARIS. *C'eſt à toy à commencer*, puiſque tu as donné lieu à la diſpute.

MNE'SIPE. Quel Dieu veux-tu que je te jure ? Te contenteras-tu de Jupiter Philien, qui eſt le Dieu de l'Amitié parmy les Grecs ?

TOXARIS. Oüy, & j'atteſteray celuy de mon païs, qui répond à celuy-là.

MNE'SIPE. Je te prens donc à témoin, ô Jupiter Philien, & proteſte de ne rien alleguer icy, que je n'aye veû moy-meſme, ou que je n'aye appris de perſonnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, qui eſt ſi celebre en Ionie. Le premier eſtoit de Samos, & n'a rien d'illuſtre que ſon amitié. L'autre d'Epheſe, de *famille ancienne* & opulente, mais qui s'étoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui ſont devenus riches en peu de temps, ont toûjours pluſieurs gens autour d'eux pour ſervir à leur divertiſſement, Dinias ne manquoit pas de ces ſortes de Cour-

C'eſt à toy à commencer. Le raiſonnement vouloit qu'on ajoûtaſt cela.

Famille ancienne. La ſuite le declare.

tisans, qui font la cour à nos richeſſes, plûtoſt qu'à nous-meſmes. Mais Agathoclés qui l'aimoit dés ſa plus tendre jeuneſſe, ne les pouvoit ſouffrir, quoyqu'il ne laiſſaſt pas de vivre avec eux pour complaire à ſon amy, qui en eſtoit ſi charmé, qu'il en faiſoit plus d'eſtat que de luy, juſques-là qu'il luy devint meſme inſupportable par ſes frequentes remontrances. Car il ne pouvoit s'empeſcher de luy repreſenter la grandeur & le merite de ſes anceſtres, & de le conjurer avec larmes de ne pas diſſiper le bien que ſon pere avoit amaſſé avec beaucoup de peine; tant qu'à la fin Dinias ne l'appelloit plus à ſes plaiſirs, & ſe cachoit de luy, lorſqu'il vouloit faire quelque partie. Comme un mal en attire un autre, ces flateurs luy mirent dans l'eſprit l'amour *d'une celebre Coquette*, qui eſtoit adroite à gagner les cœurs, & tantoſt par des dédains affectez, tantoſt par de feintes careſſes, ſçavoit ſi bien enflammer ceux qu'elle avoit pris, qu'ils ne s'en pouvoient défaire. Lorſqu'elle eut attrapé ce jeune homme ſimple & niais, à l'aide de ſes faux amis, qui met-

D'une celebre Coquette. La qualité de ſon mary ſera exprimée plus bas. Du reſte, cecy-eſt tranſpoſé.

toient tout en œuvre pour le ſurprendre, elle ne le laiſſa pas échapper ; mais aprés l'avoir enveloppé dans ſes filets, pour en mieux triompher, elle feignit de l'amour, & cauſa mille maux à ce pauvre infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & *tous ces petits preſens* qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant. Ses ſervantes luy faiſoient accroire qu'elle ne dormoit ni nuit ni jour, & qu'elle ne faiſoit que ſonger à luy, & ſoûpirer ; ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-meſmes : ſi bien qu'à la fin il ſe perſuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embraſſer quand il arrivoit, l'arreſtoit quand il vouloit partir, faiſoit ſemblant de ne ſe parer que pour luy, & ſçavoit meſler à propos, les larmes, les dédains & les ſoûpirs, parmy les attraits de ſa beauté, & les charmes de ſa voix & de ſa lyre. Enfin, aprés pluſieurs allées & venuës il en jouït, & on crut de ce moment qu'il eſtoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle eſtoit groſſe de luy ; & de peur qu'il ne vinſt à ſe dé-

Bouquets &c.

Tous ces petits preſens qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant. Il ſeroit ridicule de dire, *Des bouquets à demy fees, & des fruits qu'on a mardus.*

gouſter par la jouïſſance, elle ne le vouloit plus voir ſi ſouvent, pour ne point donner, à ce qu'elle diſoit, de jalouſie à ſon mary, qui eſtoit un homme de condition, & *des principaux de la ville d'Epheſe.* Cela l'enflamma de ſorte, que ne pouvant ſouffrir ſon abſence, il *envoyoit tous les jours quelques-uns de ſes amis la viſiter*; il ne s'entretenoit que d'elle; & lorſqu'il ne la pouvoit voir, il ſe conſoloit par la veuë de ſon portrait. Cependant il luy donnoit tout ce qu'il avoit, meubles, argent, maiſons, pierreries; de ſorte qu'en peu de temps on vit fondre cette famille ſi opulente, qui eſtoit la premiere du païs; & lorſqu'il n'eut plus rien, elle le quitta pour un jeune Candiot fort riche, qui commença d'entrer ſur les rangs, ſurpris par les meſmes artifices. Dinias s'en plaint inutilement, tant que ſe voyant abandonné par ſes faux amis, & par ſa perfide maiſtreſſe, il a recours à Agathoclés, qui voyoit tout cela il y avoit long-

Des principaux de la ville d'Epheſe. Il n'y a que le nom des deux amis, qui ſoit neceſſaire au conte.

Envoyoit tous les jours quelques-uns de ſes amis. J'aime mieux dire cela, que de mettre qu'il les faiſoit venir chez luy.

temps, ſans le pouvoir empeſcher. Il luy conte donc ſon avanture, avec quelque pudeur d'abord ; mais à la fin il tranche le mot ; & luy avouë franchement qu'il ne pouvoit plus vivre ſans elle. Agathoclés qui vit que ce ſeroit peine perduë d'eſſayer de l'en diſſuader, & qu'il n'eſtoit pas temps de luy faire des reproches ; vend une ſeule maiſon qu'il avoit, & luy en donne l'argent. Auſſi-toſt il va trouver ſa maiſtreſſe, qui le reçoit à bras ouverts, & ſes flateurs rentrent en grace comme auparavant ; leurs amourettes recommencent, ſi bien qu'elle luy donne rendez-vous la nuit : mais il ne fut pas plûtoſt entré, que le mary ſe preſente l'épée à la main, ſoit qu'il en fuſt averty par ſa femme, ou non, & menace de le tuer. En cette extrémité il ne perd point le jugement ; mais empoignant un baſton, il luy en donne un ſi grand coup ſur la teſte, qu'il l'aſſomme, & de rage en fait autant à ſa femme, qu il acheve aprés de tuer avec l'épée de ſon mary. Enſuite, il repouſſe les valets étonnez, qui ſe mettoient en devoir de l'arreſter, & ſe ſauve chez Agathoclés, où dés le matin il eſt pris & mené au Gouverneur de la Province, qui le renvoye à l'Empereur, aprés avoir

tout confeſſé. Dans cette triſte conjoncture ſon amy ne le quitte point, & le ſuit priſonnier en Italie, où il entreprend ſa défenſe ; comme il fut condamné, il l'accompagne dans ſon exil, & va demeurer avec luy en la petite Iſle de Gyare, où il fut confiné pour le reſte de ſes jours. Il employe là à le nourrir le peu de bien qui luy reſtoit ; & lorſque tout fut mangé, il ſe loüa à des peſcheurs d'huîtres à l'écaille, qui ſervent à la teinture de la pourpre, & l'entretint de ſon travail, ſans l'abandonner meſme aprés ſa mort. Car il s'habitua là, & ne retourna point en ſon païs. Voilà un exemple d'amitié qui eſt arrivé en nos jours, & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agathoclés eſt mort en cette Iſle. Pleine genre.

TOXARIS. Je voudrois que tu n'euſſes pas fait de ſerment, pour avoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me ſemble digne de mon païs.

MNE'SIPE. En voicy un autre, qui n'eſt pas moins illuſtre, que j'ay appris d'un Pilote de la Calcide, & dont j'ay eu la confirmation par ceux-là meſmes qui y avoient part. Il diſoit que venant un jour d'Italie à Athénes, vers le coucher des Pleïades, la tempeſte le prit

au ſortir du détroit de Sicile, & le porta à la veûë de l'Iſle de Zacinthe, ſans qu'il puſt ſurmonter l'effort des vagues. Il avoit pluſieurs perſonnes dans ſon navire, & entr'autres deux jeunes hommes de ſon païs ; l'un robuſte & vigoureux, nommé Euthydique ; l'autre tout paſle & défait, appellé Damon, qui ne faiſoit que de relever d'une grande maladie. Celuy-cy ſe trouvant mal de l'agitation, s'approcha du bord du vaiſſeau, qui dans cet intervalle vint à pancher d'un coup de vent, & le renverſa dans la mer. En tombant il crie à l'aide à ſon amy, qui ſe jette auſſi-toſt aprés ſans deliberer, quoyque ce fuſt en plein minuit, & qu'il fuſt déja couché, & commence à le ſoulever ſur les flots, où il ne ſe pouvoit plus ſoûtenir à cauſe de la peſanteur de ſes habits, & de la foibleſſe où il eſtoit. Ceux du navire émus de compaſſion, les voulurent aider ; mais ils furent emportez en un inſtant par la violence de la tempeſte ; & tout ce qu'ils purent faire, fut de leur jetter quelques pieces de liege *avec l'échelle du vaiſſeau.* Arreſtons-nous-là, je te prie, à conſide-

Avec l'échelle du vaiſſeau. Je n'ajoûte point *des perches*, parce qu'ils ne s'en ſervirent pas.

rer

rer ſi quelqu'un peut donner de plus fortes preuves de ſon amitié, que fit en cette occaſion Euthydique, de ſe jetter en plein minuit dans la mer pendant la tempeſte, & de s'expoſer à une mort toute certaine, pour ſauver ſon amy, ou perir avec luy. Repreſente-toy le bruit & la hauteur des vagues émuës & blanchiſſantes, meſlé de l'horreur des tenebres ; l'un mourant, qui tend les bras à ſon amy, & qui implore ſon aſſiſtance ; l'autre outré d'amour, qui ſe précipite aprés luy, de peur qu'il ne meure tout ſeul. As tu veû de plus beaux exemples d'une veritable amitié ?

TOXARIS. Haſte-toy, je te prie, de me dire ce qu'ils ſont devenus ; car je bruſle de le ſçavoir.

MNE'SIPE. Ne crains point, ils philoſophent tous deux preſentement dans Athénes ; mais le Pilote emporté par la tempeſte, ne m'a pû conter l'hiſtoire que juſques-là ; & j'ay appris le reſte de leur bouche. Ils diſent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques lieges juſqu'au point du jour, qu'appercevant l'échelle du navire qui eſtoit faite de groſſes planches, ils monterent tous deux deſſus, & ſe ſauverent dans l'Iſle qui eſtoit proche. Mais pour ne te point arreſter

On, ils contente le reſte ainſi.

davantage en des moralitez inutiles, voicy un troiſiéme exemple qui ne le cede point aux deux autres. Eudamidas de Corinthe en mourant, fit un teſtament qui ſembleroit ridicule à tout autre qu'à un amy : car n'ayant pour tout bien que deux amis, il laiſſa à l'un de nourrir ſa mere, & à l'autre de marier ſa fille ; troiſiéme. & l'un eſtant mort cinq jours aprés, ſoit de regret, ou autrement, celuy qui reſtoit executa la commiſſion de tous les deux ; car ils eſtoient ſubſtituez l'un à l'autre : & pour rendre ſon action plus illuſtre, il maria la fille de ſon amy & la ſienne en un meſme jour, & leur donna à toutes deux un meſme mariage. Ou, encore preſentement. Quant à la mere, il la nourrit juſqu'à la mort, quoyque le peuple criaſt que le défunt avoit trouvé le ſecret d'heriter aprés ſa mort de ſon amy. Que te ſemble, Toxaris, de la generoſité d'Aretas ; car c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit, de payer ſi gayement la part de ſon coheritier avec la ſienne ? Ne merite-t-il pas de faire un de nos exemples, à la gloire & à l'avantage de ſa patrie ?

TOXARIS. Oüy, ſans doute, quoyque j'admire encore plus la hardieſſe & la confiance du teſtateur ; car celuy qui a la reſolution de faire un ſemblable

teſtament, eſt capable non ſeulement de l'executer, mais de quelque choſe encore de plus ; & je ne doute point qu'il n'euſt nourry la mere de ſon amy, & marié ſa fille, meſme ſans en eſtre prié.

MNE'SIPE. Tu dis vray, paſſons à l'exemple de Zenothémis de Marſeille, qu'on me montra en Italie, comme j'y eſtois Député de mon païs. C'eſtoit un homme de belle taille & de bonne mine, que je trouvay qui alloit à la campagne avec ſa femme à ſes coſtez, qui eſtoit auſſi laide qu'il eſtoit beau. Car outre qu'elle eſtoit borgne & petite, elle eſtoit contrefaite, & percluſe de la moitié du corps, & tomboit meſme du haut mal, à ce qu'on diſoit. Comme je m'eſtonnois donc que la fortune euſt apparié deux choſes ſi diſſemblables, celuy qui m'accompagnoit me fit ce recit. Le pere, dit-il, de ce monſtre que tu vois, eſtoit un riche homme de Marſeille, amy de Zenothémis, nommé Menecrate, qui pour avoir rendu une Sentence injuſte, fut declaré infame, & tous ſes biens confiſquez, ſelon la rigueur de la Loy. Accablé d'un ſi grand coup de fortune, il eſtoit encore plus affligé par la conſideration de ſa fille unique, qui eſtoit en âge d'eſtre mariée, ſans qu'il euſt de

quoy la pourvoir ; *car comme tu vois*, elle n'eſtoit pas de taille à eſtre mariée pour ſa beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zenothémis, & déploroit ſa condition, parce qu'il l'aimoit tendrement : Ne crains point, dit-il, les Dieux l'ont pourveûë ; & là-deſſus il le prend par la main, le mene chez ſoy, & partage avec luy ſes treſors, qui n'eſtoient gueres moins grands que ceux qu'il avoit perdus. Il ajoûta à cette largeſſe un feſtin, comme s'il euſt eu envie de marier ſa fille à quelqu'un de ſes amis ; & lorſqu'ils eurent ſoupé, & fait les effuſions accoûtumées, Zenothémis rempliſſant ſa coupe, Reçoy, dit-il, cette coupe de la main de ton gendre ; car j'épouſeray aujourd'huy ta fille, & le contrat eſt tout dreſſé, où je confeſſe avoir receu en mariage vingt-cinq talens. Comme l'autre reſiſtoit, & ne pouvoit ſouffrir qu'un homme ſi riche & ſi bien fait, épouſaſt une fille ſi pauvre & ſi mal faite, il la prit entre ſes bras, & alla conſommer ſon mariage dans une autre chambre, puis vint retrouver la compagnie. Il l'a toûjours tenuë depuis pour ſa femme, luy faiſant mille careſſes, & la me-

Douze mille ſeus.

Car comme tu vois. Le reſte eſt exprimé plus haut.

nant avec luy, comme tu vois. Car bien loin d'en avoir honte, il s'en glorifie, préferant l'amitié à tous les autres avantages. Auſſi le Ciel a beny ſon action, & luy a donné un beau fils, qu'il a preſenté depuis peu au Senat *en habit de deuïl*, pour faire plus de compaſſion; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit-fils la confiſcation de ſon ayeul; & en ſa faveur, l'a reſtably en ſes biens & en ſa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'apporter un ſemblable exemple de ton païs, où vous n'aimez que les belles. Mais paſſons au dernier, qui ſera de Demetrius de Sunion. Il avoit eſté élevé dés ſon enfance avec Antiphile, & voyagea avec luy en Egypte, pour apprendre la Philoſophie Cynique, ſous ce Philoſophe de Rhodes, qui eſtoit alors ſi celebre; mais Antiphile vouloit étudier en Medecine. Comme Demetrius eſtoit allé voir les antiquitez du païs, & navigeoit, il y avoit déja ſix mois, ſur le Nil, ayant laiſſé au logis ſon camarade, qui ne pouvoit ſouffrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage; il arriva à Antiphile un accident, qui luy fit bien regreter l'abſence de ſon amy. Car un de

Alopecien.

En habit de deuïl. Ce qui ſuit ne ſert de rien.

ſes eſclaves s'aſſocia avec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emporterent la ſtatuë du Dieu, avec pluſieurs autres choſes qu'ils cacherent ſous un lit, au logis d'Antiphile. Mais les voleurs ayant eſté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils confeſſerent tout à la queſtion; de ſorte qu'on arreſta l'eſclave, & enſuite le maiſtre, qui eſtoit aux écoles publiques, aprés avoir trouvé chez luy le butin. Car l'indignité de l'action faiſoit qu'on ne l'oſoit ſecourir, & chacun l'avoit en horreur comme un ſacrilege, & eut crû faire un crime de boire meſme & de manger avec luy. Cependant ſes deux autres eſclaves emportent tout ce qui luy reſtoit, tandis qu'il eſt en priſon abandonné de tout le monde, & tourmenté par le Geolier, qui croyoit faire ſervice à Dieu en le maltraitant, & qui ne le vouloit pas ſeulement ouïr, lorſqu'il ſe vouloit juſtifier. Il tomba donc malade de faſcherie & de miſere; car il couchoit ſur la terre, ſans pouvoir eſtendre ſes jambes pour dormir, parce qu'on les attachoit la nuit à une piece de bois; mais de jour il n'avoit qu'une main liée avec le cou. Toutefois le bruit des chaînes l'empeſchoit de pouvoir repoſer le

jour, non plus que de nuit, parce qu'il eſtoit enfermé peſle-meſle avec pluſieurs autres criminels dans un cachot puant, où il avoit de la peine à reſpirer. En ce funeſte eſtat, inſupportable meſme aux plus robuſtes, & à plus forte raiſon à un jeune homme, qui avoit eſté eſlevé tendrement, il commençoit à défaillir peu à peu, & ne vouloit déja plus rien prendre, lorſque Demetrius, qui ne ſçavoit rien de l'affaire, arriva; & ſi-toſt qu'il l'eut appriſe, courut en haſte à la priſon, où l'on ne le voulut pas laiſſer entrer, à cauſe qu'il eſtoit tard, & que le Geolier eſtoit retiré, & les Gardes poſées. Il falut donc attendre juſqu'au lendemain, qu'il eut de la peine meſme à entrer, & encore plus à reconnoiſtre ſon amy tout défiguré, aprés l'avoir cherché long-temps, comme on fait un homme entre les morts, en un jour de bataille. Et s'il ne ſe fuſt aviſé de l'appeller par ſon nom, il ne l'euſt jamais pû trouver. Mais comme il eut répondu, il le reconnut à ſa voix; & luy détournant les cheveux de deſſus le front, s'évanouït à ce ſpectacle, & Antiphile auſſi. Demetrius eſtant revenu le premier, aida ſon compagnon à reprendre ſes eſprits, & luy donna la moitié de

ſon manteau, au lieu des haillons dont il eſtoit couvert. Enſuite il ſortit pour l'aſſiſter ; & comme il n'avoit ni credit ni argent, il ſe loüoit pour porter des marchandiſes ſur le port ; & aprés avoir travaillé tout le matin, il portoit tout ce qu'il avoit gagné à ſon amy, dont ils donnoient une partie au Geolier, & s'entretenoient du reſte. Mais la nuit venuë, il falloit qu'il ſe retiraſt, & qu'il dormiſt à la porte, ſur un petit lit qu'il s'étoit fait d'herbe & de branches d'arbres ; car on ne le vouloit pas laiſſer coucher dans la priſon. Ils vécurent ainſi quelque temps, juſqu'à ce qu'un des priſonniers eſtant mort de poiſon à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laiſſer entrer perſonne ; ſi bien que Demetrius qui ne pouvoit quitter ſon amy, s'alla par deſeſpoir, declarer complice du meſme crime, & fut attaché avec luy. Encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoiſie du Geolier. Cependant, ils taſchoient d'adoucir leurs maux par leur converſation, & chacun avoit plus de ſoin de la ſanté de ſon compagnon que de la ſienne, particulierement Demetrius, qui eſtant tombé malade, ne laiſſoit pas de faire tout ce qu'il pouvoit pour conſoler Antiphile. Sur ces

entrefaites un accident imprévû leur rendit la liberté, lorſqu'ils ne l'attendoient plus. Car un priſonnier ayant recouvré une lime, rompit la chaiſne où ils eſtoient tous attachez, & ſe ſauva avec les autres, aprés avoir tué les Gardes : mais la pluſpart furent repris comme ils s'écartoient deçà & delà ; & cependant nos deux amis demeurerent dans la priſon, & arreſterent leur eſclave, aimant mieux mourir que de paſſer pour coupables d'un crime pire que la mort meſme : & le Gouverneur de l'Egypte ayant appris cette nouvelle, *les mit tous deux en liberté, aprés qu'ils eurent juſtifié leur innocence.* Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antiphile, & le double à Demetrius, qui ſe retira vers les Gymnoſophiſtes des Indes, & laiſſa le tout à ſon camarade, lequel demeura au païs où il eſt encore à preſent. Voilà, Toxaris, cinq exemples de l'amitié des Grecs, que j'aurois plus eſtendus, ſi tu ne t'eſtois plaint que nous avions plus de paroles que d'effet. Car j'aurois rapporté les harangues que De- 1500. livres.

Il les met tous deux en liberté, aprés avoir juſtifié leur innocence. J'ay accourcy ou retranché ce dont on ſe pouvoit paſſer, afin d'eſtre plus court & plus net.

metrius fit devant le Juge, où pour décharger ſon amy, il s'imputoit le crime dont on l'accuſoit; juſqu'à ce que l'eſclave les déchargea tous deux à la queſtion. Regarde ſi tu as quelque choſe que tu puiſſes oppoſer à de ſi grands exemples, ſi tu ne te veux reſoudre à la peine, dont tu as dit qu'on puniſſoit les vaincus parmy les Scythes. Mais aprés avoir ſi bien défendu des eſtrangers, tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

Or ſte & Pilade.

TOXARIS. Et toy, ne crains-tu point que l'on te coupe la langue, de l'employer ainſi contre toy-meſme, en m'encourageant à ta défaite? Mais je vais commencer ſans préambule; car outre que ce n'eſt pas la coûtume de mon païs, il n'eſt pas beſoin de diſcours, quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reſte, n'attens pas d'ouïr icy l'hiſtoire de quelqu'un, qui en faveur de ſon amy aura épouſé une femme laide, ou par charité marié ſa fille, ou qui ſe fera enfermé avec luy en priſon, pour en ſortir plus glorieux. Tout cela n'eſt que jeu, au prix des exemples que je te veux alleguer. Ce n'eſt pas que je te condamne d'avoir dit ce que tu ſçavois, puiſque tu n'avois rien de meilleur à dire; & que la longue paix dont jouït

la Grece, empeſche qu'elle ne ſe puiſſe ſignaler en de plus grandes occaſions ; car le bon Pilote ne ſe reconnoiſt que dans la tempeſte. Mais pour nous qui ſommes toûjours en guerre avec nos voiſins, ſoit pour l'attaque ou pour la défenſe, il ſe preſente tous les jours mille ſujets de témoigner noſtre courage & noſtre amitié, qui ſont les ſeules armes que nous eſtimons invincibles. Premierement nous ne choiſiſſons point nos amis à table comme vous, ni ne prenons nos voiſins, ni nos camarades. Mais lorſque nous reconnoiſſons un brave homme, nous recherchons ſon amitié, comme on fait une maiſtreſſe ; & celuy qui luy rend plus de ſervice, c'eſt celuy qui l'emporte. Enſuite on ſe jure l'un à l'autre une amitié inviolable ; ce qui ſe fait en cette façon : On ſe pique le bout des doigts, & l'on en reçoit le ſang dans une coupe, où chacun trempe la pointe de ſon eſpée, & puis goûte de cette liqueur précieuſe, qui eſt la marque d'une amitié éternelle, & un témoignage qu'on veut épancher ſon ſang l'un pour l'autre. Perſonne ne peut avoir que deux amis ; & ceux qui en ont davantage ſont meſeſtimez, comme des Courtiſanes qui s'abandonnent à tout le mon-

On, l'on ne peut eſtre que trois à cette alliance.

de, parce que l'amitié ſe perd, eſtant diviſée en tant de parties. Mais pour entrer en matiere, je commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis, en une bataille contre les Sarmates, voyant emmener captif Amizoque qu'il aimoit. Cependant, je te jure par l'air que nous reſpirons, & par le Cymeterre que nous portons, qui ſont les plus grands Dieux que les Scythes adorent, que je ne te diray rien que de veritable.

MNE'SIPE. Je t'aurois aſſez crû ſans jurer; mais tu as bien fait de ne pas prendre à témoin des divinitez de grande importance, afin de pouvoir mentir plus hardiment.

TOXARIS. Quoy! tu ne veux pas que je jure par les ſymboles de la Vie & de la Mort, qui ſont les plus grands Dieux qu'on revere?

MNE'SIPE. Si cela eſt, tu pouvois appeller à témoin pluſieurs autres deïtez; car il y a pluſieurs genres de mort.

TOXARIS. Ne ſçaurois-tu t'empeſcher de chicaner un homme qui porte une épée? ſur tout, aprés qu'il t'a laiſſé parler tout ton ſoûl, ſans t'interrompre.

MNE'SIPE. J'ay tort, je l'avouë, & t'en demande pardon. Tu peux dire

maintenant tout ce que tu voudras, ſans craindre que je t'interrompe.

TOXARIS. Il y avoit quatre jours qu'Amyſoque & Dandamis s'eſtoient jurez une amitié éternelle, & qu'ils avoient bû du ſang l'un de l'autre pour confirmation de leur alliance, lorſque les Sarmates entrerent en Scythie avec trente mille hommes de pied, & dix mille chevaux. On s'eſtoit campé ſur l'une & l'autre rive du Tanaïs, pour leur empeſcher le paſſage; mais ils enleverent d'abord tout ce qui eſtoit au delà, à la reſerve de ceux qui ſe ſauverent de bonne heure au deçà du fleuve. Sur ces entrefaites, Dandamis voyant ſon amy priſonnier, qui imploroit ſon aſſiſtance, paſſe l'eau à la nage pour l'aller ſecourir; mais il ne fut pas plûtoſt à l'autre bord, qu'il fut enveloppé par les ennemis; & ſur le point de perir, il s'écria qu'il venoit pour racheter un priſonnier. A ces mots ils s'arreſterent tout court, & le menerent au General, qui luy demanda d'abord quelle rançon il vouloit donner. Moy-meſme, dit-il, puiſqu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'eſt trop, reprit le Barbare, nous nous contenterons d'une partie; & là-deſſus il

luy fit arracher les yeux, & le renvoya avec ſon amy, plus joyeux de cette conqueſte, qu'affligé de la perte de ſa veüe. Sa preſence rendit le courage aux Scythes, qui crûrent n'avoir rien perdu en conſervant un ſi grand treſor. Cela eſtonna meſme les ennemis, lorſqu'ils vinrent à conſiderer à quels gens ils avoient affaire; ſi bien qu'ils ſe retirerent la nuit en tumulte, aprés avoir bruſlé les chariots qu'ils avoient pris, & laiſſé une partie du butin. Cependant Amiſoque ne voulut point conſerver la lumiere que ſon amy avoit perduë pour l'amour de luy; & l'on voit maintenant ces deux illuſtres aveugles nourris aux dépens du public, qui revere leur vertu. Que peux-tu oppoſer, Mnéſipe, à un ſi grand exemple, quand je te laiſſerois la liberté d'en feindre à ta fantaiſie, & que je t'abſoudrois du ſerment de fidelité que tu as juré? Si tu avois à traiter une ſi noble matiere, combien y aurois-tu meſlé d'ornemens? Combien de regrets de Dandamis aprés la perte de ſon amy? Combien de harangues pour le r'avoir? Combien de témoignages de joye en donnant ſes yeux pour rançon? Combien d'acclamations à leur retour, & le reſte que tu ſçais beaucoup mieux que

moy ? car je me ſuis contenté de rapporter la choſe nuëment, ſans rien alterer de la verité. Paſſons à un autre exemple qui ſera encore plus court. Belite, l'un des parens d'Amiſoque, voyant Baſthé ſon amy, terraſſé à la chaſſe par un lion, & ſur le point d'eſtre devoré, ſaute en bas de ſon cheval, & frappe la beſte par derriere, pour l'obliger à tourner ſur luy ; & voyant qu'elle ne vouloit point laſcher priſe, il luy met la main dans la gueule, pour luy arracher meſme d'entre les dents ſon amy. Le lion irrité ſe jette ſur l'un, aprés avoir ſoûlé ſa rage ſur l'autre ; mais Bélite en mourant luy paſſe ſon épée au travers du corps, & venge d'un meſme coup la mort de ſon amy & la ſienne. Pour éterniſer cette action, on a enfermé par Edit public, ces deux amis en un meſme tombeau, & mis le lion auprés en un tombeau ſeparé. Mais ne t'arreſte point à ces deux exemples, en voicy un troiſiéme plus conſiderable, de trois amis qui ont fait des merveilles l'un pour l'autre. Arſacomas ayant eſté envoyé en ambaſſade vers Leucanor, Roy du Boſphore, qui avoit tardé trois mois à envoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scythes, fut traité magnifiquement par ce Prince à ſon départ,

aprés avoir eſté ſatisfait ſur ſa demande. Pour plus grand honneur, le Roy voulut que ſa fille fuſt preſente au feſtin, avec tous les grands qui la recherchoient en mariage, du nombre deſquels eſtoit Tigrapate, Prince des Laſiens, & Adyrmaque, Duc de Machlyne. Mais Arſacomas ne l'eut pas plûtoſt veüe, qu'il en devint amoureux : & comme c'eſt la coûtume de faire la demande à table ſur la fin du repas, & de dire qui l'on eſt, & ce qu'on a, lorſque tous les autres eurent vanté à l'envy leurs treſors & leur puiſſance, aprés avoir fait *les effuſions accoûtumées*, il prit la coupe comme eux, mais il ne répandit point de vin, parce que cela ne ſe fait point parmy les Scythes ; & ayant bû un grand trait, il pria le Roy de luy donner ſa fille en mariage, à cauſe qu'il ſurpaſſoit tous les autres tant en richeſſes qu'en credit. Comme le Roy paroiſſoit eſtonné de ce diſcours, ſçachant bien que les Scythes ſont fort pauvres, & que celuy-cy particulierement n'avoit pas beaucoup de bien ; & qu'il luy demandoit en riant, combien il avoit de troupeaux & de chariots, qui ſont les richeſſes du païs ; Je n'ay rien

Les effuſions accoûtumées. Cela fait voir que c'eſtoit la fin du repas.

de

de tout cela, dit-il; mais j'ay vaillant deux amis, qui surpassent tous les autres tant en estime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie, qui crut qu'il estoit yvre, & le lendemain le Duc de Machlyne fut preferé à tous ses Rivaux, & emmena sa maistresse. Arsacomas de retour, conte son avanture à ses deux amis, Loncate & Masente, & leur dit que cet affront les touchoit tous trois également, & qu'on avoit preferé de vains trésors à la grandeur de leur amitié; de sorte qu'ils resolurent ensemble de tirer raison de cette injure. Il faut, dit Loncate, partager entre nous la vengeance: J'apporteray la teste du Roy, & Masente enlevera ta maistresse, tandis que tu armeras le païs pour soûtenir l'effort de ces Princes, qui ne manqueront pas de nous venir fondre sur les bras. Or tu assembleras de grandes forces, tant de nos gens que des tiens; outre ceux qui te viendront servir volontairement, attirez par le bruit de ta vaillance, & par la compassion qu'on aura de ton infortune. C'est la coustume des Scythes, lorsque quelqu'un est offensé, & qu'il n'a pas le moyen de se venger, de faire rostir un bœuf, puis le mettre en pieces, & s'asseoir sur la peau, au milieu de toutes ces viandes, les mains

liées derriere le dos, comme un prisonnier. Tous ceux qui passent par-là, & qui le veulent secourir, en prennent un morceau, & jurent de luy amener, l'un cinq chevaux, l'autre dix, chacun selon son pouvoir; & ceux qui n'ont que leur personne, d'y venir eux-mesmes: & en disant cela, ils mettent le pié droit sur le cuir du bœuf, pour confirmation de leur promesse. On amasse par ce moyen de grandes forces, & plus considerables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles ne sont composées que d'une brave jeunesse, qui s'y porte volontairement par la consideration de l'honneur ou de l'amitié. Arsacomas assembla donc par ce moyen cinq mille chevaux & vingt mille hommes de pié. Cependant, Loncate arrive inconnu au Royaume du Bosphore, & tirant à part le Prince, *comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance*, il entre seul avec luy dans le Temple de Mars, où il luy coupe la teste, & la mettant sous son manteau remonte à cheval, en criant qu'il ne tarderoit point à revenir, com-

Tant l'infanterie legere, qu'autre.

Comme pour luy communiquer quelque affaire d'importãce. C'est assez de dire cela, sans ajoûter ce que fait l'Auteur, qui n'est que trop long en cet endroit.

me s'il fuſt allé à quelque commiſſion de la part du Roy. Il fut donc bien loin ; avant qu'on euſt découvert le meurtre ; outre qu'on negligea de le pourſuivre, pour ſonger à l'élection d'un nouveau Prince, parce que le païs eſt partagé en diverſes factions. D'autre coſté, Maſente averty en chemin de cette mort, en porte le premier la nouvelle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le demandoit pour Roy comme gendre du défunt ; Qu'il ſe haſtaſt donc de ſe ſaiſir de l'Empire, & qu'il menaſt avec luy ſa femme qui eſtoit la legitime heritiere ; Qu'il luy diſoit cela comme ſon parent & ſon amy, parce que le feu Roy avoit pris femme d'entre les Alains, d'où il eſtoit, & que les freres de cette Princeſſe l'avoient envoyé pour le porter à cette entrepriſe, & empeſcher l'élection du frere baſtard du Roy, qui eſtoit ennemy des Alains, & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de meſme, & parlent meſme langage, on ne pouvoit découvrir la fourbe ; outre qu'il s'eſtoit fait couper les cheveux, pour mieux joüer ſon perſonnage ; parce que les Alains les portent plus courts que les Scythes. Le Duc de Machlyne s'avance donc à grandes journées pour prévenir l'élection, aprés luy avoir laiſſé

la conduite de la Princeſſe, comme à ſon parent. Il monte avec elle ſur ſon char, & quand la nuit fut venuë, il la mit ſur un cheval, à l'aide d'un cavalier qui le ſuivoit ; & quittant le chemin du Boſphore, il prend celuy de Scythie, où il arrive le troiſiéme jour, aprés avoir donné quelques heures de repos à la Princeſſe, & la remet entre les mains d'Arſacomas, telle qu'il la deſiroit ; car le Duc de Machlyne ne l'avoit pas encore épouſée. Comme Arſacomas ne ſe pouvoit laſſer de luy rendre graces, il dit que c'eſtoit comme ſi la main gauche remercioit la droite du ſervice qu'elle luy rend ; Qu'il ne pouvoit moins faire pour luy, & que deux amis ne ſont pas ſeulement comme les deux mains, mais ſuivant le proverbe, comme les deux doigts de la main. D'autre coſté, le Duc de Machlyne averty de la trahiſon, & de l'élection du baſtard dont j'ay parlé, retourne tout court en ſon païs ; & entre avec une grande armée en Scythie, & le baſtard auſſi de ſon coſté, avec quarante mille Alains ou Sarmates, ſans compter les Grecs qui avoient pris ſon party. Aprés leur jonction, leurs troupes ſe trouverent monter à quatre-vingts & dix mille hommes, dont il y avoit trente

mille Archers à cheval. Nous marchaſmes contre eux avec environ trente mille ſoldats; en comptant la cavalerie parmy laquelle j'eſtois, ayant mené cent volontaires avec moy. Nous ne les euſmes pas plutoſt apperçûs, que nous détachaſmes contr'eux noſtre Cavalerie, pour attaquer l'eſcarmouche; mais aprés un long combat, nous fuſmes rompus; ce qui n'empeſcha pas que la plus grande partie de l'armée ne ſe retiraſt en bon ordre, ſous la conduite d'Arſacomas, ſans que l'ennemy l'oſaſt attaquer. Mais l'autre où eſtoit Loncate & Maſente, fut inveſtie, & ils y furent tous deux bleſſez, l'un à la cuiſſe, & l'autre à l'épaule & à la teſte; ce qu'Arſacomas ayant apperçû, il eut honte d'abandonner des gens qui avoient tant fait pour luy, & s'ouvrant un paſſage par le fer, il alla enlever ſes deux amis. Cela rendit le courage aux ſiens, de ſorte que les ennemis plierent, ſur tout depuis qu'il eut coupé en deux le Duc de Machlyne d'un coup de hache. Le lendemain ils envoyerent demander la paix. Ceux du Boſphore offrirent de payer double tribut, les Machlyniens de livrer des Oſtages, & les Alains de ſubjuguer la Sindiane, dés long-temps revoltée, ſi bien que la paix fut faite à ces conditions. Voilà

sinnés incontinent se presente, & ayant touché l'argent me l'apporte, & me dit: Si je suis victorieux, voilà dequoy continuer nostre voyage; sinon, tu retourneras au païs, avec cet argent, aprés m'avoir rendu les honneurs de la sepulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes de pitié, il s'arma de toutes pieces, horsmis de l'habillement de teste, & entrant au combat, reçut d'abord un fendant sur le jarret, dont il perdit beaucoup de sang, ce qui faillit à me faire évanouïr, croyant que la blessure fust mortelle. Mais comme son ennemy s'avançoit plus hardiment aprés ce coup, il luy en porta un autre au defaut de la cuirasse, dont il le renversa mort à ses pieds. Aussi-tost il s'assit sur le corps, ne se pouvant plus tenir debout, & je le fis emporter au logis, aprés qu'il eut esté proclamé victorieux. Il fut si bien traité de sa blessure, qu'il en échapa, & il est maintenant au païs, où il a épousé ma sœur. Voilà comme il hazarda sa vie, pour me conserver la mienne; & il y a encore icy plusieurs Amastriens, qui l'ont vû, sans qu'il soit besoin d'aller rechercher la preuve de cette histoire chez les Alains, ou chez les Scythes. Il ne me reste donc plus qu'un dernier exemple pour remporter la

la victoire, & je n'en prendray point d'autre que celuy d'Abaucas, qui allant à la ville des Borystheniens, avec sa femme & ses deux enfans, en la compagnie d'un de ses amis, fut attaqué en chemin par des voleurs, & son amy blessé à la cuisse, de sorte qu'il ne pouvoit plus se soûtenir. Cependant, le feu s'estant pris la nuit au logis où ils estoient, il charge son amy sur ses épaules, & le sauve à travers la flamme, laissant ses petits enfans qui luy tendoient les bras, & repoussant sa femme qui le vouloit arrester. Il luy cria seulement qu'elle le suivist, ce qu'elle fit avec un petit enfant qu'elle tenoit embrassé, qui fut étouffé par la vapeur du feu, mais l'autre qui venoit aprés, échapa. Comme on luy reprochoit ensuite qu'il avoit abandonné ses enfans, pour sauver un estranger : J'en pouvois, dit-il, avoir d'autres, mais je n'eusse jamais recouvré un semblable amy. Voilà mes exemples, tu as dit les tiens, il ne reste plus que de trouver un Juge, pour sçavoir qui doit perdre la langue, ou la main.

L'un de sept ans, & l'autre à la mamelle.

MNE'SIPE. Il en falloit élire un auparavant ; mais puisque nous ne l'avons pas fait, il faut remettre nostre dispute à une autre fois, & rapporter de nouveaux

exemples, aprés avoir choisi un Juge qui fera porter au vaincu la peine que les Loix ordonnent. Que si tu crois cela trop cruel, au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplierons plutoſt par noſtre union, & ne ferons qu'un meſme corps & qu'une meſme ame, comme ce Geryon des Fables, qui eſt à mon avis, un ſymbole de l'Amitié. Il n'eſt point beſoin pour cela de ſermens, ni de vaines ceremonies; la paſſion que nous avons tous deux témoignée, pour rendre cet honneur à noſtre païs, fait aſſez voir que nous eſtimons l'Amitié pardeſſus tout.

TOXARIS. Je le veux, ſoyons amis deſormais juſqu'à la mort; & ſi nous ne pouvons toujours vivre enſemble, viſitons-nous pour le moins par lettres, & vien me voir quelquefois en Scythie, comme je t'iray voir en Grece.

MNE'SIPE. J'entreprendrois de plus grands voyages pour trouver un amy fait comme toy.

L'ASNE DE LUCIEN.

L'Auteur feint qu'allant en Theſſalie, il logea chez une Magicienne, qui ſe changea en oiſeau, pour aller trouver un Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit une boëte pour l'autre, & on le changea en Aſne. Il prend occaſion de-là de conter les diverſes avantures qui luy arriverent, juſqu'à ce qu'il reprit ſa premiere forme. Apulée a dérobé ce ſujet; mais il l'a plus étendu.

COMME j'allois *à Hypate* en Theſſalie, pour quelques affaires, je rencontray en chemin pluſieurs habitans du lieu, de qui j'appris qu'un nommé Hiparque, chez qui je devois loger, eſtoit un homme fort riche, mais fort avare, qui n'avoit qu'une ſervante, & qui vivoit fort meſquinement. *Lorſque je fus arrivé*

A Hypate. C'eſt plûtoſt Lariſſe, où il alloit, & il devoit paſſer par Hypate; mais il n'eſt pas queſtion icy d'une verité hiſtorique. Du reſte, il ſera parlé enſuite de ſon valet, & de ſes hardes. Et il dit en quelque endroit, que ſon voyage de Lariſſe n'eſtoit qu'une feinte.

Lorſque je fus arrivé chez luy. Il ne ſert de

à son logis ayant pris congé de ma compagnie, je frappay à la porte, & sa femme me vint ouvrir, aprés m'avoir fait long-temps attendre, & me demanda ce que je voulois. Je luy répondis que j'apportois des lettres à son mary, d'un de ses amis de Patare. Elle rentra aussi-tost, aprés avoir refermé la porte, puis me revint dire que je serois le bien venu. Je les trouvay en arrivant qui commençoient à souper, estant tous deux couchez sur un petit lit, avec une table devant eux; mais ils faisoient fort mauvaise chere, car je ne vis rien sur la table. Lorsqu'Hiparque eut lû mes lettres, il s'écria que le Philosophe Decrian estoit un galant homme de luy adresser ses amis. Que le logis estoit petit, comme je voyois, mais qu'il estoit à mon service, & que ma presence le rendroit plus illustre. Alors, appellant sa servante, Prenez les hardes de Monsieur, dit-il, & le menez dans une chambre, & de-là au bain, car il doit estre las, aprés le chemin qu'il a fait. Elle me mena donc en une petite chambre fort propre, & me montrant le lit: C'est-là, dit-elle, que vous coucherez, & j'en

Coustume ancienne.

rien de dire qu'il y avoit un jardin à la maison; mais il dira ensuite que le logis estoit petit; & la chambre où on le mena, fort propre.

dreſſeray un autre en ce coin pour voſtre valet. De-là j'allay au bain, aprés avoir donné de l'argent à la ſervante, afin d'acheter de l'orge pour mon cheval. Au retour, mon hoſte me pria de me mettre à table. Le feſtin ne fut pas fort magnifique, mais il y avoit de bon vin vieux, dont nous fiſmes carouſſe aprés ſouper; & puis je m'allay coucher, aprés nous eſtre entretenus de diverſes choſes, comme on a de couſtume en ces rencontres. Le lendemain il me demanda où j'allois, & ſi je faiſois eſtat de demeurer-là. Je luy répondis que non, & que je voulois aller pour quatre ou cinq jours à Lariſſe, quoyque mon deſſein en effet fuſt de demeurer quelque temps à Hypate, pour voir ſi j'y pourrois rencontrer une Magicienne, comme on dit qu'il y en a pluſieurs, qui me fiſt voir quelque évenement extraordinaire. Dans cette reſolution, je me promenois par la Ville, lorſque je rencontray une femme aſſez bien faite, qui paroiſſoit de condition à ſon train & à ſon habit. Elle me demanda qui j'eſtois; & come elle l'eut appris, elle s'écria que j'eſtois fils d'une de ſes meilleures amies, dont elle n'aimoit pas moins les enfans que les ſiens propres, & que j'avois tort de n'eſtre pas venu deſcendre chez elle,

mais que tout de ce pas elle m'y vouloit mener. Je luy fis mes excuſes, & luy dis que je ne pouvois pas honneſtement quitter mon hoſte, qui m'avoit ſi bien reçeu; mais qu'il n'auroit que mon corps, & qu'elle auroit mon eſprit. Comment, reprit-elle, eſtes-vous logé chez ce vilain avaricieux d'Hiparque? Ne luy dites point d'injures, luy dis-je, aprés m'avoir ſi bien traité. Alors ſe ſoûriant, elle me dit à l'oreille, que je priſſe bien garde à ne point faire amitié avec ſa femme, qui eſtoit une des plus grandes Magiciennes du païs, qui changeoit les uns en beſtes, & tuoit les autres, lorſqu'ils ne vouloient pas faire ſa volonté. Qu'elle eſtoit de complexion fort amoureuſe, & que ma jeuneſſe, jointe à la qualité d'étranger, luy donneroit aſſez de priſe ſur moy. Alors, tout ravy d'avoir rencontré ce que je cherchois, je pris bruſquement congé d'elle, & me retiray en haſte au logis, rêvant aux moyens que je tiendrois pour venir à bout de mon deſſein, & faiſant eſtat de gagner la ſervante, qui eſtoit fort jolie, & qui ſçavoit ſans doute les ſecrets de ſa maiſtreſſe. Car d'entreprendre ſur la femme de mon hoſte, ç'euſt eſté à mon avis violer le droit d'hoſpitalité. En arrivant, je trouvay, par bon-

heur, la servante seule qui appreſtoit à ſouper, & commençay à la cajoler ſur la grace qu'elle avoit à faire la cuiſine ; Elle me répondit aſſez plaiſamment, *qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table.* Tout ſurpris de cette réponſe, je m'approchay pour la careſſer ; mais elle me dit en ſe retirant, que je ne m'approchaſſe pas trop prés, ſi je n'avois envie de me bruſler. Car ſi elle m'avoit touché ſeulement du bout du doigt, elle me mettroit tout en feu : & que les Charlatans ne vendoient point d'onguent pour guerir cette bruſlure. *Comme je riois* de la gentilleſſe de ſes reparties, & que je l'appellois belle Cuiſiniere : Vous ne ſçavez pas, dit-elle, quelle Cuiſiniere je ſuis ; car ſi je veux, je vous accommoderay de toutes pieces, *& vous hacheray menu comme chair à paſté.* Je luy répondis, Qu'elle m'avoit déja mis en capilotade, & que je penſois eſtre ſur le réchaut, tant je ſentois de chaleur. Elle

Qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. J'ay changé la raillerie qui eſtoit ſale.

Comme je riois. J'ay rejetté plus bas ce qu'elle dit icy, *Que quand elle luy jetteroit des pierres, &c.*

Et vous hacheray menu comme chair à paſté. Cela a du rapport à ce qu'il dit, & ſent l'eſprit d'une ſervante.

s'éclata de rire à cette réponſe, & me dit, *qu'elle eſtoit grande Magicienne*, & que ſi elle m'avoit une fois charmé, elle pourroit aprés cela me jetter des pierres, que je ne voudrois pas m'enfuir. Je luy répondis que je ſentois déja l'effort de ſes charmes, & que je ne la pouvois quitter. Aprés quelque conteſtation, nous tombaſmes à la fin d'accord, & elle me promit de venir dans ma chambre, quand ſa maiſtreſſe ſeroit couchée. Comme ſon maiſtre fut de retour, & que nous euſmes ſoupé, je me retiray, *aprés quelques ſantez*, feignant d'avoir envie de dormir. En entrant dans ma chambre, je trouvay la collation preſte, & mon lit tout ſemé de feuïlles de roſes. On avoit meſme tranſporté ailleurs celuy de mon valet. Si-toſt qu'elle eut couché ſa maîtreſſe, elle me vint trouver, & nous fiſmes collation; nous nous portaſmes force ſantez, & force baiſers, gouſtant les prémices de l'amour: Aprés quoy, on verra

Qu'elle eſtoit grande Magicienne, &c. J'ay agencé cela d'une autre ſorte que l'Auteur, comme je fais ſouvent, pour luy donner bonne grace.

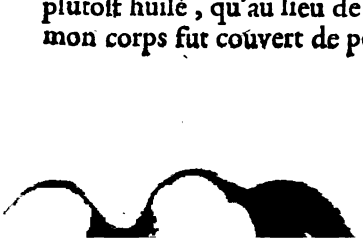
Aprés quelques ſantez. Il n'y a point d'apparence de dire qu'ils beûrent beaucoup, parce qu'ils reboivent encore aprés; & qu'il n'eſt pas neceſſaire de tant boire pour faire l'amour.

bien-toſt, dit elle, ſi tu ſçais auſſi bien faire que dire; car je m'appelle Paleſtre, & n'ay point encore trouvé d'Athlete qui m'ait vaincuë à la lutte. Comme j'eus accepté le combat, elle ſe deshabille, & me dit que le champ eſtoit ouvert à ma valeur. Aprés quelques tours d'eſcrime, où chacun taſcha de montrer ce qu'il ſçavoit faire, nous remiſmes la partie au lendemain; & je pris tant de plaiſir à ce divertiſſement, que j'en oubliay preſque *le ſujet de mon voyage*. A la fin je la priay de m'apprendre quelque ſecret de ſon art, puiſqu'elle eſtoit ſi grande Magicienne, & qu'il eſtoit impoſſible qu'elle n'euſt beaucoup profité ſous une ſi ſçavante maîtreſſe. Elle me jura qu'elle ne ſçavoit point d'autre métier que celuy que la Nature luy avoit appris, & que c'eſtoit là le charme dont elle avoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lorſqu'elle ſe metamorphoſeroit en quelque animal. Quelques jours aprés, elle me vint dire que l'occaſion ſe preſentoit de contenter ma

Il y a icy une page de ſalletez retranchée.

Le ſujet de mon voyage. Je ne dis pas *à Lariſſe*, parce qu'il a dit qu'il n'y vouloit pas aller, ou pour le moins ſi-toſt. Je ne touche pas auſſi ſon averſion pour les femmes, qui n'eſt que trop exprimée dans ce livre.

curioſité, & que ſa maiſtreſſe ſe devoit changer en oiſeau pour aller trouver ſon galant; Que j'euſſe bon courage, & qu'elle me la montreroit en cet eſtat. La nuit venuë, elle me mene ſans bruit, à la porte de ſa chambre, où regardant par une fente, je vis ſa maiſtreſſe toute nuë, qui jettoit deux grains d'encens dans une lampe allumée, & murmuroit tout bas quelques paroles; ce qui dura aſſez long-temps. Enſuite, tirant une phiole de ſon armoire, elle s'huila par tout juſqu'au bout des ongles, & en un inſtant fut transformée en hibou; car ſon corps ſe couvrit de plumes, ſon nez ſe courba en bec, ſes bras s'alongerent en aiſles, & elle s'envola par la feneſtre avec un grand cry. Je fus ſi ſurpris de cette merveille, que je faillis à tomber de mon haut, doutant ſi je ſongeois, ou ſi j'étois éveillé; tant qu'à la fin revenu à moy, je conjuray ma nouvelle maiſtreſſe de me vouloir transformer de meſme, pour voir ce qu'on devenoit en cet eſtat, & ſi l'on conſervoit encore ſon jugement. Elle entre auſſi-toſt dans la chambre, ne me pouvant rien refuſer, & m'apporte une petite bouteille, dont je ne me fus pas plûtoſt huilé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps fut couvert de poil, mon vi-



ſage & mes oreilles s'alongerent, mes doigts *ſe durcirent en corne*, & il me ſortit par derriere une longue queuë; de ſorte que me regardant au miroir, je trouvay que j'eſtois un Aſne. La fille eſtonnée auſſi-bien que moy, d'un ſi étrange accident, commence à ſe frapper l'eſtomac, & à s'arracher les cheveux, & s'écrie qu'elle avoit pris une phiole pour l'autre, deçeuë par la reſſemblance, à cauſe qu'il y en avoit pluſieurs dans l'armoire; mais que je patientaſſe juſqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit acheter des roſes, dont je n'aurois pas plûtoſt gouſté, que je reprendrois ma premiere forme. En diſant cela, elle me paſſoit la main ſur le dos, & me manioit les oreilles, comme on fait à cet animal quand on le veut careſſer. Cependant, ſous la figure d'une beſte, je conſervois le ſens d'un homme, & entendois tout ce qu'on diſoit, mais je ne pouvois m'expliquer; & comme j'ouvris la bouche pour me plaindre, je commençay à braire, au lieu de former des paroles. Cela me rendit ſi honteux, que je m'en allay baiſſant la teſte droit à l'écurie, me coucher auprés de mon cheval, & du bau-

Se durcirent en corde. Je l'ay trouvé mieux de la ſorte, que comme il le dit.

det de mon hoſte, *qui me reçûrent à grands coups de pieds*, au lieu de me faire place, tant ils avoient peur que je ne vinſſe manger leur foin. Je me retiray donc en un petit coin, fort mal ſatisfait de leur reception, & bien reſolu de m'en venger le lendemain. C'eſt alors que faiſant reflexion tout à loiſir, ſur le triſte état où j'eſtois, je commençay à condamner ma curioſité, & à reconnoiſtre,

Qu'il n'eſt rien qui puniſſe
Un homme vicieux, comme ſon propre vice.

Si par hazard, diſois-je en moy-meſme, j'allois eſtre rencontré en cet eſtat par quelque loup, ou quelqu'autre beſte farouche, je jouërois bien le perſonnage que je repreſente. Sur ces entrefaites, j'entens percer la paroy, & vois entrer des voleurs l'épée à la main, qui aprés avoir lié ceux du logis, pillerent tout ce qui eſtoit dedans, & en firent des balots dont ils me chargerent avec mes compagnons. Enſuite, nous chaſſant devant eux, ils gagnerent la porte par des ruës

Qui me reçûrent à grands coups de pieds. Il eſt mieux comme cela, que de dire, *Ils s'y préparerent.*

Qu'il n'eſt rien qui puniſſe un homme vicieux, comme ſon propre vice. Je ne me ſers pas de cela comme d'allegation, mais comme d'expreſſion, parce que ce Vers exprime bien ce que je veux dire.

détournées, & de-là des montagnes voisines couvertes de bois, où ils arriverent sur le point du jour. Je ne puis dire le mal que souffroient mes camarades : mais on ne sçauroit exprimer la douleur que je sentois à marcher sur les cailloux, avec une charge sur le dos, moy qui estois un asne de bonne maison, qui n'estois pas accoustumé à la fatigue. Je bronchois donc à chaque pas ; mais on me faisoit relever à coups de baston. En cette extrémité je voulus m'écrier, *O Cesar*, pour implorer le secours du Prince ; mais la parole me manqua sur l'*O*, & je ne pûs achever le reste ; si bien que cela ne servit qu'à me faire battre par les voleurs, que je trahissois par mon cry. Je resolus donc de continuer paisiblement mon chemin, puisque je réüssissois si mal à me plaindre, outre qu'on nous emmusela pour nous empescher de paistre en allant. Sur le midy nous arrivasmes à un hameau de connoissance, où nous fusmes fort bien reçûs ; & tandis que nos maistres disnoient, on nous donna quelque poignée d'orge ; mais je n'en pûs jamais gouster, parce que je n'y estois pas accoustumé, & voyant le jardin ouvert, je m'y jettay à corps perdu, pour aller manger des roses qui paroissoient, & repren-

dre ma premiere forme. Mais en arrivant je trouvay que c'eſtoit un laurier-roſe, qui eſt un poiſon mortel aux aſnes & aux chevaux. Cependant, comme je mangeois quelque ſalade pour me rafraîchir, le Jardinier arrive avec le baſton à la main, & m'en donne quelques coups; mais je tournay le derriere ſi à propos, que je le jettay à la renverſe d'un coup de pied à l'eſtomac. De-là je pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on laſchaſt les chiens aprés moy; ce qui m'obligea de regagner en haſte mon écurie, pour éviter la rencontre de grands vilains dogues, *qu'on faiſoit combattre contre des Ours*; mais je ne laiſſay pas en arrivant de recevoir quelques coups de bâton du Jardinier, pour payement de ſa ſalade; ce qui fit que je la luy rendis au nez. Lorſque nos maiſtres eurent diſné, on nous remit noſtre charge pour continuer noſtre chemin, & par malheur la plus groſſe m'échût en partage; dequoy deſeſperé, je deliberois de me coucher là pour me faire décharger, lorſque l'autre baudet qui avoit peut-eſtre le meſme deſſein, s'eſtant laiſſé cheoir, comme on

Qu'on faiſoit combattre contre des Ours. Il dit ſeulement, *capables de combattre*; mais comme je le dis, cela fait plus d'effet.

ſe voulut relever, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa les jarrets, & on le jetta en bas des rochers; ce qui me fit ſage aux dépens d'autruy. Je commençay donc à doubler le pas, quoyqu'on partageaſt encore ſa charge entre le cheval & moy; ce qui me faiſoit crever de dépit. Mais voyant que tout me réüſſiſſoit à contre-pied, je reſolus deſormais de porter mon mal en patience, & me haſtay d'aller, ſur l'eſperance de trouver des roſes au giſte, qui n'eſtoit pas loin. Nous y arrivaſmes avant la nuit, & trouvaſmes en arrivant une vieille aſſiſe prés d'un bon feu, qui nous aida à nous décharger, & ſerra tout ce que nous avions apporté. Les voleurs luy demanderent pourquoy elle eſtoit ainſi aſſiſe les bras croiſez, ſans leur appreſter à manger: mais elle dit que tout eſtoit preſt, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la venaiſon. Ils ſe deshabillerent donc, & s'huilerent prés du feu; puis s'eſtant lavez avec de l'eau chaude, ſe mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriva encore d'autres avec quantité de beaux meubles, & de vaiſſelle d'or & d'argent, qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'aſſirent à table auprés de leurs camarades. Pendant

le repas qui fut assez long & plantureux, ils s'entretinrent de tout ce que peuvent dire des voleurs, aprés avoir fait un beau coup. Cependant le cheval & moy estions attachez au ratelier, où je faisois tres-mauvaise chere. Mais lorsque la vieille se fut retirée, je mangeay un morceau de pain que je luy avois escroqué. Le lendemain ils partirent tous ensemble, laissant un d'entr'eux au logis avec elle, ce qui me faisoit enrager : car si elle eust esté toute seule, je me fusse sauvé aisément ; mais c'estoit un jeune homme robuste & vigoureux qui avoit l'épée au costé, & jettoit de temps en temps des regards de travers sur la porte qu'il avoit fermée. Trois jours aprés les voleurs revinrent sur le minuit, avec une belle fille qu'ils avoient prise, qui pleuroit & se desesperoit, sans vouloir ni boire ni manger ; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du jour quelques espions rapporterent qu'il passeroit bien-tost un estranger avec grand équipage ; si bien qu'ils se leverent de table en tumulte, & s'armerent, puis sortirent en foule, emmenant avec eux le cheval & moy, aprés avoir laissé en garde la fille à la veille. Je n'allois qu'à coups de baston, croyant qu'on me menoit au combat ;

combat; mais lorſque nous fuſmes arrivez ſur le grand chemin, l'étranger fut incontinent devaliſé, & l'on nous chargea de ce qu'il avoit de meilleur, laiſſant le reſte caché dans le bois. Cependant, comme on nous faiſoit marcher en diligence, j'allay heurter par hazard contre un caillou qui me fendit la corne du pied, ce qui me fit boiter aſſez long-temps: mais lorſque je vis qu'on deliberoit de me traiter comme on avoit fait mon camarade, je vainquis ma douleur, & fis le reſte du chemin, comme ſi je n'euſſe point eu de mal. On alla requerir la nuit meſme, ce qu'on avoit caché dans le bois; mais on ne mena que le cheval, & l'on me laiſſa au logis à cauſe de ma bleſſure. Comme on fut party, je diſois en moy-meſme, Qu'attens-tu icy davantage, à ſervir de paſture aux corbeaux? Ne vois-tu pas comme on a traité ton camarade, & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin? Prens une bonne reſolution. Voilà la Lune qui luit, il n'y a qu'une vieille au logis, tu n'és point lié. Dans cette penſée, je cours droit à la porte, & la vieille aprés moy pour m'arreſter; mais voyant qu'elle n'eſtoit pas aſſez forte, & que je l'entraînois, quoyqu'elle me retînt par la queuë,

elle appelle à ſon ſecours la Pucelle : qui prenant ſon temps monte ſur moy, & me pique, priant les Dieux de favoriſer ſa retraite, & promettant tout bas de me donner la liberté, ſi je la pouvois tirer hors de peril. Pouſſé de cette eſperance, & de la gloire d'un ſi beau deſſein, j'allois comme un geneſt d'Eſpagne, & non pas comme un baudet eſtropié, lorſqu'en un tournant nous rencontraſmes les voleurs qui nous arreſterent tout court, & demanderent à la Belle en riant, où elle alloit ainſi la nuit, & ſi elle n'avoit point peur des eſprits. On nous ramene donc au logis ; mais comme je n'eſtois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, je ne me pouvois preſque ſoûtenir ſur ma mauvaiſe jambe ; ce qui faiſoit crever de rire nos voleurs. Comment, diſoient-ils, maiſtre baudet, lorſqu'il eſt queſtion de fuïr, vous allez viſte comme le vent ; & quand il faut retourner à la maiſon, vous ne ſçauriez faire un pas. Nous vous apprendrons bien tantoſt voſtre leçon : & en diſant cela, ils commencent à charger ſur moy, tant qu'ils me font une bleſſure à la cuiſſe. En arrivant ils trouverent la vieille qui s'eſtoit penduë de deſeſpoir, & la roulerent en bas des rochers, en

admirant ſa fidelité. Enſuite ils lierent la Pucelle pour empeſcher qu'elle ne ſe ſauvaſt une ſeconde fois; & s'étant mis à table, délibererent en beuvant, quel ſupplice ils luy feroient ſouffrir, & à moy auſſi, pour punition de noſtre crime. Là-deſſus, l'un dit qu'il la faloit enfermer toute vive dans mon ventre, aprés m'avoir arraché les entrailles, & nous expoſer ainſi ſur la pointe d'un rocher, pour ſervir de paſture aux oiſeaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun approuvoit l'extravagance de ce ſupplice, & qu'on ſe préparoit à l'execution, le Ciel qui n'avoit pas reſolu de nous perdre, amene dans cet intervalle, le Prevoſt avec ſes Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui ſe ſaiſiſſent en un inſtant de tous les voleurs, & les menent au Gouverneur de la Province. Pour le fiancé, il charge ſa maiſtreſſe ſur mon dos, pour la ramener à ſon pere; & par tout où nous allions, on nous jettoit des fleurs en paſſant, & l'on accouroit au devant de nous avec des acclamations & des cris d'allegreſſe. Lorſque nous fûmes arrivez, elle eut grand ſoin de me faire bien traiter, comme le fidelle compagnon de ſa bonne & de ſa mauvaiſe for-

tune, & celuy qui avoit contribué tout ce qu'il avoit pû à sa délivrance. Mais je ne pouvois manger de ce qu'on me donnoit, & j'enviois la condition des chiens que je voyois faire bonne chere à la cuisine, maudissant en mon cœur le Destin, qui ne m'avoit plûtost fait levrier que baudet. Quelques jours aprés les nôces, cette Dame pour s'acquitter de sa promesse, me fit donner la liberté, & me lascher parmy les Cavales, qui estoit la plus belle récompense qu'on pust donner à un animal fait comme moy. Mais le Destin qui n'estoit pas encore las de me persecuter, voulut que la femme de celuy à qui l'on m'avoit recommandé, me fist porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laisser en liberté : & pour comble de malheur, les Chevaux jaloux de me voir parmy leurs Cavales, croyant que je n'estois pas là pour enfiler des perles, estoient sans cesse aprés moy à me persecuter. Accablé donc de tous maux, & ne mangeant que du son, à cause qu'on me déroboit mon orge, au lieu d'un asne gras & refait, je devins une méchante haridelle. D'ailleurs, on m'envoyoit querir du bois sur une montagne droite & pierreuse, sous la conduite d'un petit coquin qui

me chargeoit comme un Elephant, & ne ceſſoit de me battre, ſoit que j'allaſſe bien ou mal; & pour me faire enrager davantage, il me frappoit toûjours au meſme endroit avec un baſton noüeux, dont il me fit une large playe, à laquelle on ne donnoit jamais le loiſir de guerir. Non content de cela, ſi ma charge peſoit plus d'un coſté que d'autre, au lieu de me décharger de ce coſté-là, il chargeoit l'autre de pierres, pour avoir plûtoſt fait, & montoit encore ſur moy pour paſſer un petit ruiſſeau qui eſtoit au pied de la montagne, de peur de ſe mouïller le bout des pieds. Que ſi je venois à ſuccomber ſous le faix, au lieu de me ſoulager, il me frottoit à grands coups de baſton tout le long de l'épine du dos; de ſorte que j'eſtois contraint de me relever tout ſeul, pour éviter un plus grand mal. Il s'aviſa d'une autre invention pour me faire aller plus viſte; ce fut de m'attacher une branche d'épine au derriere, qui me piquoit à meſure que je marchois; & lorſque je voulois m'arreſter, il me battoit tout de nouveau. Pour me venger, je luy tiray un jour quelques ruades, dont il ſe ſouvint toute ſa vie; & il ne s'en ſouvenoit jamais, qu'il ne m'en coutât quelque éguil-

lette de ma peau. Un autre jour que je n'avançois pas assez à son gré, estant chargé d'étoupes, il mit un charbon ardent entre mon dos & la charge, dont il m'eust bruslé tout vif, si je ne me fusse plongé dans un estang ; & pour excuse, il dit à son maistre que je m'estois jetté dans le feu. Une autre fois il vendit ma charge de bois à un païsan, & dit que je l'avois jettée en bas des rochers ; & que dés que je sentois quelque femelle, on ne me pouvoit plus tenir. Le maistre donc commanda qu'on me tuast, & qu'on donnast ma chair aux esclaves ; & si l'on demandoit ce que j'estois devenu, qu'on dist que les loups m'avoient mangé. J'évitay ce malheur par un plus grand ; car un voisin luy dit que je pouvois rendre encore de bons services, & qu'il ne falloit que me chastrer pour me rendre doux comme un agneau. Cela fut donc conclu ; & l'on alloit passer à l'execution, lorsque la nouvelle arriva, que les jeunes mariez s'estant allé *promener sur mer* dans une chaloupe, avoient

Promener sur mer. Le Grec dit seulement, *sur le bord de l'eau*, mais il ne faut point s'amuser à faire des évenemens extraordinaires, quand on peut faire les choses regulierement.

eſté ſubmergez ; ſi bien que les valets ne ſongerent plus qu'à faire leur main pour ſe ſauver, tandis que la maiſon eſtoit ſans maiſtre. Dans cette conjoncture, celuy qui faiſoit paiſtre les chevaux, les chargea & moy auſſi, de ce qu'il puſt emporter, & ſe retira en diligence. Mais quoyqu'on nous contraigniſt de marcher jour & nuit, trois jours durant par un mauvais chemin, ce mal me ſembloit doux auprés de celuy que j'apprehendois. Enfin nous arrivaſmes à Beroée, qui eſt une des meilleures villes de la Macedoine, où dés le lendemain on nous mena vendre au marché ; mais perſonne ne vouloit de moy, s'il ne ſe fuſt preſenté un de ces vieux Preſtres de la Déeſſe de Syrie, qui m'acheta trente dragmes. Lorſque nous fuſmes arrivez chez luy, il dit à ſes compagnons Eunuques, qu'il appelloit ſes Pucelles, qu'il leur avoit amené un beau mignon pour les divertir, ce qui les rendit tout joyeux ; mais lorſqu'ils m'eurent vû, ils commencerent à le maudire, & à luy reprocher que c'eſtoit pour s'en divertir luy-meſme, & luy ſouhaiterent une heureuſe lignée de noſtre mariage. Dés le lendemain ils chargerent ſur mon dos leur Déeſſe pour aller par païs ; & lorſ-

D'eſtre chaſtré.

7. livres dix ſols.

que nous fusmes arrivez au premier village, l'un d'eux se mit à jouër de la flûte, au son de laquelle les autres commencerent à danser & à branler la teste, tout furieux, jettant leurs chapeaux, & se tirant du sang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en un instant. Cela ne me plaisoit pas trop, de peur qu'il ne leur prist envie de m'en faire autant, & de dire que la Déesse vouloit de mon sang en sacrifice. Cependant par ce bâtelage ils amasserent quantité d'argent : car on leur donnoit jusqu'à de l'orge pour moy, & le reste de leurs petites necessitez. Mais comme nous fusmes dans un autre village, ils prirent un grand garçon fort & robuste, pour leur servir d'étalon ; ce qui me toucha tellement, que je ne pûs m'empescher de crier, en voyant leur infamie, *O Jupiter*, sans songer que j'avois perdu la parole. Quelques païsans qui avoient perdu un baudet, accoururent au cry, pensant que ce fust le leur, & en entrant découvrirent tout le mystere ; de sorte que le bruit en courut aussi-tost par tout, ce qui les obligea à déloger la nuit sans trompette. Comme ils furent hors du village, ils me pendirent à un arbre, & me fouëtterent dos & ventre, pour

Mires.

avoir

avoir revelé leur honte : juſques-là que tranſportez de fureur, ils me voulurent égorger ; mais la Déeſſe jetta des regards ſi furieux, que cela les arreſta. Ils la chargerent donc tout de nouveau ſur mon dos, & continuerent leur chemin, tant qu'ils arriverent ſur le ſoir en la maiſon d'un Gentilhomme qui les receut fort bien, & luy fit des ſacrifices ; mais j'y fus en grand danger. Car par malheur un de ſes amis luy ayant envoyé un cuiſſot d'aſne ſauvage, les chiens le mangerent à la Cuiſine, ſi bien que le Cuiſinier ſe vouloit pendre de deſeſpoir, craignant la colere de ſon maiſtre ; lorſque ſa femme luy conſeilla de m'égorger, & de mettre une de mes cuiſſes en ſa place, parce que j'eſtois gras & refait. J'eſtois donc mort, ſi je n'euſſe entendu moy-meſme la trahiſon, & couru à l'eſtourdie en la chambre du maiſtre, où je renverſay d'abord la table & les flambeaux. Mais je faillis à trouver ma perte, où je cherchois mon ſalut ; car tout le monde ſe vouloit jetter ſur moy, comme ſur un furieux ; & on m'alloit mettre en pieces, ſi de frayeur je ne me fuſſe ſauvé en l'appartement de mes Preſtres, où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger. Nous partiſmes donc le len-

demain de grand matin, & arrivaſmes en un gros Bourg, où ils dirent que la Déeſſe vouloit coucher dans le Temple; de ſorte que les habitans credules la vinrent prendre auſſi-toſt avec grande reverence, & la placerent prés la Patrone du lieu. Pour nous, on nous mit dans une méchante maiſon, où nous demeuraſmes aſſez long-temps; & au départ, nous emportaſmes avec noſtre Déeſſe, une coupe d'or du Temple; mais les habitans l'ayant découvert, coururent aprés nous; & la trouvant dans noſtre équipage, ils mirent les Preſtres en priſon, & me vendirent à *un Meuſnier*, qui chargea auſſi-toſt ſur moy dix boiſſeaux de bled, & me mena chez luy par un ſentier rude & épineux. En arrivant, je vis quantité d'animaux de ma ſorte, à qui l'on faiſoit tourner la meule, ce qui me fut de mauvais préſage; comme en effet, on me mit à l'haſtelier dés le lendemain, aprés m'avoir bouché les yeux; & parce que je feignois d'eſtre tout neuf à ce meſtier, on commença à m'inſtruire à coups de baſton. Cela me fit tourner

Meuſnier. Le Grec dit, *Boulanger*; mais il tenoit lieu de Meuſnier, parce qu'on tient que les anciens n'avoient point de moulin à vent ni à eau.

comme une girouette, ayant déja appris plusieurs fois à mes dépens, qu'il ne faut point se laisser prier de faire son devoir. Comme mon Maistre vit que je diminuois à veûë d'œil, & que je ne pouvois porter un si grand travail, il me vendit à un Jardinier, qui se servoit de moy à porter des herbes au marché. La condition estoit assez douce; car tandis qu'il travailloit au jardin, je demeurois tout le jour à ne rien faire; mais je ne mangeois aussi que quelques méchantes *laituës pourries* qui m'engendroient des cruditez; outre que l'Hyver approchoit, & qu'il n'avoit pas *de quoy se nourrir*, ni moy aussi. Sur ces entrefaites il passa un soldat Romain, qui luy demanda quelque chose en sa langue; & comme il vit qu'il ne luy répondoit rien, il luy donna un coup de baston, sans considerer qu'il ne l'avoit pas fait par mépris, mais parce qu'il n'avoit pas entendu ce qu'il disoit, *Ou, fouët.*

Comme une girouette. Le Grec dit, *Comme un sabot*; mais la comparaison n'en est pas si belle en nostre langue.

Laituës pourries. Il y a au Grec, *dures & ameres*; mais le mot de *dures* est ridicule en cet endroit, pour un asne; & celuy de *pourries*, donne sujet à une galanterie qui suit.

De quoy se nourrir. Il y a au Grec, *se couvrir*; mais un asne n'a point besoin de couverture.

à cauſe de la difference du langage. Cependant le Jardinier irrité ſe jette ſur luy, & le renverſe ; & comme l'autre crioit qu'il le tuëroit, il le battit de telle ſorte, aprés luy avoir oſté ſon épée, qu'il fut contraint pour ſe ſauver, de contrefaire le mort. Le Jardinier le laiſſe donc là, & chargeant ſon épée ſur mes panniers, me chaſſe vers la ville. Le ſoldat de retour en avertit ſes camarades, qui nous font chercher par tout; & ayant découvert où nous eſtions, y menent le Magiſtrat. Mon maiſtre eſtoit caché dans un coffre, & moy dans un grenier, où l'on m'avoit *enlevé par une poulie*, comme en lieu où l'on ne me viendroit jamais chercher. Mais par une maudite curioſité, cauſe de mon premier malheur, comme j'entendis du bruit en bas, je mis la teſte à la feneſtre, pour voir ce qui ſe paſſoit ; ce que les ſoldats ayant apperçû, ils me montrerent en riant, au Juge, qui entrant là deſſus, chercha tant mon maiſtre, qu'il le trouva, & le fit mettre en priſon. *Pour moy on me livra* aux ſoldats, qui me vendirent deux écus

Enlevé par une poulie. Je me ſuis ſervy de cette expreſſion qui eſt plus gaye ; outre que c'eſt ainſi qu'on charge les chevaux dans les Navires.

Pour moy on me livra.

au Cuiſinier d'un Seigneur de Theſſalonique, qui avoit ſon frere Sommelier au meſme logis. Ils me placerent en un petit coin de leur appartement : mais comme ils reſſerroient pour eux le reſte des viandes, je pris mon temps qu'ils eſtoient allez au bain ; & entrant dans leur chambre, je commençay à faire bonne chere de ce qu'il y avoit, ravy de trouver de la viande à mon appetit. Ils ne s'en apperçûrent point la premiere fois, à cauſe de la quantité de mets, outre que je m'eſtois un peu épargné ; mais comme j'y retournois ſouvent, ils *commencerent à ſe regarder l'un l'autre de mauvais œil*, & compterent tout depuis en le reſſerrant. A la fin voyant que je ne mangeois point d'orge, & que je ne laiſſois pas d'engraiſſer, ils entrerent en quelque ſoupçon ; & m'ayant épié, découvrirent tout par la fente de la porte. Ils furent ſi eſtonnez du commencement, qu'ils demeurerent comme immobiles ; mais enſuite ils allerent appeller le reſte des gens pour en venir rire avec eux. A cet aſpect il ſe fit une huée generale, dont le

Il y a icy un Proverbe Grec qui n'eſt pas à noſtre uſage.

Commencerent à ſe regarder de mauvais œil. C'eſt aſſez de cela, ſans leur faire dire des injures.

Seigneur ayant entendu le bruit, il y accourut luy-mesme ; & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier, il ouvrit la porte de la chambre, dont je fus tout surpris ; mais pour faire durer le spectacle, il me fit mener dans la salle, & servir magnifiquement tant de chair que de poisson. Quoyque j'eusse déja beaucoup mangé, neanmoins croyant qu'il y alloit de mon honneur, & que cela pourroit contribuer à ma liberté, & servir à me faire reconnoistre, je me mis à table fort proprement, & commençay à gouster de tout ; & comme quelqu'un se fut écrié, qu'il me falloit apporter du vin, le maistre commanda qu'on m'en donnast, & j'en beus un grand trait. Alors, tout ravy d'avoir trouvé un si grand trefor, il m'achette de son Cuisinier, le double de ce que je luy coustois, & me donne à un affranchy pour m'instruire ; ce qui ne luy fut pas fort difficile, parce que j'en sçavois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur un lit, & m'appuyois sur le coude, comme on fait quand on veut manger. Je lutois avec luy, dansois sur les pieds de derriere, & faisois mille autres gentillesses, donnant à connoistre par un branlement de teste, que j'entens-

Lit de table.

dois tout ce qu'on me disoit. *Le bruit court par tout de cette merveille.* On m'admire comme un prodige, ne sçachant pas que dans cet asne il y avoit un homme enfermé ; & comme le temps approchoit que mon Maistre devoit donner un spectacle de Gladiateurs à Thessalonique, il me mena avec luy, & je le portay sur mon dos une partie du chemin. Lorsque nous fusmes arrivez, le peuple accourut pour me voir ; car la renommée en estoit déja répanduë par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où je faisois mille singeries pendant qu'il disnoit. On ne laissoit pas de me montrer en particulier, de quoy l'affranchy tiroit beaucoup d'argent ; & comme tous ceux qui me venoient voir, m'apportoient quelque chose, je devins en fort bon point. D'ailleurs, j'estois beau & poly, orné d'une belle housse de velours, avec de petites clochettes d'argent, *& le mords de mesme* ; de sorte qu'une Dame devint amoureuse de moy, & acheta à grand prix une de mes nuits

Le bruit court par tout de cette merveille. Le reste est exprimé ensuite.

Et le mords de mesme. Il y a au Grec, *d'or & d'argent* ; mais je ne pouvois pas commodément repeter le dernier mot.

de l'affranchy. Au retour du souper, nous la trouvâsmes qui avoit fait dresser un lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où j'avois accoûtumé de coucher, avec de beaux tapis, & force carreaux, pour estre plus mollement & plus délicieusement. Au milieu de la chambre estoit une lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle se frota & moy aussi, d'une huile tres-précieuse; puis m'embrassant, me traîna par le cou sur le lit, avec des paroles & des caresses, comme si j'eusse esté son galand. Je ne me fis pas beaucoup prier, parce qu'elle estoit belle, & que je me portois fort bien; mais comme je n'avois point caressé de femmes depuis ma metamorphose, je craignois de la tuer, & qu'on ne me punist aprés comme un homicide. A la fin enhardy, par l'exemple de Pasiphaé, qui avoit bien aimé un Taureau, je me mis en devoir de la satisfaire, & trouvay que c'estoit à grand tort que j'avois eu cette frayeur. Le jour venu, elle se leva à regret, & sortit avec ses gens qui l'attendoient dans une antichambre, aprés avoir obtenu une seconde nuit pour le mesme prix. Mais mon Maistre averty par son affranchy, nous vint regarder à travers la porte; & estonné de

cette merveille, resolut de donner ce plaisir au peuple, & de me faire coucher publiquement avec une esclave de celles qui sont condamnées à la mort. Sur la fin donc des jeux, on me mit dans un lit, dont le bois estoit garny d'or & d'écaille de tortuë, & l'esclave auprés de moy ; & en cet estat on nous traisna avec une machine au milieu de l'amphiteatre, au grand estonnement de tout le peuple. Il y avoit là une table couverte de toutes sortes de mets, & servie par de beaux garçons, qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or : mais outre la honte que j'avois de coucher avec une femme devant tout le monde, je n'estois pas trop en seureté, craignant que quelque beste farouche ne me vînt devorer. Dans cette apprehension il vint à passer un homme qui portoit des roses ; ce que je n'eus pas plûtost apperçû, que je courus en manger, & repris ma premiere forme. Jamais spectateurs ne demeurerent plus estonnez ; les uns vouloient qu'on me brusiast comme un Magicien ; les autres, qu'on appriſt de moy auparavant, les raisons de cette merveille, lorsque je m'approchay du Gouverneur de la Province qui estoit present ; & luy ayant fait le recit

Ou, enfin le jour des jeux estant arrivé.

C'est qu'il y avoit des voutes autour de l'amphitheatre, où elles estoient renfermées.

de mon hiſtoire, j'offris de tenir priſon juſqu'à ce que j'euſſe juſtifié tout ce que je luy avois dit. Mais ayant appris mon nom, & celuy de mon païs, il me ſauta au col tout tranſporté, & dit qu'il me connoiſſoit fort bien, & que mon pere eſtoit ſon intime amy, de ſorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet accident, mon frere arrive avec de l'argent pour me racheter; mais le Gouverneur me declara libre en pleine aſſemblée. Alors je crûs qu'il eſtoit de mon devoir d'aller remercier cette Dame, qui avoit témoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma metamorphoſe, m'imaginant que ſa paſſion redoubleroit lorſqu'elle me verroit homme. *Mais il arriva tout le contraire :* car je reconnus de la froideur dans ſon entretien, que je ne ſçûs à quoy attribuer, ſi ce n'eſtoit à quelque avantage que j'avois perdu. Comme je luy en demandois la cauſe, elle me dit de fort bonne grace, qu'elle voyoit bien que ſon amour n'avoit eſté qu'un effet de ſa curioſité, & qu'elle n'avoit plus la meſme paſſion pour moy, maintenant que j'é-

Lucius, Patras, ville d'Achaye.

Mais il arriva tout le contraire. Je paſſe icy pluſieurs faletez le plus delicatement que je puis.

tois homme. Je retournay donc au logis tout honteux, & contay mon aventure à mon frere, qui m'en fit longtemps la guerre. De là nous nous embarquaſmes par un bon vent, & ne fûmes pas plûtoſt arrivez au païs, que j'allay rendre graces aux Dieux, d'avoir échappé de ſi grands dangers, & d'eſtre arrivé au port aprés tant d'orages.

JUPITER CONFONDU.

DIALOGUE.

JUPITER ET *UN CYNIQUE.

L'Auteur soûtient en ce Dialogue, que le culte des Dieux est inutile, parce qu'ils ne sçauroient changer l'ordre des Parques, que l'on nomme le Destin. Mais quoyque cette doctrine soit impie, elle n'a aucune force contre les Chrestiens, qui n'attachent pas Dieu au Destin, mais le Destin à Dieu, & qui croyent que ce n'est autre chose que le decret de sa Providence.

LE CYNIQUE. JUPITER, je ne desire ni les grandeurs ni les richesses, que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu as tant de peine à leur accorder. Mais, comme Philosophe, je cherche la verité, & voudrois bien sçavoir s'il est vray ce que disent Hesiode & Ho-

* *Un Cynique.* L'Auteur en fait un homme nommé Cynisçus; mais cela n'est pas necessaire.

mere, Que les ordres du Deſtin ſont inviolables.

JUPITER. Qui en doute?

LE CYNIQUE. Celuy-cy s'eſt donc mépris, quand il dit, parlant de quelqu'un, *de peur qu'il ne deſcende aux Enfers malgré la Parque.*

JUPITER. Il eſt vray, car il ne ſe fait rien que ce qu'elle ordonne: mais les Poëtes, lorſque leur fureur les quitte, ſont ſujets à faillir comme les autres: ce qui n'arrive pas tandis que les Muſes les inſpirent.

LE CYNIQUE. Je le croy; mais ſi ce que tu dis eſt veritable, *la Fortune* n'eſt donc qu'une chimere, quoyqu'on celebre tant ſon pouvoir, & que ſon nom ſoit toûjours en la bouche des hommes.

JUPITER. Il n'eſt pas permis de tout ſçavoir: mais pourquoy faiſois-tu cette queſtion du Deſtin?

LE CYNIQUE. Dis-moy premierement ſi les Dieux ſont ſujets comme nous, aux ordres des Parques.

JUPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à rire?

LE CYNIQUE. C'eſt qu'il me ſouvient

La fortune. Je ne dis pas *le deſtin*, qui n'eſt autre choſe que l'ordre des Parques, comme je l'ay dit à l'Argument.

de ce qu'Homere te fait dire dans une assemblée des Dieux, Qu'avec une chaîne d'or tu peux *enlever les hommes & les élemens*, qui est la marque d'une puissance extraordinaire ; au lieu que si ce que tu as dit est vray, tu ne tiens toy-mesme qu'à un filet, où tu demeures accroché comme un poisson l'est à l'hameçon. Les Parques auroient bien plus de sujet de faire les vaines que toy.

JUPITER. Que veux-tu conclure de là ?

LE CYNIQUE. Que si les Parques sont les maistresses du monde, & qu'on ne puisse éviter ce qu'elles ordonnent, on est bien sot de vous adresser des vœux & des sacrifices, puisque vous ne sçauriez faire ni bien ni mal, & que vous n'estes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

JUPITER. Ce sont-là de fausses subtilitez, que tu as apprises de ces nouveaux Docteurs qui nient la Providence : mais ils se repentiront tost ou tard d'une si damnable doctrine.

Ou, par la quenouille. LE CYNIQUE. Je te jure par le fuseau des Parques, que je l'ay fait innocemment, & que je me suis embarqué insensiblement dans cette dispute ; mais ce-

Enlever les hommes & les élemens. Cette fable est expliquée plus au long ailleurs.

pendant *tu vois la conſequence qu'on en peut tirer.*

JUPITER. Cela ſeroit bon, s'il n'y avoit point d'autre ſujet de nous faire des prieres. Mais, ou l'on nous remercie des graces qu'on a receuës par noſtre entremiſe, ou l'on nous en demande de nouvelles, ou l'on nous revere comme une nature plus haute & plus excellente. Aprés tout, encore fait-on la reverence à celuy qui nous apporte des preſens de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. J'en tombe d'accord, pourveu que tu m'accordes auſſi que vous n'avez aucun pouvoir de vous-meſmes, & que vous n'eſtes que comme un outil entre les mains du Deſtin. D'ailleurs, ſi quelqu'un de ces Philoſophes que tu condamnes, eſtoit preſent, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puiſque vous dépendez comme nous, d'un ordre ſuperieur, & que vous eſtes eſclaves d'un meſme maiſtre. Car toute voſtre immortalité ne ſert qu'à éterniſer voſtre ſervitude, au lieu que nous ſommes délivrez de la noſtre par la mort.

Tu vois la conſequence qu'on en peut tirer. Je retranche icy quelques petites interrogations dont le ſens eſt exprimé ailleurs.

JUPITER. Mais cette dépendance n'empeſche pas que nous ne vivions à noſtre aiſe, & dans une parfaite felicité.

LE CYNIQUE. Cela eſt bon pour toy & pour quelques autres. Mais Vulcain eſt-il heureux de travailler continuellement à ſa forge, comme un courtaut de boutique ? Et Promethée jouïſſoit-il de ſa felicité en croix, ou Saturne dans les priſons du Tartare ; pour ne point parler de Neptune & d'Apollon, qui ont ſervy à Laomedon, & à Admete ? Je laiſſe à part que vous eſtes expoſez comme nous aux voleurs & aux ſacrileges, & qu'on vous fond ſouvent au creuſet, qui n'eſt pas un petit ſupplice.

JUPITER. Tu ne peux t'empeſcher de nous dire des injures ; mais prens garde que tu ne t'en repentes un jour.

LE CYNIQUE. Laiſſons à part les menaces. Tu ne me ſçaurois rien faire, ſi le Deſtin ne l'a ordonné ; & combien voit-on aprés tout, de ſacrileges impunis ?

JUPITER. Ne diſois-je pas bien que tu eſtois de ces Philoſophes qui nient la Providence ?

LE CYNIQUE. Il ſemble que tu les apprehendes, je ne ſçay pourquoy ; mais je

je voudrois bien ſçavoir ce que c'eſt que voſtre Providence, & ſi elle eſt maiſtreſſe ou eſclave du Deſtin.

JUPITER. Je t'ay déja dit que tu ne pouvois tout ſçavoir. Mais pour une queſtion tu en fais une douzaine, & toute ta Philoſophie ne tend qu'à montrer que nous n'avons aucune part aux choſes du monde, ou pour le moins aucun pouvoir.

LE CYNIQUE. C'eſt toy-meſme qui le dis, en rapportant tout à l'ordre des Parques, ſi ce n'eſt que tu t'en repentes à cette heure, & que tu veuilles eſtablir ton Empire au préjudice du leur.

JUPITER. Nullement.

LE CYNIQUE. *On feroit donc mieux* de s'adreſſer à elles qu'à vous; quoyque cela ſoit inutile auſſi, puiſqu'elles ne peuvent changer ce qu'elles ont une fois ordonné, & que c'eſt une fatalité inévitable.

JUPITER. C'eſt-là une doctrine capable de boulverſer tout le monde, & de mettre l'Univers en combuſtion. Mais quand il n'y auroit autre choſe, nous

On feroit donc mieux. Je dis en un autre endroit, qu'ils ne ſont que comme un outil en la main des Parques.

meritons bien qu'on nous remercie de ce que nous prédiſons l'avenir.

Le Cynique. A quoy ſert de ſçavoir ce qu'on ne peut éviter ? Car ce que vous diſtes au pere d'Edipe eſt ridicule, *Garde-toy de te marier, parce que ton fils te tuëra*, puiſqu'il eſtoit auſſi-bien deſtiné à ſe marier, qu'à eſtre tué par ſon fils ; & le fils de Creſus ne pouvoit éviter la mort, où il eſtoit entraiſné par le Deſtin, auſſi-bien qu'à la chaſſe. Ce n'eſt donc qu'une vaine curioſité des hommes de vous importuner de choſes que vous ne pouvez changer ; outre que la pluſpart de vos Oracles ſont trompeurs ou ambigus, & qu'on ne ſçait ſi c'eſt l'Empire des Lydiens, ou celuy des Perſes, que Creſus renverſera en paſſant le fleuve de Lydie.

Jupiter. Lorſqu'Apollon rendit cet Oracle, il eſtoit en colere contre ce Prince, pour la ſupercherie qu'il luy avoit faite.

Le Cynique. Mais les Dieux ſe peuvent-ils mettre en colere, vû qu'eſtant ſans corps, ils ſont exempts de paſſion ? Dis plûtoſt qu'il eſtoit ordonné que Creſus ſeroit trompé par l'Oracle, & raméne tout au Deſtin, juſqu'à vos actions & à vos paroles.

JUPITER. A ton conte nous ſommes moins que rien : mais tu as raiſon de nous mépriſer, voyant que je t'épargnes, moy qui tiens un foudre.

LE CYNIQUE. Ne t'ay-je pas dit que tu ne me ſçaurois rien faire, ſi le Deſtin ne l'a ordonné ? & quand tu me frapperois, je ne m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques. Dis-moy toutefois : D'où vient que laiſſant impunis tant de parjures & de ſacrileges, tu t'amuſes à foudroyer des cheſnes & des rochers, & quelquefois des innocens ? Tu ne réponds rien ; eſt-ce qu'il ne m'eſt pas permis de tout ſçavoir ? Pourquoy Phocion & Ariſtide meurent-ils dans une honteuſe pauvreté, *tandis que Callias & Alcibiade* triomphent dans l'opulence ? Pourquoy Socrate eſt il contraint d'avaler du poiſon ? Pourquoy les Tyrans maſſacrent-ils les gens de bien ? En un mot, pourquoy faut-il que le vice triomphe, & que la vertu ſoit opprimée ? *Voyez l'Argument du Dialogue qui ſuit.*

JUPITER. Tu ne ſçais pas ce qui eſt preparé là-bas aprés la mort.

Tandis que Callias & Alcibiade. Ces exemples ſuffiſent ; outre que les autres n'étant pas aſſez connus parmy nous, ne feroient pas d'effet.

LE CYNIQUE. *Nous le ſçaurons quand nous y ſerons.* Mais ſi dés ce monde les méchans eſtoient punis, & les gens de bien récompenſez, cela ſeroit de grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

JUPITER. Eſt-ce que tu doutes du ſupplice des uns, & de la récompenſe des autres, aprés cette vie?

LE CYNIQUE. Je ſçay bien ce qu'on en dit. Mais, dis-moy, pourquoy eſt-ce qu'on les récompenſe, ou qu'on les punit?

JUPITER. Parce qu'ils l'ont merité.

LE CYNIQUE. Mais on ne merite ni peine ni récompenſe, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autruy; de ſorte que ſi nous ſuivons celuy des Parques, ce ſont-elles, & non pas nous, qu'il faut récompenſer ou punir.

JUPITER. Tu es un impudent Sophiſte, qui ne merites point de réponſe.

LE CYNIQUE. Tu as raiſon; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien ſçavoir où eſt la demeure

Nous le ſçaurons quand nous y ſerons. Ce qu'il ajoûte, eſt plûtoſt une boutade qu'une raiſon.

des Parques, & comment trois pauvres vieilles ſe peuvent meſler de tant de choſes. Je les trouve bien miſerables, & ne voudrois pas changer mon deſtin au leur. Mais je ne te veux pas importuner davantage : car je ne ſuis peut-eſtre pas prodeſtiné à eſtre plus ſçavant.

chent tantoſt plus. Mais je gagerois, à te voir ainſi paſle & mélancolique, que tu as quelque amour en la teſte ; car ce ſont les marques de cette paſſion, auſſi-bien que *les ſanglots & les larmes.*

JUPITER. Tu es plaiſante, de croire que l'amour me puiſſe donner tant de peine.

JUNON. Je ne connois que cela qui t'en puiſſe donner.

JUPITER. Nos affaires, mes amis, ſont ſur le point de perir, &, comme on dit, *les fers ſont au feu.*

JUNON. La terre a-t-elle produit quelque nouveau monſtre ? ou ſi les Titans ont briſé leurs chaiſnes, & veulent recommencer la guerre ?

JUPITER. *Nullement ; Tout va bien* dans les Enfers ; & il n'y a rien à craindre de ce coſté-là.

JUNON. Pourquoy viens-tu donc faire

Les ſanglots & les larmes. Il eſt plus honneſte de le mettre ainſi, que de dire tout crûment, que Jupiter pleuroit.

Les fers ſont au feu. Je mets un proverbe François pour un Grec, ſelon ma couſtume. Le reſte eſt exprimé plus bas.

Nullement, tout va bien. Il n'eſt pas à propos de mettre cecy en forme de Vers, parce qu'on l'a prié de parler un langage plus humain, & qu'il l'a fait.

icy

icy le Comedien, & nous reciter des Tragedies d'Euripide?

JUPITER. Un Philoſophe Stoïcien & un Epicurien eurent hier une diſpute touchant la Providence, en la preſence de pluſieurs perſonnes doctes. L'Epicurien vint juſqu'à nier qu'il y euſt des Dieux; & quand il y en auroit, qu'ils ſe meſlaſſent des affaires du monde. L'autre ſouſtint courageuſement nôtre party; mais à cauſe de la foule, on ne pût rien conclure, & l'on remit la partie au lendemain, qui eſt aujourd'huy; Cependant chacun eſt en ſuſpens de l'iſſuë de cette diſpute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatelles, & que jamais affaire plus importante n'a eſté traitée ſur la terre, ni dans le Ciel; car il eſt queſtion de ſçavoir ſi nous ſerons encore adorez, ou ſi nous paſſerons pour des fables & des fictions Poëtiques.

JUNON. Je ne m'étonne plus de ta rêverie, ni des termes tragiques dont tu t'és ſervi pour exprimer ta douleur; car la choſe le merite bien.

JUPITER. Cependant, tu croyois que c'étoit quelque amourette; mais ſans perdre le temps en des plaintes inutiles, ſongeons à trouver quelque prompt expedient.

MERCURE. Je ſuis d'avis que l'on publie l'Aſſemblée, puiſqu'il s'agit de l'intereſt de toute la Communauté : il ne faut quelquefois qu'un ſot pour donner un bon avis.

JUNON. Je ſuis de meſme ſentiment.

MINERVE. Ce n'eſt pas le mien. Il ne ſe reſout rien d'ordinaire dans ces grandes Aſſemblées ; car l'un ſe plaiſt à défaire ce qu'a fait l'autre, & cela ne ſervira qu'à troubler le ciel. Mais comme la choſe preſſe, je ſerois d'avis que tu donnaſſes ordre en particulier, que le Stoïcien remportaſt la victoire, & que l'affront en demeuraſt à l'Epicurien.

MERCURE. Il n'eſt pas aiſé de ſurprendre des gens nourris dans les ſubtilitez de l'école, ni de faire une ſupercherie en une diſputé publique. D'ailleurs, ſi Jupiter décide tout ſeul une affaire de cette importance, on dira que c'eſt un Tyran, qui fait tout de ſa teſte, ſans prendre avis de perſonne.

JUPITER. Va donc publier l'Aſſemblée.

MERCURE. On fait à ſçavoir de la part de Jupiter, que le Conſeil ſe tiendra *dans une heure* : Qu'on ne manque

Dans une heure. J'ajouſte ces mots, parce qu'ils arrivent auſſi-toſt.

pas de s'y trouver, parce qu'il s'agit d'affaires de conſequence, où chacun a intereſt.

JUPITER. Ce ſtyle n'eſt pas aſſez élevé, pour une avanture ſi tragique. Il faut parler en Poëte en cette rencontre, & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais je n'entens rien en Poëſie; & ſi je m'en veux meſler, je cours fortune de me faire moquer de moi, comme Apollon dans ſes Oracles, quoyque pour ſauver ſon honneur, il y entremeſle toûjours quelque obſcurité.

JUPITER. Ne te ſouvient-il point de quelque endroit d'Homere à ce propos?

MERCURE. Il ne m'en ſouvient pas trop bien, mais je taſcheray *de m'exprimer à ſa façon*; Que tous les Dieux, grands & petits, maſles & femelles, juſqu'aux Nymphes & aux Fleuves, ayent à ſe trouver promptement au Conſeil des Dieux, pour des affaires qui concernent toute la Cour celeſte.

JUPITER. Bon, les voilà qui arrivent en foule. Que chacun ſe place *ſelon ſon merite & ſon rang*; ceux d'or les pre-

De m'exprimer à ſa façon. Je mets cela, pour n'eſtre point obligé à traduire des Vers, *Selon ſon merite & ſon rang.* J'exprime enſuite l'art & la matiere.

miers, & enſuite ceux d'argent, d'yvoire, ou de cuivre; & de pierre meſme, pourveu qu'ils ſoient de la main de quelque excellent Sculpteur. Car pour le reſte, qui n'eſt conſiderable ni par l'art, ni par la matiere, qu'il ſe range en foule vers la porte, pour ſervir de nombre.

MERCURE. Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre, lorſqu'il y aura conteſtation? Préferera-t-on la ſtatuë d'or d'un vil artiſan, à celles de Myron & de Phidias, qui ne ſont que de cuivre, ou de pierre?

JUPITER. Il faut que l'or l'emporte, quoyqu'il fuſt mieux de l'autre façon.

MERCURE. C'eſt faire juſtement comme dans les Eſtats corrompus, où l'on préfere les richeſſes au merite. Fera-t-il pas beau voir Minerve, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, paſſer aprés ceux des Barbares? Car les premiers n'ont tout au plus qu'une feüille d'or, ou quelque filet ſur l'yvoire, & ſont de bois au dedans, plein de mouches & d'araignées; au lieu que les autres ſont d'or maſſif.

Bendis, Attis, Mithrée, Anubis.

JUPITER. N'importe, je le veux.

NEPTUNE. Quelle extravagance, Mercure, de placer devant moy qui ſuis frere de Jupiter, ce monſtre à viſage de chien!

Anubis.

MERCURE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainſi ; & non pas à moy, qui ne ſuis que ſon valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis eſt d'or, & que tu n'és que de cuivre? Car lorſque Lyſippe te fit, la pauvreté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'avoir des ſtatuës ſi précieuſes.

VENUS. C'eſt donc à moy de paſſer la premiere ; car Homere m'appelle toûjours *Dorée*.

MERCURE. Ce n'eſt qu'une épithete, ma mie, qui ne fait rien à la verité de la choſe ; car dans Cnide tu n'és que de marbre blanc. Homere s'eſt bien abuſé en d'autres endroits, comme quand il appelle Apollon *pere des threſors*, luy qui a eſté contraint de mendier, & que tu verras tantoſt au bas bout, joüant au Roy dépouïllé, parce que les voleurs luy ont dérobé ſa couronne, & ſes autres ornemens. Ce ſera beaucoup ſi tu n'és pas la derniere.

Les chez villes de ſa Lyre.

LE COLOSSE DE RHODES. C'eſt à moy de paſſer devant ; car ſi je ne l'emporte par la qualité, je l'emporte du moins par la quantité : & quoyque je ne ſois que de cuivre, on en pourroit faire de moy

Dorée. Il y a au Grec, *d'or* ; mais cela ne revient pas à noſtre Langue.

plusieurs d'or, si l'on vouloit; outre que je suis un chef-d'œuvre de l'Art, & veritablement l'unique, comme le Soleil que je represente.

MERCURE. Il semble qu'il ait raison. Que ferons-nous, Jupiter?

JUPITER. Il estoit bien besoin de faire venir ce grand Colosse, pour nous faire tous passer pour des Pygmées? Qu'il se retire; car le plancher de la salle n'est pas assez haut pour le faire entrer, ou *qu'il se mette sur ses genoux* en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux se tenir debout à l'entrée, pour servir de decoration.

MERCURE. Voicy encore une autre difficulté, de sçavoir qui passera le premier, d'Hercule ou de Bacchus. Car ils sont tous deux fils de Jupiter, tous deux de la main de Lysippe, tous deux de mesme métal, sans qu'on puisse reconnoistre qui est le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

JUPITER. Nous consommerons tout le jour en de vaines ceremonies. Que chacun se range comme il pourra, sans préjudice à sa qualité, une autre fois on re-

Qu'il se mette sur ses genoux. Cela est mieux que de dire qu'il occupera le Siege d'une de ses fesses.

glera les séances. Mais quel bruit est-ce que j'entends ?

MERCURE. C'est qu'ils demandent les distributions ordinaires de Nectar & d'Ambrosie.

JUPITER. Il n'est pas question icy de faire bonne chere ; Dis-leur que la chose presse, & que c'est une affaire d'importance.

MERCURE. Je ne sçay comment me faire entendre à tant de peuples differens. Il vaut mieux faire signe de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voilà un peu raffis. Parles, tout le monde a les yeux fichez sur toy.

JUPITER. Il faut que je te die mon infirmité. Tu sçais comme j'ay coustume de tonner dans les Assemblées ; maintenant, soit que la grandeur du peril m'effraye, ou cette foule nombreuse, je ne sçay plus où j'en suis, & j'ay oublié mon exorde.

MERCURE. *Tout est perdu* ; car ton silence est suspect, & on le prend pour un indice d'un plus grand mal.

JUPITER. Je ne sçay par où commen-

Tout est perdu. Je ne parle point icy de la chaisne d'or de Jupiter, trop de fois repetée, & dont il sera fait mention encore dans ce Dialogue.

cer. Si je debutois par ce vers d'Homere; *Ecoutez-moy, grands Dieux, & vous, grandes Déesses*, & ce qui suit.

MERCURE. Tu ferois mieux de prendre un exorde des Oraisons de Demosthene, en y changeant quelque chose pour l'accommoder au sujet, comme font les Orateurs modernes.

JUPITER. Tu as raison; c'est un grand soulagement. Je croy, Messieurs, que quand vous aurez appris l'affaire dont il s'agit, il ne sera point besoin de réveiller vostre attention, ni vostre courage. Car vous n'en avez jamais eu de plus importantes, & quand je me tairois, la chose parle d'elle-mesme, & vous reproche vostre negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit, puisque Demosthene me manque, je vous diray sans préambule, Que j'assistay hier avec quelques autres, au sacrifice que fit Mnesithée, pour estre échapé du naufrage. Lorsque la ceremonie fut achevée, chacun se retira; mais comme il n'estoit pas tard, j'allay faire un tour au Ceramique, rêvant à la misere de nostre condition, & à la mauvaise chere qu'on nous avoit faite. Car à quinze ou seize que nous estions, Mnesithée ne donna qu'un vieux Coq tout catherreux, & trois ou quatre

grains d'encens pourry, aprés nous avoir promis dans le peril, des Hecatombes. Sur cette penſée, eſtant arrivé au Pecile, je vis une grande foule de peuple aſſemblé, tant ſous les portiques, qu'à découvert, autour de quelques perſonnes, qui crioient à pleine teſte, & je me doutay auſſi-toſt que c'eſtoit une diſpute de Philoſophes. Je m'approchay donc pour l'entendre, *aprés m'eſtre enveloppé d'un nuage*, pour n'eſtre pas reconnu, & coudoyay les plus proches pour me faire place. Je trouvay en arrivant, que c'étoit l'Epicurien Damis *qui diſputoit de la Providence*, contre le Stoïcien Timoclés, & l'avoit reduit à tel point, par la force ou la ſubtilité de ſes raiſons, qu'il ne ſçavoit plus où il en eſtoit; dequoy Damis ne faiſoit que rire, & pour le piquer davantage, il le railloit inceſſamment. Alors, connoiſſant le peril, & voyant que Damis avoit les rieurs de ſon coſté, *j'eſtendis la nuë qui me couvroit*, ſur le reſte de l'Aſſemblée, qui ſe ſepara auſſitoſt, croyant qu'il fuſt nuit, & remit la

Aprés m'eſtre enveloppé d'un nuage. Cela eſtant, il n'a point beſoin de prendre la figure d'un Philoſophe.

Qui diſputoit de la Providence. La choſe eſt expliquée plus au long enſuite.

J'eſtendis la nuë qui me couvroit. Cela y vient mieux que la nuit, ou un nouveau nuage.

partie au lendemain. Cependant, j'en oyois plusieurs au retour, qui donnoient gain de cause à l'Epicurien, quoyque d'autres fussent d'avis, avant que de rien resoudre, d'attendre la fin de la dispute. Je vous ay donc assemblez dans cet intervalle, pour trouver quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire; & que si Damis l'emporte, il ne faut plus esperer d'offrandes ny de sacrifices; si bien qu'il faut donner ordre, s'il se peut, que Timoclés gagne la victoire, & que l'affront demeure à l'Epicurien. Que chacun se leve pour aller aux opinions.

MERCURE. Paix, Ecoutez. Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée, le fassent en bon ordre & sans tumulte. Quoy? personne ne bouge? Ils se regardent l'un l'autre tout éperdus, comme s'ils avoient esté frappez de la foudre. *Puissiez-vous devenir aussi muets* que vos statuës, & retourner dans vostre premier neant.

MOMUS. Pour moy, je ne trahiray point le public par mon silence, & diray mon avis librement, si on me le permet.

JUPITER. Parle, si tu as quelque cho-

Puissiez-vous devenir muets. Je fais dire cela à Mercure par forme de ressentiment, plûtost qu'à Momus.

ſe à dire qui ſoit pour le bien general.

Momus. Je m'eſtois toûjours bien douté, Meſſieurs, du malheur qui nous eſt arrivé ; c'eſt à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ſes Diſciples. Car quel autre ſentiment peuvent avoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous apportons aux choſes du monde ? où le vice triomphe de la vertu ; où les innocens ſouffrent la peine des coupables ; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs, & des querelles, des diviſions & des amourettes des Dieux, & autres choſes ſemblables que content les Poëtes. Et vous trouvez eſtrange, aprés cela, que quelques-uns en murmurent ? je m'étonne bien plus, qu'il y en ait encore d'aſſez ſots pour nous ſacrifier. Je te prie, Jupiter, de me dire ; car on peut parler icy en toute liberté, ſi tu t'és jamais aviſé de faire une recherche exacte des méchans & des gens de bien, pour punir les uns & recompenſer les autres. S'il n'avoit pris envie à Theſée de nettoyer les grands chemins de voleurs, ſeroit-il ſeur maintenant d'aller à Athenes ? Et ſi Hercule à la perſuaſion d'Euriſthée, n'avoit purgé la terre de monſtres, où en ſeroit-elle aujourd'huy ? Qui la délivreroit des Scirons, des Cercyons, & des Pityocamptes ? Et que feroit-elle contre

l'Hydre & les Harpies, ſans parler des Centaures & des chevaux de Diomede? Nous ſommes aſſis tout le jour, les bras croiſez, à regarder de quel coſté vient le vent de quelque ſacrifice; ſans donner ordre à rien, & laiſſant tout aller à l'avanture, & s'il faut ainſi dire, comme il plaiſt à Dieu. Bien loin donc de trouver eſtrange ce qui eſt arrivé, je crains qu'il n'arrive pis, lorſque les hommes commenceront à ſe déniaiſer, & à reconnoître que tous leurs vœux & leurs ſacrifices ſont inutiles, & que les choſes n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aller à la ſource du deſordre, & ne pas tant ſonger à perdre nos ennemis, qu'à reformer les choſes qu'ils trouvent à redire à noſtre conduite. Vous ſçavez, Meſſieurs, que je parle ſans paſſion & ſans intereſt, puiſque ma divinité n'eſt reconnuë que de fort peu de perſonnes, & que pour un Autel que j'ay, les autres en ont cent.

JUPITER. Laiſſons ce folâtre, qui ne ceſſe de crier contre les deſordres, ſans y apporter aucun remede. Il eſt bien-aiſé de reprendre; mais mal-aiſé de faire mieux, comme dit fort bien Demoſthene.

NEPTUNE. Pour moy, Meſſieurs, qui n'ay pas grand commerce avec la terre, & qui ne me meſle que du ſalut de ceux

qui navigent; je ſuis d'avis de foudroyer cet impie, qui nie noſtre Providence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laiſſons pas tous les crimes impunis, & empeſchera que l'erreur ne triomphe preſentement de la verité.

JUPITER. C'eſt bien chanté. Ne ſçais-tu pas que nous ne ſçaurions faire ni bien, ni mal, ſi le Deſtin ne l'ordonne? Autrement aurois-je laiſſé impunis les ſacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon Temple d'Olympie; & toy le peſcheur qui t'a emporté ton trident à Gereſte? D'ailleurs, il ne faut pas prendre un conſeil qui terniſſe noſtre gloire. Si nous faiſons mourir celuy-cy avant la fin de la diſpute, on dira que nous en apprehendions l'évenement.

NEPTUNE. Prens un autre avis, ſi le mien ne te plaiſt pas.

APOLLON. S'il étoit permis à un jeune homme qui n'a point encore de barbe, de parler parmy tant d'illuſtres vieillards, je ferois quelque propoſition qui ne ſeroit pas peut-eſtre inutile.

MOMUS. La choſe eſt ſi importante, qu'il faut entendre tout le monde, ſans s'attacher ſcrupuleuſement aux loix, lorſqu'on eſt ſur le point de les perdre. D'ailleurs, quoyqu'Apollon ſoit ſans barbe, il eſt un des plus anciens Dieux, & des

confidens de Saturne, joint qu'il a un fils tout barbu, & qu'il fait profession de sagesse ; si bien qu'il a interest de montrer qu'il n'a pas perdu son temps sur le mont Helicon avec les Muses.

Du Senat de son tems.

APOLLON. Ce n'est pas à toy à m'en donner la permission, mais à Jupiter.

JUPITER. Je te la donne, parle.

APOLLON. Je sçay que Timoclés est plein de pieté & d'érudition, dont il tire un grand profit, dans l'institution de la jeunesse. Mais comme il réüssit en particulier, il se fait moquer de luy en public, à cause de sa timidité ; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embarrasse luy-même ; & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs, on dit que ses pensées sont si subtiles & si délicates, que la pointe s'en émousse, pour estre trop fine ; & ce qu'il dit est si obscur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous sçavez que la clarté est la principale partie du discours.

MOMUS. O le plaisant Orateur, qui se coupe la gorge à luy-mesme ! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'un autre Apollon pour les interpreter ? Tu ne devois pas te presser tant de parler, pour ne

rien dire qui vaille. Mais encore quel eſt ton avis ?

APOLLON. De donner à Timoclés un homme qui parle pour luy.

MOMUS. Cela ſeroit bon, de le voir diſputer par truchement ! Mais à propos, puiſque tu es Prophete, ne ſçaurois-tu dire ce qui arrivera de cette diſpute, dont tu nous vois ſi fort en peine ?

APOLLON. Je n'ay pas icy les inſtrumens neceſſaires pour cela.

MOMUS. Que tu ſçais bien te ſauver à propos ?

JUPITER. Parle, mon fils, ſans donner cauſe gagnée à cet impoſteur, comme ſi ton ſçavoir dépendoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Je le veux, quoyqu'il fuſt plus à propos de le faire à Delphes ou à Colophone, où nous avons l'eau, l'encens, & le trepié. Mais il faut taſcher de s'en acquitter, puiſque Jupiter le commande.

MOMUS. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point un ſecond Oracle pour t'expliquer. Car tu vois bien dequoy il s'agit ; & ce n'eſt pas une piece qu'on te fait comme autrefois, pour t'éprouver.

Il fait allusion à la tromperie de Creſus.

JUPITER. Arreſte, le voila qui entre en fureur. Voy comme ſa couleur chan-

ge, ſes cheveux ſe dreſſent, ſa gorge s'enfle, ſes yeux ſe tournent, ſon corps ſe trémouſſe. Enfin, il ouvre ſa bouche ſacrée, & prophetiſe.

APOLLON. Écoutez, Troupe Celeſte, les Oracles de Phebus, ſur la conteſtation captieuſe de deux Sophiſtes armez de ſubtilitez & d'impoſtures. Il y aura grand bruit de part & d'autre, & beaucoup de paroles perduës. Mais lorſque le Vautour aux ongles crochus, aura empoigné la ſauterelle, les corneilles annonce-pluyes, jetteront les derniers cris, & les mulets remporteront la victoire, tandis que l'aſne frappera de ſa corne ſes petits aux pieds legers.

JUPITER. Dieux, l'horrible prédiction! Mais que veut ce boufon, qui s'étouffe ainſi de rire?

MOMUS. Qui ne riroit d'un Oracle ſi clair & ſi intelligible? Sçauroit-on dire plus nettement, qu'Apollon eſt un Charlatan, & nous des aſnes baſtez, d'ajoûter foy à ſes impoſtures?

HERCULE. Quoyqu'eſtranger dans le Ciel, je ne laiſſeray pas de dire mon ſentiment, ſi Jupiter le trouve bon. Je ſuis d'avis de laiſſer commencer la diſpute; & ſi l'on voit que Timoclés ait du pire, je renverſeray le portique ſous lequel

quel ils ſont, ſur toute la troupe.

Momus. Voilà l'avis d'un méchant homme, de vouloir enveloper en meſme cauſe l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'eſt pas ſeulement cruelle & barbare, elle eſt ſotte & impertinente; car tu dois avoir appris depuis que tu és dans le Ciel, que tu ne peux rien ſans l'ordre des Parques, & que ce ſont elles qui font tout.

Hercule. Quoy! ce n'eſt pas moy qui ay tué le lion de Nemée, & l'hydre de Lerne?

Momus. Non, ce ſont les Parques par ton entremiſe.

Hercule. Et maintenant, ſi un ſacrilege a pillé mon Temple, ou renverſé ma ſtatuë, je ne m'en pourray venger, ſi elles ne le veulent? Si cela eſt, je vous diray librement, comme un groſſier Beocien que je ſuis, qui dis les choſes comme je les penſe, que j'aime mieux quitter le Ciel, & deſcendre dans les Enfers, où je ſeray pour le moins reſpecté des Ombres.

Jupiter. Voilà un habile homme, qui fournit des armes à ſon ennemy contre ſoy-meſme? Mais qui eſt ce beau fils ſi poly, avec ſes cheveux retrouſſez à l'antique? C'eſt ton frere, Mercure, qui ſe tient au marché prés du Pécile, & qui

Statuë d'airain de Mercure, au marché d'Athénes.

est tout luisant à force d'estre *frotté d'huile*, pour servir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires. Qu'as-tu à courir, Hermagoras ? y a-t-il quelque chose de nouveau ?

HERMAGORAS. Oüy, & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'accommodoit & qu'on me frottoit pour l'usage que vous sçavez, j'ay vû arriver deux mornes & pasles Athletes, qui se préparoient au combat, suivis d'une grande foule de peuple.

JUPITER. Nous sçavons ce que c'est, parle ; Le combat est-il commencé ?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures ; mais ils estoient prests d'en venir aux coups, quand je suis party.

JUPITER. Il ne reste plus, Messieurs, que d'écarter les nuages qui nous dérobent leur veuë, & de les regarder faire. Que les Heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouvrent toutes les portes. Dieux, la grande multitude ! Mais Timoclés me paroist tout interdit, je crains bien qu'il ne succombe. Toutefois, il n'y

Frotté d'huile. Il y a au Grec, *de poix* ; mais il n'en est pas besoin pour servir de moule.

Du reste, Hermagoras parle icy en Vers; mais cela ne sert de rien.

a plus moyen d'y donner ordre, il ne reſte qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLE'S. Hé bien, impie ! Tu *dis* qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne ſe meſlent point des choſes du monde ?

DAMIS. Dis-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLE'S. Non, c'eſt à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'eſt à toy.

JUPITER. Le noſtre fait mieux en ce qu'il crie plus fort. Courage, Timoclés, crie bien haut, afin qu'on ne puiſſe entendre les raiſons de ton adverſaire ; car c'eſt en cela que conſiſte la victoire.

TIMOCLE'S. Par les Dieux, je ne répondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puiſque tu en as juré ; mais du moins que ce ſoit ſans injure, & puis je te feray réponſe.

TIMOCLE'S. *Dis-moy, méchant :* Croy-tu que les Dieux ne ſe meſlent point des choſes du monde, & que tout ſe faſſe à l'aventure ?

DAMIS. Oüy.

TIMOCLE'S. Et vous ne lapidez

Dis moy, méchant. Je réünis pluſieurs petites interrogations en une.

pas un homme qui tient une ſi pernicieuſe doctrine ?

DAMIS. Tu as tort d'émouvoir contre moy le peuple. Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raiſon. Tu devois pour le moins te montrer auſſi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLE'S. Ils t'en feront, méchant ; & ne laiſſeront pas un ſi grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont aſſez d'autres affaires ſur les bras, ſi l'on t'en veut croire, puiſqu'ils ſe meſlent de tant de choſes. C'eſt pourquoy ils ne puniſſent pas tes parjures, pour ne rien dire du reſte, puiſque je l'ay promis ; car ils ne pourroient pas, à mon avis, prouver mieux leur Providence, qu'en te faiſant perir. Mais peut-eſtre qu'ils ſont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irreprehenſibles, où ils vont ſouvent feſtiner, & meſme ſans qu'on les en prie.

TIMOCLE'S. Que faut-il répondre à un ſi impudent Sophiſte ?

DAMIS. Il ne faut qu'alleguer les raiſons que tu as, pour prouver une Providence, ſans te mettre en colere : car il y a long-temps que je les attends.

TIMOCLE'S. Les voicy. Premiere-

ment le bel ordre du monde ; le cours reglé des Aſtres & des Saiſons ; la compoſition admirable des plantes & des animaux ; leur production encore plus merveilleuſe ; la façon de connoiſtre, de voir, de ſe mouvoir, de ſe nourrir.

DAMIS. *Tu poſes ce qui eſt en diſpute;* car je ne nie point tout cela, mais je nie que ce ſoient des effets de la Providence. C'eſt aſſez que les choſes conſervent leur nature, ſans que perſonne s'en meſle : mais tu appelles ordre, ce qui n'eſt qu'une neceſſité, & penſes que c'eſt aſſez, pour prouver ta Providence, de dire comme les choſes ſont ; mais c'eſt

Tu poſes ce qui eſt en diſpute. Quand cela ne prouveroit pas directement la Providence, cela prouveroit toûjours un principe tout ſage & tout puiſſant ; car ces choſes ne peuvent avoir eſté faites à l'aventure : & la ſageſſe du principe emporte avec ſoy la ſageſſe de la conduite & de la direction. Du reſte, cet Auteur a malicieuſement mis toutes les bonnes raiſons en trois mots ; & pour rendre la choſe plus ridicule, il fait eſtendre celuy qui les allegue en des Vers, ſans force ni autorité. C'eſt pourquoy je les ay retranchez, parce que cela impoſe au lecteur qui voit paſſer legerement ſur ce qu'il y a de bon, & s'arreſte ſur des ſotiſes, qui ne font qu'embaraſſer, & offuſquer, s'il faut ainſi dire, la diſpute.

un foible Argument, apportes-en un autre.

TIMOCLE'S. Je ne croy pas qu'il ſoit beſoin d'autres preuves, outre le conſentement general des hommes, qui eſt comme la voix de la Nature.

Zamolxis.

DAMIS. On n'en ſçauroit tirer de conſequence bien forte, parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Scythes un Cimeterre; les Thraces un Fugitif de Samos; les Phrygiens la Lune; les Ethiopiens le Jour; les Cylleniens Phalés; les Aſſyriens une Colombe; les Perſes le Feu; les Egyptiens l'Eau : car ils adorent tous en commun cet Element, quoyqu'en particulier chacun ait ſon Dieu ſeparé. Les uns un Taureau ou un Singe; les autres une Cicogne ou un Crocodile; ceux-cy des Oignons; ceux-là un Chat ou un Monſtre a teſte de chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite, les autres la gauche, ou la moitié de la teſte. Quelques-uns, un plat ou un gobelet de terre. Y a-t-il rien de plus divers & de plus ridicule?

TIMOCLE'S. *Mais ils s'accordent*

Mais ils s'accordent. J'ajoûte cela qu'il a oublié par malice, & qui ſert à montrer que la connoiſſance d'une divinité eſt comme un principe naturel dans l'homme.

pour le moins tous en ce point, qu'ils adorent une Divinité, quoyqu'ils ne la connoiſſent pas.

MOMUS. Ne diſois-je pas bien, Meſſieurs, qu'on examineroit un jour toutes ces fadaiſes, & qu'on s'en riroit?

JUPITER. Tu as raiſon, j'y donneray ordre, dés que le peril ſera paſſé.

TIMOCLE'S. Venons aux Oracles & aux Prédictions, qui ſont les nouvelles preuves de la Providence & de la Divinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monſtres à double viſage, comme les Portraits de Janus ou de Mercure; ou bien je te demanderay duquel tu te veux ſervir, ſi ce ſera de celuy de Créſus qui luy coûta ſi cher, ou de quelqu'autre.

MOMUS. Il touche les choſes que je craignois le plus. Où eſt noſtre Prophete? qu'il vienne défendre ſa cauſe.

JUPITER. Ah! que tu es importun, Momus, avec tes boufonneries hors de ſaiſon!

TIMOCLE'S. Ne vois-tu pas que tu renverſes les Temples & les Autels, par ces maximes?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que l'on bruſle des parfums qui ſentent bon, ni qu'on égorge des victimes,

dont on fait aprés bonne chere. Mais je voudrois bien avoir renverſé l'Autel de la Diane des Scythes, ſur lequel on immole des hommes.

JUPITER. Que voilà un inſolent maraut, qui parle indifferemment de tout, ſans reverer ce qu'il n'entend point, ni diſtinguer l'innocent d'avec le coupable!

MOMUS. Il n'en trouvera gueres parmy nous, où il n'y ait quelque choſe à dire, & je crains qu'il ne s'en prenne à toy-meſme.

TIMOCLE'S. N'entens-tu pas tonner Jupiter?

DAMIS. J'entens bien tonner; mais ſi c'eſt Jupiter ou non, je m'en rapporte à ceux qui viennent de Candie, qui diſent qu'il eſt mort il y a long-temps, & qu'on y montre encore ſon ſepulchre.

MOMUS. Voilà ce que j'attendois. Quoy! tu paſlis, Jupiter? Faut-il craindre un pauvre Philoſophe?

JUPITER. Ne voy-tu pas que le peuple luy applaudit?

MOMUS. Où eſt donc maintenant ton pouvoir? Toy qui enleves d'un ſeul coup les hommes & les élemens.

TIMOCLE'S. Dis-moy, impie, n'as-tu jamais eſté ſur mer?

DAMIS. Oüy, fort ſouvent.

TIMOCLE'S

TIMOCLE's. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faiſoient mouvoir ton vaiſſeau, il y avoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduiſoit, ſans quoy il ſe fuſt égaré ?

DAMIS. Il eſt vray.

TIMOCLE's. Et tu crois que ce grand vaiſſeau de l'Univers ſoit ſans conducteur, lorſque le moindre petit Navire ne ſe peut paſſer de Pilote ?

DAMIS. Je te veux convaincre toy-meſme, par ton exemple. Dis-moy, protecteur des Dieux, As-tu veû un Pilote qui ne donne ordre que ſon vaiſſeau aille bien ? Mais ton Pilote de l'Univers laiſſe tout aller à l'abandon. Il ſe ſert pour la conduite de ſon navire, de gens qui n'y entendent rien. Tel commande qui doit obeïr, & les plus ſots ſont ſouvent les maiſtres. Conſidere ces grands hommes, qui eſtoient capables, s'il faut ainſi dire, de conduire tout ſeuls la barque ; & bien loin d'y avoir quelque part, ils n'avoient pas ſeulement place au fond du Navire, tandis que des méchans ou des furieux eſtoient au gouvernail. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Vaiſſeau ſi mal conduit, faſſe ſouvent des naufrages. S'il y avoit un ſage Pilote, il donneroit les emplois toûjours

L'ordre des hommes n'eſt pas celuy de Dieu.

Il ne fait pas naufrage, mais ceux qui le cõduiſent.

aux plus dignes, & occuperoit chacun à ce dont il eſt capable, chaſtieroit les méchans, récompenſeroit les bons, & rendroit l'Univers floriſſant. Si tu m'en crois donc, tu prendras une autre comparaiſon, car celle-cy cloche.

MOMUS. *Voilà noſtre ennemy* qui triomphe, & qui vogue à pleines voiles.

JUPITER. Il eſt vray, Momus; car noſtre Avocat n'eſt qu'une beſte, & ne dit rien que de commun & de trivial.

DAMIS. Si tu n'as autre choſe à dire, nous n'avons qu'à nous retirer.

TIMOCLE'S. *Qui quitte la partie la perd*, il faut donc que tu confeſſes que tu es vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourveû que tu ne m'importunes plus.

TIMOCLE'S. Tu ris, fils de putain; qui as égorgé ton frere, & *couché avec ta ſœur*, ſans parler de tes autres abomi-

Voilà noſtre ennemy. L'Auteur ſe couronne icy luy-meſme, comme il fait ſouvent en d'autres lieux; mais j'ay touché la réponſe de ces choſes dans l'Argument du Dialogue.

Qui quitte la partie, la perd. Je retranche encore icy un méchant Argument du Stoïcien, qui inſiſte ſur des choſes qui n'ont point de force.

Couché avec ta ſœur. Je mets cela au lieu d'autres injures, ou ſaletez, qui reviennent moins à noſtre façon.

nations. Mais tu ne m'échapperas pas, ſi tu échappes à la vengeance Divine ; car je t'aſſommeray tout à cette heure à coups de pierres.

JUPITER. Grands Dieux ! l'un s'en va tout riant, & l'autre le ſuit tout furieux. Que ferons-nous en cette extrémité ?

MOMUS. Le plus court, à mon avis, eſt de ne pas faire ſemblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourveû que la foule ſoit de noſtre coſté ?

JUPITER. Ah ! Mercure, j'aimerois mieux un amy fait de la ſorte, qu'un million d'autres.

LE SONGE, OU LE COQ.

DIALOGUE.

LE SAVETIER MICYLE, ET SON COQ.

Sous la Metempſycoſe de Pythagore, il décrit les incommoditez des richeſſes, & les avantages de la pauvreté.

MICYLE, QUE le Diable emporte le Coq, qui m'a éveillé comme j'eſtois dans la plus haute felicité que puiſſe poſſeder un mortel, & qui n'a pas ſouffert que je donnaſſe quelque relaſche à ma pauvreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de ſi bonne heure ? Car ce profond ſilence me fait voir qu'il n'eſt pas encore jour ; outre que je ne ſens point ce froid piquant qui annonce ſa venuë. On diroit qu'il garde la Toiſon d'Or, ou les Pommes Heſperides, tant il eſt ſoigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin : car *je luy tordray le cou* dés qu'il ſera jour, pour récompenſe de m'avoir éveillé ſi matin.

Je luy tordray le cou. Cette expreſſion eſt plus naturelle que celle dont il ſe ſert.

LE COQ. Je penſois te faire plaiſir, mon maiſtre, de t'éveiller de bonne heure, pour gagner de quoy ſubvenir à ta pauvreté ; & ſi tu m'avois crû, tu aurois déja remis un bout à un ſoulier, ou refait quelque pantoufle. Mais une autre fois je me tairay, puiſque cela te déplaiſt, quand tu devrois mourir de faim. Prens garde ſeulement qu'en dormant la graſſe matinée, tu ne ſois heureux qu'en ſonge, & malheureux en effet.

MICYLE. Quel prodige eſt cecy, grands Dieux, mon Coq parle comme un homme !

LE COQ. On voit bien que tu n'es pas fort verſé dans les livres : car tu aurois veû dans Homere le cheval d'Achille, s'arreſter au milieu du combat pour haranguer, & pour predire l'avenir, ce qui eſt encore plus étrange, ſans que ceux qui l'écoûtoient, priaſſent Jupiter de détourner ce prodige. Que ferois-tu, ſi tu avois oüy parler le vaiſſeau des Argonautes, ou *quelque cheſne de la foreſt de Dodone*, & veû des peaux de bœuf ſe traîner, & leur chair mugir à la broche ? On ne doit pas trouver cela ſi

un heſtre.

Ou quelque cheſne de la foreſt de Dodone. Nous avons accoûtumé de le dire ainſi. Il y a *heſtre* au Grec.

extraordinaire de moy qui ſuis le compagnon de Mercure, qui eſt le Dieu de l'Eloquence, & qui ay coûtume de converſer pamy les hommes. Mais ſi tu me veux promettre de n'en rien dire, je t'apprendray la cauſe de cette merveille.

MICYLE. Quand je le dirois, on ne me voudroit pas croire. Mais n'eſt ce point un ſonge que cecy, & ſuis-je bien éveillé?

LE COQ. Je te diray une choſe bien plus étrange; c'eſt que j'ay eſté homme autrefois, moy qui ſuis coq maintenant.

MICYLE. J'ay bien oüy dire que Mars avoit un beau garçon qui luy ſervoit de confident en ſes amours; & qu'étant allé coucher avec Venus, il le laiſſa à la porte, pour l'éveiller quand le jour viendroit. Mais que ce beau fils s'eſtant endormy, le Soleil découvrit tout le myſtere; de ſorte que Vulcain enveloppa les deux Amans dans ſes filets: de quoy Mars indigné, changea ce jeune homme en coq, qui garde encore la creſte de l'armet *& les éperons*, qu'il avoit lorſqu'il fut changé. Et ſes deſcendans depuis, pour reparer ſon honneur, annoncent la venuë du jour.

Les éperons. J'ay ajoûté ce mot, qui vient fort bien au ſujet.

LE COQ. J'ay oüy conter cette fable auſſi-bien que toy ; mais ce n'eſt pas-là le ſujet de mon changement.

MICYLE. Qu'eſt-ce donc ? J'ay grand de envie de le ſçavoir.

LE COQ. As-tu jamais oüy parler de Pythagore ?

MICYLE. Qui ? ce Philoſophe *qui défendoit les viandes ?*

LE COQ. Luy-meſme, qui avoit eſté Euphorbe auparavant.

MICYLE. Il eſt vray qu'on dit que c'eſtoit un grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures ; car c'eſt moy-meſme.

MICYLE. Dieux ! l'étrange metamorphoſe, *d'un Coq en un Philoſophe*, ou plutoſt d'un Philoſophe en un Coq ; mais comment cela s'eſt-il fait ? car il me ſemble que tu as deux choſes toutes contraires à Pythagore ; l'une, de manger des feves ; & l'autre, d'eſtre grand cauſeur.

LE COQ. Lorſque j'eſtois Pythagore, je n'en mangeois point ; & n'ay jamais enjoint le ſilence qu'à mes Diſciples, & non pas à moy. D'ailleurs, j'ay paſſé

Qui défendoit les viandes. C'eſt aſſez de cela en cet endroit.

D'un coq en un Philoſophe. Il y a au Grec, *l'eſtrange choſe d'un coq Philoſophe.*

depuis par beaucoup de conditions, qui ſeroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy, je te prie; car ſi l'on me donnoit le choix de reprendre mon Songe, quoyqu'il fuſt tres-agreable, ou d'entendre tes avantures, je ne ſçay lequel je prendrois, tant je trouve de reſſemblance entre un Songe & ton Hiſtoire.

LE COQ. Penſes-tu encore à ton Songe, qui n'eſtant qu'un trompeur agreable, ne te pouvoit donner qu'une fauſſe felicité ?

MICYLE. *J'en ay l'eſprit ſi plein*, que je ne m'en puis défaire; & je crois que j'y ſongeray toute ma vie.

LE COQ. Cela eſt bien contraire à la nature du Songe, qui eſt de s'envoler en un inſtant; c'eſt pourquoy on luy peint des aîles. Mais celuy-cy eſt comme demeuré pris à la glu ſur tes paupieres. Que pouvoit-ce eſtre encore, pour te charmer ſi fort que tu ne le puiſſes oublier ?

MICYLE. J'ay plus d'envie de te le dire, que tu n'en as de l'entendre.

J'en ay l'eſprit ſi plein. Il y a deux choſes icy, dont j'exprime l'une dans la réponſe; & l'autre n'eſt qu'une gentilleſſe, qui eſt alleguée ailleurs dans cet Ouvrage.

Car le ſouvenir ſeul des plaiſirs, donne du plaiſir ; mais conte-moy auparavant ton avanture.

LE COQ. Quand tu auras achevé ton Songe. Commence ; Que je voye s'il eſt ſorti par la porte de corne ou d'yvoire.

MICYLE. Non ; mais par une troiſiéme.

LE COQ. Homere ne fait mention que de deux.

MICYLE. C'eſt un rêveur qui n'y connoiſſoit rien. Cela eſtoit bon pour les ſiens, qui ſentoient la gueuſerie ; encore le pauvre homme ne les voyoit-il qu'à demy : Mais le mien eſt ſorti par une porte dorée ; car il ne parloit que de richeſſes.

LE COQ. Comme les Songes ſe forment d'ordinaire des penſées qu'on a euës le jour, c'eſt ſans doute que tu ne ſonges à autre choſe ; car on met toûjours la felicité en ce qu'on n'a point.

MICYLE. Veritablement, j'ay poſſedé en ſonge de grands tréſors. Que cet or étoit brillant, & qu'il ſe rapportoit bien à la deſcription qu'en fait Pindare, quand il dit, *Que l'eau eſt verita-*

Que l'eau eſt veritablement excellente, &c. J'ay mis tout l'endroit de Pindare, pour n'avoir point beſoin de le repeter.

blement excellente ; mais que l'or eſt comme un feu étincelant qui éclate dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir davantage, tu ſçais que je ne ſoupay pas hier au logis.

LE COQ. Il m'en ſouvient bien ; car je ne mangeay rien de tout le jour que quatre ou cinq féves que tu me donnas le ſoir en arrivant, qui eſt un aſſez méchant feſtin pour un Athléte comme moy, qui ay fait des merveilles autrefois aux jeux Olympiques.

MICYLE. Je ne t'eus pas plûtoſt donné à manger, que je me couchay, parce que j'avois un peu bû ; & en dormant j'eus un ſonge qu'on pourroit nommer divin, & cette nuit-là, ambroſienne, comme fait Homere.

LE COQ. Conte-moy ton feſtin auparavant, pour contenter mon appetit ; car je n'ay rien dans le jabot ; & tu ſçais que le ſouvenir d'un bon repas n'eſt pas un petit regale pour un affamé.

MICYLE. Je te le diray de bon cœur, puiſque tu le deſires. Je rencontray par hazard le bon-homme Eucrate qui eſt ſi riche ; & comme je l'eus ſalué à mon ordinaire, je me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que

je n'avois pas mes beaux habits, lors qu'il me dit que je vinſſe ſouper chez luy, & qu'il celebroit le jour de la naiſſance de ſa fille. Comme je m'excuſois par reſpect, Non, dit-il, *tu tiendras la place d'un de mes amis* qui eſt malade. Alors, je pris congé de luy, tout joyeux, priant Dieu en mon cœur d'envoyer à cet amy-là la goutte, ſi ce n'eſtoit aſſez de la fiévre pour l'empeſcher de venir. Tout le temps qui ſe paſſa depuis, *juſqu'au ſouper*, me parut un ſiecle, tant j'avois beſoin, il y avoit long-temps, d'une bonne carrelure de ventre. Je me promenois donc devant l'horloge, *en attendant que l'heure ſonnaſt*, & n'en vis jamais de plus longue, non pas meſme celles où je travaille à credit. L'heure venuë, je dou-

J'exprime la choſe en noſtre façon.

C'eſt un Savetier qui parle.

Tu tiendras la place d'un de mes amis. Le reſte ſera touché ailleurs; c'eſt aſſez de cela icy.

Juſqu'au ſouper. J'ay mis la choſe à noſtre air; car de dire, *juſqu'au bain*, cela euſt eſté obſcur.

En attendant que l'heure ſonnaſt. Il eſt indifferent qu'on en faſſe un horloge au Soleil, ou à reſſorts pour l'intelligence de l'Auteur: & quoyque le Grec marque que c'étoit un horloge ſolaire; neanmoins j'ay mieux aimé l'exprimer à noſtre façon, uſant toûjours dans cette traduction de la liberté de me diſpenſer des circonſtances qui ne ſont pas abſolument neceſſaires.

blay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau costé, & trouvay plusieurs des conviez à la porte, & entr'autres le malade, qui s'estoit fait porter en chaise.

LE COQ. Qui estoit-ce?

Thesmopolis. MICYLE. Ce vieux Pedant à la barbe sale & toufuë, qui n'enseigne que des sottises à la jeunesse. Il étoit tout passe & défait, & avoit bien de la peine à tirer un flegme du creux de son estomac, aprés avoir bien toussé Comme il fut entré, *le Medecin du logis* luy dit qu'il ne devoit pas venir en cet estat, & qu'on luy eust envoyé à souper chez luy; mais il répondit qu'il n'avoit garde de manquer à ce qu'il devoit à Eucrate, & qu'il fust venu quand il auroit eu la mort entre les dents, de peur qu'on ne l'eust imputé à orgueil ou à dédain. Alors je ne pûs m'empescher de dire tout bas en grondant, qu'il eust mieux fait de laisser sa fiévre à la maison, sans venir troubler l'allegresse des festins, par sa mauvaise mine; & que s'il avoit à mourir, il valoit mieux que ce fust chez luy. Mais il ne fit pas semblant de m'entendre; & là-

Le Medecin du logis. Je l'ay trouvé mieux, que d'en faire un Medecin étranger, & plus à propos de luy faire dire cela, qu'au Maistre.

deſſus, le Maiſtre du logis le vint recevoir ; & luy donnant la main par honneur, quoyque ſes valets l'aidaſſent à marcher, il le remercia de la peine qu'il avoit priſe. Je méditois déja ma retraite, lorſqu'Eucrate m'appercevant : Demeure, dit-il, Micyle, tu ne laiſſeras pas d'avoir place ; car j'envoiray mon fils ſouper avec ſa mere, dans l'appartement des femmes. Cette parole me rendit l'ame, quoyqu'il me fâchaſt de priver le fils de la maiſon de cet honneur. Comme tout fut preſt, quatre ou cinq grands valets vinrent prendre noſtre Pedant, & le mirent en ſa place, qu'ils remparerent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empeſcher de tomber. On me mit auprés de luy, parce que perſonne n'y vouloit eſtre. Le feſtin fut magnifique, & la Muſique excellente, entremeſlée de boufons & de bâteleurs, pour faire rire. Enfin ma felicité euſt eſté parfaite, ſans le voiſinage du Philoſophe, qui me rompoit la tête des diſcours de la Vertu & des impertinences du College ; & je diſois en moy-même, faiſant reflexion là-deſſus, qu'il n'y avoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roſes ſans épines. Voilà quel fut le feſtin. Pour mon ſonge, il me ſem-

bloit en dormant qu'Eucrate eſtoit mort, & qu'il m'avoit fait ſon heritier ; Qu'il me laiſſoit une ſource inépuiſable d'argent, quantité de meubles, de vaiſſelle d'or & de Pierreries ; Que j'eſtois ſervy par une foule d'officiers & de valets, qui n'eſtoient que pour moy ſeul ; traîné ſur un char eſtendu tout de mon long, comme ſi je n'euſſe eu ni bras ni jambes. En cet eſtat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit envie de traiter mes amis, qui furent auſſi-toſt aſſemblez, comme il arrive ordinairement en ſonge : Mais parmy cette allegreſſe, comme on apportoit le deſſert, & que je beuvois à leur ſanté dans une coupe d'or, toute ma felicité s'en eſt envolée par ton cry, & je ſuis redevenu auſſi gueux que j'eſtois auparavant. Aprés cela, tu trouves étrange que je me mette en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye ?

LE COQ. Es-tu ſi fou que de croire que la felicité conſiſte en ces choſes ?

MICYLE. Je ne ſuis pas ſeul de cette opinion. Car il me ſouvient, lorſque tu eſtois Euphorbe, que tu aimois la magnificence, & que tu allois au combat

avec des treſſes d'or, dont tes cheveux étoient tiſſus. Je croy que c'eſt pour cela qu'Homere les compare aux Graces ; car je ne voy rien de ſi agreable que l'or, dont Jupiter meſme ſe ſert pour gagner les bonnes graces de ſes maiſtreſſes. En effet, ce métal ne rend pas ſeulement l'homme illuſtre & glorieux, mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas ; Témoin mon voiſin Simon, qui faiſoit le meſme métier que moy, & que je traitay l'année paſſée aux Saturnales *d'un plat de tripes.*

LE COQ. Qui ? ce petit camus, qui nous emporta *une écuelle de terre* ſous ſon manteau, & qui faiſoit ſerment aprés, qu'il ne l'avoit pas veuë ? mais je l'avois découvert, & je jettay un cry pour t'en avertir ; à quoy tu ne pris pas garde.

MICYLE. C'eſt luy-meſme. Ce galand *s'étant enrichi depuis peu* par la mort d'un de ſes parens, qui l'a rendu preſque auſſi riche en effet, que je l'ay eſté en ſonge, les Dames ſont devenuës amou-

Avec des treſſes d'or. C'eſt aſſez de cela pour le ſujet.

D'un plat de tripes. Je mets la choſe à nôtre air.

Une écuelle de terre. Cela eſt plus aiſé à emporter qu'un pot.

S'eſtant enrichi depuis peu. Le reſte n'eſt pas de ce ſujet, & ce qui ſuit, eſt déja touché dans ſon ſonge.

reuſes de luy : cela l'a rendu ſi glorieux, que l'autre jour que je le ſalüois par ſon nom, il cria qu'il ne s'appelloit pas Simon, mais Simonide, & que je ne retranchaſſe rien de ce mot, ſi je ne voulois qu'il me retranchaſt les oreilles. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'adore ce métal, qui rend beaux & galands ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire ?

LE COQ. Je ris de voir que ſon éclat t'éblouït comme les autres ; mais je te veux montrer que c'eſt la ſource de tous maux, & que les plus riches ſont les plus miſerables ; car j'ay paſſé par toutes ſortes de conditions.

MICYLE. A propos il eſt temps que tu contes tes avantures, car voilà la mienne achevée.

LE COQ. Sçache premierement, que tu és plus heureux que ceux dont tu envies la fortune.

MICYLE. Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'envoyent ma felicité. Mais conte-moy un peu comme d'Euphorbe tu devins Pythagore, & enſuite Coq, aprés pluſieurs révolutions : Car il n'eſt pas qu'il ne te ſoit arrivé beaucoup de choſes mémorables en tant de metempſycoſes.

LE COQ. Il seroit trop long de reprendre dés le temps que nos ames descenduës d'Apollon, prirent un corps pour punition de quelque crime; il n'est permis ni à moy de reveler ces mysteres, ni à toy de les entendre; mais depuis que je fus Euphorbe....

MICYLE. Dis-moy auparavant, si j'estois quelque chose avant que d'estre Micyle.

LE COQ. Tu estois une de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Miserable que je suis, que je n'en ay gardé quelque peu pour m'aider dans ma necessité! Mais que deviendray-je aprés cecy? car si quelque bonne fortune m'attendoit, je serois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche, tant il m'ennuye d'estre Savetier.

LE COQ. On ne peut sçavoir l'avenir. Mais pour commencer mon histoire, estant Euphorbe, je fus tué au siege de Troye, & devins ensuite Pythagore, aprés estre demeuré long-temps sans corps, jusqu'à ce qu'il plust à mon pere de m'en faire un.

MICYLE. Fus-tu tout ce temps-là sans boire ni manger?

LE COQ. Qui en doute, puisque je n'avois point de corps?

MICYLE. La guerre de Troye se passa-t-elle comme Homere la décrit?

LE COQ. Comment l'auroit-il sçû, puisqu'il estoit alors Dromadaire dans la Bactriane? Sçache qu'Ajax ne fut jamais si grand qu'il le fait, ni Helene si belle; car il m'en souvient. C'estoit un grand cou de Gruë, ou si tu veux de Cygne, puisque son pere en estoit un; & par la même raison elle estoit assez blanche, mais presque aussi vieille qu'Hecube; car Thesée qui la ravit, estoit durant la premiere guerre de Troye, long-temps auparavant qu'Agamemnon fust au monde.

Lors qu'Hercule la prit.

MICYLE. Et Achille estoit-il aussi vaillant qu'il le publie?

LE COQ. Je ne t'en sçaurois rien dire; car je n'eus jamais affaire à luy; & ne sçay ce qui se passoit dans le camp des Grecs, où je n'estois pas; mais son compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à défaire.

MICYLE. Ni toy à Menelaüs. Mais c'est assez de ces choses. Dis maintenant ce que tu fis, estant Pythagore.

LE COQ. J'allay trouver les Sages d'Egypte, pour apprendre leurs mysteres, aprés avoir esté instruit dans les Sciences humaines; & au retour je me

fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, *qu'ils me prirent pour un Dieu.*

MICYLE. Je ſçay comme tu leur fis accroire que tu eſtois reſſuſcité, & que tu avois une cuiſſe d'or. Mais dis-moy, quelle fantaiſie te prit de défendre les viandes & les féves?

LE COQ. J'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à ſon amy, pour ne point dire, à ſon maiſtre; car je n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'eſtoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que devins-tu aprés avoir eſté Pythagore?

LE COQ. Aſpaſie, cette fameuſe Courtiſane de Milet.

MICYLE. Ha! maiſtre Coq, je ne croyois pas que tu euſſes jamais eſté poule. Comment! Pythagore a tendu des pieges à la jeuneſſe? Pythagore s'eſt fardé & ajuſté, pour plaire aux hommes? Pythagore a eu des enfans de Periclés?

Qu'ils me prirent pour un Dieu. Il n'eſt pas honneſte de luy faire dire qu'il n'eſt qu'un Charlatan; outre que le moins qu'on peut injurier ces grands hommes-là, eſt toûjours le meilleur.

LE COQ. Tu ne me peux dire d'injures, qui ne retombent sur Cenée & Tiresie, qui de femmes ont esté changez en hommes?

MICYLE. Mais dy-moy, quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme, ou celle de la femme?

Il l'a expliqué en un autre Dialogue.

LE COQ. Tu sçauras un jour ce qui en est; car il n'est pas que tu ne deviennes femme plusieurs fois dans cette grande revolution de siecles.

MICYLE. Tu crois peut-estre que tous les hommes sont aussi voluptueux que les Samiens & les Milesiens. Car on dit qu'en ta jeunesse, tu servois de femme au Tyran de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que devins-tu aprés avoir esté Aspasie?

LE COQ. Le Philosophe Cynique Cratés.

MICYLE. Dieux! la plaisante metamorphose, d'une Courtisane en Cynique.

LE COQ. Aprés, je fus Roy, puis mendiant, ensuite Satrape, cheval, geay, grenouille, & enfin coq, aprés diverses metamorphoses. Et je ne l'ay pas esté une seule fois, mais plusieurs; car j'aime cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pauvreté. Car com-

me j'ay passé par les grandeurs & les richesses, je sçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Doncques, Euphorbe, Pythagore, Cratés, Aspasie, car je ne sçay comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'appeller Coq, puisque je le suis maintenant, quand ce ne seroit que pour faire voir que tu ne mépriſes pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc, Maistre Coq, puisque tu as passé par toutes sortes de conditions, quelle est la meilleure; celle des pauvres, ou celle des riches?

LE COQ. Considere, Micyle, les avantages de la pauvreté. Les bruits de la guerre ne t'effrayent point, parce que tu n'as rien à perdre; & quand on dit que les ennemis approchent, tu n'és point en peine de transporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompette, tu trousses bagage, & te sauves où il te plaist; si tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu és en seureté par-tout: Au lieu que les riches voyent de dessus les murailles désoler leurs champs, vendanger leurs vignes, brusler leurs maisons, saccager leur bien. En quel estat penses-tu qu'ils soient alors? & ne crois-tu pas que cha-

cune de ces choſes leur donne du poignard dans le cœur ? D'ailleurs, s'il faut lever de l'argent pour faire la guerre, c'eſt à eux qu'on s'adreſſe, & non pas à toy. Si la ville eſt priſe, ce n'eſt pas toy qu'on tourmente ; car on ſçait bien que tu n'as point d'argent ; mais on geſne les riches, pour découvrir leurs tréſors. S'il faut marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux premiers rangs, où eſt le danger ; car tu n'és pas digne de cet honneur : Mais à la queuë, où tu te peux ſauver, ſi l'on a du pire, n'eſtant point arreſté par la peſanteur de tes armes, ni par l'honneur qui eſt un fardeau encore plus peſant ; & ſi l'on a du bon, on te traite magnifiquement aprés la victoire. Dans la paix auſſi, l'on te cajole, & l'on te fait des largeſſes, pour monter aux dignitez. On te donne des ſpectacles, & on te conſtruit des Bains & autres édifices publics, pour la neceſſité ou pour le plaiſir. Ajoûte à cela, que les riches ſont expoſez à mille calomnies, à cauſe de leurs richeſſes. Vous leur faites rendre compte de leur adminiſtration, quand vous voulez, & vous confiſquez leur bien, ſi la fantaiſie vous en prend. Quelquefois, non contens de crier contre eux dans les aſſemblées, vous les pour-

ſuivez à coups de pierres, ou vous les jettez dans la riviere. Mais pour toy, tu n'apprehendes ni les accuſations, ni les émotions populaires, ni les menaces d'un Tyran, & tu ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voiſinage. Tu n'és point travaillé de mille faſcheux ſoucis. Tu ne crains point la nuit que l'on te dérobe. Tu n'és point en peine de faire rendre compte à des valets malicieux ou négligens, ni de te faire payer de ceux qui te doivent, ou de ſolliciter un procés, pour dépendre du caprice d'un Juge ou d'un Avocat. Enfin, pour le faire court, les richeſſes, par je ne ſçay quelle fatalité, ne nous ſçauroient faire tant de bien, qu'elles nous font de mal. Car on eſt tourmenté, & de l'acquiſition, & de la conſervation, & du chagrin de la dépenſe : Au lieu que ſi tu as gagné cinq ſols, tu les vas boire au cabaret avec tes camarades, où vous parlez indifferemment de tout, ſans craindre qu'on vous jette le chat aux jambes. Si tu és malade, ce qui arrive rarement, parce que tu ne fais point d'excés, ni n'as de ſoucy qui te ronge, ton mal qui n'eſt point enraciné ni entretenu par les Medecins, s'en va aiſément : mais les riches ſont tourmentez par les

maux & par les remedes, & ſujets à une infinité de maladies, dont tu ne connois pas ſeulement le nom. Enfin, ſi je t'avois fait une liſte de tout ce qu'ils ſouffrent, je t'épouvanterois du nombre, ſans parler de la mort dont ils ſont en apprehenſion perpetuelle, & qu'ils conſiderent comme un ſupplice, au lieu que tu la regardes comme un azile. En un mot, ceux qui volent trop haut, courent fortune de ſe précipiter comme des Icares; au lieu que ceux qui raſent la terre, ſont hors de danger.

MICYLE. Ils ſont ſages.

LE COQ. Veux-tu que je te conte les divers naufrages des Grands? Voy Creſus ſur un échafaut, en opprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denys le Tyran, qui tient un foüet au lieu d'un ſceptre, & de Roy de Syracuſe eſt devenu Maiſtre d'Ecole à Corinthe. Voy...

MICYLE. Arreſte. Dy-moy un peu quelle eſt la felicité des Rois; car je ſuis bien aiſe de l'apprendre.

LE COQ. Elle eſt aſſaiſonnée de beaucoup de maux, Micyle, & peu s'en faut que je ne te diſe des injures, de m'en avoir ramené le ſouvenir. J'ay eſté Roy d'un grand païs, riche & floriſſant. J'ay eu tout l'appareil de la Royauté, meubles,

bles, ſuite, équipage, tréſors, gardes, flotes, armées. J'étois reſpecté & adoré, comme un Dieu. Lorſque je ſortois en public, on ſe preſſoit pour me voir, on me ſuivoit en foule par les ruës, on couroit devant pour me voir paſſer, on montoit ſur le toit des maiſons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cet eſtat, j'avois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces ſtatuës ſuperbes d'art & de matiere, qui ſont auſſi ſales au dedans, qu'éclatantes au dehors, & qui pour un Dieu ou un Heros qu'elles repreſentent, n'enferment que *des ſouris ou des mouches.*

MICYLE. Mais tu n'as pas encore dit leur defaut; car la pompe & la majeſté n'eſt que le dehors de la ſtatuë.

LE COQ. Que te diray-je de leur crainte, de leurs ſoupçons, de leurs défiances, de leurs ennemis découverts ou cachez, des embuſchés qu'on leur dreſſe, de la haine des uns, du dégouſt des autres, de l'envie de tous? Ne pouvoir dormir, eſtre effrayé de mauvais ſonges, tourmenté de ſoucis cuiſans, agité de vaines ou de ridicules eſperances, mais

Des ſouris & des mouches. Le Grec ajouſte, *des pieces de bois & des clous*; mais cela n'eſt pas ordinairement dans les ſtatuës.

toujours criminelles; importuné de plaintes, de demandes, d'expeditions, de jugemens, de traitez; accablé de conseils & d'alliances; embarrassé de mille fascheuses intrigues. L'un a en teste son fils, qui est indigne de luy succeder: l'autre, son frere, qui leve secretement des troupes, & qui fait sous-main des créatures. On apprehende également les méchans & les gens de bien, estant jaloux de la reputation des uns, & en peine de la malice des autres. Ajoustez à cela le dépit d'une maistresse, qui ne nous aime point, ou en aime un autre: la jalousie d'un favory qu'on a trop élevé: la crainte d'une sedition du peuple, ou d'une conjuration des Grands; les exemples funestes des Princes décrônez, assassinez, empoisonnez, & autres histoires tragiques, qui retentissent sur les theatres.

MICYLE. N'en dis pas davantage, car cela me fait horreur; & j'aime mieux encore demeurer comme je suis, que d'estre empoisonné dans une coupe d'or en un festin, puisque toutes les réjouïssances des Grands leur sont funestes. Je ne cours fortune en travaillant de mon métier, que de me couper de mon tranchet; au lieu que la vie de ces gens-là

eſt pleine de continuelles inquietudes. D'ailleurs, ce ne ſont ſouvent que des Comediens, qui ſous un manteau royal couvrent une ame de faquin, & qui cachent la petiteſſe de leur pied dans la grandeur de leur cothurne. Tu vois que j'ay déja appris à faire des comparaiſons à ton exemple. Mais paſſons maintenant aux animaux; Que te ſemble de leur condition?

LE COQ. Cela ſeroit long à conter, & n'eſt pas de noſtre ſujet. Je te diray ſeulement qu'elle eſt plus tranquille que la noſtre, parce qu'elle eſt renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'eſt point troublée de tant de maux, ni de tant de crimes. On ne voit point parmi eux de flateurs, d'uſuriers, de maltotiers, ni de toutes ces bonnes gens qui leur reſſemblent.

MICYLE. Il eſt vray. Mais pour ne t'en point mentir, je ne me puis encore défaire de la paſſion que j'avois pour les richeſſes, que j'ay ſuçée avec le lait. Car l'exemple de mon voiſin me touche, & mon ſonge me revient toûjours dans l'eſprit.

LE COQ. Je te veux guerir de cette maladie, tout à cette heure, & tandis qu'il eſt encore nuit, te mener chez quel-

qu'un de ces riches, pour voir quelle eſt leur felicité.

MICYLE. Et comment feras-tu pour entrer? Faudra-t-il percer la muraille?

LE COQ. Non. Car de deux grandes plumes que j'ay à la queuë, la droite rend invisible, & ouvre toutes les portes fermées, qui eſt une grace que j'ay reçûë de Mercure, à qui je ſuis conſacré.

MICYLE. Si ce que tu dis eſt veritable, je vay tranſporter chez moy dés aujourd'huy toutes les richeſſes de mon voiſin, & le réduire à faire le métier qu'il faiſoit auparavant.

LE COQ. Cela ne ſe peut; car Mércure m'a obligé de découvrir ceux qui abuſeront de ce ſecret.

MICYLE. Il n'eſt pas croyable que le Dieu des larrons ſe veüille contraindre à reveler ceux qui dérobent; mais ne laiſſons pas d'aller, je m'en empeſcheray ſi je puis.

LE COQ. Arrache donc cette plume de ma queuë. Quoy! tu les arraches toutes deux?

MICYLE. C'eſt afin d'eſtre plus aſſuré, outre que cela ne ſera pas ſi difforme.

LE COQ. Chez qui irons-nous premierement? ſera-ce chez cet homme qui

ne trouve pas ſon nom aſſez beau depuis qu'il eſt devenu riche ?

MICYLE. Oüy, Nous voilà à la porte ; Que faut-il faire ?

LE COQ. Mettre le bout de la plume dans la ſerrure, & elle s'ouvrira.

MICYLE. La voilà ouverte. Le beau ſecret ! la clef n'en euſt pas fait davantage.

LE COQ. Marche le premier ; le vois-tu qui veille, tandis que tout le monde dort ?

MICYLE. Je le vois à la clarté d'une lampe fort obſcure, qui eſt tout paſle & défait. Il faut que quelque ſoucy le ronge ; car je n'ay point oüy dire qu'il fuſt malade.

LE COQ. Ecoutons ce qu'il murmure entre ſes dents, nous en apprendrons peut-eſtre la cauſe.

SIMON. Voilà ſoixante & dix talens que je viens de cacher dans terre, ſous mon lit. On ne me les dérobera pas, comme ceux que j'avois mis dans mon écurie, ſous la mangeoire. Il faut que ce ſoit ce maraut de palfrenier qui ait fait le coup ; car on dit qu'il ſe traite bien, & qu'il a acheté un collier d'or à ſa femme. Pour ma vaiſſelle d'argent, je crains bien qu'on ne l'emporte ; car j'en ay

quantité ; & la muraille de la dépense n'est pas à mon avis assez forte. Il vaut mieux que je passe le reste de la nuit sans dormir, & je la feray refaire demain. Car j'ay beaucoup d'ennemis & d'envieux, & principalement ce coquin de Savetier, qui est jaloux de ma fortune, à cause que j'ay esté de mesme métier que luy.

MICYLE. Oüy, infame ! Mais *je ne vole pas les plats* comme toy, pour jurer aprés que je ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy, que tu ne nous découvres.

SIMON. Il n'y a point de danger que je cherche par-tout, & que je faille le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me vienne égorger ; car mes valets n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais j'entens du bruit. Qui va là ! Je le tiens. Non, c'est un pilier de la galerie. Je tremble, & suis tout transi ; il me semble toûjours de voir quelqu'un. Il faut recompter mon argent, je pourrois bien m'estre abusé. Toutefois j'entens du bruit. Quelqu'un passe dans la cour. Il vaut mieux pren-

Je ne vole pas les plats. Le Grec le dit d'une autre façon; mais je l'ay trouvé mieux de celle-cy.

dre les armes, de peur d'eſtre ſurpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la felicité de ton voiſin, à laquelle tu portois envie. Paſſons chez Eucrate, tandis qu'il eſt encore nuit.

MICYLE. Dieux, la miſerable vie! Ainſi puiſſent vivre mes ennemis. Mais avant que de partir, je te prie que je luy donne un coup de poing.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frappé.

LE COQ. Laiſſons-le crier, & paſſir comme ſon argent.

MICYLE. *Voilà la porte d'Eucrate* entr'ouverte. Quelque valet y fait la débauche, ou il y a quelques rendez-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ſes intereſts avec ſes doigts crochus? ſans ſonger à la mort, qui le doit bien-toſt changer en *fourmy ou en corbeau*, qui eſt le deſtin d'un uſurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux! je poſſedois tantoſt toutes ces richeſſes en ſonge.

LE COQ. Tu ne peux t'empeſcher

Voilà la porte d'Eucrate. J'ay réüny en un, ce qu'il dit d'Eucrate, & de l'uſurier Gniſon, afin que cela ne fuſt pas ſi long, ny ſi ennuyeux.

Fourmy ou Corbeau. Le Grec met d'autres choſes; mais cecy convient mieux à un avare & à un uſurier; car le Corbeau cache & dérobe tout ce qu'il peut.

de les admirer, quoy-que tu en voyes les defauts ! Mais la plaisante rencontre : Vois-tu sa femme couchée avec son cuisinier, & *sa fille d'un autre costé entre les bras d'un galand ?* C'est pour cela que la porte estoit entr'ouverte. Quel crevecœur ce luy sera, quand il viendra à le sçavoir ! Hé bien ! voudrois-tu estre riche à ce prix-là ?

MICYLE. Non, j'aimerois mieux mourir que de souffrir ces infamies. Fy des richesses, je leur dis desormais adieu.

LE COQ. Sortons, voilà le jour qui point. Une autre fois tu verras le reste.

Sa fille entre les bras d'un Galand. Je mets cela au lieu d'une saleté qui est dans l'Auteur.

ICAROMENIPE.

DIALOGUE.

MENIPE ET SON AMY.

Ce Dialogue a quelque chose du CONTEMPLATEUR *& de* LA NECROMANCIE, *& raille l'incertitude des Philosophes, & leurs vaines & curieuses recherches ; Mais il se moque en passant des Dieux, & de la vanité des hommes.*

MENIPE. DEpuis la terre jusqu'à la Lune, il y a trois mille stades ; d'où jusqu'au globe du Soleil, on compte cinq cens parasanges ; & de-là au ciel Empyrée, il y peut avoir une bonne journée d'Aigle.

Les stades ont cent vingt-cinq pas, à cinq pieds pour pas, & les parasanges sont de trente stades.

L'AMY. Qu'est-ce que tu murmures entre tes dents, de Lune, de Soleil, de stades, & de parasanges ?

MENIPE. C'est que je fais le calcul de mon voyage, pour voir combien j'ay mis à le faire.

L'AMY. Pensez que c'est quelque navigation lointaine, où tu reglois ton cours par celuy du ciel & des astres,

comme les Pilotes de Phenicie.

MENIPE. Nullement ; c'eſt dans le ciel que j'ay voyagé.

L'AMY. Il faut que ton ſonge ait duré long-temps, pour avoir *couru* tant de ſtades & de paraſanges.

MENIPE. Ce n'eſt pas un ſonge, mais une verité.

L'AMY. Quoy ! tu arrives tout fraiſchement du Ciel ?

MENIPE. Oüy, où j'ay appris des choſes incroyables ; & c'eſt ce qui fait partie de ma felicité, qu'elles ſoient ſi grandes, qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baiſſer la teſte, ſans s'enquerir de choſes ſi hautes, & fermer les yeux devant une ſi grande lumiere. Mais dis-moy, où as-tu pû trouver une échelle aſſez grande pour monter là-haut ? Car tu n'as pas eſté enlevé dans le Ciel pour ta beauté, comme Ganymede.

MENIPE. Je n'avois pas beſoin d'échelle ; ayant des aiſles aſſez fortes pour me guinder juſques-là.

L'AMY. *Mais n'as-tu point* craint de tomber, comme fit Icare, & de ren-

Couru ; le Grec dit, *dormy*. Celuy-cy m'a ſemblé mieux.

Mais n'as-tu point. Je retranche les paroles inutiles.

dre quelque mer fameuſe par ta chûte ?

MENIPE. Non, car je n'avois pas des aiſles de cire, comme luy.

L'AMY. Où en as-tu pû recouvrer d'autres ? car à force de l'aſſurer, tu commences à me le faire croire.

MENIPE. *Un chaſſeur* m'en a fait preſent de deux, l'une de Vautour, & l'autre d'Aigle, que j'ay accommodées ſur mon corps fort proprement. J'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus haut & plus loin, je me ſuis guindé dans le Ciel à l'aide d'un grand vent.

L'AMY. Il faut que tu ſois bien hardy & bien curieux, d'avoir tenté une entrepriſe ſi difficile.

MENIPE. Je t'en diray la raiſon. Aprés avoir reconnu la foibleſſe & l'inconſtance des choſes humaines, je commençay à mépriſer les grandeurs, les richeſſes, & les voluptez, & à m'adonner à la contemplation, & à la recherche de la verité, en quoy conſiſte le ſouverain bien. *Je conſideray d'abord le Ciel*

Un chaſſeur, &c. Je mets en trois mots, ce que l'Auteur dit plus au long ; mais il n'y a que cela de neceſſaire au ſujet, & il eſt mieux ici que plus bas.

Je conſideray le Ciel & les Aſtres. J'ay rejetté à la fin une periode qui eſt icy.

& les Aſtres qui ſemblent ſemez par l'air, à l'avanture ; le Soleil qui brille de tant de lumiere ; la Lune ſi diverſe en ſes changemens ; les foudres, les éclairs, & les tonnerres, qui font tant d'horreur & tant de bruit ; la grêle, la neige & les vents, d'une origine ſi admirable & ſi inconnuë, & le reſte des merveilles de la Nature, où il y a tant à apprendre. Mais comme la raiſon de ces choſes eſt obſcure & incertaine, & qu'on ne peut deviner quel eſt l'Auteur de cet Univers, ni comment il a eſté fait, & *s'il a eu un commencement :* Je trouvay à propos de conſulter les Philoſophes, qui ont employé toute leur vie à le rechercher, & m'adreſſay à ceux dont la doctrine eſt la plus haute, & la vertu la plus auſtere. Ils s'offrirent de me l'enſeigner pour une grande ſomme d'argent, dont je donnay la moitié comptant, & promis de payer l'autre à la fin. Mais je ne ſçay comment ils me jetterent dans une plus grande incertitude, & ne m'apprirent que des termes barbares & inconnus. Et ce qui eſt de plus étrange, c'eſt qu'eſtant d'avis ſi contraire, chacun aſſure pourtant qu'il a trouvé la verité, comme

s'il a eu un commencement. Il ſera parlé de ſa fin enſuite.

ſi elle s'eſtoit révelée à luy.

L'Amy. C'eſt une choſe étrange, que des gens ſi ſages & ſi ſçavans, ne ſe puiſſent accorder en des matieres ſi importantes.

Menipe. Tu rirois trop de voir enſemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoyqu'ils ne ſoient pas plus habiles que les autres, & que la pluſpart radotent meſme de vieilleſſe, ils croyent pénétrer dans le Ciel avec leurs mauvais yeux, & meſurent le Soleil & les Aſtres, comme ils feroient leur cour ou leur jardin. Ils te diront hardiment *la diſtance qu'il y a d'une étoile à l'autre*, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoyqu'ils ne ſçachent pas le chemin qu'il y a d'Athenes à Megare. Ils forment des cercles, & des triangles ſur des quarrez, & décrivent pluſieurs Spheres là-haut, comme s'ils y avoient eſté. S'ils parloient encore de ces choſes problématiquement & ſans vouloir rien affirmer; mais à peine que les uns ne jurent que le Soleil eſt un fer chaud; les autres que la Lune eſt habi-

La diſtance qu'il y a d'une étoile à l'autre. Il y a au Grec, *du Soleil & de la Lune*; mais cela fait le même effet, & ces mots ſont trop ſouvent repetez.

tée, & que les étoiles se nourrissent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil attire en haut par la force de sa chaleur. Pour leur contrarieté, elle est toute manifeste. Car les uns disent que le monde est éternel, les autres qu'il doit finir, & décrivent sa fin comme son commencement. *Mais je m'étonne que faisant un Dieu Pere de l'Univers*, ils ne disent pas qui est le sien, & où il estoit auparavant; car il n'y a rien hors de-là?

L'Amy. Tu contes-là d'étranges choses de leur impudence & de leur curiosité.

Menipe. Si tu sçavois ce qu'ils disent des idées & des choses incorporelles; *de la forme & de la matiere:* du vuide & de l'infiny; de la fin & des principes, tu en serois tout éronné. Car les uns sont

Mais je m'étonne que faisant un Dieu Pere de l'Univers, &c. Cela semble avoir quelque apparence, & n'est qu'une fausse couleur; car le monde est un amas de plusieurs estres, & non pas un estre seul; mais un tout composé de pieces differentes, les unes corruptibles & les autres incorruptibles; & partant, ce ne peut estre le premier principe. C'est pourquoy on en cherche un autre; & celuy-là n'en a point de besoin; car cela iroit à l'infini, & il faut s'arrester quelque part.

De la forme & de la matiere. Ces choses sont plus haut dans l'Auteur.

l'Univers finy, les autres non, les uns en comptent plusieurs, les autres n'en admettent qu'un : Il y en a qui veulent que le principe de tout soit la discorde, comme s'ils étoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-il de diversité? L'un dit que la divinité est un nombre ; l'autre jure par le chien, l'oye, & le platane ; ceux-cy posent plusieurs Dieux de divers pouvoir ; ceux-là n'en font qu'un, tant la disette en est grande. Les uns veulent que la divinité soit incorporelle, les autres non. Ceux-cy, qu'elle se mêle des choses du monde ; ceux-là, qu'elle ne fasse rien du tout, comme ces personnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre, ou *ces vieillards*, qui donnent leur bien à leurs enfans, pour ne se plus mêler de rien. Quelques-uns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant cette contrarieté me mettoit en une extrême peine. Car je n'avois pas la hardiesse de contredire à des gens qui sont tant les venerables ; & d'autre costé je ne me pouvois resoudre à croire pour certain, ce qui estoit si fort contesté. Dans cette irresolution, desespe-

Les Elemens qui se font perpetuellement la guerre.

Ces vieillards, &c. Le Grec dit, *les valets qu'on oste du travail.*

pour leur vieillesse: mais mon exemple m'a semblé plus propre.

rant de trouver icy-bas ce que je cherchois, je voulus aller m'en enquerir dans le Ciel, & j'y montay *par l'invention que j'ay dite.* Je fus ébloüi d'abord par la grandeur de ſa lumiere ; mais comme je fus prés du globe de la Lune, ſentant une de mes aîles s'affoiblir, je m'y allay repoſer, & contemplay de-là toute la terre, jettant les yeux tantoſt d'un coſté, tantoſt d'un autre, comme le Jupiter d'Homere.

L'AMY. Conte-moy un peu ce que tu y as remarqué, afin que je ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne ſe peut faire que tu n'ayes apperçû pluſieurs belles choſes, qui ſont dignes d'eſtre ſçûës.

MENIPE. Tu as raiſon; mais il faut que je te diſe premierement, que la terre paroiſt beaucoup plus petite de là-haut, que le globe de la Lune, & que j'euſſe eu de la peine à la reconnoiſtre, ſans la Tour du Phare & le Coloſſe de Rhodes. Il eſt vray que l'Ocean jette quelque clarté aux rayons du Soleil, qui me la fit diſcerner peu à peu ; & je contemplay enſuite le particulier de la vie des hommes.

Par l'invention que j'ay dite. Je l'ay expliqué plus haut, autant qu'il eſtoit neceſſaire.

L'AMY.

L'AMY. Cela se contredit, Que tu ne l'ayes pû remarquer d'abord à cause de sa petitesse, & que tu ayes observé ensuite jusqu'aux moindres particularitez.

MENIPE. C'est que tu n'entens pas le reste. Comme j'estois en peine sur ce sujet, Empedocle m'apparut, noir comme un charbonnier, à cause des flâmes du mont Ethna. Je me retiray d'abord, croyant que ce fût un fantôme, ou quelque démon du globe de la Lune; mais il me rassura en se nommant, & me conta comme la fumée qui sortoit de cette montagne brûlante, l'avoit porté jusques-là, où il habitoit maintenant, & voltigeoit çà & là, se nourrissant de rosée. Qu'il voyoit bien la peine où j'estois, & qu'il m'en vouloit tirer; *Qu'en remüant l'aile de l'Aigle*, qui est le plus clair-voyant de tous les oiseaux, je verrois clairement de ce costé-là, pourvû que je ne remüasse point l'autre: Et que je ne devois pas le trouver étrange, vû que les artisans pour mieux voir, avoient accoûtumé de fermer un œil. Aprés avoir dit cela, il s'évanoüit; mais je luy promis de luy faire à mon retour des

Qu'en remüant l'aile de l'Aigle. J'abrege ce qui est trop long.

effusions sous la cheminée, & de l'invoquer par trois fois à la nouvelle Lune ; *dequoy il me remercia*, & me répondit en bon Philosophe, qu'il ne l'avoit pas fait pour la récompense, mais par le seul amour de la vertu. Je n'eus donc pas plûtost remüé l'aîle droite, qui estoit celle de l'Aigle, qu'elle jetta une grande lumiere, à la lueur de laquelle je vis tout ce qui se passoit fort distinctement. Car j'apperçûs le Roy Ptolomée couché avec sa sœur : Antigonus avec sa belle-fille : Antiocus fils de Seleucus, qui faisoit signe des yeux à sa belle-mere. D'autre costé, je vis Attalus empoisonné par son fils, & celuy de Lysimachus, qui dressoit des embûches à son pere. Alexandre tyran de Pheres, tué par sa femme. Arsacés égorgeant la sienne, puis massacré par Arbacés l'un de ses Eunuques. Un autre chez les Medes avoit la teste cassée d'une coupe d'or en un festin, & estoit traîné par les pieds hors de la sale. Voilà ce qui se passoit chez les Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faisoient comme la farce de cette Tragedie. Car on voyoit

Stratonice.

Spartianus.

De quoy il me remercia, &c. Ceci est plus haut dans l'Auteur ; mais il vient mieux en cet endroit.

Hermodore l'Epicurien, qui ſe parjuroit pour de l'argent; Agathoclés le Stoïcien, qui plaidoit ſes écoliers pour eſtre payé de ſes leçons; Herophile le Cynique, entre les bras d'une Courtiſane; l'Orateur Clinias pillant le Temple d'Eſculape. Un autre perçoit le mur de ſon voiſin, ou couchoit avec ſa voiſine, & mille autres galanteries d'une diverſité tres-agreable.

L'AMY. Tu me ferois plaiſir de m'en conter le détail.

MENIPE. Il ſeroit difficile de tout conter, puiſqu'il eſt meſme difficile de tout voir. Car on peut dire que c'eſt comme dans le bouclier d'Achille, où il y a en un endroit des feſtins & des réjoüiſſances, & en l'autre des procés & des funerailles. Icy les Gétes font la guerre, là les Scythes vont en chariot. D'un coſté les Egyptiens labourent, les Phéniciens trafiquent, les Ciliciens dérobent; De l'autre, les Atheniens haranguent, les Lacedemoniens ſe donnent la diſcipline; enfin, c'eſt comme un mélange & un concert de pluſieurs voix diſcordantes, qui font un aſſez plaiſant charivary. Car ils ne ſont pas ſeulement differens d'habits & de viſage, mais de mœurs & de religion, juſqu'à ce que la mort vienne,

Ils fouettoient leurs enfans devant l'autel de Diane pour les accouſtumer à la douleur.

qui les rende tous ſemblables. Mais les plus ridicules, à mon avis, ſont ceux qui ſe battent pour une vigne ou pour un champ, & qui penſent eſtre grands Seigneurs, pour poſſeder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Grece ne paroiſt pas plus grande de là-haut, qu'elle eſt dans la carte, & le plus riche ne poſſede pas un atome d'Epicure. De-là jettant la veuë ſur le Peloponeſe, je riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens eſtoient morts en un jour de bataille, pour une choſe qui ne paroiſſoit pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus ? le mont Pangée avec toutes ſes mines, n'eſtoit pas ſi grand qu'un grain de mil ? Que les riches aprés cela aillent vanter leurs treſors, qui n'en ſont qu'une petite partie.

L'AMY. O la plaiſante choſe, Menipe, & que je t'envie un ſi agreable ſpectacle ! Mais les villes comment te paroiſſoient-elles ?

MENIPE. Comme des fourmilliéres, où l'on voit des fourmis occupées, les unes à porter *un grain de blé*, les au-

Un grain de blé. Il y a au Grec, *la moitié* ; mais il vaut mieux mettre un grain, à cauſe qu'il y a enſuite, un morceau de coſſe de féve.

tres un morceau de coſſe de féve, celles-ci une ordure, ces autres, *leur compagnon qui eſt mort*. Je croy meſme, comme elles compoſent une petite Republique, qu'il y a parmi elles des Avocats, des Medecins, & des Philoſophes. Que ſi cet exemple te ſemble trop bas, conſidere que les Myrmidons, qui eſt une nation tres-belliqueuſe, ſont venus de fourmis. Aprés avoir bien conſideré toutes ces choſes, je volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler avec les Poëtes; mais je n'avois pas fait un ſtade, que la Lune me rapella d'une voix claire & feminine, & me pria de repreſenter à Jupiter l'impertinente curioſité des Philoſophes, qui veulent ſçavoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raiſon de ſes divers changemens. L'un dit qu'elle eſt habitée comme la terre : l'autre, qu'elle eſt ſuſpenduë en l'air comme un miroir. Celuy-cy, que toute ſa lumiere eſt empruntée *du Soleil*; cet autre, que non, comme s'ils avoient envie de les mettre mal enſemble; quoyqu'elle ſe teuſt, diſoit-elle,

Leur compagnon qui eſt mort. J'ay ajoûté cela, qui vient bien à une Republique, & qui eſt vrai; car elles nettoyent leur trou, quand il y a quelque ſâleté.

Du Soleil. Il a dit plus haut, que c'eſt un fer chaud.

de leurs débauches par reſpect, & qu'elle ſe couvriſt quelquefois la nuit d'un voile, *pour ne les point voir*. S'ils ne ceſſoient donc de contrôler ſes actions, qu'elle ſeroit contrainte de déloger, & d'aller habiter en un autre endroit; mais qu'elle prioit Jupiter pour la venger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer les mécreans, qui ne la peuvent laiſſer en repos, & ne ceſſent de prendre ſa meſure, comme s'ils luy vouloient faire un habit. Je luy promis de faire ſes remontrances, & continuay mon chemin, tant qu'elle commença à me paroître fort petite, & à me dérober la vûë de la terre. Laiſſant donc le Soleil à main droite, & volant à travers les étoilles, j'arrivay le troiſiéme jour au Ciel Empyrée, où je penſois d'abord entrer ſans rien dire, & paſſer pour Ganymede, porté ſur l'aiſle d'un Aigle; mais je craignis que celle de Vautour me fiſt reconnoître, & trouvay plus à propos de frapper à la porte. Mercure ayant appris qui j'étois, me fit entrer tout tremblant, aprés l'avoir eſté dire à Jupiter. Les Dieux eſtoient aſſemblez dans une grande ſale, fort ſurpris

Pour ne les point voir. Le Grec dit, *pour cacher leurs débauches*; mais il eſt plus honneſte autrement.

de ma venuë, craignant que les hommes ne vinſſent à la fin à découvrir le chemin du Ciel, comme on trouve tous les jours quelque nouvelle invention. Alors Jupiter me regardant de travers, me dit bruſquement : *D'où es-tu ? Qui es-tu ? D'où viens tu ? Où vas-tu ?* Ce qui m'étonna de ſorte, que je faillis à tomber à la renverſe. A la fin revenu à moy, je luy dis le ſujet de mon voyage, & l'incertitude des choſes humaines ; à quoy j'ajoûtay les plaintes que faiſoit la Lune. Mais Jupiter ſe ſoûriant, Hé bien, dit-il, Meſſieurs ! on s'étonne de l'entrepriſe des Geans, qui vouloient eſcalader les Cieux, & voicy Menipe qui y eſt monté. Ne crains point, pourſuivit-il, tu demeureras icy aujourd'huy, & je te depêcheray dés demain. Aprés avoir dit cela, il ſe leva, & je le ſuivis vers l'endroit du Ciel, où il avoit accouſtumé d'entendre les vœux & les prieres des hommes, parce qu'il eſtoit temps qu'il vaquaſt aux choſes du monde. En allant il me fit diverſes demandes : Combien valoit le blé à Athenes ? Si les choux avoient beſoin de pluye ou de gelée ? Combien le dernier hyver avoit fait mourir de perſonnes ? S'il reſtoit quelqu'un de la race de Phidias ? Pourquoy les

Atheniens avoient ceſſé ſi longtemps de ſolemniſer ſa feſte. S'ils continuoient dans le deſſein d'achever leur Olympie ? Si l'on avoit pris ceux qui avoient pillé le Temple de Dodone, & pluſieurs autres curioſitez ſemblables. Comme je luy eus répondu à tout fort pertinemment : Or ça, dit-il, Menipe, quel ſentiment les hommes ont-ils de moy ? ne me le cele point. Quel autre, luy dis-je, ſinon que tu es l'arbitre du monde, & le ſouverain des Dieux ? A d'autres, répondit-il ; Je ſçay aſſez ce qu'ils penſent, quoyqu'ils ne l'oſent dire tout haut. Car autrefois j'eſtois leur Tout ; & comme dit Homere, toutes les ruës & les places publiques eſtoient pleines de Jupiter, & l'air obſcurcy de la fumée de mes ſacrifices. Mais depuis qu'Apollon a établi un Bureau de Prophetie à Delphes, & Eſculape une boutique d'Apotiquaire à Pergame ; Que Diane s'eſt miſe en credit à Epheſe, Bendis en Thrace, & Anubis en Egypte ; on ne parle non plus de moy que d'un trépaſſé, & chacun court à la nouveauté. C'eſt beaucoup, ſi quelqu'un me ſacrifie une fois tous les cinq ans à Olympie. En un mot, mes Autels ſont devenus auſſi froids que les loix de Platon, & les Syllogiſmes de Chryſipe. En diſant cela,

nous

nous arrivasmes aux lieux où il depesche les affaires du monde. C'estoit un rang de trapes, comme de fenêtres, où il y avoit à chacun une chaire d'or. Il s'assit à la premiere, pour entendre les prieres des hommes, & n'eut pas plutost levé la trape, qu'on entendit une confusion de toutes sortes de voix; l'un demandoit un Royaume, *l'autre la santé*: celuy-cy la mort *de son frere*, ou de sa femme: celuy-là de gagner son procés, ou de remporter le prix aux jeux Olympiques: le jardinier vouloit de la pluye, *le vigneron* du Soleil. Mais la plus grande contrarieté estoit entre ceux qui navigent, dont les uns demandoient un vent, & les autres un autre, de sorte qu'il ne sçavoit lequel accorder. Je le vis une fois bien empêché, à cause que deux personnes

L'autre la santé. Il y a au Grec, *de faire venir ses oignons & ses aulx*: mais c'est assez de ce qu'il a parlé du Jardinier, & *la santé* y vient fort bien.

De son frere. Il y a au Grec, *de son pere*; mais je ne m'attache pas à la lettre.

Le Vigneron. Il y a au Grec, *le Foulon*; mais l'autre y vient mieux, à cause de l'opposition qu'il fait avec le Jardinier, & j'ay mis le Jardinier pour le Laboureur, parce que le Jardinier a presque toûjours besoin de pluye, & le Laboureur, non; *semper sitientibus hortis.*

vouloient avoir une même choſe, où ils n'avoient pas plus de droit l'un que l'autre, & ils promettoient de mêmes ſacrifices. Car en cette occaſion il fit le Pyrrhonien, & ne voulut point ſe déterminer. De là il paſſa à la ſeconde trape, pour entendre les ſermens, & foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'étoit parjuré. A la troiſiéme il vaqua aux divinations & aux augures; d'où il vint à celle des ſacrifices, dont la fumée montoit avec grand bruit, rapportant le nom de tous ceux qui ſacrifioient, afin qu'on ſçeuſt à qui chaque ſacrifice appartenoit. Enſuite il alla ordonner des vents & des ſaiſons, & envoya la Biſe ſouffler en Lydie, & Zephire ſur la mer Adriatique, où il eut charge d'émouvoir une tempeſte; mais les vents de midy ſe repoſerent ce jour-là. D'autre côté il fit tomber *dix mille muids* de greſle en Cappadoce, pleuvoir en Scythie, neiger en Grece, tonner en Lydie; & cela executé quebien que mal, il s'achemina vers la ſale du feſtin, parce qu'il eſtoit temps de ſouper. Cerés fournit le pain, Bacchus le vin, Hercule la viande, Neptune le poiſſon, *Venus les*

C'eſt qu'elle eſtoit Déeſſe de l'Arabie.

Dix mille muids. Il y a au Grec, *mille boiſſeaux*; mais cela n'eſt pas ſi bien.

Venus les épices. Il y a au Grec, *la myrte*;

épices, & ainſi du reſte. Mercure me fit aſſeoir auprés de Pan, & autres Dieux de nature mixte, où Ganymede me verſoit quelquefois du Nectar, quand Jupiter tournoit la teſte de l'autre coſté. Car il ne vouloit pas ſouffrir qu'on m'en donnaſt, parce que c'eſt le breuvage des Dieux, comme leur manger eſt l'Ambroſie. Mais cela n'empêche pas qu'ils ne boivent le ſang des victimes, & qu'ils ne hument la fumée des ſacrifices. Pendant le ſouper, Appollon joua de la Lyre, Sylene danſa le *Cordace*, les Muſes chanterent la Theogonie d'Heſiode, & la premiere Ode de Pindare. Comme on eut fait bonne chere, chacun s'alla coucher. *Mais tandis que les Dieux & les hommes dormoient*, je révois tout ſeul aux choſes que j'avois vûës; & trouvois étrange qu'Apollon depuis ſi long-temps n'euſt point de barbe, & qu'il fiſt nuit au ciel, où le Soleil luit toûjours, & autres choſes ſemblables; aprés quoy je dormis un peu. Jupiter tint conſeil de grand matin, & repreſenta, Qu'il avoit toûjours differé de parler des Philoſophes; mais que la venuë de Menipe & les plaintes

Comme qui diroit une pantalonnade.

Vers d'Homere.

mais comme elle eſt Déeſſe de l'Arabie, cela y vient mieux.

Le Cordace. C'eſt une danſe de ſatyres.

de la Lune, avoient achevé de le resoudre : Que c'estoit une Nation oisive, querelleuse & arrogante, pour ne point dire ses autres défauts, qui s'estoit introduite depuis peu, & qui n'étoit bonne à rien. *Car si l'on demandoit* à un Philosophe, Que fais-tu ? & quel service rens-tu à la Republique ? Il répondroit, s'il vouloit dire la verité, Qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout le monde, & qu'il est inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant, dit-il, ce sont les plus glorieux de tous les hommes, qui font profession de tout sçavoir, & ne sçavent rien ; & ayant attiré la jeunesse, sous pretexte de luy apprendre de grands mysteres, ne luy enseignent que des sottises : Qu'ils estoient partagez en diverses sectes, selon les diverses faces de la raison, & se couvroient tous du masque de la vertu, loüant en public la sobrieté & la temperance, tandis qu'en particulier ils faisoient bonne chere, & passoient leur temps. Voilà, dit-il, quels sont ces Messieurs, qui s'appellent nos nourrissons. Mais le pire est, que les Epicuriens nient

Car si l'on demandoit. J'ay transposé icy l'ordre, & n'ay pas mis tout ce qui est dans l'Auteur ; mais seulement ce qui étoit plus propre au sujet.

la Providence, & que si cette opinion vient une fois à s'établir, personne ne nous voudra plus faire d'offrandes ni de sacrifices. Je ne parle point des plaintes que fait la Lune. Vous les avez ouïes de la propre bouche de Menipe. C'est donc à vous de prendre là-dessus une bonne resolution, *qui vous soit ensemble & utile & glorieuse.* Il s'éleva alors un murmure de toute l'assemblée, qu'il les falloit foudroyer comme on avoit fait les Geans : à quoy Jupiter répondit que c'étoit-là son dessein ; mais qu'il en falloit differer l'execution à cause de la feste. Cependant il donna ordre à Mercure de me couper les aisles, pour m'empescher une autre fois de voler si haut, & luy commanda de me remettre en terre ; ce qu'il fit, en me prenant par l'oreille, & me posant dans le Céramique. Voilà tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel, dont je vais faire la relation aux Philosophes, qui se promenent dans le Pécile.

Qui vous soit utile & glorieuse. ; On bien, *utile aux hommes, & glorieuse aux Dieux* ; mais comme il ne s'agit icy que de l'interest des Dieux, il n'est pas necessaire de parler des autres.

LA DOUBLE ACCUSATION OU LA CHICANE.

DIALOGUE.

JUPITER, MERCURE, & plusieurs autres.

Lucien excuse sa façon d'écrire, & blasme ceux qui embrassent la Philosophie, par de mauvais principes.

JUPITER. QUe *veulent dire les Philosophes*, de tant vanter la felicité des Dieux ? S'ils sçavoient la peine que nous donnent les mortels, ils ne tiendroient pas ce langage, & ne nous estimeroient pas heureux, pour avoir nôtre soûl de Nectar & d'Ambrosie. Je

Que veulent dire les Philosophes. En considerant Dieu comme un homme, il auroit bien des affaires, à se mesler ainsi de tout : mais en le contemplant comme une nature infinie, répanduë par toute la Nature, & qui la meut, cette objection n'a point de force.

ne ſçay, pour moy, d'où leur peut venir cette erreur, ſi ce n'eſt de cet aveugle d'Homere, qui parle de tout à tort & à travers, & veut diſcourir des choſes du Ciel, luy qui ne connoiſſoit pas ſeulement celles de la terre. Premierement, le Soleil court tout le jour, *ſans ſe repoſer*; & s'il s'arreſtoit un moment, il feroit perir l'Univers. La Lune paſſe toutes les nuits ſans dormir, à éclairer les débauchez, & ceux qui reviennent tard de ſouper. Apollon ne ceſſe de rendre des Oracles, & n'a pas plutoſt fait à Delphes, à Claros & à Colophone, qu'il faut courir à Xanthe, à Delos, & chez les Branquides: enfin, par-tout où ſa Prêtreſſe l'appelle, aprés avoir bû de l'eau ſacrée, mâché du laurier, & remué ſon trepié. Car pour peu qu'il tardaſt à rendre réponſe, on le planteroit-là, & toute ſa gloire s'en iroit en fumée. Je laiſſe à part les fourberies que l'on luy fait, pour l'éprouver ou pour le ſurprendre; Témoin celuy qui meſla de la chair de tortuë avec celle de mouton, pour voir s'il les ſçauroit diſcerner; & il l'euſt ſurpris, s'il n'euſt eu bon nez. Conſiderez la peine

Oracle des Mileſiens, ainſi nommé de Brancus qui y a le premier préſidé.

Creſus.

Sans ſe repoſer. Le Grec dit, *Qu'il n'a pas le loiſir de ſe grater l'oreille:* mais cela ſeroit trop bas parmy nous.

qu'a Eſculape aprés les malades toûjours chagrins & mélancoliques, & le dégoût qu'il y a à converſer avec des gens *qui ont l'haleine mauvaiſe*. Que diray-je des Vents, ſans ceſſe occupez à ſouffler pour balayer l'air, qui eſt un aſſez maigre divertiſſement ? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos des miſerables, accompagné du Songe, qui eſt comme ſon truchement. Mais tous les autres ont du relâche horſmis moy, qui devrois vivre à mon aiſe, ſans rien faire, comme eſtant leur ſouverain. Bien loin de cela, il faut que j'aye toûjours l'œil ſur eux, pour prendre garde ſi chacun fait bien ſon devoir, & chaſtier ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut pleuvoir, greſler, venter, neiger, tonner, ſelon les diverſes Saiſons ; entendre les vœux & les prieres de tout le monde, & particulierement des malades, & de ceux qui navigent ; Aſſiſter aux jugemens, pour punir ceux qui ſe parjurent ; & aux augures, pour prédire l'avenir : enfin, par tout où l'on voit monter la fumée de quelque ſacrifice. Eſtre en meſme temps à Olympie à gouſter d'un hecatombe, &

Qui ont l'haleine mauvaiſe. J'ay mieux aimé mettre cela, que de parler des ordures du baſſin.

chez les Ethiopiens à quelque feſtin. Regler le ſort d'une bataille prés de Babylone, & quelqu'autre affaire chez les Gétes. En un mot, donner ordre à tout. Encore avec cela, on a bien de la peine à éviter la calomnie ; & pour peu qu'on ſe relâche, Epicure dira qu'on n'a ſoin de rien, ce qui n'eſt pas pourtant de petite conſequence : car ſi les hommes venoient une fois à ſe le perſuader, adieu toutes leurs prieres & leurs ſacrifices. Il faut donc demeurer toûjours attaché au gouvernail, comme un Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Je demanderois volontiers aux Philoſophes, qui me croyent ſi heureux, quand ils penſent que j'aye le temps de gouſter ma felicité. Car j'ay tant d'affaires ſur les bras, que je n'ay pas le loiſir ſeulement de vuider les differends qu'ils ont enſemble, ni meſme quelques procés que divers Arts ont intentez contre des particuliers.

Mercure. Il y a long-temps que je les entends murmurer, & ne l'oſois dire. Car chacun ſe plaint qu'il n'y a plus de Juſtice, & qu'on ne fait point droit ſur leurs demandes.

Jupiter. Que t'en ſemble, Mercure ? Veux-tu que nous leur donnions audience dés aujourd'huy, ou que nous

les remettions à une autre fois ?

MERCURE. Je ſuis d'avis qu'on les dépeſche promptement.

JUPITER. Va donc crier, Que tous ceux qui ont quelque affaire de cette nature, ſe trouvent preſentement à l'Areopage, où la Juſtice diſtribuera au ſort les Juges, ſelon la qualité & l'importance du fait. Que ſi quelqu'un n'eſt pas ſatisfait de leur jugement, il en pourra appeller à mon Tribunal, où l'on reverra le procés tout de nouveau. Que la Juſtice donc s'aille aſſeoir auprés des venerables Déeſſes, pour aſſiſter à l'audience, afin que tout aille bien.

Eumenides, dont l'Autel eſtoit au lieu où l'on rendoit la Juſtice.

LA JUSTICE. Quoy mon pere ! Que je retourne en terre pour y voir triompher ma rivale ?

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choſes ont bien changé de face depuis que les Philoſophes ſont venus au monde, & particulierement Socrate, qui a tant loüé la Juſtice, juſqu'à y mettre le ſouverain bien.

LA JUSTICE. Tous ſes beaux diſcours n'ont pas empêché qu'on ne l'ait condamné luy-même, ſans luy donner le loiſir de ſacrifier un coq à Eſculape, comme il en avoit fait vœu.

JUPITER. Il ne faut pas s'étonner que

cela ſoit arrivé dans l'enfance de la Philoſophie. Mais maintenant qu'on preſche tout haut la vertu, & que toutes les ruës & les places publiques ſont pleines de Philoſophes, auſſi-bien que de Jupiter, il n'y a point de danger pour toy. Ne les vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, avec la beſace ſur l'épaule, un livre à la main gauche, & un bâton à la droite ? Jamais il n'y eut tant de nourriſſons des Dieux. Les artiſans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Philoſophie, & ſe noirciſſent le corps au Soleil pour prendre la teinture de la vertu. En un mot, on voit croiſtre en une nuit les Philoſophes, comme les champignons, & il y en a plus que le Printemps n'a de fleurs, l'Eſté de moiſſons, & l'Automne de raiſins, pour parler avec les Poëtes.

C'eſt qu'il y en avoit grande quantité pour Marc-Aurele.

LA JUSTICE. Mais on n'en eſt pas plus vertueux pour cela ; & je ſçay bien que pluſieurs me fermeront la porte parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

JUPITER. Non pas tous, ma fille, il y a toûjours quelques gens de bien ; & cela ſuffit. Mais haſtez-vous de partir, pour vuider quelques affaires dés aujourd'huy.

MERCURE. Tirons vers Sunion, un

peu au-dessous d'Hymette, à la gauche du mont Parnés, où se voyent ces deux fortereſſes. Il semble que tu ne sçaches plus le chemin ? Qu'as-tu à pleurer, ma sœur ? ne crains rien. Il n'y a plus de Phalaris, ni de Busiris, de Scirons, ni de Pityocamptes ; la Sagesse tient le haut bout, avec le Portique & l'Academie, où l'on ne parle plus que de toy, & l'on n'attend que ton retour.

Où, ces deux pointes de rochers.

LA JUSTICE. Tu le peux mieux sçavoir que personne, si tu le veux dire ; car tu es tous les jours aux lieux publics & aux assemblées.

MERCURE. Ce n'est pas à toy que je voudrois déguiser la verité. Sans mentir, j'en voy plusieurs d'une contenance bien reformée ; Je ne sçay pas s'ils sont aussi vertueux en effet qu'en apparence. Il est vray qu'il y en a quelques-uns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cause de leurs vices, & sont marquetez comme des Leopars. Mais tout en devisant, nous voicy arrivez prés d'Athenes. Attens-moy-là, & regarde vers le Pnyce, tandis que j'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la fortereſſe, pour estre entendu de tout le monde.

Place d'Athenes, où le peuple s'assembloit.

LA JUSTICE. Dy-moy auparavant, qui est cet homme qui s'avance avec

une flûte à la main, & des cornes à la teſte!

MERCURE. C'eſt Pan, cet illuſtre compagnon de Bacchus, qui ſe tenoit autrefois ſur le mont Parthénien; mais depuis le ſervice qu'il a rendu aux Atheniens à la bataille de Marathon, ils luy ont donné une grotte ſous leur forteresſe.

PAN. Bon jour Mercure & la Juſtice.

MERCURE. Bon jour, le bon Danſeur, & le bon Muſicien, *qui a ajoûté depuis peu à ces titres, celuy de Vaillant.*

PAN. Qui vous amene en ces quartiers?

MERCURE. La Juſtice te le dira; car je ſuis preſſé d'aller là haut.

LA JUSTICE. Jupiter nous envoye terminer quelques differens, qu'il y a long-temps qui durent entre les Philoſophes. Mais, dy-moy comment l'on te traite icy?

PAN. Aſſez mal contre mon attente. Car pour recompenſe d'avoir chaſſé les Barbares du pays, on ſe contente de me ſacrifier deux ou trois fois l'an quelque

Une flûte à la main, & des cornes à la teſte. Cela ſuffit pour le déſigner.

Qui a ajoûté, &c. Je fais dire le tout à Mercure, pour ne point faire d'interruption.

bouc puant, qu'on mange enſuite devant moy avec des réjoüiſſances publiques pour me divertir, car je n'ay point de part au feſtin.

LA JUSTICE. Mais les Philoſophes n'ont-ils pas maintenant reformé le monde?

PAN. Qui? ces foux mélancoliques, ces grandes barbes de bouc, qui ſont toûjours en querelle, pour des choſes où ils n'entendent rien, ni moy auſſi; car tu ſçais qu'on n'eſt pas fort ſubtil en Arcadie: & pour moy, je me contente de ſçavoir danſer, & joüer de la flûte, & quelquesfois des coûteaux, lorſque l'occaſion s'en preſente. Mais je les entens crier tous les jours, & parler d'idées & d'incorporalité, & autres choſes ſemblables, où je n'entens rien, parce que je n'ay pas frequenté les Eſcoles. Ils commencent aſſez paiſiblement d'abord; mais la diſpute venant à s'échauffer, c'eſt à qui le prendra d'un ton plus haut. Car les plus grands criars y ont le plus d'avantage, parce que ceux qui n'y entendent rien, qui ſont toûjours le plus grand nombre, jugent des choſes par l'exterieur, & donnent cauſe gagnée au plus reſolu. A la fin de la diſpute, comme ils ne ſçavent plus que dire, ils ſe retirent

avec force injures, & eſſuyent la ſueur de leur front, aprés avoir paru au combat, le viſage enflammé, la gorge enflée, & les yeux preſque hors de la teſte, *comme un Trompette* qui ſonne de toute ſa force. *Du reſte*, je ne puis dire le fruit que tire la Republique de toutes ces criailleries; mais pour ce qui eſt de la vie de ces Meſſieurs, j'en ſçay quelque choſe. Car comme je ſuis perché ſur le haut d'un roc, je les vois quelquefois ſur la brune. . . . .

LA JUSTICE. Arreſte. Voilà Mercure qui commence à faire la publication.

MERCURE. Paix. Eſcoutez. On fait à ſçavoir de la part de Jupiter, qu'on tiendra les plaids aujourd'huy, qui eſt le ſeptiéme de Février. Quiconque a quelque plainte ou quelque accuſation intentée contre quelqu'un, qu'il ſe trouve à l'Areopage, où la Juſtice *tirera elle-meſme*

Comme un Trompette qui ſonne de toute ſa force. Cet exemple eſt plus noble que celuy de la flûte; outre qu'il nous eſt plus connu.

Du reſte, &c. Le Grec ajoûte, *Que le peuple admire particuliérement ceux qui n'ont pas ſoin de leur vie*: mais cela n'eſt pas proprement du ſujet.

Tirer au ſort les Juges. Le nombre ſera aſſez expliqué enſuite.

au sort des Juges, d'entre tous les Atheniens. Ils ne prendront que six blancs pour chaque cause, & il y aura appel de leur jugement à Jupiter, qui a déja ordonné là bas qu'on renvoyast tous ceux qui sont morts, avant que d'avoir pû poursuivre leur accusation.

PAN. Dieux! quelle foule! & quel bruit ils font en montant! comme ils s'entraînent l'un l'autre en Justice! Voilà Mercure de retour; Allez vous acquiter de vôtre charge, tandis que je me retireray vers ma grotte, en chantant quelque air champestre, pour provoquer l'Echo babillarde à me répondre; car je suis las d'entendre plaider & haranguer tout le jour.

A l'Areopage.

MERCURE. Courage, la Justice, commençons.

LA JUSTICE. Tu as raison. Car les voilà déja en haut qui bourdonnent comme un essain d'abeilles.

UN PLAIDEUR. Je te tiens, méchant.

UN AUTRE. Tu es un imposteur.

UN AUTRE. Enfin, tu le payeras.

UN AUTRE. Qu'on appelle ma cause la premiere.

UN AUTRE. Marches devant le Juge.

UN AUTRE, Ne m'étrangles pas.

LA JUSTICE. Sçais-tu ce que nous ferons

ferons, Mercure ? Ne faisons appeller que les causes qui contiennent les plaintes de quelque art, de quelque secte, ou de quelque profession, & remettons le reste à demain.

MERCURE. Je le veux. La Débauche demandereſſe contre l'Academie, pour luy avoir enlevé Polemon.

LA JUSTICE. Tire au sort sept Juges. *Philosophe Stoïque.*

MERCURE. Le Portique contre la Volupté, pour avoir débauché Dionysius.

LA JUSTICE. La cause n'est pas si importante, ce sera assez de cinq.

MERCURE. La Molesse contre la Vertu, touchant Aristipe.

LA JUSTICE. Tires-en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogene, pour luy avoir fait banqueroute.

LA JUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon comme deserteur.

LA JUSTICE. Tires-en neuf.

MERCURE. Veux-tu que nous appellions ces deux causes contre ce Rheteur de Syrie ? *Lucien.*

LA JUSTICE. Vuidons premierement celles-cy, qui sont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu les expedieras tout d'un temps ; car elles sont assez semblables.

LA JUSTICE. Il ſemble qu'elles te ſoient recommandées. Je le veux.

MERCURE. La Rhetorique contre le Rheteur de Syrie, *pour cauſe d'injures*, Le Dialogue contre le meſme, pour le meſme ſujet.

LA JUSTICE. D'où vient que tu ne dis pas ſon nom?

MERCURE. Il ſera aſſez connu par-là.

LA JUSTICE. Il euſt eſté plus à propos de vuider ces differens en ſon païs. Mais puiſque tu le veux, nous le jugerons icy, ſans tirer à conſequence. Prens onze Juges pour les deux cauſes.

MERCURE. Tu as raiſon, *il faut épargner la bourſe* des plaideurs.

LA JUSTICE. Verſe l'eau pour la cauſe de Polemon, aprés que ſes Juges auront pris place. Que la Débauche parle la premiere. Qu'a-t-elle à chanceler? Approche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCURE. Elle eſt yvre, & ne ſçauroit plaider elle-meſme.

LA JUSTICE. Qu'elle prenne quelque

Pour cauſe d'injures. Il y a icy quelque diſtinction au Grec, qui eſt de leur chicane; mais cela ne s'entendroit pas parmy nous.

Il faut épargner la bourſe. Ou, *Tout beau, épargne.*

Avocat de ceux qu'on voit icy tous les jours, qui pour six blancs sont prests de *trahir leur foy & leur conscience.*

MERCURE. Personne ne veut prendre sa deffense publiquement, mais elle dit une chose qui me semble bien raisonnable; Que l'Academie, qui a coûtume de parler pour & contre, parle pour elle, avant que de parler pour soy.

L'ACADEMIE. Je le veux; quoyqu'on n'oblige personne à plaider la cause de son ennemy. Voicy donc ce qu'elle peut dire. L'Academie, Messieurs, m'a enlevé un de mes disciples, qui mettoit toute sa gloire à me posseder, & qui retournoit tous les jours au sortir d'avec moy, couronné de fleurs, chantant & dansant par les ruës avec des Musiciennes, & passant le temps à boire & à se réjoüir depuis le matin jusqu'au soir. Il n'est point besoin de rechercher des preuves de tout cecy; car personne ne l'a jamais vû qu'en cet estat. Cependant, comme il folâtroit un jour devant la porte de l'Academie, elle le tira à part & le sceut si bien haranguer, qu'il fit banqueroute

Pour la Débauche.

Trahir leur foy & leur conscience. Il y a au Grec, *de crever à force de crier*; mais cecy est plus joly, & assez conforme à la verité, & à l'esprit de l'Auteur.

aux plaiſirs ; & s'enfermant avec elle, devint un pilier de College, & quitta là toutes mes réjoüiſſances, pour apprendre des termes barbares & inconnus, & demeurer tout le jour courbé ſur un livre, toûjours pâle & défait, au lieu qu'il avoit auparavant le teint frais & vermeil. Non content de cela, il me vient dire des injures, à la ſollicitation de ma Rivale ; & n'a autre but que de débaucher mes ſujets, & de me deshonorer. Voila à peu prés, Meſſieurs, ce que peut dire la Débauche ; à quoy je répons.

La Justice. Que dira-t-elle ? Verſe-luy autant d'eau qu'à ſa partie.

L'Academie. Quoyque ces raiſons, Meſſieurs, ayent quelque vray-ſemblance, voicy la verité du fait. Polemon, qu'elle veut faire paſſer pour ſon eſclave, eſtoit né libre, & d'un naturel porté à la vertu ; mais corrompu par les artifices de mon ennemie, à l'aide de la volupté, avant que d'en avoir pû reconnoiſtre les défauts ; il s'abandonna à toute ſorte de débauches, ſans aucune retenuë ni pudeur. Et pour preuve de cela, Meſſieurs, je ne veux que ce qu'elle dit, qu'il alloit par les ruës couronné de fleurs, danſant & folâtrant avec des femmes. En ce triſte état, qu'il eſtoit en opprobre à ſon païs

& à ſa famille, il ne m'eut pas plûtoſt oüi diſcourir publiquement de la vertu, & loüer la modeſtie & la temperance, qu'aprés avoir tâché vainement de m'interrompre & d'exciter une riſée dans mon Eſcole; comme il vit qu'on ſe mocquoit de luy, il fit reflexion ſur l'état honteux où il eſtoit, & ſe réveilla comme d'un profond aſſoupiſſement. Alors la rougeur de la honte prenant la place de celle de l'yvrognerie, il fut touché d'un tres-cuiſant repentir, & ſe vint jetter entre mes bras, ſans y eſtre contraint par la force de la raiſon. Si vous prenez la peine de jetter les yeux ſur luy, vous verrez comme il eſt changé, & ſi mes conſeils luy ont eſté pernicieux ou ſalutaires. Vous voyez tous ſes parens & luy auſſi, qui me remercient de ce que j'ay fait, & de ce que je l'ay tiré du goufre où l'avoit plongé ma Rivale: Je n'en diray pas davantage, pour ne point abuſer de voſtre audience, outre que cela ſuffit pour me juſtifier. C'eſt à vous à juger qui doit triompher dans l'Areopage, ou le Vice ou la Vertu.

Mercure. Haſtez-vous, Meſſieurs; car le temps preſſe.

La Justice. L'Academie l'emporte tout d'une voix; il n'y en a qu'une ſeule pour la Débauche.

MERCURE. Il y a toûjours quelque débauche; Que les Juges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau verſée.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Meſſieurs, combien ma partie eſt puiſſante, & je crains bien que ſes charmes n'ayent déja fait quelque impreſſion ſur voſtre eſprit; car j'en voy pluſieurs qui la regardent de bon œil, & qui apprehendent mon naturel farouche & ma mine renfrognée. Mais je me promets que la Raiſon ſera la plus forte, pourveu qu'on la veuille écouter. Je me plains donc à vous, Meſſieurs, de ce que la Volupté a débauché un de mes diſciples; & l'Arreſt que vous venez de rendre contre ſa compagne, eſt un grand préjugé contre elle. Car il eſt queſtion de ſçavoir ſi nous vivrons toûjours courbez contre terre comme les bêtes, & plongez dans les ſoüillures du monde, ou ſi nous leverons la teſte vers le Ciel, qui eſt le lieu de noſtre origine, préferant l'honneur & la vertu aux delices, & n'ayant que de nobles ſentimens & dignes de l'homme. Craindrons-nous toûjours la douleur comme noſtre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu; & nous rendrons-nous eſclaves des plaiſirs, pour mettre noſtre felicité en

des douceurs cuiſantes, & ſujettes au repentir ? Car c'eſt par-là que cette ſorciere a enchanté les eſprits, en leur faiſant peur de la peine & du travail, comme d'un fantôme. C'eſt par-là qu'elle a corrompu Dionyſius, de quoy il ne faut pas s'étonner, puiſqu'elle s'attaque meſme aux Dieux, & murmure contre leur Providence. Si vous faites donc juſtice, Meſſieurs, vous lui ferez porter la peine de ſon impieté. Mais conſiderez ſa molleſſe, comme ſi elle ne pouvoit parler elle-meſme, elle a choiſi pour Avocat Epicure, parce qu'*elle ne connoiſt point de plus grand mal que de travailler.* Je luy demanderois volontiers quel eſt ſon ſentiment touchant Hercule & Theſée, qui ont paſſé toute leur vie dans de glorieux travaux, & purgé la terre de monſtres. Je n'en diray pas davantage ; car la verité n'a qu'à ſe montrer pour triompher de ſon ennemie ; & la Vertu toute nuë eſt plus forte que le Vice armé de menſonge & d'impoſture. Souvenez-vous donc, Meſſieurs, de juger ſelon les loix,

Elle ne connoiſt point de plus grand mal, que de travailler. Il y a au Grec, *qu'elle ſe moque de la Juſtice* ; mais ce que je dis, vient mieux à la ſuite ; outre qu'il eſtoit permis à chacun de prendre un Avocat, s'il vouloit.

comme vous en avez fait le ferment, ſans ajouſter foy à un voluptueux, qui croit que les Dieux ne ſont rien non plus que luy.

Epicure. La Volupté, Meſſieurs, n'a que faire d'Avocat, parce qu'elle eſt ſi naturelle à l'homme, qu'elle le perſuade, ſans parler. C'eſt donc à tort que le Portique ſe plaint qu'elle luy a débauché l'un de ſes diſciples par des charmes & des ſortileges, puiſque pour ſe faire aimer elle n'a beſoin que d'elle-meſme. Il ne faut pas trouver étrange que Dionyſius eſtant né libre, & ayant reconnu les défauts de ſa Rivale, qui ſe propoſe une felicité imaginaire, l'ait quittée pour ſe jetter entre les bras de la Volupté : Et renonçant à des argumens captieux, comme à autant de pieges qu'on avoit tendus pour le ſurprendre, qu'il ſe ſoit reconcilié avec la Nature, pour mener une vie douce & humaine, ſans tant de travaux & de peines inutiles. La Volupté, Meſſieurs, lui a-t-elle deû fermer la porte, lorſqu'il a eu recours à elle, comme à un port de ſalut, contre les bourraſques & les tempeſtes de ſon ennemie? & ſeroit-il juſte de le luy remettre entre les mains, pour le rendre malheureux toute ſa vie, ſous pretexte de le rendre heureux

aprés

aprés ſa mort? Mais, Meſſieurs, qui peut eſtre meilleur Juge de ce differend, que celuy qui ayant éprouvé l'une & l'autre façon de vivre, & reconnu leurs avantages & leurs défauts, a choiſi aprés une meure déliberation? Cela luy eſt d'autant plus permis, que le Portique ſe contente de loüer en public la Vertu, & s'abandonne en particulier à la Volupté, prenant garde ſeulement de n'eſtre point découvert. Car s'il avoit l'anneau de Gigés, ou le caſque de Pluton, pour ſe rendre inviſible, il feroit bien-toſt banqueroute au travail & à la peine, comme aux plus grands ennemis du genre humain. Dionyſius donc ne pouvant reſiſter plus long temps à des choſes qui détruiſoient ſa nature, au lieu de la perfectionner, & voyant que tous ces beaux diſcours de la Vertu eſtoient inutiles contre la douleur, & que ſon corps ſuivoit d'autres maximes que le Portique, il a eu recours à la Volupté, comme à l'Autel de la miſericorde, d'où on le veut maintenant tirer, pour le livrer à ſon ennemy. Mais, Meſſieurs, vous avez intereſt d'empeſcher cette cruauté, avec cette meſme bonté qui vous a toûjours fait proteger les miſerables. Voilà ce que j'avois à dire pour la Volupté, contre le Portique.

C'eſt à vous à prononcer ſur ce different.

LE PORTIQUE. Qu'on me permette auparavant de l'interroger.

EPICURE. Parle, j'y conſens.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur ſoit un mal?

EPICURE. Oüy.

LE PORTIQUE. Et la volupté un bien?

EPICURE. Pourquoy non?

LE PORTIQUE. Et ne ſçais-tu pas qu'il y a des choſes indifferentes, & d'autres qui ne le ſont pas, comme il y en a d'eſſentielles & d'accidentelles?

MERCURE. Les Juges diſent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer: Qu'on ſe taiſe.

LE PORTIQUE. Qu'il me ſoit permis auparavant, de faire un argument en la troiſiéme figure.

LA JUSTICE. La Volupté l'emporte de toutes les voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. A la bonne-heure; qu'on appelle une autre cauſe.

MERCURE. *La Molleſſe contre la*

La Molleſſe contre la Vertu, &c. Je retranche quelques conteſtations inutiles: & j'ajoûte, que cette affaire a déja eſté jugée en celle de Polemon; parce qu'en effet elle y a beaucoup de rapport.

Vertu, touchant Ariſtipe.

LA JUSTICE. Cette affaire eſt déja jugée en celle de Polemon. En tout cas il faut attendre que Jupiter ait prononcé ſur le different du Portique & de la Volupté. Car ſi le Portique gagne ſa cauſe, la Molleſſe n'oſeroit paroiſtre; & quand il la perdra, *la Vertu a encore beaucoup de choſes à dire* contr'elle. Que les Juges ſe levent.

LES JUGES. Mais aurons-nous grimpé ſi haut pour rien?

LA JUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront davantage une autre fois.

MERCURE. La Banque contre Diogene.

LA JUSTICE. Qu'elle parle.

DIOGENE. Si elle ne ſe taiſt, je luy vais rompre la teſte; & au lieu d'un procés d'injures, j'en feray un de coups de baſton.

LA JUSTICE. Elle a peur de luy, la voilà qui s'enfuit, & il la pourſuit le baſton levé; Qu'on appelle la cauſe de Pyrrhon.

MERCURE. Il ne s'eſt pas voulu preſenter.

La Vertu a encore beaucoup de choſes à dire. Je l'ay mis ainſi pour ne pas confondre la vie d'Epicure, qui vivoit tres-ſobrement, avec celle d'Ariſtipe.

LA JUSTICE. Pourquoy ?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

LA JUSTICE. Il ſera condamné par contumace. *Qu'on appelle la cauſe de ce Rhéteur* de Syrie, & premierement celle qu'a intenté la Rhetorique. Quelle foule s'eſt aſſemblée pour l'entendre !

Lucien.

MERCURE. C'eſt que tout le monde court à la nouveauté.

LA JUSTICE. Que la Rhetorique parle.

Exorde de Demoſthéne.

LA RHETORIQUE. Je prie les Dieux & les Déeſſes, que je reçoive de vous en cette audience, autant de preuves de bonté & d'affection que je vous en ay toûjours témoigné, tant en public qu'en particulier. Je vous conjure donc, Meſſieurs, de ne pas ſouffrir que la partie adverſe m'interrompe, tandis que je vous déduiray mes raiſons, & que je travailleray à vous faire connoiſtre la verité. Et pour commencer je vais dire, Que ſes actions ne s'accordent pas à ſes paroles. Car elle dit preſque la meſme choſe que moy ; mais elle ne fait pas de meſme, & j'ay grand ſujet de craindre, qu'aprés avoir commencé à me maltraiter, elle ne continuë toûjours, & ne me traite encore plus mal à l'ave-

Qu'on appelle, &c. Le reſte eſt déja dit.

ſir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, ſans perdre le temps en des paroles inutiles : Aprés avoir trouvé celuy-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il devoit faire, & eſtranger de langage, auſſi-bien que de naiſſance, je pris la peine de l'enſeigner, parce qu'il me paroiſſoit d'un eſprit docile, & qu'il avoit de l'amour pour moy ; & je me donnay à luy, ſans avoir honte de ſa pauvreté, quoyque les plus Grands me fiſſent la cour. Je luy apportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illuſtre ; & non content de cela, je le fis citoyen de la Grece, honneur qui faillit à faire crever de dépit ſes rivaux. Enſuite, comme il luy eut pris envie de ſe faire connoiſtre en plus d'un lieu, je l'accompagnay en Italie & en Gaule, où il acquit beaucoup de bien & de réputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faveurs ; car il ne juroit que par moy, & je faiſois alors toute ſa gloire & tous ſes plaiſirs. Mais enorgueilly d'un ſi grand ſuccés, & épris d'un autre amour, il me mépriſa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, *qui eſt un coquin* qui

* *Qui eſt un coquin.* Le reſte eſt plus bas chez l'Auteur.

n'a pas de pain à manger, quoyqu'il ſe diſe fils de la Philoſophie. Il me quitta donc avec toutes mes figures & mes ornemens, pour ſe renfermer avec luy, qui l'a rendu ſec & énervé. Car au lieu de mon embonpoint & de mon ſtile magnifique, qui eſtoit ſuivy d'acclamations & de loüanges, il n'a plus que de foibles railleries, qu'on ſe contente de payer de quelques ſoûris & de quelque branlement de teſte. Mais il ne s'eſt pas contenté de ſe mettre mal avec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes plaintes à faire contre luy. N'y a-t-il pas bien de l'injuſtice & du défaut de jugement de quitter ſa legitime épouſe, aprés en avoir reçeû tant de faveurs & de careſſes, & encore en un temps où elle eſt adorée de tout le monde? Cependant, mal-heureuſe que je ſuis, j'ay mépriſé la recherche des plus Grands, pour courre aprés un ingrat & un inconnu. Voilà, Meſſieurs, une grande partie de ce que j'avois à dire, que j'ay renfermé à deſſein en peu de paroles, pour ne point abuſer de voſtre audience. Je n'ay qu'une choſe à ajouſter, qu'il n'eſt pas juſte qu'il ſe ſerve de mes armes contre moy-meſme; & s'il a envie de me répondre, qu'il le doit faire

dans les graces du Dialogue, ſans entreprendre ſur les miennes.

MERCURE. Cela ne ſe peut; car qui a jamais oüi parler en Juſtice par Dialogue?

LUCIEN. Pour montrer, Meſſieurs, que je n'en veux pas à cette belle ennemie, qui a eſté autrefois l'objet de mes vœux & de mes deſirs, je feray ce qu'elle m'ordonne, & répondray nuëment à tous les chefs de ſon accuſation, ſans me ſervir de ſes couleurs ni de ſes artifices. Il eſt vray ce qu'elle a dit, que je luy dois tout mon avancement & toute ma gloire. Car c'eſt elle qui m'a fait ce que je ſuis; mais comme j'ay vû qu'elle quittoit ſa premiere modeſtie, pour prendre les parures & les afféteries d'une Courtiſane, & qu'elle aimoit à eſtre cajolée, j'ay perdu peu à peu l'affection que j'avois pour elle. Car quelle honte, Meſſieurs, de la voir galantiſée des plus débauchez de la ville, qui viennent chanter la nuit ſous ſes feneſtres, & à qui elle ouvre quelquefois la porte, & ſe laiſſe careſſer? Je n'ay donc pû ſouffrir plus long-temps cette liberté, ou plûtoſt cette licence; & ne luy voulant pas faire d'affront, ni la repudier publiquement, aprés l'avoir tant aimée, je me ſuis con-

C'eſt qu'il aime l'éloquence.

tenté de faire amitié avec le Dialogue ſon voiſin, pour me ſervir d'entretien & de divertiſſement. Voilà le mauvais traitement que je luy ay fait; mais je ſoûtiens que quand je n'aurois reçû d'elle aucune injure, je ſerois excuſable à mon âge de quitter le tumulte du Barreau, & le bruit des Déclamations, pour ſuivre la Philoſophie, & mener une vie plus douce & plus tranquille. Voilà, Meſſieurs, ce que j'avois à dire, c'eſt à vous à prononcer ſur ce differend.

Près de 40. ans.

LA JUSTICE. Qui l'emporte?

MERCURE. L'accuſé de toutes les voix, excepté d'une.

LA JUSTICE. C'eſt ſans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'avance, & que les meſmes Juges demeurent, ils auront double ſalaire.

LE DIALOGUE. Quoyqu'il me ſiée mal, Meſſieurs, de paroiſtre dans un Barreau, & que je n'aye point accouſtumé de faire des harangues continuës, je tâcheray neanmoins de m'en acquiter, pour ne point enfraindre nos couſtumes, & vous repreſenteray mes intereſts en peu de mots, & ſans artifice. Conſiderez, je vous prie, ſi je n'ay pas ſujet de me plaindre de celuy-cy, qui de grave & ſérieux que j'eſtois, qui ne parlois que

de Dieu & des principes, m'a habillé en ridicule ; & me dépoüillant de toute ma gloire, m'a donné une marotte au lieu d'un ſceptre ; & pour comble de mépris, m'a allié à la Satyre & à la Comedie ; aprés m'avoir coupé les aiſles dont je m'élevois au Ciel. Car *au lieu de Platon & d'Eſquinés*, il s'eſt propoſé pour exem-

Au lieu de Platon & d'Eſquinés. J'ay mis ces mots, pour faire voir la raiſon pour laquelle il dit que le Dialogue ne parle que des Dieux. Du reſte, l'ortographe qui eſt icy au mot d'*Eſquinés*, eſt pour éviter le défaut de la prononciation ; comme nous mettons *Chimene*, pour *Xymene*, *Domquichote*, pour *Domquixote*, parce que c'eſt autre choſe d'écrire un mot en François, & de l'écrire en ſa Langue. Il faut prononcer les mots étrangers, comme font ceux du pays : mais pour cela, il ne les faut pas écrire comme eux. Et les Eſpagnols en font autant, écrivant *Xatillon*, & non pas *Chatillon*, afin de le prononcer en leur Langue comme nous faiſons en la noſtre. D'ailleurs, cette ortographe eſt déja en uſage à la fin des mots ; car on écrit *Andromaque* pour *Andromache*, &c. Il n'y a plus qu'à la pratiquer au commencement & au milieu, pour éviter la mauvaiſe prononciation que font des mots Grecs, ceux qui ne les entendent pas. Il n'eſt donc pas neceſſaire de garder l'ancienne ortographe en cet endroit, qu'aux mots où l'uſage l'a emporté, & l'a fait prononcer à la Françoiſe ; comme *Achille*, *Antioche*, &c.

ple Eupolis & Ariſtophane, qui ont attaqué de leur temps, tout ce qu'il y avoit d'illuſtre. Non content de cela, pour avoir quelqu'un qui l'aide à médire, il a déterré un vieux Cynique, accouſtumé à mordre & à aboyer tout le monde, & dont les morſures ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſe font en riant. Déchû donc de ma premiere grandeur, je ſuis devenu l'objet de la riſée publique, & je penſe eſtre quelque Centaure compoſé de deux natures, l'une grave & ſerieuſe; & l'autre gaye & folâtre, comme je parois dans ſes ouvrages.

Menipe.

LA JUSTICE. Que réponds-tu à cela?

LUCIEN. Que rien ne m'a jamais tant étonné, qu'une plainte ſi injuſte. Lorſque je le pris, Meſſieurs, c'eſtoit un mélancolique, ſec & décharné, *qui faiſoit horreur par ſes frequentes découpures*, quoyqu'il s'imagine que cela luy donne bonne grace. Je luy oſtay donc d'abord cette mine grave & ſevere, pour le polir & l'ajuſter à la mode; de ſorte qu'il me

Qui faiſoit horreur par ſes frequentes découpures. On voit par-là, que je ſuy le deſſein de mon Auteur, quand je réünis en un, pluſieurs petites interrogations & réponſes; & que ç'a eſté ſon intention, quoyqu'il ne l'ait pas obſervé partout.

doit preſque tout ſon agrément. Je le mariay enſuite à la Comedie ; ce qui ſervit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il eſtoit auparavant inſupportable, pour ſa rudeſſe & ſa trop grande ſeverité. Cependant il eſt en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & qu'il ne s'enquiert plus, combien Dieu meſla de ſubſtance pure & celeſte parmi la maſſe terreſtre & corruptible, lorſqu'il fabriqua le monde ? Si la Rhetorique eſt un meſlange de politique & de flaterie, & autres ſemblables fadaiſes ? Car ce n'eſt pas une choſe imaginable, combien il eſt amoureux de ces ſottiſes, & curieux de ſçavoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne ſçait pas ce qui ſe paſſe ſur la terre, & veut parler des choſes du Ciel. Du reſte, il ne peut m'accuſer de l'avoir dépaïſé, puiſque je l'ay habillé à la Grecque. Voilà ce que j'avois à dire pour ma juſtification, il n'eſt plus queſtion que de donner voſtre jugement.

MERCURE. Il n'y a encore qu'une voix contre luy, qui eſt ſans doute celle de cet envieux, qui a contredit les jugemens precedens, & qui n'eſt jamais de l'avis des autres. A demain, Meſſieurs, on jugera le reſte.

LE PARASITE, OU L'ECORNIFLEUR.

DIALOGUE.

SIMON ET TYQUIADE.

C'eſt un jeu de l'Autheur, pour montrer que d'eſtre Paraſite, c'eſt un meſtier des plus illuſtres.

TYQUIADE. D'Où vient que tous les hommes tant libres qu'eſclaves, apprennent quelque meſtier, ou exercent quelque profeſſion pour eſtre utiles aux autres, & à eux-meſmes, & que tu ne fais rien? Car tu n'es ni Medecin, ni Avocat, ni Muſicien, & encore moins Philoſophe.

SIMON. Il eſt vray; & je ne me pique pas de l'eſtre.

TYQUIADE. Tu as raiſon; Mais peut-eſtre que tu n'as pas appris les Sciences, à cauſe de la peine, & de la dépenſe qu'il y falloit faire. Mais qui t'empeſchoit d'apprendre quelque meſtier? Car tu n'es

pas assez riche, pour pouvoir vivre de tes rentes.

SIMON. J'en fais un tres-noble & tres-illustre.

TYQUIADE. Et quel ?

SIMON. C'est un mestier qu'on peut mieux faire que dire ; car le nom n'en est pas autrement honneste ; outre qu'il n'a pas encore esté réduit en Art.

TYQUIADE. Ne le sçaurois-tu faire connoistre par quelque circonstance ?

SIMON. Tu le sçauras une autre fois.

TYQUIADE. Mais je ne puis retenir ma curiosité.

SIMON. Il te semblera étrange, quand tu l'entendras nommer.

TYQUIADE. Je desire d'autant plus de le sçavoir.

SIMON. C'est le mestier de Parasite.

TYQUIADE. Il faut estre fou, pour appeller cela un mestier.

SIMON. Je le suis donc, & ne me pique point de cette injure ; car la folie a cela de propre, qu'elle excuse tout, ce qui n'est pas un petit avantage.

TYQUIADE. Quoy ! tu es un Parasite ?

SIMON. Tu me fais tort,

TYQUIADE. *Pourquoy, puisque je t'appelle par ton nom?*

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & penses me dire une injure. Car pour moy, bien loin d'en avoir honte, j'en fais gloire; & trouve ce nom plus beau que celuy *de Philosophe*: en un mot, j'en fais plus d'état, que Phidias ne faisoit de son Jupiter Olympien.

TYQUIADE. Ce seroit une plaisante chose qui t'adresseroit une lettre *à Simon le Parasite*. Cela feroit bien rire le monde.

SIMON. C'est que le monde est un sot, & qu'il n'est pas capable de connoistre la juste valeur des choses. Mais moy, je ne le trouve pas plus étrange que de mettre *à Dion le Philosophe*, & j'aime mieux estre l'un que l'autre.

TYQUIADE. Je ne regarde pas ce que tu aimes, mais la verité. Car il naistroit encore une autre difficulté de sçavoir *où l'on rangeroit cet Art*; si ce seroit entre

Pourquoy, puisque je t'appelle par ton nom? Il y a au Grec, *Pourquoy, puisque tu t'y appelles toy-mesme?* mais ce que je dis, donne lieu à la réponse, qui est assez vive.

De Philosophe. Il y a au Grec *de Phidias*; mais il n'y vient pas si bien.

Où l'on rangeroit cet Art. J'orne la chose, en l'exprimant, sans m'attacher aux paroles de l'Auteur.

les Arts liberaux, ou entre les mécaniques.

SIMON. Pour moy je soûtiens qu'il merite mieux d'estre mis entre les Arts liberaux que la Grammaire; & je te le prouveray si tu veux, quoyque je n'y aye jamais resvé.

TYQUIADE. Que penses-tu premierement que soit un Art?

SIMON. Un recueil de preceptes qu'on met en pratique, pour une fin utile à la vie de l'homme.

TYQUIADE. C'est bien dit.

SIMON. Si je te prouve donc que cette définition luy convient, que diras-tu?

TYQUIADE. Que cela m'étonne.

SIMON. Premierement, c'est un amas de preceptes & de connoissances, sans quoy l'on ne peut réüssir. Car, il faut d'abord jetter l'œil sur quelqu'un qui soit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adresse, pour ne point s'embarquer temerairement. Comme il y a un Art pour reconnoistre les pieces qui sont de bon ou de mauvais aloy, il y en a un de mesme pour connoistre les hommes; quoy qu'Euripide dise, Qu'il n'y en a point, pour discerner les méchans d'avec les gens de bien. Et c'est en quoy paroist l'excellence de celuy-cy,

& ce qui fait voir qu'il y a quelque choſe de divin, de penetrer en des choſes ſi obſcures. Aprés avoir trouvé un homme qui ſoit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adreſſe pour le ſçavoir cajoler, & nous gagner ſes bonnes graces. Enſuite il faut connoiſtre toutes les viandes, pour poſſeder cet Art en perfection; ſçavoir quelles ſont les meilleures, le temps & la ſaiſon où elles ſe doivent manger; le pays d'où elles viennent, & où elles ſont les plus excellentes; car telle eſt bonne en un lieu, qui ne l'eſt pas en un autre; l'endroit qui eſt le meilleur en chacune, qui n'eſt pas une connoiſſance inutile & ſuperfluë, comme pluſieurs autres; car c'eſt le moyen de bien vivre, & de manger toûjours les meilleurs morceaux. Auſſi le divin Platon, admirable en cela, comme en tout le reſte, dit, Qu'un homme qui ignore ce que je dis, ne ſe doit pas meſler de traiter. Mais pour montrer que cet Art ne donne pas des preceptes en l'air, & qu'il ne conſiſte pas ſeulement en des connoiſſances, mais en pratique; c'eſt qu'on peut demeurer long-temps ſans exercer les autres; mais faute de pratiquer celuy-cy, on fait perir l'Art & l'Artiſan. Pour ce qui eſt d'eſtre utile à la vie

de

de l'homme, il eſt auſſi neceſſaire que le boire & le manger. *Ce n'eſt donc pas une faculté naturelle*, comme de voir & d'oüir; car ſi cela étoit, il ſeroit commun à tous, & il y en a peu qui y ſoient propres. Ce n'eſt pas auſſi un don de Nature, comme la force, la beauté, & autres qualitez ſemblables; car il s'acquiert par l'étude & par l'exercice. Ce n'eſt pas une ignorance; car l'ignorance n'eſt bonne à rien, & cecy eſt bon à tout. Il y a plus, c'eſt qu'on voit perir d'excellens Pilotes, & l'on dit qu'il n'eſt ſi bon charretier qui ne verſe: mais un Paraſite ſe trouve toûjours ſur ſes pieds. Puis donc que ce n'eſt ni faculté, ni qualité naturelle, ni ignorance, il s'enſuit que c'eſt un Art.

TYQUIADE. Il le ſemble; Mais en pourrois-tu donner la définition?

SIMON. C'eſt *l'Art de vivre aux dé-*

Ce n'eſt donc pas une faculté naturelle, &c. J'ay mis ces choſes tout de ſuite, pour en faire mieux voir le raiſonnement, & je les ay agencées à ma façon.

L'art de vivre aux dépens d'autruy, &c. Il y a au Grec, *l'art de boire & de manger*; mais cela vient mieux à un Cuiſinier ou à quelqu'autre, qu'à un Paraſite. C'eſt pourquoy j'ay mis la définition comme elle devoit eſtre, pluſtoſt que comme elle eſtoit, & en uſe ainſi par-tout où les choſes ne ſont pas à mon gré; afin qu'on ne croye pas, quand je

pens d'autruy, ſans rien faire, dont la fin eſt la volupté.

TYQUIADE. La définition eſt fort bonne; Mais prens garde que quelque Sophiſte ne te conteſte la fin.

SIMON. Il eſt aiſé de la prouver. Premierement, Homere, qui, comme tu ſçais, eſtoit un tres-grand perſonnage, admire la vie du Paraſite, comme la plus heureuſe; & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'eſtre à table, à faire bonne chere, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque ſot d'entre le peuple, mais à celuy qu'il propoſe pour exemple de vertu & de ſageſſe. Et certes, ſi Ulyſſe euſt voulu loüer la beatitude des Stoïciens, il l'euſt fait, ou lorſqu'il tira Philoctete de l'Iſle de Lemnos, ou lorſqu'il arreſta la fuite des Grecs, ou lorſqu'il prit Troye, ou lorſqu'il y entra couvert de haillons, comme un Philoſophe, aprés s'eſtre donné la diſcipline. Mais il n'en dit pas un mot. Il ne dit rien auſſi de ſemblable, *lorſqu'il vivoit en Epicurien chez Calypſo*, où il prenoit tous les plaiſirs qu'on peut prendre avec

quitte la penſée de l'Auteur, que je l'ignore.

Lorſqu'il viveit en Epicurien chez Calypſo. J'ay oſté ce qui n'eſtoit pas à noſtre uſage.

les femmes ; mais lorſqu'il eſt à la table d'autruy, chez le Roy des Phéaques ; comme la ſouveraine felicité conſiſtant en la vie du Paraſite. Epicure a donc tort, à mon avis, d'oſter à cet Art la volupté qui luy eſt propre, pour l'attribuer à ſa ſecte. Car s'il eſt vray que la felicité conſiſte dans une parfaite tranquilité, tant du corps que de l'eſprit, comme tombent d'accord tous les Philoſophes, le moyen qu'Epicure ſoit heureux, tandis qu'il s'embaraſſe de la grandeur du Soleil, & de la figure du monde? Qu'il veut ſçavoir *s'il eſt infini*, & de quoy il eſt compoſé ? S'il y a des Dieux ou non, & s'ils ſe meſlent de ce qui ſe fait icy bas, & autres curioſitez ſemblables ? Mais le Paraſite, ſans s'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni ſe meſler du gouvernement du monde ; & croyant que tout va bien, & qu'il ne ſçauroit mieux aller ; boit, mange, & ſe réjoüit, goûtant en repos les délices de la vie, ſans eſtre ſeulement travaillé de mauvais ſonges. Car comme il n'a point d'inquietude le jour, il n'en peut avoir la nuit. Il y a encore d'autres raiſons pour

S'il eſt infini. Ou, *s'il y en a un ou pluſieurs* ; mais je ne m'attache pas à toutes les paroles.

montrer que la souveraine felicité ne convient pas à Epicure. Car, ou son sage a de quoy vivre, ou il n'en a point. S'il n'en a point, il n'a garde d'estre heureux, veu qu'il ne peut pas seulement conserver son estre. S'il en a, ou c'est de son chef, ou par l'entremise d'autruy; Si c'est par autruy, c'est nostre Parasite; Si c'est par soy-mesme, il ne peut avoir de plaisir parfait, parce qu'*il y a mille choses qui luy donnent de l'inquietude.* Il faut prendre garde que son bien ne dépérisse; estre à toute heure sur pié, pour vaquer à ses procés & à ses affaires. Je laisse à part mille chagrins, tantost d'un valet de chambre mal-adroit, tantost d'un maistre d'Hostel, ou d'un Intendant qui vous dérobe; tantost d'un Cuisinier qui n'a pas bien fait une sauce, & qui vous fait recevoir un affront en bonne compagnie. Enfin, dans la maison d'un homme riche, il y a perpetuellement sujet de crier; & si l'on est pauvre, c'est encore pis, car on ne sçauroit gouster aucun plaisir. Mais le Parasite n'a point tous ces embaras. Car il trouve toûjours la nape mise, sans se mettre en peine de rien; de sorte qu'il n'a ni les incommoditez de la

Il y a mille choses qui luy donnent de l'inquietude. Le reste est expliqué plus bas.

pauvreté, ni celles des richeſſes, & ainſi il vit dans une parfaite tranquilité, en quoy conſiſte la Beatitude.

TYQUIADE. Il n'en faudroit plus guere pour m'obliger à te rendre les armes.

SIMON. Dy pluſtoſt, pour les rendre à la verité. Aprés avoir montré que la Paraſitique eſt un Art, il reſte à prouver que c'eſt le meilleur; quoyque ce que je viens de dire le faſſe aſſez voir, puiſqu'il poſſede la ſouveraine felicité, à quoy les autres aſpirent. Premierement, tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut ſuër & travailler pour les apprendre; au lieu que celuy-cy s'apprend ſans peine, & tout en riant. Car on ne voit point le Paraſite *s'en aller triſte au feſtin*, comme un Ecolier à l'Ecole. Les autres Arts donnent de la peine non ſeulement à apprendre, mais à exercer; au lieu que celuy-cy s'exerce ſans peine, il ne faut que remuer les mâchoires. Il n'y a point de meſtier qui ne couſte beaucoup à ſçavoir; mais celuy-cy ne couſte rien; &

S'en aller triſte au feſtin. Il vaut mieux le dire ainſi, que de dire, d'en revenir, & cela ſe rapporte mieux à la comparaiſon. Du reſte, j'ay tranſporté & augmenté diverſes choſes dans la ſuite.

ſont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'eſprit ; & ſans cela ne s'amuſeroient pas à ſi peu de choſe. Il y a des Maiſtres pour apprendre les autres Arts ; mais icy il n'y en a point, & c'eſt comme un preſent du Ciel auſſi-bien que la Poëſie. Pour comble de biens, le Paraſite ne ſeme ni ne moiſſonne, & trouve tout abondamment, comme s'il vivoit au ſiecle d'or.

TYQUIADE. Grands Dieux ! comme tu m'accables de la force & de la multitude de tes raiſons ? je regrette de ne l'avoir pas eſté, & il me prend envie de le devenir.

SIMON. Aprés avoir montré en general les avantages qu'a cet Art ſur les autres Arts, conſiderons en particulier ceux qu'il a ſur les plus illuſtres. Car ce ſeroit trop ravaler ſa gloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'accord, que la Philoſophie & l'Eloquence, ſoit qu'on les nomme Sciences ou Arts, excellent par-deſſus tout. Si l'on montre donc la préminence qu'il a ſur elles, les autres luy cederont aiſément. *C'eſt une maxime en Philoſophie,*

C'eſt une maxime en Philoſophie. J'ay redreſſé & racourcy tout ce raiſonnement; car en l'étendant trop, il ne paroiſtroit pas bien juſte.

que

que tout ce qui ſubſiſte dans la Nature, eſt un ; c'eſt pourquoy ces deux choſes n'ont qu'un Eſtre chimerique : car il y a pluſieurs Rhetoriques & pluſieurs Philoſophies toutes differentes, & c'eſt un miracle d'en trouver deux ſemblables ; veû que ce qui eſt approuvé par les uns, eſt condamné par les autres. Mais le métier de Paraſite eſt un par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie, ou chez les Barbares ; car les Ecornifleurs ſuivent par-tout de meſmes maximes, & ne font point comme les Epicuriens & les Stoïciens, qui ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Ces merveilles ſont ſi grandes, qu'elles me font quelquefois douter ſi ce n'eſt point la Sapience dont parle Ariſtote, qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQUIADE. Voilà aſſez de raiſons ; *n'as-tu point d'autoritez* ni d'exemples, pour prouver une ſi admirable doctrine ?

SIMON. Oüy, & en grand nombre. Premierement, il n'y a point de Paraſite qui ſe faſſe Philoſophe ; au lieu qu'une infinité de Philoſophes deviennent tous les jours Paraſites.

N'as-tu point d'autorités ? Je ſuy le raiſonnement, ſans m'attacher aux paroles.

TYQUIADE. Comment cela ?

SIMON. Il semble que tu n'ayes jamais leû la vie de ces grands Precepteurs du genre humain. Esquinés le disciple de Socrate, qui a fait ces beaux Dialogues, qui pour estre longs, n'en sont pas moins agreables, les ayant portez un jour à Denys le Tyran, ce Prince le retint à sa table ; si bien que de Philosophe, il devint son Parasite. Aristipe qui vivoit au mesme temps, n'alla-t-il pas en Sicile pour le mesme sujet ? où il se montra si excellent en cet Art, que les Cuisiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy ; & l'on ne les recevoit point sans son attache. Le divin Platon mesme s'en est meslé ; mais comme les talens sont divers, il n'y réüssit pas bien, & se fit moquer de luy ; & quoyqu'il retournast une seconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy sa fortune a quelque chose de celle de Nicias ; car ils ont échoüé tous deux en cette Isle.

TYQUIADE. Qui est-ce qui dit cela de luy ?

SIMON. Plusieurs Historiens tres-celebres, & particulierement *Aristoxene* le

Aristoxene. Je m'explique ainsi, parce que sans cela, il ne répondroit pas à l'interrogation.

Musicien, qui a esté luy-mesme le Parasite de Nelée, comme Euripide le fut d'Archelaüs, jusqu'à la mort, & Anaxarque, d'Alexandre. Pour Aristote, il n'a fait qu'ébaucher cet Art, non plus que les autres. *Je pourrois alleguer* plusieurs exemples semblables; mais pour venir au but, si la felicité consiste à n'avoir ni chaud, ni froid, ni soif, ni faim, comme disent quelques Philosophes, le Parasite n'est pas tourmenté de ces maux, *comme plusieurs d'entr'eux*, qui en sont morts miserablement.

TYQUIADE. Acheve de montrer les avantages qu'a cet Art par-dessus la Rhetorique & la Philosophie.

SIMON. Il y a deux temps où les habiles gens se font paroistre, la paix, & la guerre; considerons premierement celuy-cy.

TYQUIADE. Que tu prens un beau champ pour faire éclater la gloire de ton Parasite; & que j'auray de plaisir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philosophes!

SIMON. Figure-toy que les ennemis

Je pourrois alleguer, &c. J'ay déja dit, *qu'il n'y avoit point d'exemple de Parasite, qui se fust fait Philosophe. Comme plusieurs d'entr'eux.* J'ay ajousté cela par reproche.

ſont entrez dans la Province, & que tous ceux qui ſont en âge de porter les armes, ont ordre de marcher pour leur faire teſte. Tout le monde y accourt, Poëtes, Orateurs, Philoſophes, Paraſites. Deshabillons-les pour les mieux conſiderer, puiſqu'auſſi-bien il leur faut veſtir leurs armes. Les uns paroiſſent ſecs & décharnez, ſans aucune force ni vigueur. Quelle apparence de les mener au combat, que pour vivre ils ont beſoin de Medecin? Comment pourroient-ils ſupporter les durs travaux de la guerre? Le Paraſite au contraire, ſe preſente avec un viſage vermeil, un œil vif, un teint frais, un regard furieux: en un mot, robuſte de corps & d'eſprit, & tout preſt à donner des coups pluſtoſt qu'à en recevoir. Mais pourquoy ſe mettre en peine d'alleguer des marques de la valeur des uns & des autres? Il n'y a jamais eu d'Orateur ni de Philoſophe qui ait eſté à la guerre, qu'il ne s'en ſoit repenti. Iſocrate n'avoit garde d'y aller, puiſqu'il n'avoit pas ſeulement la hardieſſe de monter ſur la Tribune. Quant aux autres, Philippe n'eut pas pluſtoſt declaré la guerre aux Atheniens, que Demadés, Eſquinés & Philocrate, qui trembloient de peur, luy livrerent leur

Patrie. Pour Licurgue, Demoſthene & Hyperide qui parloient ſi haut, & qui paroiſſoient ſi reſolus dans leurs harangues, quel exploit de guerre ont-ils jamais fait? Le premier & le dernier n'oſerent ſortir hors des portes de leur ville, & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre, qui faiſoit plus le fanfaron, & qui diſoit des injures à Philippe, ayant eu la hardieſſe de s'avancer juſqu'en Béocie, lorſqu'il en falut venir aux mains, le cœur luy manqua, & il s'enfuit laſchement, & abandonna ſon bouclier. Ces choſes ſont publiques, & connuës de tout le monde.

TYQUIADE. Je le ſçay; mais c'eſtoient des gens qui s'exerçoient à parler; & non pas à faire, comme les Philoſophes.

SIMON. Je te feray voir que ceux-cy ſont plus laſches que les autres, quoyqu'ils ne ceſſent de parler de courage & de reſolution. Premierement, tu ne me ſçaurois donner d'exemple d'un ſeul Philoſophe qui ſoit mort l'épée à la main. Car, ou ils n'ont jamais eſté à la guerre, comme Antiſthene, Diogene, Cratés, Zenon, Platon, Eſquinés, Ariſtote, & toute leur ſuite; ou ils ont tourné le dos, comme Socrate, qui ayant l'audace de marcher contre les Lacédemoniens, per-

dit cœur à la premiere rencontre ; & aima mieux venir disputer contre ses écoliers à Athenes, que d'avoir affaire aux disciples de Lycurgue.

TYQUIADE. Il est vray que je l'ay leû dans de bons Autheurs, & tu n'encheris pas icy sur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'un Parasite ?

SIMON. Si j'en ay ? tous ceux qui ont leû Homere, sçavent que les plus braves Heros se mesloient de ce mestier-là. Nestor qui n'estoit pas moins courageux qu'éloquent, estoit le Parasite d'Agamemnon ; & ce Prince n'admira personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit avoir une douzaine d'Achilles, d'Ajax, ni de Diomedes, mais de Nestors, c'est-à-dire de Parasites ; & qu'avec cela il auroit bien-tost pris Troye. Idomenée fils de Jupiter l'estoit aussi, au rapport du mesme Auteur.

TYQUIADE. Comment le prouveras-tu ?

SIMON. Te souvient-il de l'endroit où Agamemnon luy crie, Que son verre est toûjours plein auprés du sien, pour boire lorsque le cœur luy en dit ? Car il ne veut pas dire par-là qu'Idomenée bust nuit & jour, mais bien qu'il avoit toû-

jours place à sa table, qui est le propre du Parasite ; au lieu que les autres ne s'y osoient mettre, si on ne les en prioit, comme on fit Ajax, lorsqu'il eut combatu contre Hector. Mais il y avoit long-temps que Nestor faisoit ce mestier à la table de Cenée & d'Exadius, & il continua jusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQUIADE. Que tu me plais de n'alleguer point de petits exemples ! Mais n'en as-tu point encore d'autres ?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite d'Achille, quoyqu'il ne le cedast à pas un des Grecs, tant pour les avantages du corps, que pour ceux de l'esprit. Et veritablement il me semble qu'il ne le cede pas mesme à Achille, quand je le vois chasser Hector hors du camp qu'il avoit forcé, & éteindre le feu qu'il avoit mis aux navires, à quoy Ajax & Teucer avoient travaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Parasite, & parmi eux Sarpedon, qui estoit fils de Jupiter ? Aussi ne meurt-il pas de la main d'un seul, comme Hector de la main d'Achille, & Achille de celle de Pâris ; Mais pour le tuer, il faut employer deux hommes & un Dieu. Et en mourant, il ne fait pas de lasches supplications, comme le premier, qui prie Achille de,

rendre ſon corps à ſon pere ; mais il dit des choſes grandes, & dignes de ſa profeſſion, *Que s'il s'en fuſt preſenté à luy auparavant une vingtaine de ſemblables, il les auroit tous défaits.*

TYQUIADE. Mais on peut dire que c'eſtoit l'amy d'Achille, & non pas ſon Paraſite.

SIMON. Il témoigne luy-meſme le contraire, lorſqu'il dit, qu'il luy a fait la cour dés ſon enfance, qui eſt le propre du Paraſite, & non de l'amy : Et pour montrer qu'il n'eſtoit pas auſſi ſon valet, il le prie qu'aprés avoir toûjours veſcu enſemble, ils ſoient enterrez tous deux en meſme tombeau ; en quoy il le traite de compagnon, comme il paroiſt par tout ailleurs. Auſſi Merione eſtoit le courtiſan d'Idomenée, car c'eſt ainſi qu'on appelloit alors les Paraſites ; & Homere le compare à Mars, qui eſt un honneur qu'il ne rend pas à Idomenée luy-meſme, qui eſtoit fils de Jupiter. Quoy ! Ariſtogiton, cet illuſtre Liberateur des Atheniens, n'eſtoit-il pas *le Paraſite d'Harmodius*, à cauſe de ſa pauvreté ? Et n'a-t-il pas eû une ſtatuë d'airain comme luy, pour recompenſe de ſa ver-

Le Paraſite d'Harmodius. Je retranche ce qui va au ſale.

tu ? Enfin, les Dieux meſmes ne peuvent faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire leurs Paraſites, comme ils firent de Minos & de Tantale. Voyons maintenant noſtre Heros à la guerre. Premierement, il ne va point au combat qu'auparavant il ne ſe mette à table, ſuivant le conſeil d'Ulyſſe, pour acquerir de nouvelles forces; & tandis que les autres tremblent ou cherchent leurs armes, il eſt déja tout preſt à bien faire. Lorſqu'on vient aux mains, il combat aux premiers rangs, & couvre de ſon corps celuy qui le traite, comme Ajax faiſoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille, on n'a point de honte de l'avoüer pour ſien; car il a bonne mine, meſme dans la mort. Et certes il ſeroit beau voir auprés de luy, le corps maigre & défait d'un Philoſophe, qui reſſemble pluſtoſt à un criminel qu'on mene au ſupplice, qu'à un Soldat. Un Eſtat ne ſeroit-il pas menacé de ſa ruine, s'il n'avoit que de tels défenſeurs ? Voilà quels ſont les Paraſites à la guerre, à comparaiſon des Orateurs & des Philoſophes. Voyons maintenant l'avantage qu'ils ont ſur eux dans la paix, en quoy ils les ſurpaſſent, autant que la paix ſurpaſſe la guerre. Premierement, ils n'ont point de procés

pour leurs usures, & l'on ne les entend point crier dans un Barreau où ils n'ont que faire; car ils haïssent la tromperie & la chicane: mais dans les exercices du corps, un homme de Lettres, qui se viendroit presenter contr'eux, se feroit moquer de luy. A la chasse ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'un cerf ou d'un sanglier; car si l'un aiguise ses dents contr'eux, aussi font-ils les leurs contre luy. Dans les festins, qui sont un des principaux exercices de la paix, qui sçait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie? Au lieu qu'un Philosophe ressemble à un homme qui vient d'enterrer son pere ou sa mere, tant il est triste & mélancolique. Comparons-les maintenant, dans le reste de leur vie. Le Parasite méprise la gloire, & ne se soucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Philosophes & les Orateurs en sont éperdûment amoureux, quoyqu'ils preschent le contraire. Pour ce qui est de l'avarice, un Orateur ne vend pas seulement sa voix, mais sa conscience; & le Philosophe pour amasser des richesses, met la vertu à l'encan, & devient souvent un lasche flateur. Quelques-uns courent tout le monde pour s'enrichir, & se rendent

eſclaves des Grands pour [illegible]e l'argent. Diray-je les autres paſſions dont ils ſont tyranniſez ? la crainte, l'envie, la colere; où noſtre Paraſite eſt ſi peu ſujet, que s'il vient quelquefois à ſe faſcher, ce qui arrive rarement, il fait rire la compagnie, tant il eſt agreable, meſme dans ſa mauvaiſe humeur. Pour la triſteſſe, elle ne trouve point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choſes qui la font naiſtre, & qu'il a renoncé aux attachemens du monde.

TYQUIADE. Mais la pauvreté ne l'afflige-t-elle point ?

SIMON. Non, car il ne manque de rien, & vit aux dépens d'autruy, ſans quoy il ne ſeroit pas Paraſite; comme on n'appelle point un homme ſage ou vaillant, qui manque de ſageſſe ou de valeur. Il ne porte point de baſton pour ſe défendre, comme font les Philoſophes, parce qu'il n'a peur de rien, eſtant à couvert par ſa pauvreté; & il n'a pas beſoin la nuit de fermer ſa porte ou ſes feneſtres, ſi ce n'eſt pour s'exempter du froid ou du vent. Il n'eſt point accuſé de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Philoſophes, dont il nous reſte encore des Apologies; au lieu qu'il ne ſe trouve point d'Apologie de Para-

site. Que s'il fait quelque méchante action, ce n'eſt point en cette qualité ; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de ſon crime, & devient adultere, voleur, aſſaſſin, ou quelqu'autre choſe ſemblable.

TYQUIADE. Si ſa vie eſt meilleure que celle des Philoſophes, ſa mort pour le moins eſt beaucoup pire.

SIMON. Nullement, Car on voit les uns mourir dans les tourmens, ſoit des ſupplices ou des maladies ; mais l'autre meurt tout en riant ; & l'on n'en voit point de banny, ou contraint d'avaler du poiſon.

TYQUIADE. Tu prouves aſſez bien les avantages qu'il a par-deſſus les Orateurs & les Philoſophes : Il reſte de faire voir que la profeſſion en eſt honneſte.

SIMON. Cela n'eſt-il pas aſſez prouvé par l'exemple des plus grands perſonnages qui ont fait ce meſtier, comme je l'ay montré amplement ? Et qu'on ne diſe point qu'ils ſont à charge aux Grands ; car les Grands ne ſe ſçauroient paſſer d'eux, & ſeroient plus miſerables que tu n'imagines les Paraſites, s'ils ne les avoient point pour leur tenir compagnie, & pour admirer leur felicité. Ils ne leur ſervent pas ſeulement d'entretien, mais

de défenſe. Car il n'eſt pas aiſé de les attaquer, vû qu'ils ne les abandonnent jamais; ni de les empoiſonner, parce qu'ils boivent toûjours les premiers, & font l'eſſay des viandes, ſans avoir peur de mourir pour ceux qui les font vivre. D'ailleurs, les Grands tirent leur honneur des Paraſites, & font gloire d'avoir pluſieurs gens à leur ſuite & à leur table, au lieu que le Paraſite ne tire point ſa gloire d'un Grand; quoyqu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à une perſonne qui eſt au-deſſus de luy.

TYQUIADE. J'ay peine à croire que cet Art ſoit arrivé à ſa perfection, & que perſonne n'en ait traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les avantages. Mais tu m'avoüeras toûjours que ſi la profeſſion n'en eſt honteuſe, pour le moins le nom l'eſt.

SIMON. *Je t'ay déja dit, que le peuple ne ſçait pas la juſte valeur des choſes.* D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtiſans, qui ſont les Paraſites des Rois & des Princes; & les Rois ſont

Je t'ay déja dit, &c. J'ay changé tout cecy; parce que ce qui eſt au Grec n'auroit point de grace en François; & ce que j'ay mis, vaut pour le moins ce que j'ay oſté.

appellez par les Poëtes les nourriſſons des Dieux, comme qui diroit leurs Paraſites.

TYQUIADE. Je me rends, & ſuis entierement perſuadé de la nobleſſe & de l'antiquité de ce bel Art; & je meurs d'envie de l'apprendre dés aujourd'huy, tant je ſuis convaincu par tes raiſons. Je ne doute point que comme ton premier diſciple, tu ne prennes plaiſir à m'inſtruire; car on dit que les meres cheriſſent toûjours davantage leurs premiers enfans.

DES EXERCICES DU CORPS.

DIALOGUE.

ANACARSIS ET SOLON.

Anacarſis parle contre la Lutte, & les autres exercices, que Solon défend.

ANACARSIS. A Qui en veulent ces jeunes gens, de ſe mettre ſi fort en colere, de ſe donner le croc-en-jambe, & de ſe veautrer dans la

bouë comme des pourceaux, taſchant à ſe ſuffoquer, & à s'empeſcher la reſpiration? Ils s'huiloient & ſe raſoient l'un l'autre aſſez paiſiblement d'abord; mais tout à coup baiſſant la teſte, ils ſe ſont entre-choquez comme des Beliers; puis l'un élevant en l'air ſon compagnon, le laiſſe tomber à terre par une ſecouſſe violente, & ſe jettant ſur luy, l'empeſche de ſe relever, luy preſſant la gorge avec le coude, & l'étraignant avec les jambes; de ſorte que j'ay peur qu'il ne l'étouffe, quoique l'autre luy frappe ſur l'épaule, pour le prier de le laſcher, comme ſe reconnoiſſant vaincu. Il me ſemble qu'ils ne devroient pas s'enduire ainſi de bouë, aprés s'eſtre huilez; & ils me font rire, quand je voy qu'ils eſquivent les mains de leurs compagnons, comme des anguilles que l'on preſſe. En voila qui font la meſme choſe à découvert, horſmis que c'eſt dans le ſable qu'ils ſe roulent, comme des poules, avant que d'en venir au combat, afin que leur adverſaire ait plus de priſe, & que la main ne coule pas ſur l'huile ni ſur la ſueur. Ces autres couverts auſſi de pouſſiere, s'entrebattent à coups de pieds & de poings, ſans eſſayer de ſe renverſer comme les premiers. L'un crache ſes

dents avec le ſable & le ſang, d'un coup qu'il a reçeu dans la maſchoire, ſans que cet homme veſtu de pourpre, qui préſide comme je croy à ces exercices, ſe mette en peine de les ſeparer; au contraire, il louë celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la pouſſiere en ſautant en l'air, comme ceux qui diſputent le prix à la courſe; & cependant, ils ne bougent d'une place. Je voudrois bien ſçavoir à quoy ſervent toutes ces choſes, & s'il n'y a pas de la fureur, ou pour le moins de l'extravagance, à les pratiquer.

Sau. semis.

Solon. Tu trouves ces couſtumes étranges, parce que ce ne ſont pas celles de ton pays, comme vous en avez pluſieurs qui nous ſemblent extraordinaires, parce qu'elles ne ſe rapportent pas aux noſtres. Mais ſi tu demeures plus long-temps icy, je te verray lutter & ſauter comme nous faiſons. Car ces exercices rendent les membres plus ſouples, & le corps plus vigoureux; auſſi tous ces coups ſe donnent, & ſe reçoivent par jeu.

Anacarsis. Mais ce jeu n'eſt pas fort plaiſant; & qui ſe viendroit joüer à moy de la ſorte, verroit que ce n'eſt pas en vain que les Scythes portent une épée.

épée. Mais explique-moy un peu tous ces jeux, puiſque tu les nommes ainſi.

Solon. C'eſt icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la ſtatuë paroiſt ſur cette colonne, en la poſture d'un homme las qui ſe repoſe ſur le coude, ayant la teſte appuyée ſur ſa main droite, & tenant de l'autre ſon arc. Ceux que tu vois dans la bouë ou dans la pouſſiere combattent à la lutte; les autres qui ſe frappent à coups de pieds & de poings, au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le ſaut, le palay, le Pugilat; & par-tout le vainqueur eſt couronné.

Anacarsis. Mais encore quel eſt le prix qu'il remporte?

Solon. Une couronne d'olivier aux jeux Olympiques, une de pin aux Iſthmiques, une d'ache à ceux de Nemée; & aux Pythiques des fruits conſacrez à Apollon. Pour ceux qui ſe font à Athenes en l'honneur de Minerve, on y donne de l'huile, de l'olivier conſacré à la Déeſſe. Qu'as-tu à rire? eſt-ce que tu trouves cela peu de choſe, pour tant de travaux & de peines?

Anacarsis. Nullement. Celuy qui a inſtitué ces jeux, merite d'eſtre loüé pour ſa magnificence, quoyqu'à dire

voir, on peut avoir ces choses à meilleur marché, sans courre fortune de s'estropier, ou de se rompre le cou.

Solon. Ces couronnes ne sont que les marques de la victoire, dont la gloire est la recompense; car tu serois étonné de voir aux jeux publics toute la Grece applaudir aux victorieux.

Anacarsis. Il me semble que cela fait partie du supplice, de recevoir des coups devant tout le monde; & je ne vois pas que la gloire serve à les guerir. On se gouverne bien plus honnestement parmi les Scythes; car celuy qui a fait le moindre mal à son compagnon, soit en public ou en particulier, est condamné en l'amende. Pour moy, j'avoüe franchement que j'ay pitié des combattans & des spectateurs. Car il me fasche de voir tant souffrir les uns pour si peu de chose, & les autres quitter leurs maisons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poing.

Solon. Si c'estoit le temps des spectacles, & que tu visses toute la Grece assemblée pour assister à ces jeux, tu tiendrois un autre langage; car la veuë touche beaucoup plus que l'ouïe; & tu ferois le premier à battre des mains, & à admirer la force, l'adresse, & la reso-

lution des combattans, ſans parler du zele & de l'émulation que cela donne aux ſpectateurs.

ANACARSIS. Dis pluſtoſt que je ſerois le premier à en rire. Car je ne voy point de proportion entre la peine & la recompenſe; & je m'étonne qu'il y ait des gens aſſez fous pour vouloir tant ſouffrir, afin de donner du plaiſir aux autres. Mais dy-moy, tous ceux qui combattent, ſont-ils couronnez?

SOLON. Non; mais ſeulement les victorieux.

ANACARSIS. C'eſt encore pis, de tant ſouffrir pour une recompenſe incertaine, & dont il y a ſi peu de gens qui joüiſſent.

SOLON. Il ſemble que tu n'ayes jamais vû de Republique bien ordonnée; autrement, tu ne condamnerois pas ces choſes qui rempliſſent l'eſprit de l'amour de l'honneur & de la vertu; outre que cela exerce le corps, car l'utilité eſt icy jointe à la peine, quoyque cela ne paroiſſe pas d'abord.

ANACARSIS. Je n'ay quitté mon païs, & traverſé tant de Terres & de Mers, qu'afin d'apprendre ce que tu me reproches que je ne ſçay point; c'eſt pour cela que j'ay recherché ton amitié:

Si tu voulois m'en entretenir, tu ne ſçaurois prendre tant de peine à le conter, que je recevray de plaiſir à l'entendre.

SOLON. Il ſeroit difficile de te dire tout en peu de paroles ; mais tu apprendras une autre fois nos couſtumes, touchant le ſervice des Dieux, & le reſte du gouvernement politique. *Je te diray maintenant* qu'on a établi ces exercices pour accouſtumer la jeuneſſe au travail, non pour une ſimple guirlande, mais pour le bien qui leur en revient, & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne propoſes-tu donc cela pour prix, & non pas des bagatelles ?

SOLON. L'un ſuit de l'autre ; mais nous avons perverty l'ordre, & parlé premierement des choſes qui ſe faiſoient aux jeux, avant que de parler de la fin pour laquelle on les faiſoit. Toutefois, puiſque nous ſommes de loiſir, il ſera facile de contenter ta curioſité, & de reprendre la choſe dés ſon origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil & la liaiſon, & cela m'apprendra une autre fois à ne point parler de ce que je n'entens pas. Mais allons prendre le

Je te diray maintenant. Ces choſes ſont expliquées davantage dans la ſuite.

frais sous ces arbres ; car je ne me plais pas, comme vous, à estre la teste nuë au Soleil, quoyque j'aye quitté mon chapeau pour m'accommoder à vos coustumes. D'ailleurs, nous en serons moins interrompus du bruit des acclamations. Mais dy-moy, comment peux-tu souffrir ainsi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy sur ta teste, pendant les ardeurs de la canicule, sans en estre incommodé, & tout trempé de sueur comme moy ?

Solon. C'est l'effet des exercices dont tu te moques. Car aprés avoir lutté tout le jour au Soleil, dans du sable ardent, le chaud ne nous incommode plus: Mais allons nous asseoir où tu dis, je t'apprendray ce que tu desires, à la charge que tu ne prendras pas ce que je te diray pour des Oracles, mais que tu feras tes difficultez par-tout, pour ton instruction & pour la mienne. Car je te promets de faire recevoir tes opinions publiquement, si elles sont les meilleures.

Anacarsis. Ce n'est pas sans raison qu'on vous accuse d'estre grands railleurs. Car comment un étranger, comme moy, qui n'ay jamais demeuré dans des Etats policez, pourroit-il faire des leçons au plus grand Legislateur de la Grece ? Je

ne refuſe pas neanmoins de faire mes difficultez, pour m'éclaircir de la verité. Mais puiſque nous voicy déja à couvert, allons-nous aſſeoir ſur ces pierres, pour eſtre plus à noſtre aiſe ; & dy-moy premierement, pourquoy tu as établi ces exercices, & à quoy ſervent à la Vertu tous ces ſauts, & toutes ces culebutes ? Je ſçauray le reſte une autrefois ; mais ſouviens-toy d'eſtre clair & court tout enſemble, ſi tu veux que j'y comprenne quelque choſe ; autrement j'auray oublié le commencement, avant que tu ſois à la fin.

Solon. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas ; & à m'interrompre, ſi je m'étens hors de ſujet. Car c'eſt ainſi qu'il ſe pratique dans l'Areopage, où l'on écoute patiemment les parties, ou les Avocats pour elles, lorſqu'ils demeurent renfermez dans leur matiere ; mais quand ils tâchent d'émouvoir les paſſions, ou de gagner les bonnes graces des Juges, on les fait taire, pour empeſcher que la Juſtice ne ſoit ſurpriſe, & que l'on ne conſume inutilement le temps. Je te donne le meſme droit, pourvû que hors de là, tu me laiſſes le champ libre pour m'égayer, puiſqu'auſſi-bien nous n'avons que faire,

& que nous ſommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela eſt plus que raiſonnable ; & je t'ay obligation de m'avoir appris en paſſant une couſtume de ton païs, que je trouve fort bonne. Parle donc, & je te donneray bonne audience, comme un Juge mis de ta main.

SOLON. Il faut auparavant que je te diſe quelque choſe de l'eſtat d'une Republique ; car cela ſervira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'une Ville ne conſiſte pas dans l'enclos de ſes murailles, mais dans le corps de ſes habitans : c'eſt pourquoy nous avons plus de ſoin de leur éducation, *que des baſtimens & des fortifications* ; car en leur apprenant comme il ſe faut gouverner, tant en paix qu'en guerre, nous les rendons invincibles, & la cité imprenable. Aprés donc que les enfans ſont ſortis de deſſous l'aiſle de leurs meres, & qu'ils commencent à avoir le corps propre au travail, & l'eſprit capable de raiſon & de diſcipline, nous les prenons ſous noſtre conduite, & exerçons l'un & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous devons eſtre ; mais que nous avons beſoin d'inſti-

Que des baſtimens, &c. Le raiſonnement | vouloit qu'on donnaſt ce jour-là à la penſée.

tution & d'exercice pour corriger nos défauts, & pour accroiſtre nos avantages. Semblables à ces jeunes plantes que le Jardinier ſouſtient avec des baſtons, & qu'il couvre contre les injures de l'air, juſques à ce qu'elles ſoient aſſez fortes pour ſupporter le chaud & le froid, & reſiſter aux vents & aux orages. Alors on les taille, on les redreſſe, on coupe les branches ſuperfluës, pour leur faire porter plus de fruit, on oſte les baſtons & les couvertures pour les endurcir, s'il faut ainſi dire, & les fortifier. Nous éveillons donc d'abord l'eſprit des jeunes gens, par l'étude de l'Arithmetique & de *la Geometrie*, aprés leur avoir appris à lire & à écrire, & nous l'adouciſſons par la Muſique. Enſuite, nous les portons à l'amour de la vertu, par la lecture des Poëtes, où ils voyent les paroles & les actions des grands Perſonnages, qui font naiſtre en eux le deſir de leur reſſembler. Car la Poëſie a des charmes particuliers qui s'attachent à l'eſprit, & qui impriment les belles choſes, tant dans la memoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'adminiſtra-

La Geometrie. Il n'y a au Grec que *l'Arithmetique*; mais on apprenoit auſſi aux jeunes gens la Geometrie.

tion

tion des affaires, alors .... Mais je ne m'apperçois pas que cecy eſt hors de mon ſujet ; c'eſt pourquoy je m'impoſe ſilence à moy-meſme, ſans attendre *la voix de l'Huiſſier*, qui ſans doute baiſſoit la vûë de honte, voyant que je m'eſtois égaré.

ANACARSIS. N'y a-t-il point de peines établies par vos loix, contre ceux qui paſſent ſous ſilence les choſes les plus conſiderables, pour s'attacher à d'autres moins importantes ?

SOLON. Pourquoy dis-tu cela ?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui concerne le gouvernement de l'Eſtat, pour m'entretenir des exercices du corps, qui ſont beaucoup moindres.

SOLON. Mais c'eſt le but que je me ſuis propoſé d'abord, que je ne veux point abandonner, pour ne point rompre le fil du diſcours, ni embaraſſer ta memoire. Toutefois, ſi tu veux, je diray quelque choſe en paſſant, de ce que tu deſires ſçavoir ; car ce n'eſt pas icy le lieu d'en parler. Lorſque les jeunes gens ſont capables de l'adminiſtration des affaires, nous leur apprenons les loix du païs, qui ſont propoſées pour cela publiquement en groſſes lettres, afin que tout

La voix de l'Huiſſier. Cela ſe rapporte à la couſtume de l'Areopage.

le monde les puiſſe lire ; & qui leur enſeignent ce qu'ils doivent faire, & ce qu'ils doivent éviter. Nous ajoûtons à cela la converſation des Philoſophes, qui leur apprennent à bien vivre, & à ne faire tort à perſonne, & enſuite à regler leurs deſirs, & à moderer leurs paſſions ; enfin, à parler & à ſe taire. Nous leur imprimons auſſi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, par des Tragedies & des Comedies, permettant en celles-cy de taxer les deffauts de quelques particuliers, tant pour les en corriger, que pour inſtruire les autres.

ANACARSIS. J'en ay vû joüer aux Baccanales, où l'on voit les uns monter ſur des échaſſes, & veſtus en Rois & en Princes, qui bâillent avec de grands maſques, & prononcent des mots graves & empoulez : Mais les autres qui joüent des Comedies, ne s'égueulent pas tant, & ſont chauſſez & veſtus à l'ordinaire ; quoyque leurs maſques ſoient encore plus ridicules. Comme ces haut-montez donc émeuvent la compaſſion, lorſqu'on leur voit traîner leurs cothurnes, qui ſont comme des entraves ; les autres excitent la riſée du peuple, ſi-toſt qu'ils paroiſſent ſur le theatre.

SOLON. Ce ne ſont pas leurs cothur-

nes qui font pitié, mais les choſes tragiques, qu'ils repreſentent d'un ton lamentable, & avec des paroles de meſme, aidées de la Muſique qui a grand pouvoir ſur l'eſprit humain. Mais pour revenir à noſtre ſujet, ſi-toſt que nos jeunes gens ont le corps fort & robuſte, nous les faiſons dépoüiller à l'air, pour les accouſtumer au chaud & au froid, & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus ſouples, à l'exemple des Corroyeurs, qui preparent le cuir de la ſorte, pour le faire plus durer. Enſuite, nous les exerçons comme tu as veu, en preſence des vieillards qui prennent garde que tout aille bien; ce qui avec la force & l'adreſſe, leur apprend à mépriſer les coups & les bleſſures, & eſt comme un prélude de la guerre. *Que ne feront-ils point eſtant armez*, que tout nuds ils ſont redoutables à leurs ennemis, car on ne leur voit point des corps pâles & défaits, ni chargez d'une graiſſe inutile; mais ils ſont robuſtes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel uſage peuvent eſtre dans les combats, ceux qui ne peuvent ſouffrir le Soleil ni la

Que ne feront-ils point, &c. Ce qui eſt icy, ſera expliqué plus bas, pour ne point retoucher deux fois une meſme choſe.

pouſſiere, & qui pâliſſent en voyant couler leur ſang, à demi vaincus, par la ſeule veuë des ennemis ? *D'ailleurs, ces exercices* conſument les humeurs ſuperfluës, qui cauſent les fievres & les maladies, & contribuënt beaucoup à la ſanté. Car le corps d'un Athlete eſt comme du blé bien criblé où il n'y a point d'ordure ; & les travaux qu'il ſouffre, ne le tourmentent pas tant, comme ils l'exercent. Nous les accouſtumons auſſi à la courſe, pour les divers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heures, & les faiſons courir dans des ſables, afin qu'ils ſoient plus viſtes en un lieu ferme & uni. Car on leur propoſe exprés des difficultez en ces jeux, pour leur rendre les choſes neceſſaires plus faciles. Nous les exerçons auſſi à ſauter, pour pouvoir franchir un foſſé lorſqu'il en ſera beſoin, ou quelqu'autre obſtacle qu'on aura jetté ſur leur paſſage ; & pour eſtre plus agiles, ils s'exercent d'abord avec des boules de plomb à la main. Ils s'accouſtument, pour ſe fortifier, à

D'ailleurs, ces exercices. L'Auteur s'étend icy hors de propos, & eſt obſcur dans une comparaiſon, qui eſt un grand défaut en ces matieres.

lancer un javelot, ou à jetter le plus loin qu'ils peuvent un palay, qui eſt comme une petite rondache d'airain poli, où il n'y a point de priſe; de ſorte qu'il eſt meſme difficile à tenir. Pour le ſable & la bouë dont tu te moques, qui ſont dans les lieux où l'on lutte, outre que cela empeſche qu'on ne ſe faſſe mal en tombant, cela apprend à ſe tenir plus ferme en des lieux gliſſans, & rend les veritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y a à coleter un adverſaire en cet endroit, ſur-tout lorſque l'huile & la ſueur font gliſſer la main ſur la peau, eſt cauſe qu'on ne trouve aprés plus de peine à emporter un bleſſé du combat, ou à enlever un priſonnier. Pour le ſable & la pouſſiere dont on ſe frotte, c'eſt pour une raiſon toute differente, afin de donner plus de priſe; outre que cela ſert à arreſter la ſueur, & fait qu'on dure plus long-temps au travail, & que les eſprits ne ſe diſſipent pas ſi-toſt. D'ailleurs, en fermant les pores qui ſont ouverts par la chaleur, on oſte l'entrée à l'air qui eſt froid, & qui pourroit faire mal. On peut dire auſſi que cela ſert à nettoyer les ordures comme on écure la vaiſſelle. Je te demanderois volontiers, ſi tu aimerois mieux avoir le corps blanc

& efféminé, comme ceux qui ne ſont pas accouſtumez au travail, que de l'avoir brun & vigoureux, comme ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices ſervent à bannir l'oiſiveté, qui relâche les forces du corps & de l'eſprit, & qui rend les hommes pareſſeux & mutins; ſi bien qu'ils ſont neceſſaires en temps de paix, & en temps de guerre.

ANACARSIS. Mais quand les ennemis vous attaquent, marchez-vous au combat ainſi poudrez & huilez? Et apprehendent-ils que vous ne les ſuffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe, pour les faire tomber dans la boüe? Vos corps ainſi noircis au Soleil, ſont-ils à l'épreuve de leurs armes? & prenez-vous ces grands maſques de Tragedie pour leur faire peur, ou ces hauts cothurnes pour les atteindre plus promptement? Prenez garde que ces exercices ne conſument en vain voſtre force & voſtre vigueur, & que ce ne ſoient pluſtoſt des paſſe-temps de gens oiſifs, que des écoles de vertu. Vous feriez mieux, à mon avis, de tâcher à vous aguerrir par l'exercice des armes, non pas en lançant quelque javelot ſans pointe, mais en combattant tout de bon, avec l'épée & le bouclier, couverts de la cuiraſſe & de

l'armet. Car en l'estat où je vous voy, vous subsistez plustost par quelque faveur divine, qu'autrement ; puisque je n'ay qu'à mettre l'épée à la main, pour faire fuïr tous vos Athletes derriere les pilliers & les statuës qui embellissent ces portiques, & pour faire pâlir leur rougeur. En un mot, une longue paix vous a rendus incapables de soûtenir le visage de vostre ennemy.

SOLON. Demande-le aux Thraces, qui nous sont venus attaquer sous la conduite d'Eumolpe, & à vos Amazones avec leur Reine Hippolyte. Car quoyque nous nous exercions tout nuds, nous n'allons pas tout nuds à la guerre, & passons de ces exercices à celuy des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exerce icy, & si j'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras, si tu y demeures plus long-temps, & je te montreray tout nostre appareil de guerre avec nostre Cavalerie, qui fait presque le quart des habitans. Mais nous trouvons qu'il est superflu, pour ne point dire barbare & ridicule, d'aller armé en temps de paix ; c'est pourquoy il n'est pas permis de porter une épée. Cela est bon pour vous, qui estes toûjours errans & vagabonds, ex-

poſez aux courſes & aux embuſches de vos ennemis, & qui n'eſtes pas ſeulement en ſeureté parmy vos Citoyens, comme nous le ſommes par le moyen des loix & de la Juſtice.

ANACARSIS. Mais pourquoy épuiſer en vain ſes forces, au lieu de les employer à la guerre?

SOLON. Le corps n'eſt pas comme un vaiſſeau ſujet à tarir; au contraire, ſes forces s'augmentent par le travail, & lorſqu'il eſt exercé, il en devient plus robuſte; car il languit dans l'oiſiveté, comme l'experience le témoigne.

ANACARSIS. Je ne puis répondre à toutes ces ſubtilitez; mais je voudrois pour le moins que ces exercices fuſſent des images de la guerre, & qu'on ſe battiſt tout de bon l'épée à la main, au lieu de s'amuſer à donner le croc-en-jambe à ſon compagnon.

SOLON. Il ſeroit trop cruel de ſe tuer ſeulement pour l'exercice, & de priver l'Eſtat de braves hommes, qui pourroient rendre de bons ſervices dans l'occaſion. Pour ce qui eſt du prix qui eſt propoſé au vainqueur, je ne ſçay pourquoy tu fais ſi peu de cas d'eſtre proclamé victorieux en preſence de ſes citoyens, & de recevoir des loüanges & des applau-

diſſemens de tout le monde. Combien penſes-tu que ces acclamations excitent de courage dans la jeuneſſe, & qu'elles allument dans leur cœur de deſir d'honneur & de gloire ? Que ne feront point pour la défenſe de leur patrie, ceux qui prennent tant de peine pour une branche d'olivier ? D'ailleurs, à ſe montrer ainſi nûs aux yeux des autres, on en a plus de ſoin d'entretenir ſa force & ſa vigueur. Que dirois-tu, ſi tu voyois jouſter publiquement des cocqs & des cailles, avec ordre aux jeunes gens de s'y trouver, pour redoubler leur courage par la veuë de ces petits animaux, qui combattent pour la gloire juſques au dernier ſoupir de leur vie ; ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple belliqueux, courir aprés une bale qu'on jette au milieu de l'Amphitheatre ; ou ſe partager en deux bandes dans un lieu qui eſt enfermé d'eau, & s'entrepouſſer juſquà ce que l'un ou l'autre bataillon ſoit enfoncé ou recogné juſques-là ? Mais tu ſeras bien plus étonné, lorſque tu verras foüetter les jeunes garçons juſques au ſang ſur l'autel de Diane en la preſence de leurs peres & de leurs meres, qui ne ſont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter conſtamment la douleur,

Cocqs contre cocqs, & cailles contre cailles.

afin que s'ils venoient jamais à tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fist rien faire de lasche ni d'indigne de leur Patrie. Plusieurs donc meurent sous les coups de foüet, pour ne point trahir leur gloire ; & on leur a dressé des statuës publiques pour recompense.

ANACARSIS. Mais Lycurgue se faisoit-il foüetter comme cela, quand il estoit jeune, pour s'exercer à la vertu ; ou s'il a introduit ces coustumes en un âge qui le mettoit hors de danger ?

SOLON. Il est vray qu'il étoit déja vieux, lorsqu'il les a établies. Car ce ne fut qu'aprés avoir demeuré long-temps en Crete, pour apprendre celles de Minos, qui estoient estimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces coustumes estoient bonnes, que ne les as-tu donc suivies ?

SOLON. Je me suis contenté de celles de mon païs.

ANACARSIS. Ce n'est pas cela ; mais tu as veu combien il estoit ridicule de se faire du mal, pour s'empescher d'en avoir ; & pour une douleur absente & incertaine, endurer des maux presens & certains, que le plus cruel tyran ne feroit pas quelquefois souffrir. Si je me trouve jamais à ces spectacles de Lacedemone,

je t'assure que j'en riray tout mon soûl, que je diray bien des injures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislateur, à mon avis, avoit besoin d'un peu d'ellebore pour luy purger le cerveau.

SOLON. Ne dis pas cela d'un si grand homme; car quand tu seras à Sparte, on ne manquera pas de te satisfaire là-dessus. Mais aprés avoir appris nos coustumes, qui ne te plaisent pas trop, à ce que je voy, il est temps de te demander les tiennes, & comment vous instituez la jeunesse.

ANACARSIS. C'est sans l'outrager, ni faire mal à personne, mais il faudroit plus de temps pour t'entretenir de ces choses; & j'ay besoin mesme de quelque loisir pour m'y préparer. Remettons la partie à demain, puisqu'aussi-bien il est déja tard.

DU DEUIL.

Il se mocque des extravagances qu'on fait dans le Deüil, pluſtoſt par couſtume que par raiſon.

QU'il y a de plaiſir à conſiderer ce que les hommes font & diſent dans le Deüil ! Car ils trouvent toûjours ce qui eſt arrivé inſupportable tant à eux qu'à ceux qu'ils pleurent ; & *ceux qui les conſolent*, taſchent à montrer le contraire, quoyqu'ils flattent quelquefois leur paſſion, pour les contenter, & pour gagner créance ſur leur eſprit. Mais voyons un peu ce que diſent ceux qui s'affligent, aprés avoir expoſé leur opinion touchant les morts ; car cela fait partie de la Comedie. Le peuple abuſé par les Poëtes, & particulierement par Heſiode & Homere, s'eſt perſuadé qu'il y avoit là-bas un lieu ſoûterrain fort profond & tenebreux, quoyqu'ils penſent bien ſçavoir ce qui s'y paſſe ; où les morts ſont rete-

Ceux qui les conſolent. Je dis ailleurs, *qu'ils ne ſçavent où le mort eſt allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort.* Ce qu'il dit plus bas de Pluton eſt auſſi expliqué enſuite.

nus par des liens éternels & inviſibles, ſans que perſonne en ait jamais pû ſortir, que quelques-uns, dans toute l'étenduë des ſiecles; encore a-ce eſté par une grace particuliere, & pour des raiſons tres-importantes. Car tout le pays eſt environné de grands fleuves, dont le nom meſme fait horreur. Le Styx, le Phlegeton, le Cocyte, ſans parler d'Acheron, qui eſt *un grand marais* tout à l'entrée, qui exhale une vapeur ſi groſſiere, que les ames meſmes des oyſeaux ne ſçauroient voler par-deſſus. On trouve d'abord à la deſcente une porte de diamant gardée par Eaque, le couſin germain de Pluton, en la compagnie de Cerbere, qui eſt un chien à trois teſtes, qui fait de grandes careſſes à ceux qui entrent, mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent ſortir. Au-delà du marais eſt un grand pré d'Aſphodele, à travers lequel paſſe le fleuve d'Oubly, qui eſt le mortel ennemi de la memoire, ſi l'on en veut croire ceux qui en ſont revenus, quoyqu'il ſoit aſſez étrange, comme ils ont pû s'en ſouvenir, aprés en avoir bû, & conter toutes ces choſes qu'on ne ſçait que par leur rapport. Dans ces lieux re-

Horreur, feu, plaintes, &c.

Un grand marais. Je parleray ailleurs de Caron.

gnent Pluton & Proſerpine ; l'une fille de Cerés, qui a eſté enlevée & emmenée là par force ; & l'autre, frere de Jupiter, qui a eu cet Empire pour ſon partage ; & ſe nomme Pluton, qui ſignifie Richeſſe, à cauſe qu'il eſt riche en morts, comme m'a dit un homme qui le penſoit bien ſçavoir. Il a pour miniſtres les Peines, les Terreurs & les Furies, ſans parler de *Minos & de Rhadamante*, tous deux Candiots, qui rendent la Juſtice tres-ſeverement. Pour Mercure, il n'eſt là que comme un oyſeau de paſſage. Les gens de bien ſont envoyez aux Champs Eliſées qui eſt un lieu de délices ; & les méchans, en des cachots éternels, où ils ſont geſnez & tourmentez ; les uns dans le feu, les autres ſur des gibets ou ſur des rouës. Celuy-cy pour ſon ſupplice, traîne un rocher, ou puiſe de l'eau dans une cruche percée ; cet autre eſt rongé d'un Vautour, ou meurt de ſoif, ſans pouvoir ſe déſalterer, quoyqu'il ſoit dans l'eau juſqu'au cou. Le reſte qui n'a fait ny bien ny mal, ſe promene dans le pré que j'ay dit, où on eſt nourri des viandes qu'on porte aux morts, & des effuſions que l'on fait ſur leurs ſepulcres ;

Minos & Rhadamante. Il n'eſt point neceſſaire d'ajouſter, *fils de Jupiter.*

quoyqu'aprés tout, ce ne ſoient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lorſqu'on les touche. Cependant, les pauvres gens qui n'ont ny parens ny amis, courent fortune là-bas de mourir de faim, parce que perſonne ne les aſſiſte. Ces choſes, & autres ſemblables, ont tellement pris créance parmi le peuple, qu'on met une piece d'argent en la bouche de ceux qui meurent, pour payer le Batelier, ſans conſiderer ſi c'eſt une monnoye qui ait cours dans le païs, joint qu'on feroit mieux, à mon avis, de ne rien donner, afin qu'on fuſt contraint de les renvoyer icy. Aprés cette ceremonie, on lave le corps du défunt, comme s'il n'y avoit point d'eau là-bas, ou qu'il duſt aſſiſter à quelque feſtin en arrivant: Car outre cela, on le parfume, on le couronne de fleurs, on l'habille de ſes plus beaux habits, ſoit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin, ou qu'on ne le traite pas ſelon ſa condition. Tout cela eſt accompagné de plaintes & de regrets, de larmes & de ſanglots, pour répondre à un *Maiſtre de ceremonie*, qui

Obole, *qui eſt un ſou marqué.*

Maiſtre de ceremonie, Cecy eſt plus bas chez l'Auteur. Du reſte, je touche ailleurs les plaintes des femmes.

préside à l'action, & qui rapporte d'un ton lugubre, les anciennes calamitez, pour faire pleurer si l'on n'en avoit point d'envie. Les uns donc s'arrachent les cheveux, les autres se frappent l'estomach, ou s'égratignent le visage. Il y en a qui déchirent leurs habits, & qui mettent de la poussiere sur leurs testes, ou qui se couchent par terre, & se heurtent contre les murailles; si bien que le mort est le plus heureux de toute la bande. Car tandis que ses amis & ses parens se tourmentent, il est placé en quelque lieu éminent, layé, nettoyé, parfumé & couronné, comme s'il vouloit aller en compagnie. Ensuite, son pere ou sa mere, s'il en a, sortent de la troupe, & le viennent embrasser, avec des lamentations si ridicules, que cela seroit capable de le faire crever de rire, s'il avoit quelque sentiment. Car ils luy diront, par exemple, d'une voix dolente, & d'un ton lugubre! Ha, mon cher fils, pourquoy és-tu mort? c'estoit à moy d'aller le premier; Tu as esté bien pris sur le vert, & cueilly en la fleur de ton âge; sans avoir gousté des plaisirs du monde, & des douceurs du mariage, & sans avoir laissé des enfans qui te ressemblent. On ne te verra plus joüer avec tes petits

camarades,

camarades, ni boire & manger avec eux. C'eſt ainſi qu'ils parlent, comme ſi l'on avoit beſoin de vivres là bas, & qu'on duſt mourir de faim, faute d'en avoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens, égorgent leurs chevaux & leurs eſclaves, pour les aller ſervir en l'autre monde; & bruſlent ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus precieux, comme ſi cela leur devoit eſtre fort utile. Cependant, tout ce que ces gens-là diſent, ce n'eſt, ni pour les morts, qui ne les ſçauroient entendre, quand ils crieroient dix fois plus haut, ni pour eux-meſmes, car il ſuffiroit de parler tout bas, ou de le penſer ſans le dire. Si bien qu'il ne reſte, ſinon que ce ſoit par couſtume, ou pour les autres, de peur qu'on ne les croye ſans amitié, & ſans ſentiment pour leurs proches. Car du reſte, ils ne ſçavent ni où le défunt eſt allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort: Au contraire, tout bien conſideré, ils trouveroient peut-eſtre qu'il luy eſtoit avantageux de mourir. S'il les entendoit donc, voicy ce qu'il pourroit dire: Qu'avez-vous tant à pleurer, pauvres gens, & à vous tourmenter pour moy, qui ſuis plus heureux que vous? Voudriez-vous que j'euſſe veſcu juſqu'à un âge décrepit, pour eſtre à

charge à mes amis & à moy-meſme, & en riſée aux autres, aprés avoir perdu tous les ſens, & ſouffert mille afflictions durant la vie ? Vous regrettez de ce que je ne pourray plus ni manger ni boire : Mais n'eſt-il pas plus avantageux de n'avoir plus beſoin de boire ni de manger ? Vous feriez donc mieux de crier : Ha, mon fils, tu ne ſeras plus ſujet aux infirmitez de la vie ; tu ne ſeras plus tourmenté de froid ni de chaud, de ſoif ni de faim : Tu n'apprehenderas plus les menaces d'un tyran, ni les embuſches d'un ennemi ; tu ne ſeras plus tourmenté des paſſions, ni travaillé des débauches de la jeuneſſe, & ne craindras plus les douleurs ni les ennuis de la vieilleſſe. Ces plaintes, à voſtre avis, ne ſeroient-elles pas plus juſtes, & *moins ridicules ?* Il pourroit encore ajouſter : Eſt-ce que les tenebres où je ſuis vous font peur, & que vous apprehendez que je ne ſois ſuffoqué par la peſanteur de mon ſepulcre ? Mais un mort n'a rien à craindre, puiſqu'il ne ſçauroit plus mourir, & mes yeux pourris ou bruſlez n'ont plus beſoin de voir la lumiere. D'ailleurs, quand je ſerois miſerable, à quoy me ſerviroient

On trouſe dedans.

Moins ridicules. Le raiſonnement veut cela, quoyque le Grec diſe le contraire.

toutes vos plaintes, & tous ces coups donnez contre l'eſtomach, à la cadence des inſtrumens, & cette tombe couronnée, & ces effuſions & ces lamentations des femmes? Croyez-vous que ce vin que vous répandez, deſcende juſqu'aux Enfers, & qu'il ſoit encore bon à boire en l'autre monde? Car pour les beſtes que vous bruſlez en ſacrifice, une partie s'en va en fumée, & le reſte n'eſt que cendres, qui ſeroit un fort mauvais aliment. Il y a donc long-temps qu'il me prend envie de rire de tout ce que vous faites; *mais ce linge* dont vous m'avez embeguiné, m'en empeſche. Si le mort réſuſcitoit à voſtre avis, n'auroit-il pas plus de raiſon de dire cela, que les parens, qui le pleurent, n'en ont de dire ce qu'ils diſent? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui ſont ſemblables par-tout; mais les ſepultures ſont differentes ſelon les diverſes Nations. Car les uns les bruſlent ou les enterrent, les autres les embaument ou les mangent. J'ay aſſiſté à des feſtins en Egypte, où l'on les place au bout de la table; & quelquefois un homme par neceſſité preſte la carcaſſe de ſon pere ou de ſa mere, *Squelette, corps ſeché.*

Mais ce linge. Je touche plus haut ce qui eſt icy.

pour ſervir à cet uſage. Pour les monumens, les colonnes, les inſcriptions, & les pyramides, y a-t-il rien de plus inutile & de plus ridicule ? Il y en a qui celebrent des jeux à la memoire du défunt, & qui font des oraiſons funebres ſur ſon ſepulcre, comme ſi cela luy devoit ſervir là bas de certificat & d'atteſtation de vie & mœurs. Aprés tout cela, on traite l'aſſemblée, où les amis vous conſolent, & vous convient à manger. Juſques à quand, diſent-ils, voulez-vous pleurer un mort ? Vous ne le rappellerez pas en vie par vos larmes. Vous voulez-vous faire mourir pour déſeſperer vos amis, & laiſſer vos enfans orphelins ? Il faut pour le moins manger, quand ce ne ſeroit que pour faire durer voſtre deüil. A la fin vous vous laiſſez vaincre aprés beaucoup de réſiſtance, quoyque vous mouriez de faim, parce qu'il y a trois jours que vous n'avez mangé. *Voilà une partie* des choſes qu'on fait dans le deüil, & d'autres encore plus ridicules, tant par une mauvaiſe couſtume, que par une fauſſe opinion que la mort eſt un mal.

Voilà une partie. J'ay dit plus haut, qu'ils craindroient de paſſer pour des gens ſans ſentiment & ſans affection pour leurs proches.

Fin du ſecond Tome.

TABLE
DES MATIERES
Du second Tome de Lucien.

A.

Abaucus. Quel & combien fidele amy ; *page* 337
Abdere. Comment les Habitans de cette Ville devinrent presque tous Comediens ; 152
Abonus. Où est située cette Ville ; 143
Academie. Plaidoyer de l'Academie pour la débauche, & pour soy ; 475, 476
Acheron. Quel, & où se voit, 541
Achille. Bouclier d'Achille combien remply de figures ; 215 & 451
Par qui tué ; 511
Adymarque, Duc de Maclyne ; 328
Afranius Silo. Son peu d'éloquence, & sa fin, 15
Agathocles. Combien l'amitié d'Agathocles & de Dinias fut celebre, & en quelle contrée ils vivoient ; 306, 307
Agathoclés le Stoïcien. Pourquoi plaidoit ses écoliers, 451
Ajax. Comment défendoit Teucer ; 513
Alexandre. Ou le faux Prophete, 138

Alexandre le Grand. Combien ennemy de la flatterie, 7
Comme il s'eſt élevé une ſtatuë plus grande que le Mont Athos, 288,289
Alexandre tyran de Pherés. Par qui fut tué, 450
Amaſtris. Ville, où ſituée, 334
Ambroſie. Le manger des Dieux, 459
Amy. Quel treſor c'eſt qu'un bon amy, & combien eſtimé parmi les Scythes, 303
Exemples ſinguliers d'amis fideles, 299
Amitié. Etrange façon de contracter amitié, 323
Entre combien de perſonnes elle ſe peut contracter de la ſorte, *là-meſme.*
Amizoque. Ses avantures, 324 & *ſuiv.*
Amour. Diſcours ſur les differentes ſortes d'amours, 235, *juſqu'à* 270
Anacarſis. Pourquoy quitta ſon païs, & traverſa tant de terres & de mers, 523
Anaxarque. Paraſite d'Alexandre, 507
Animaux. Quelle eſt la condition des Animaux, 435
Année. Par qui diviſée en mois & ſaiſons, 211
Antigonus. Ses amours inceſtueuſes, 450
Antiochus. Fils de Seleucus, 450
Antiphile. Combien aimé de Demetrius, 317 & *ſuiv.*
Antiſthene. Quel Philoſophe, 509
Anubis. Quel Dieu & de quelle figure, 388, 389
Où s'eſt mis en credit, 456
Apis. Dieu des Egyptiens, 212
Apollon. A qui il rendit ſervice, 376
Contraint de mandier, 389
C'eſt un des plus anciens Dieux, quoyque ſans barbe, 397
Combien ſes oracles ſont ambigus, 398

Où il établit le Bureau de ſes Propheties, 456
Son travail, 463
Apollon le Lycien. Son temple & ſa ſtatuë, 521
Arbacés. Eunuque & meurtrier d'Arſacés, 450
Arcadiens. Pourquoy ne voulurent point recevoir l'Aſtrologie, 216
Archelaüs. Juſqu'à quand il eut Euripide pour Paraſite, 507
Areopage. Lieu de Juſtice chez les Atheniens, 471
Belle Coutume de l'Areopage, 526
Arete. Quelle, & ſa fille Nauſicaë, 283
Aretas. Amitié d'Aretas, d'Eudamidas & de Carixene, 314
Ariſtipe. Pour quel ſujet alla en Sicile, 506
Ariſtogiton. Liberateur des Atheniens, de qui eſtoit Paraſite, 512
Ariſtote. Quelle part il a eu dans cette profeſſion, 507
Sa timidité, 509
Ariſtoxene. Muſicien, Paraſite de Nelée, 507
Arithmetique. Utilité de ſon étude, 528
Arſacés. Par qui maſſacré aprés avoir égorgé ſa femme, 450
Arſacomas. Son ambaſſade vers le Roy du Boſphore, 327
Hiſtoire de ſon amitié avec Loncate & Maſente, 328, 329
Art. Ce que c'eſt, 495
Peine que les Arts donnent à apprendre, 501, & 502,
Ordinairement la fin de l'Art n'eſt pas celle de l'Artiſan, 502
Aſne. Comment Lucien fut metamorphoſé en aſne, 346
Aſpaſie. Pourquoy tant aimée de Periclés, de

Socrate & d'Eſquinés, 181 & 182
Aſphodele. Prez, en quel endroit, 542
Aſſyriens. Quelle eſt leur principale divinité, 406
Aſtalaphe. Pourquoy crû fils de Mars, 214
Aſtrologie Jugement que fait l'Auteur de l'Aſtrologie judiciaire, 210
D'où elle a tiré ſon origine, *là-meſme*.
Par quels peuples cultivée & perfectionnée, 211, 212
Aſtrologie défenduë des accuſations ordinaires qui ſe font contr'elle, 216, 217
Athénes. Combien cette Ville fut differente de Rome, 282
Athléte. Comparaiſon de ſon corps à du bled, bien criblé, 532
Atrée. En quoy préferé à ſon frere Thyeſte, 113
Autolyque. Fils de Mercure, pourquoy eſtimé tel, 214

B

Bacchus. Comment vainquit les Lydiens, Thyrreniens & Indiens, 180
Qui doit paſſer le premier de Bacchus ou d'Hercule, 390
Bagoas. Quel, & pourquoy il contrefit l'Eunuque, 208
Balets. Comparez avec les Tragedies, 182, 183
Baſthé. Avanture ſinguliere de luy, 327
Beatitude. En quoy elle conſiſte, 501
Beauté. Deſcription d'une beauté parfaite, 274, 275
Beauté ſans eſprit à qui ſemblable, 278
Belier. Signe celeſte, de la nature duquel les Afriquains tirent leurs prédictions, 212
Belite. Sa generoſité pour ſon Amy, 327
Bellerophon. Comment on peut expliquer le cheval,

val allé qu'on luy attribuë, 213
Bendis. Où ſe mit en credit, 456
Beroée. Quelle ville, & où ſituée. 359
Bien. En quoy conſiſte le ſouverain bien, 443

C

Caldéens. Combien addonnez à l'Aſtrologie, 212
Caſſiopée. Comment elle attira ſur ſoy le courroux des Dieux, 288
Carixene. Son amitié pour Eudamidas, 314
Caſſandre de Polignote, quelle, 275
Chaire de Profeſſeur, diſputée entre deux Philoſophes, 203. & *ſuiv.*
Clinias. Pille le Temple d'Eſculape, 451
Cocconax. Chroniqueur Bizantin, ſes avantures, 142
Colombe. Par quels peuples adorée, 406
Coloſſe de Rhodes. Comment reçû en l'aſſemblée des Dieux, 389
Comedies. Quel doit être l'uſage des Comedies, 172. 530
Comparaiſon. Comment elle ſe doit faire, 294
Coq. Fils de Mars, pourquoy changé en Coq, 414
Cordace. Quelle ſorte de danſe, 180. 459
Corps. Ceremonies pratiquées du temps de l'Auteur envers les corps des défunts, 543
Cothurne. Ce que c'eſt, & à quel uſage, 530
Courtiſans. Sont les Paraſites des Princes, 512. 517
Crates. Quel Philoſophe, 509
Creſus, En quelle extremité ſe trouva, 432
Cteſias. Jugement de ſon Hiſtoire des Indes, 34
Cylleniens. Quelle eſtoit leur principale divinité, 406

Cynethus. Courtisan de Demetrius, de quoi il se loüoit, 295
Cynegire. Bon mot à son sujet, 231

D

Damis. Dispute de Damis l'Epicurien, contre le Stoïcien Timoclés, au sujet de la Providence, 395. *& suiv.*
Damon. Histoire de l'extrême amitié d'Euthydique & de Damon. 312
Dandamis. Ce qu'il fit pour son amy Amizoque, qu'il voyoit emmener captif, 324. 325 *& suiv.*
Danse. Son apologie, 171. *& suiv.*
D'où elle a pris naissance, 175
Qui fut la premiere qui se plût à cet exercice, & l'enseigna aux autres, *là-mesme.*
Par quels peuples le plus cultivée, 176. 179
Danse sacrée, 179
Décacheter. Diverses sortes de décacheter les Lettres, 149
Dédale. Comment il donna lieu à la fable, 213
Demades. Orateur, combien timide de son naturel, 508
Demetrius de Sunion. Combien il aima Antiphile, 317
Demonax. Sa naissance, & sa Philosophie, 218. 219
Quelle estoit sa façon de vivre, 221
Ses apophthegmes, 223. *& suiv.*
Demosthene. Sa fausse bravoure, 509
Denys le tyran. A quelle extremité fut reduit, 432
Desherité. Declamation d'un fils desherité, 108
Dessauter. Ce que signifie proprement ce terme, 178
Destin. Si les ordres du destin sont inviolables, 372. 373.

Deüil. Invective contre les extravagances qui se font dans le deüil, 540. *& suiv.*
Dialogue. Playdoyer du Dialogue contre Lucien, 483
Repartie de Lucien à cette plainte, 490
Diane. Quels sacrifices font les Scythes à cette Déesse, 408
Où elle se mit premierement en credit, 436
Dieux. S'ils sont sujets aux ordres des Parques, 372. 373
S'ils se peuvent mettre en colere, 378
Dinias. Combien fut celebre l'amitié d'Agathocles & de Dinias, & en quel pays ils vivoient, 306. *& suiv.*
Diogene. Son occupation aux approches de Philippe, 3. & 509
Dionysius. Comment se laissa emporter à la volupté, 480. 481
Diotime. Quelle Dame, & en quoy recommandable, 283
Divination. Combien sainte & ancienne au sens de l'Auteur, 215
Divinité. Quelle contrarieté parmi les Philosophes anciens, au sujet de la Divinité, 447

E

Eaque. Cousin de Pluton, de quelle charge pourvû, 545
Eau. Par quels peuples adorée, 406
Ecorniflerie. Comment prouvée estre un art, & le plus excellent de tous, 492. *& suiv.*
Education. Quel soin on prenoit à Lacedemone de celle des enfans, 527. 528
Egyptiens. Comment regloient leur année, & de quoy se servoient pour deviner, 211. 212
Combien superstitieux, 298
Quelle divinité principalement adorée par

ces peuples, 496
Elisées. Champs Elisées, quel lieu, 542
Eloquence. Combien cet Art excelle par-dessus les autres, 504
Emmelie. Quelle sorte de danse, 180
Empedocle. Où porté par la fumée du Mont Ethna, 449
Empouse. Ce que c'estoit, 179
Endymion. Ce qui a donné lieu à sa fable, 214
Enée. Pourquoy reputé fils de Venus, 214
Enfer. Quel selon les Payens, 540
Epicure. Son plaidoyer pour la volupté, 480
Ce qu'il attribuoit à sa secte, 499
Epicuriens. Quels entre tous les Philosophes, 460. 461
Combien differens des Stoïciens, 505
Escrivains. Avis aux Escrivains de l'Histoire, 3. 4. *& suiv.*
Esculape. Pourquoy dit fils d'une Corneille, 146
Où il établit une boutique d'Apoticquaire, 456
Son travail, 464
Esquinés. Comment devenu le Parasite de Denys le Tyran, 506
Sa timidité, 508. 509
Ethiopiens. En quelle posture ils vont au combat, 179
Nation fort subtile, 211
Quelle est leur principale divinité, 405
Eudamidas. Son testament, & sa confiance en deux amys, 314
Eumenides. Quelles Déesses, & où estoit leur Autel, 466
Euphorbe. Quel, & où tué, 422. 425
Eutipide. Parasite d'Archelaüs, 507
Euthydique. Histoire de son extréme amitié avec Damon, 312. 313

Exercice. Traité des Exercices du corps, 518.
Pourquoy établis, 523. 524
Exorde. Preceptes pour l'Exorde des bons Orateurs, 28. 29.

E

Fables anciennes, combien pleines d'instruction, 214. 215
Felicité. En quoy elle consiste. 422. 499
Femmes. Comment elles veulent estre peintes dans leurs tableaux, 7
Plantées comme des vignes, 57
Feu. Par quels peuples adoré, 406
Flaterie. Ce que c'est précisément, & comment distinguée de la loüange, 285. *& suiv.*
Folie. Elle excuse tout, 495
Fourmilieres. Comparées aux Villes, & l'occupation des fourmis à celle des Habitans, 452.

G

Geometrie. Son utilité, 518
Grands. Quel besoin ils ont des Parasites, 516
Quel honneur ils en tirent, *là-mesme & suiv.*
Grecs. De qui & en quel temps ils receurent la connoissance de l'Astrologie, 512
Guerre. Comment la Guerre est mere de tout, 3
Gygés. Quelle estoit la vertu de l'anneau de Gygés, 481

H

Helene. Quelle, & si elle estoit si belle qu'Homere la décrit, 426
Par qui elle fut ravie durant la premiere guerre de Troye, *là-mesme.*
Hercule. En quoy particulierement loüable, 295
Qui doit passer le premier, de Bacchus, ou d'Hercule, & ses travaux, 390 391. 472.

Hermodore l'Epicurien. Se parjure pour de-
l'argent, 451
Foudroyé par Jupiter, 458
Herophile le Cynique. Ses débauches, 451
Hippogriphes. Quelle ſorte d'animaux, & où
rencontrez, 39
Hiſtoire. Démangeaiſon d'écrire l'Hiſtoire de-
puis quel temps, 2.
Ce qu'il faut faire pour devenir bon Hiſtorien,
3 *& ſuiv.*
Combien l'Hiſtoire eſt differente de la Poë-
ſie, 5
Combien doit eſtre retenuë dans ſes loüanges,
& quel doit eſtre ſon but, *là-meſme.*
Défaut qui la rend ſuſpecte, 7
Divers commencemens d'Hiſtoires, 8 *& ſuiv.*
Prefaces diverſes & comparaiſons, *là-meſme.*
Ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer,
12
Comparaiſons des mauvais Hiſtoriens, à des
valets enrichis depuis la mort de leurs Maiſ-
tres, *là-meſme.*
Termes poëtiques combien meſſéans en l'Hi-
ſtoire, 13
Unité du caractere combien exactement y doit
eſtre gardée, 14
Deſcriptions trop longues pour l'Hiſtoire,
là-meſme.
Hiſtoire en forme de prophetie, 19
Preceptes pour ceux qui y ſont propres, &
qui veulent écrire l'Hiſtoire, 21. *& ſuiv.*
Quel doit eſtre le ſentiment d'un bon Hiſto-
rien, 24
Quel doit eſtre ſon ſtyle, ſes penſées & ſes
Sentences, 25
Quel doit eſtre ſon Exorde, 28, 29

Breveté & retenuë dans les descriptions, combien neceſſaires à l'Hiſtoire, *là-meſme.*
Combien l'Hiſtoire doit eſtre éloignée du Panegyrique & de la Satyre, 31
Hiſtorien en quoy diſtingué de l'Orateur, 194
Homere. En quoy peut ſervir de regle aux Hiſtoriens, 30
Comment Homere eſtoit un excellent Peintre, 176
Homme. De combien de parties il eſt compoſé, 195
Quelle eſt la condition la plus heureuſe, de l'homme ou de la femme, 418
S'il y a un art pour connoiſtre les hommes, 495
Hormus. Quelle ſorte de danſe eſtoit ainſi appellée, 177
Hymette. Fortereſſe ou pointe de rocher, en quelle Contrée, 468
Hypate. Ville, & où ſituée, 339
Hyperide. Sa timidité, 509

I

Idomenée. Fils de Jupiter, eſtoit Paraſite d'Agamemnon, au rapport d'Homere, 510
Jeux publics, de la Grece; & quel eſtoit le prix des victorieux, 521
Indiens. Comment ils adorent le Soleil, 178
Jour. Quels ſont les peuples qui adorent le jour, 406
Iphigenie. Preſtreſſe de Diane, 303
Iſle. Suſpenduë en l'air, quelle & comment trouvée, 38
Iſocrate. Combien timide de ſon naturel, 508
Jupiter. Comment la vie luy fut ſauvée, 175
Pourquoi eſtimé avoir enchaiſné Saturne, 214

Ce que l'on croit de luy en Candie, 408
Combien a plus de peine que les autres Dieux, 463. 464
Jupiter Hammon. Sous quelle figure adoré par les Africains, 214
Juſtice. Par qui loüée juſqu'à eſtre eſtimée le ſouverain bien, 466

L

Lacedemoniens. Doivent une partie de leur gloire à la danſe & à la muſique, 176
Comment élevoient leurs enfans, 451
Lampes. Iſle des Lampes, en quelle contrée, 55 *& ſuiv.*
Leucanor. Roy du Boſphore, 327. 328
Licurgue. Combien timide de ſon naturel, 502
Loüange. Quelle doit eſtre la loüange, 4. 5. 6
Quand elle eſt bonne, & ce que c'eſt, 286. 287
Comment diſtinguée de la flaterie, 294
Luite. Quel exercice, & comment ſe faiſoit, 521
Luiteurs. Pourquoy les Luiteurs ſe frotent de ſable & de pouſſiere aprés s'eſtre frotez d'huile, 533
Lune. Globe de la Lune, quel pays, 38
Quel peuples adorent la Lune, 406
Ses plaintes contre la curioſité des Philoſophes, 453
Lycurgue. Legiſlateur des Lacedemoniens, 216
Sur quel modele forma ſa Republique, 538

M

Arcomans. Peuples, où logez, 163
Mars. Quels eſtoient ſes Preſtres, 179
D'où eſt venuë la fable de la ſurpriſe de Mars avec Venus, 215
Comment ſurpris par Vulcain, 414

Menecrate. Pourquoy declaré infame, & tous ſes biens confiſquez, 315
Beau trait d'amitié en ſa faveur, 316
Menippe. Comment vola dans le Ciel, 445
Merion. Quel & combien bon Danſeur, 175
Merione. De qui il eſtoit courtiſan & le Paraſite, 512
Metempſycoſe. Ce que c'eſt, & quelques exemples memorables d'icelle, 424. 425
Meſtier. Quel eſt le meſtier qui ne couſte rien à apprendre, mais bien à enſeigner, 501. 502
Minerve. Jeux en ſon honneur à Athenes, 512
Minos. Reputé fils de Jupiter, 214
Quel honneur il receut des Dieux, 513
Où vécut, & quelles furent les Loix qu'il établit, 538. 542
Mneſithée. Quel ſacrifice il fit à Jupiter, & aux autres Dieux, aprés eſtre échapé du naufrage, 392
Morts. Comment honorez par les Scythes, 299
Combien inutiles ſont les plaintes qui ſe font autour des morts, 543. 544
Réponſe imaginaire de quelqu'un de ces morts, 545
Combien de differentes ſortes de ſepultures de morts, 547
Muſée. Quel perſonnage, 178
Muſique Combien utile, 172
Combien puiſſante ſur l'eſprit humain, 528. 531
Myrmidons, Quelle Nation, & d'où venuë, 453

N

Nauſicaë. Quelle Dame, & en quoy particuliérement recommandable, 283
Neſtar. Breuvage des Dieux, 452.

Neptune. Quelle fut ſon avanture, 376
Neſtor. Paraſite d'Agamemnon, 510
De Cenée & d'Exadius, 511
Niobe. Par qui & pourquoy changée en rocher, 298

O

Obole. Quelle ſorte de monnoye, & de quelle valeur, 543
Offenſe. Belle coûtume des Scythes, lorſque quelqu'un d'entr'eux a receu quelque offenſe, 329
Olympias. D'où vient la fable de cette Princeſſe. 142
Olympique. Quel eſtoit le prix du vainqueur aux jeux Olympiques, 521
Or. Quelle deſcription en fait Pindare, 417
Par qui comparé aux Graces, 423
Ses beaux effets, *là-meſme*.
Comment il eſt la ſource de tous maux, 424
Oracle. Quelle eſt la couſtume des Oracles, 150
Quel rapport ils ont avec l'Aſtrologie, 215
Oracles, principalement d'Apollon, combien ambigus, & à quoy ſemblables, 398 407
Orateur. Diſtinction entre l'Orateur & l'Hiſtorien, 294
Combien les Orateurs ſont ſujets à l'avarice, 514
Oreſte & Pylade. A quel honneur élevez & pourquoy, 299 301. 302. 304
Orphée. Excellent Danſeur & Muſicien, 178
A qui donna les premieres lumieres de l'Aſtrologie, 212
Pourquoy les Grecs placent ſa Lyre dans le Ciel, *là-meſme*.

P

Pacate. D'Apelles, quelle, 276
Pan. Compagnon de Bacchus, où logé, 469
Ses plaintes, *là-meſme.*
Son invectiue contre les Philoſophes, 470
Pantée. Quelle Dame, & ſa beauté, 277
Pantomime. Ce qu'il doit ſçavoir, 184. 185
Signification de ce terme, 194
Quel doit eſtre le Pantomime, *là-meſme, & ſuiv.*
Paphlagoniens. Combien ſuperſtitieux, 143. 144.
Paraſite. Si l'exercice du Paraſite peut eſtre appellé un meſtier, 492. 493.
S'il peut eſtre rangé parmi les arts liberaux ou mécaniques, 495.
Sa définition établie & expliquée, 497
On prouve que de tous les arts, c'eſt le meilleur, 501 *& ſuiv.*
Qu'il l'emporte même ſur la Philoſophie & l'éloquence, 504. 505. *& ſuiv.*
Parnés. Mont, & en quelle Contrée, 468
Parques. Quelle eſt leur puiſſance, & ſi les Dieux y ſont ſujets, 373. *& ſuiv.*
Paſiphaë. Pourquoy feinte amoureuſe d'un taureau, 213
Patras. Ville, où ſituée, 370.
Patrocle. Paraſite d'Achille, 511
Sa valeur, *ibid.*
Pauvreté. Ses avantages, 412. 429
Peintre. D'où vient que les Peintres ne ſont pas reſponſables en Juſtice de leurs imaginations, 293.
Pella. Ville, où ſituée, & quelle à preſent, 142
Penelope. De quoy peut ſervir d'exemple, 283
Perſes. Quelle eſt la principale divinité qu'ils adorent, 405

Phaëton. Origine de la Fable de Phaëton, 214
Phalaris. Harangue des Ambaſſadeurs de Phalaris aux Preſtres de Delphes, pour les obliger de recevoir le taureau d'airain pour offrande à Apollon. 127
Suite de ce diſcours par un de ces Preſtres pour obliger les autres à recevoir ce preſent, 135. *& ſuiv.*
Phales. Par quels peuples adoré, 406
Pheaques. Combien ces peuples eſtoient amateurs de la danſe, 177
Phidias. Quel eſtoit le plus excellent de ſes ouvrages, 424
Philocrate. Combien timide de ſon naturel, 508
Philoſophes. Combien incertains, 444
Quel ſorte de gens, & leur grand nombre, 460 461
Si l'on peut donner l'exemple de quelque Philoſophe, qui ſoit mort les armes à la main, 509. 510
Combien ſujets à l'avarice, 514
Philoſophie. Combien cet Art excelle pardeſſus les autres, 504
Phrygiens. Quelle eſt leur principale divinité, 406
Phryxus. Pourquoy feint aller ſur un Belier d'or, 14
Pilade. Voyez Oreſte.
Pilote. Comparaiſon du Pilote & de la Providence, 409
Pindare. Quelle deſcription il fait de l'or, 417
Platon. Quelles eſtoient ſes loix, 456
S'il s'eſt meſlé du meſtier de Paraſite, 506
En quoy comparé à Nicias, *là-meſme.*
Jamais ne fut à la guerre, 509
Pluton. Quelle eſtoit la vertu de ſon caſque, 481

Pourquoy ainſi appellé, & ce que ſignifie ce nom, 541
Pnicé. Place d'Athenes, à quoy deſtinée, 470
Poëſie. Eſt un preſent du Ciel, 504
Quels en ſont les charmes particuliers, 528
Poëte. Pourquoy les Poëtes ne ſont pas reſponſables en Juſtice de leurs imaginations, 293
Poix: Berytrienne, & ſon uſage, 149
Polemon. Quel perſonnage, & pourquoy quitta l'Academie, 476
Polyſtrate. Quel & combien grand Orateur, 291
Portique. Plaidoyer du Portique contre la volupté, 478. 479
Priape. Quel Dieu chez les Bithyniens, 179
Promethée. Quelle eſt ſa condition, 376
Proorqueſteres. Quelle ſorte de Magiſtrats, 177. 178
Proſerpine. Fille de Cerés. Comment enlevée, 142
Prothée. Que repreſente-t-il chez les Egyptiens, 179
Providence. Si elle eſt maiſtreſſe ou eſclave du deſtin,
Ptolomée. Ses amours inceſtueux, 450
Pugilat. Quelle ſorte d'exercice,
Pyrrhique. Sorte de danſe inventée par Pyrrhus, 176
Pyrrhon. Pourquoy ne ſe voulut point preſenter en jugement, 483
Pythagore. Quel perſonnage, & ce qu'il avoit eſté auparavant, 415
Pourquoy défendit les viandes & les féves, 417
Pythiques. Quel eſtoit le prix du vainqueur aux jeux Pythiques,

Q.

Quades. Peuples, où logez, 163

R

Rhadamante. De quel pays, & combien severe justicier, 542
Rhea. Comment l'invention de la danse luy est dûë, 175
Rhetorique. Plaidoyer de la Rhetorique contre Lucien, 484. 485
Richesses. Description des incommoditez des richesses, 412. 424
Rois. Quelle est la felicité des Rois, 432
Pourquoy comparez aux statuës d'or, 433
Quelle est leur infortune, *là-mesme*.
Roman de Lucien, 35. *& suiv*.
Roxane d'Aëtion, quelle, 276
Rutilianus. Quel personnage, & combien superstitieux, 154

S

Saliens, Prestres de Mars. Pourquoy ainsi appellez, 179
Sappho. Quelle Dame, & en quoy recommandable, 283
Sarpedon. Fils de Jupiter, par qui tué, 511
Science. Quels sont les effets de la Science, 11
Scythes. Quelle estime ils font d'un bon amy, & combien ils abhorrent la trahison, 303
Comment ils servent leurs amis, 329
Quelle estoit leur principale divinité, 406
Exacts observateurs de la Justice, 522
Signe. Quel rapport ont les Signes celestes avec les Oracles, 215
Sisinnes & Toxaris, combien grands amis, 534
Smirne. Où située, & quelle ville, 272
Socrate. Pourquoy, & en quel âge a voulu apprendre la danse, 181
Comment se porta contre les Lacedemoniens, 509. 510

Solon. Entretien d'Anacarsis avec Solon, 518. 519 *& suiv.*
Sommeil. Son occupation, 464
Songe. Pourquoy dépeint avec des aisles, 416
De combien de sortes selon Homere, 417
De quoy ils se forment, *là-mesme.*
Sosandre de Calamis. Quelle statuë & sa beauté, 274. 275
Sostrate le Philosophe. Quelle vie menoit, & en quel endroit, 188
Spartinus. Comment tué en un festin, 450
Spectacles. Combien doux & charmans, 173
Combien celebres en Grece,
Squelette. Ce que c'est, 547
Stoïciens. Combien differens des Epicuriens, 505
Stratonice. Belle mere d'Antiochus, 450
Sunion. Quelle place, & en quelle contrée, 467
Sycinnis. Quelle sorte de danse, 180. 182

T

Tantale. Quel honneur il receut des Dieux, 513
Theane. Quelle Dame, & en quoy recommandable, 283
Thesée. Comment a passé toute sa vie, 479
Thessaliens. Quel état faisoient de la danse, 177
Thraces. Quel Dieu ils avoient, 406
Thucydide. Quel historien, 31
Thyeste. D'où l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un belier d'or; & pourquoy postposé à son frere Atrée, 213
Tigrapate. Prince des Laziens, 328
Tillibore brigand. Sa vie écrite par Arrian, 139
Timoclés. Dispute de Timoclés le Stoïcien contre Damis l'Epicurien, au sujet de la Providence, 385. 393. 403
Tiresias, grand Astrologue. Pourquoy figuré masle & femelle, 213

Toxaris & Sisinnes. Combien grands amis. 334
Tragedie. Son utilité, 172
Quel doit estre l'usage des Tragedies, 530. 531
Troye. Si la guerre de Troye se passa comme Homere la décrit, 426
Tyran. Declamation pour le meurtrier d'un Tyran, 96. & *suiv.*

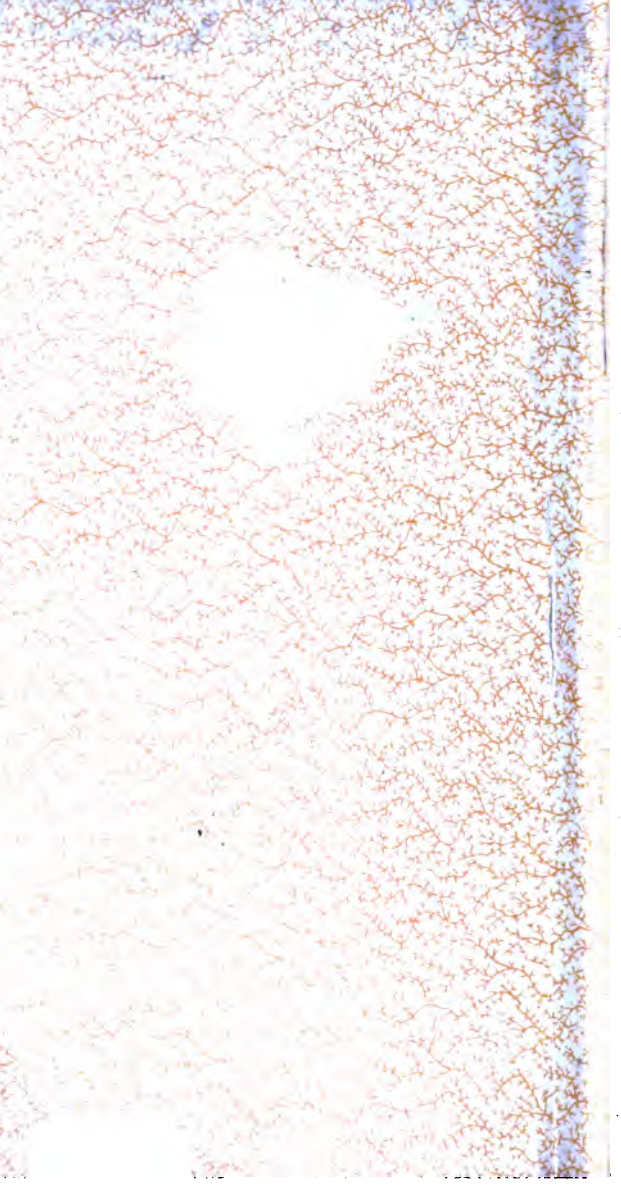
V

Venus. D'où est venuë la fable de la surprise de Venus enchaisnée avec Mars, 215
Comment surprise par Vulcain, 414
Venus de Cnide, & d'Alcamene. 273
Vertu. Combien estimable même dans les ennemis, 302
Vignes, qui étoient femmes. 37
Villes. Comparées à des fourmillieres, 452
En quoy principalement consiste une Ville, 527
Vin grec coulant dans de grands ruisseaux qui arrosoient une Isle, 36. 37
Ulysse. Ses avantures, 498. 513
Univers. Diverses opinions des Philosophes touchant l'état de l'Univers, 444. 445
Volupté. Playdoyer en sa faveur, 480
Vulcain. Quelle est sa felicité, 376

Y

Yeux. Pourquoy plus fidelles que les oreilles, 198
Touchent beaucoup plus que l'ouïe, 522

Z

Zenon. Quel Philosophe. 509
Zenothemis. De quelle façon il témoigna son amitié à Menecrate, 315 & *suiv.*
Combien il se glorifioit de son amitié, 317

Fin de la Table des Matieres.